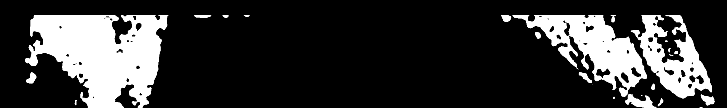
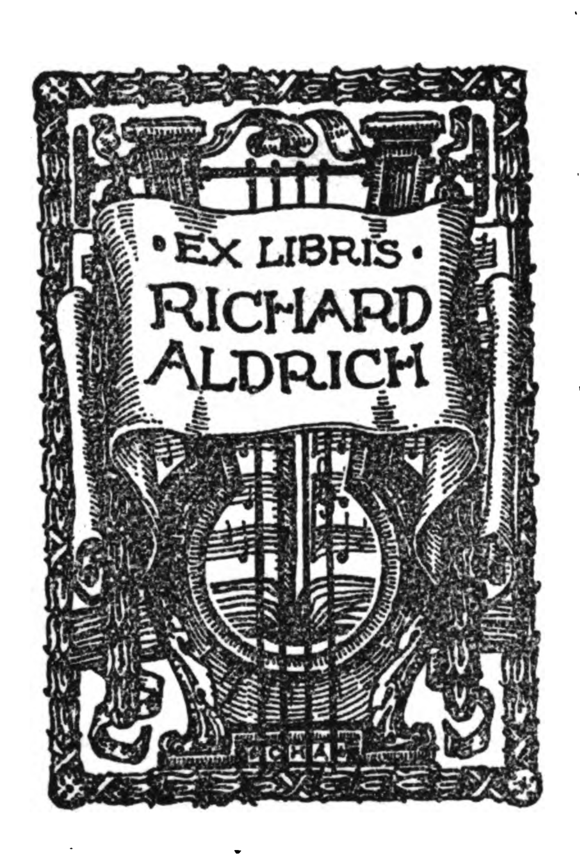
Souvenirs inédits de Frédéric Chopin

Mieczysław Karłowicz, Frédéric Chopin




EX LIBRIS
RICHARD
ALDRICH



SOUVENIRS INÉDITS

DE

FRÉDÉRIC CHOPIN



MASQUE POSTHUME DE FRÉDÉRIC CHOPIN.

SOUVENIRS INÉDITS

DE

FRÉDÉRIC CHOPIN

Lettres de Chopin à sa famille et de sa famille à lui.
Lettres des Wodzinski.
Lettres des élèves et des connaissances de Chopin.
Correspondance de Mlle Stirling.
Mélanges.

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

Par MIECZYSLAW KARLOWICZ

TRADUITS

Par Laure DISIÈRE

PARIS 1904 LEIPZIG
4, RUE BERNARD-PALISSY, 4 16, SALOMONSTRASSE, 16

H. WELTER, ÉDITEUR
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

PRÉFACE

On était généralement persuadé jusqu'à ce jour que les lettres de Chopin à sa famille, ainsi que la plus grande partie de celles qui lui furent écrites et les différents souvenirs trouvés dans ses papiers, avaient disparu lors du pillage du palais des comtes Zamoyski, à Varsovie, où demeurait, entre autres, à cette époque, la sœur de Chopin, Isabelle Barcinska (1). Dans cette année de 1863, le 19 septembre, une bombe fut lancée d'une des fenêtres du palais Zamoyski sur le comte de Berg, alors lieutenant général du royaume. Aussitôt après l'attentat, qui n'eut, du reste, aucune suite fâcheuse pour le comte de Berg, l'ordre fut donné de piller le palais.

La soldatesque effrénée pénétra dans tous les appartements, saccageant le mobilier, le traînant dehors, jusque sur la place, en face du monument de Copernic, brisant tout, n'épargnant ni les objets de prix, ni les meubles précieux, qui enfin, accumulés en un tas énorme, furent tous brûlés. Tel fut également le sort du piano sur lequel Chopin avait joué dans ses jeunes années, ainsi que de son portrait peint par Ary Scheffer, de beaucoup de meubles et de souvenirs apportés de Paris après la mort du grand musicien. On supposa donc généralement que les lettres et les souvenirs de Chopin, religieusement conservés par sa sœur Barcinska, avaient subi le sort du piano et du portrait, et cette conviction nous fut transmise par les biographes de Chopin, sans en excepter Niecks (2).

Or, cette version n'était vraie qu'en partie, et, si elle s'est maintenue jusqu'à présent, c'est, je crois, par suite du profond respect dont la famille entourait ces souvenirs échappés à la destruction, veillant scrupuleusement à ce qu'aucune mention n'en parvînt à la connaissance publique ; elle les considérait comme sa propriété exclusive, et ne désirait nullement que des mains profanes y vinssent fouiller.

(1) Pour éviter des difficultés de lecture, nous remplaçons les caractères propres à la langue polonaise par leurs équivalents français les moins inexacts.

(2) Friedrich Niecks: « Friedrich Chopin als Mensch und als Musiker ». Deutsch von Dr W. Langhans. Leipzig, F.-E.-C. Leuckart, 1890. — Deux volumes.

Ce n'est qu'aujourd'hui que la propriétaire actuelle de ces documents, Mlle Marie Ciechomska, petite-fille de Mme Iedrzeïewicz, sœur de Chopin, s'est décidée à livrer ces souvenirs à la publicité, persuadée que tout ce qui concerne la vie du grand musicien n'est pas exclusivement la propriété de la famille, mais aussi celle de l'humanité.

La publication *in extenso* de tous ces documents prendrait une place énorme, c'est pourquoi je ne donne en entier que les lettres d'une valeur biographique réelle, par conséquent celles de Chopin lui-même, celles de sa famille, celles de George Sand à Louise Iedrzeïewicz, de Solange Clésinger et de son mari à Chopin; les lettres de la famille Wodzinski et celles des hommes célèbres à l'illustre maître, ainsi que le questionnaire concernant la biographie de Chopin. Des autres lettres qui lui furent écrites, lettres de ses élèves ou autres, je ne donne que le résumé, ainsi que celui de la correspondance de Mlle Stirling et de Fontana avec Mme Iedrzeïewicz.

Ces matériaux touchent à différentes phases de la vie de Chopin, mais n'en reproduisent avec force détails que quelques-unes, en nous donnant la possibilité de respirer l'atmosphère dans laquelle vivait le grand musicien; tandis que, d'un autre côté, ils laissent dans l'ombre des années entières de sa vie. C'est pourquoi mon ouvrage ne peut présenter un ensemble biographique, je me borne à reproduire les matériaux tels qu'ils sont. Le biographe futur en tirera un ensemble plus riche qu'il n'était possible de le faire au temps où Niecks écrivait la biographie de Chopin.

Pour apprécier ces souvenirs à leur juste valeur, il convient d'avoir une connaissance exacte de la vie du grand Polonais; c'est pourquoi, désirant initier le public à cette existence d'artiste, j'ajoute aux documents de nombreux commentaires, ainsi que certains détails sur la famille de Chopin et son entourage, de même que les principaux faits de son existence.

Le père de Frédéric Chopin, Nicolas, vint de Lorraine en Pologne vers 1787. En 1800 nous le voyons à Zelazowa Wola, non loin de Varsovie, dans la maison de la comtesse Skarbek, où il remplissait les fonctions de précepteur auprès du jeune Frédéric Skarbek. Là, N. Chopin connut et épousa Mlle Justine Krzyzanowska, dont il eut quatre enfants: trois filles et un fils. Vers 1810 il vint à Varsovie, où il fut nommé professeur de langue française au Lycée nouvellement créé.

L'aînée des filles de N. Chopin, Louise, épousa le professeur Joseph Calasante Iedrzeïewicz, qui, à partir de 1837, fut professeur de droit administratif à l'Institut d'agronomie rurale de Marimont. La fille puînée, Isabelle, épousa Antoine Barcinski, instituteur primaire au

gymnase du gouvernement de Varsovie, puis inspecteur du même gymnase. Plus tard, Barcinski remplit les fonctions de chef de la chancellerie au département des mines, et enfin, vers 1860, il fut nommé directeur de l'Administration de la navigation à vapeur sur la Vistule. — Chopin dans ses lettres nomme plaisamment son beau-frère « Antolo Bartolo », ou « Antososko Bartolosko ».

Les deux sœurs se distinguèrent, dans le domaine des lettres, par différents ouvrages qu'elles publièrent ensemble pour le peuple ou pour les enfants.

La cadette, Emilie, mourut très jeune, dans sa quatorzième année, après avoir montré des dispositions extraordinaires pour la poésie.

Frédéric était le second enfant des Chopin ; il vint au monde à Zelazowa Wola, le 22 février 1810. Il n'était pas encore sorti de l'enfance quand ses parents vinrent s'établir à Varsovie. Ce fut donc là qu'il fut élevé et qu'il grandit. Ses dispositions pour la musique se manifestèrent très tôt ; ce que voyant, ses parents décidèrent de lui faire apprendre le piano ; ils le confièrent dans ce but à Albert Zywny, un Bohême venu en Pologne au temps du roi Stanislas-Auguste. Le petit Frédéric, sous cette direction, se développa d'une manière si surprenante, qu'à l'âge de neuf ans il pouvait déjà se produire publiquement. Jusqu'à l'âge de quinze ans il fit ses études dans la maison paternelle, avec les pensionnaires, toujours nombreux, de son père ; mais en 1824 on le mit au lycée, où il termina brillamment ses études. Parmi les camarades et les amis de Frédéric, il convient de nommer tout d'abord Titus Woyciechowski, ainsi que Jean Matuszynski et Dominique Dziewanowski, dont le lecteur rencontrera souvent les noms dans les lettres de Chopin.

Frédéric fit ses études de composition sous la direction de Joseph Elsner, recteur du premier Conservatoire de Varsovie, passant près de lui trois années entières. Elsner sut parfaitement apprécier les qualités de son élève, aussi écrivait-il, dans son rapport du 20 juillet 1829, concernant les examens du Conservatoire, les paroles suivantes : « Leçons de composition musicale : Chopin Frédéric (élève de troisième année), étonnantes capacités, *génie musical* » (1).

A Varsovie, Chopin écrivit de nombreuses compositions, parmi lesquelles il convient de citer en premier lieu ses deux concertos en *fa mineur* et en *mi mineur*, ainsi que les Variations *Là ci darem la mano*. Ces dernières attirèrent sur le jeune compositeur l'attention de Schumann.

(1) Erasme Nowakowski, « Des anciennes écoles de musique à Varsovie. » (Écho muzyczne, n° 413 (35) du 29 août 1891, page 440).

Pour la première fois, en 1828, Chopin quitta son pays; en 1829 il partit pour la seconde fois. Quand, en 1830, un troisième voyage lui fit quitter Varsovie, il ne prévoyait pas qu'il ne lui serait plus donné de revoir sa terre natale. Après un court séjour à Breslau, à Dresde et à Prague, il vint à Vienne, où il passa plus de six mois, et de là, par Munich et Stuttgart, il arriva à Paris, où désormais il se fixa. C'est de 1831 que date la plus belle époque de la vie de Chopin. Il parvint en très peu de temps à acquérir une renommée universelle, aussi bien comme virtuose que comme compositeur; on se l'arrachait littéralement comme professeur de piano. En 1835 il fit une excursion à Carlsbad, où il se rencontra avec ses parents, et, l'été suivant, il passa la saison à Marienbad avec la famille Wodzinski. L'aimant qui l'attirait dans cet endroit, c'était Mlle Marie Wodzinska, à laquelle il se fiança avec l'approbation de la mère. Mais il était écrit que ces projets d'union ne se réaliseraient pas : Chopin ne devait plus revoir Marie.

En 1837 il fit la connaissance de Mme Dudevant (George Sand), avec laquelle il fut intimement lié pendant près de dix années. C'est à peu près au moment où commençait cette liaison qu'apparurent chez Chopin les premiers symptômes graves de la maladie de poitrine qui devait l'enlever; aussi fit-il, l'année suivante, en compagnie de George Sand et de ses deux enfants, Maurice et Solange, un voyage à l'île Majorque. L'influence du séjour de Chopin à Valdemosa, dans un cloître humide et inhabité, ne fut guère heureuse pour sa santé, au contraire : tandis qu'il reprenait le chemin de Paris, Chopin tomba gravement malade. Pourtant, rentré chez lui, sa santé s'améliora considérablement, et sa maladie ne le tourmenta plus beaucoup. Pendant tout le temps que durèrent ses relations avec George Sand, Chopin passa souvent l'été à Nohant, terre patrimoniale de l'illustre écrivain, située dans le Berry, non loin de La Châtre, à cinq lieues de Châteauroux. La maison d'habitation, quoique portant le titre pompeux de château de Nohant, n'était qu'une simple bâtisse, peu élevée, à un seul étage. Outre George Sand, ses enfants et une cousine, dont il est question dans une des dernières lettres de Chopin, celui-ci avait souvent l'occasion d'y voir une quantité de personnages importants du monde littéraire ou artistique, qui recevaient l'hospitalité de l'aimable châtelaine; les principaux étaient: Pauline Viardot, la comtesse d'Agoult (connue sous le pseudonyme de Daniel Stern), Eugène Delacroix et Pierre Leroux.

Dans ses lettres à sa famille, Chopin, comme s'il eût voulu éviter de prononcer le nom de George Sand, l'appelait toujours en parlant d'elle : « Mon hôtesse », employant même parfois, chose étrange, le pluriel, par exemple : « Elles si chères, elles aiment pour tous », ou, « Ici la

Vigile est triste parce que les malades ne veulent pas de médecin ; quel rhume extraordinaire ! »

Vers 1847, les relations de Chopin avec George Sand furent rompues. La cause dernière fut une divergence d'opinions sur le mariage de Solange, fille de Mme Dudevant, qui épousa le sculpteur Clésinger; mais ce ne fut, sans doute, que la goutte qui fit déborder la coupe trop pleine. George Sand, tout simplement, ne voulait plus avoir à ses côtés un homme dont la santé chancelait de plus en plus, et elle profita de l'occasion qui se présentait pour s'en débarrasser.

On peut aisément se figurer l'effet déprimant de cette séparation sur Chopin.

L'année suivante (1848), il abandonna toutes ses leçons et partit pour Londres. De là il fit une tournée en Ecosse, chez les parents et amis de son élève Mlle Jane W. Stirling et, malgré l'état déplorable de sa santé, il fut forcé, pour subvenir à ses dépenses, de donner des concerts à Glasgow et à Edimbourg. Le climat humide de l'Angleterre eut une si mauvaise influence sur sa santé qu'il se décida, dans l'été de 1849, à rentrer à Paris. Il ne lui restait que peu de temps à vivre. Il mourut le 17 octobre 1849.

Sa sœur aînée, Louise, lui était vivement attachée : elle en donna la preuve en n'hésitant pas à entreprendre deux fois un long voyage alors qu'il habitait Paris. Elle fit ce voyage pour la première fois en 1844, avec son mari, et elle passa quelques semaines à Nohant. Pour la seconde fois Louise vint en 1849, également avec son mari et sa fille, appelée Louise comme elle. Chopin, alors très malade, l'appelait par une lettre désespérée que le lecteur trouvera dans ce recueil : c'est la dernière de celles qu'il écrivit à sa famille. Louise entoura son frère des plus tendres soins jusqu'à ses derniers moments, et ne revint à Varsovie que quand ses restes reposèrent au Père-Lachaise.

J'ai emprunté la plus grande partie de ces détails à Niecks, tout en m'en rapportant aussi aux matériaux donnés ci-après, et qui jettent une lumière nouvelle sur l'épisode des fiançailles de Marie Wodzinska avec Chopin, et sur la rupture des relations qui le liaient à George Sand.

Les additions renfermées entre les crochets sont l'œuvre de l'éditeur, celles qui se trouvent entre les parenthèses appartiennent à l'auteur de la lettre.

M. K.

Varsovie, le 27 mai 1902.

SOUVENIRS INÉDITS

JUSQU'A CE JOUR

DE CHOPIN

CHAPITRE I

LETTRES DE CHOPIN A SA FAMILLE

LETTRE I

A Monsieur, Monsieur Iedrzeïewicz.

Pour remettre à Mlle Louise C[hopin], qui sans doute devinera à qui elle doit la donner. En tous cas s'informer de lui chez Mme C[hopin].

MON TRÈS CHER AMI,

Pardonne-moi de ne répondre à ta lettre si aimable que par cette petite feuille, mais tu m'as donné le droit d'agir envers toi avec une franchise plus grande que jamais ; c'est pourquoi je sais que tu ne feras pas attention au papier. Tu m'as appris une chose ardemment désirée ! Je t'ai toujours aimé ; tu avais en moi un ami, et sois persuadé qu'aujourd'hui encore tu trouveras en moi un bon gars, tel que tu le désires. Je donnerais la moitié de ma vie pour être, à vos noces, votre garçon d'honneur, pour pouvoir vous embrasser et vous admirer devant l'autel ; mais hélas, je ne pourrai vous envoyer, selon ton désir, qu'une polonaise et une mazurka, afin que vous sautiez et vous vous amusiez réellement, car vos âmes peuvent se réjouir. Je ne m'étendrai ni sur ton cœur, ni sur le sien, cela ne convient pas à un frère, mais vous ne sauriez croire combien j'étais tourmenté que la chose traînât si longtemps, et combien je me réjouis d'en voir la fin. Je vous souhaite toute la prospérité possible. La vue de votre bonheur sera le bonheur de toute notre famille. C'est le commencement d'années heureuses, après une longue suite de malheurs.

Une poignée de mains et un baiser. Aime-moi.

Ton sincère,

FRITZ.



Paris, le 10 septembre 1832

MON BIEN CHER,

Pardonne-moi encore une fois si je ne t'écris pas une longue lettre. C'est peut-être pécher dans l'espoir de la miséricorde ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous comprenons, ni d'hier. n'est-ce pas ?

Encore une fois, aime-moi comme je t'aime.

LETTRE II

A Monsieur, Monsieur Joseph Iedrzeïewicz, à Varsovie,
rue Podwal, n° 526

Par Breslau.
(Estampilles : « V. : Carlsbad » et « Michalowice, 23.8 »).

[Lettre du père de Chopin]

Carlsbad, le 16 août [1835].

CHERS ENFANTS,

Après bien des fatigues nous voilà enfin arrivés heureusement ici, et le hasard



MÉDAILLON DE CHOPIN, fait par Bovy.

a voulu qu'en traversant la ville hier pour nous rendre à quelque auberge, nous ayons aperçu une voiture prête à partir. C'était celle de M. Danielski. Nous nous sommes arrêtés et nous avons sur-le-champ arrêté le même logement, et ils ont

eu la bonté de nous donner des renseignements locaux. Ils se portent parfaitement bien et sont partis pour Tœplitz. Arrivés ici, nous nous sommes fait donner la carte des baigneurs, pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un de notre connaissance. J'ai trouvé entre autres M. Zawadzki, son épouse et Mme Hoffmann.

Je me proposais d'aller les voir le matin, lorsqu'à 4 heures, nous n'étions pas encore levés, on est venu frapper à notre porte. C'était M. Zawadzki, qui venait nous dire qu'hier il nous avait cherchés partout avec Frédéric. Vous pouvez bien vous imaginer que j'ai été bientôt habillé, et nous sommes allés ensemble éveiller ce bon enfant, qui, ayant appris par mes lettres que je devais aller à Carlsbad, a voulu nous faire la surprise la plus agréable ; il a quitté ses occupations à Paris et a passé plusieurs nuits pour arriver ici avant nous. Il n'est point du tout changé, de sorte qu'il nous semble comme au moment de son départ. Combien cette attention nous est précieuse, vous connaissez notre tendresse, vous pouvez en juger. Nous avons versé des larmes de joie. Je n'ai pas encore commencé de cure, le médecin doit venir ce matin, je verrai ce qu'il dira. Je ne veux pas manquer la poste, je finis en vous embrassant.

CH.

Votre mère en fait autant.

[Lettre de Frédéric Chopin]

MES CHERS ENFANTS,

Voici la première lettre que vous recevez de papa et de moi. Notre joie est indescriptible ! Nous ne faisons que nous embrasser, — y a-t-il un plus grand bonheur ? Quel dommage que nous ne soyons pas tous ensemble ! Bébé est admirable ! Comme Dieu est bon pour nous ! J'écris sans ordre ; il vaut mieux aujourd'hui ne penser à rien du tout : jouir du bonheur que nous avons atteint. C'est l'unique chose que j'aie aujourd'hui. Nos parents n'ont pas changé, toujours les mêmes ; ils ont seulement un peu vieilli. Nous nous promenons, nous conduisons sous le bras Madame petite mère, nous parlons de vous, nous imitons les petits neveux en colère, nous nous racontons combien de fois nous avons pensé l'un à l'autre. Nous buvons, nous mangeons ensemble, nous nous cajolons, nous nous rudoyons. Je suis au comble de mon bonheur. Ce sont les mêmes habitudes, les mêmes mouvements avec lesquels j'ai grandi, c'est la même main que depuis si longtemps je n'avais pas baisée. Allons, mes enfants je vous embrasse et vous demande pardon de ne pouvoir rassembler mes idées, ni parler d'autre chose que du bonheur que nous éprouvons en ce moment ; moi qui n'en avais jamais eu que l'espoir ! Et voilà qu'il est réalisé ce bonheur, ce bonheur, ce bonheur !

Dans ma joie je vous étouffe, avec mes beaux-frères, comme les êtres les plus chers que j'aie au monde.

P. S. — Mille baisers à Zywny pour sa musique, et un million de saluts à M. Wiesiotowski pour avoir rapproché mon bonheur d'une centaine de lieues. Idem à M. Fréd. Skarbek.

LETTRE III

[De George Sand et de Chopin]

A Louise.

Ma Louise chérie, nous ne vivons que de vous depuis votre départ. Frédéric a souffert de la séparation, comme vous pouvez bien le croire, mais le physique a assez bien supporté cette épreuve En somme, votre bonne et sainte résolution de venir le voir a porté ses fruits. Elle a ôté toute l'amertume de son âme, et l'a rendu fort et courageux. On n'a pas goûté tant de bonheur pendant un mois, sans en conserver quelque chose, sans que bien des plaies se soient fermées, et sans avoir fait une nouvelle provision d'espérance et de confiance en Dieu. Je vous assure que vous êtes le meilleur médecin qu'il ait jamais eu, puisqu'il suffit de lui parler de vous, pour lui rendre l'amour de la vie.

Et vous, ma chérie bonne, comment s'est passé ce long voyage? malgré toutes les distractions que votre mari s'imaginait de vous y faire trouver, je suis sûre que vous n'aurez eu de consolation véritable qu'en retrouvant vos enfants, votre mère et votre sœur. Goûtez donc ce bonheur profond de presser dans vos bras les objets sacrés de votre tendresse, et consolez-les d'avoir été privés de vous, en leur disant tout le bien que vous avez fait à Frédéric. Dites-leur à tous que je les aime aussi et donnerais ma vie pour les réunir tous avec lui un jour sous mon toit. Dites-leur comme je vous aime, ils le comprendront mieux que vous qui ne savez peut-être pas tout ce que vous valez. Je vous embrasse de toute mon âme, ainsi que le mari et les enfants.

G. Sand.

Nohant, le 18 septembre 1844.

Ma bonne chérie,

Je t'envoie les petites chansons que tu as entendues un soir. Solange, qui te fait embrasser (elle me l'a rappelé deux fois), en a écrit de mémoire pour toi les paroles, et moi la musique. J'espère que vous êtes arrivés heureusement et que vous avez eu de mes nouvelles de Vienne et de Cracovie... Je t'ai envoyé à Vienne la petite chanson que je t'avais promise, « Beau garçon », et à Cracovie quelques mots pour Mme Fréd. Skarbek. Si tu n'as reçu ni l'une ni l'autre, ce qui est possible, la poste autrichienne étant très lente, fais-toi envoyer ta lettre de Cracovie, car je serais très satisfait si tu la remettais toi-même à Mme Skarbek; peu importe la chanson, je te l'écrirai une seconde fois. Je l'ai adressée à M. le Prof. Iedrzeïewicz, poste restante. Je tiens surtout à la lettre de Cracovie.

Cette nuit je vous ai vus tous deux en songe. Pourvu que ce voyage ne nuise pas à ta santé. Ecris-moi un mot. Pour moi je lambine un peu depuis quelques jours. Maurice n'est pas encore là, mais il doit revenir demain ou après-demain. Rappelle-toi que j'ai prédit en partant d'ici que je reviendrais seul en diligence, et que tout ce voyage en poste ne se ferait que pour garder certaines convenances. Aujourd'hui on projette d'aller en excursion à Ars. La tante de mon hôtesse est

ici avec sa pupille ; elle s'est installée, comme je vous l'ai écrit à Vienne, dans votre appartement. Souvent, quand j'y entre, je cherche si rien de vous deux n'est resté après vous, et je ne vois que la seule place près du canapé où nous buvions le chocolat et où Calasante copiait ses dessins. Il est resté plus de souvenirs de toi dans ma chambre : sur la table se trouve la pantoufle brodée, enveloppée dans du papier de soie, et sur le piano le petit crayon de ton portefeuille, qui me sert à merveille.

Je termine, car nous partons. Je t'embrasse sincèrement. Embrasse Calasante et dis-lui qu'Hippolyte (1) le fait saluer. Embrasse aussi les enfants. Ecrivez-moi.

TON VIEUX.

LETTRE IV

A Louise.

Nohant, le 31 octobre 1844.

MES CHERS AIMÉS,

Vous voilà donc ensemble ! J'ai reçu tes deux lettres de Vienne et de Cracovie. Mlle Müller (2) m'a écrit qu'elle est heureuse d'avoir fait ta connaissance. Quelle bonne âme, n'est-ce pas ? Et Mme Szaszko aussi. Quel dommage que ni Mme Diller ni Dessauer (3) n'aient été là ! Si Mlle Müller veut venir maintenant à Paris, dis-lui qu'elle m'attende encore quelque temps, je resterai sans doute ici quelques semaines encore. Les feuilles ne sont pas toutes tombées, elles ont jauni seulement, et depuis huit jours nous avons du beau temps, ce dont la dame de la maison profite pour faire différentes plantations et arranger la cour dans laquelle, si tu t'en souviens, nous avons souvent dansé. Il y aura une grande pelouse et des parterres. On fait aussi le projet de percer une porte qui, du billard, vis-à-vis de la porte de la salle à manger, donnerait sur la serre (l'orangerie, comme on dit chez nous), que l'on doit reconstruire. Ta lettre de Cracovie m'est parvenue à point. Scipion m'a amusé, mais je n'ai pas appris si tu as reçu, avec ma lettre de Cracovie, quelques mots pour Mme Skarbek. N'oublie pas de me renseigner là-dessus. Tes enfants, sans doute, sont guéris. Ecris-moi ce que fait le docteur de Domus (4) ; et les mains de Titus (5), comment vont-elles ? Sol [ange] est un peu indisposée, elle est en ce moment dans ma chambre et t'envoie ses meilleures amitiés. Son frère (l'amabilité n'étant pas dans sa nature, ne t'étonne pas s'il n'a rien fait dire à ton mari pour sa machine à cigares), son frère donc, ira chez son père le mois prochain, pour y passer quelques semaines ; il emmène son oncle pour ne pas s'ennuyer. Le manuscrit que j'ai apporté n'est pas encore imprimé,

(1) Hippolyte Châtiron, cousin de Mme Sand.

(2) Frédérique Müller, Viennoise, une des meilleures élèves de Chopin ; mariée plus tard au fabricant de pianos Streicher.

(3) Joseph Dessauer, compositeur, né à Prague, habitant Vienne. Il arriva souvent à Chopin d'avoir recours à son entremise pour la publication de ses œuvres chez un éditeur viennois.

(4) Dominique Dziewanowski, un des amis de jeunesse de Chopin.

(5) Titus Woyciechowski, camarade d'école et l'ami le plus intime de Chopin.

il y aura probablement des procès. Si on en arrive là, ce sera tout profit pour nous, mais nous en aurons des désagréments momentanés. Tu te rappelles que, quand nous allions à la promenade par Vic (sur le chemin de Châteauroux), notre hôtesse s'arrêtait parfois pour aller voir une femme malade ? On n'a pu la sauver, et il y a quelques jours on l'enterrait dans le cimetière, près de notre jardin, au milieu des pleurs de ses filles. Celle que Sol allait visiter n'a pas survécu non plus. Te souviens-tu qu'une fois, à Paris, étant descendu de voiture sur la place, non loin de la Colonne, j'allai pour une affaire au ministère des finances, chez un très ancien ami d'ici ? Le lendemain il vint chez moi. C'était un excellent homme et un ancien ami du père et de la mère de notre hôtesse Il a assisté à sa naissance et avait élevé sa mère ; en un mot, il était réellement de la famille. Hé bien, ce vieillard, en revenant l'autre jour de chez un député de ses amis où il avait dîné, est tombé des escaliers et en est mort quelques heures après. Ç'a été un grand coup ici, car on l'aimait extrêmement. En un mot, depuis que je ne t'ai vue, nous avons eu plus de tristesse que de joie. De Rozières (1), dans chacune de ses lettres, m'écrit des tendresses pour toi ; aujourd'hui cette lettre sera envoyée par ses soins ; je lui ferai mille compliments de ta part, elle l'a bien mérité. N'est-ce pas qu'elle était serviable ? Dis à Nowakowski (2) que je l'aime toujours. Je ne connais pas encore son quintette, mais je me le suis fait envoyer. Qu'il m'écrive un mot de temps en temps. Le bon Franchomme m'a écrit ; lui et sa femme sont tout cœur pour toi. Comme je pense rentrer à Paris avec Jean quelques jours avant mon hôtesse, ne te tourmente donc ni pour le traversin, ni pour le coussin, ni pour toute autre chose semblable. Il faudra tout nettoyer à neuf dans la maison, organiser mon ménage comme chaque hiver. Ecris-moi le numéro de ta maison. . . . . . .

Embrasse tes enfants et ton mari.

Ton vieux.

P. S. — Mon hôtesse t'embrasse ; tu sais comme elle t'aime, elle te l'a écrit. L'ours de notre baromètre a monté.

LETTRE V

Nohant, le 20 juillet 1845.

Mes très chers,

Il y a plus d'un mois que nous sommes ici. Mme Viardot (3) est arrivée avec nous, elle est restée trois semaines. Nous sommes tous très bien portants. Cependant la fièvre a régné cet hiver à la campagne. Le mari de Françoise (peut-être Louise s'en souvient-elle ?) a été malade presque tout l'hiver ; maintenant il est

(1) Mlle de Rozières, maîtresse de musique ; Chopin lui confiait souvent différentes commissions pendant son séjour à Nohant.

(2) Joseph Nowakowski, pianiste et compositeur. Le lecteur trouvera dans les lettres suivantes plusieurs détails sur son séjour à Paris.

(3) Pauline Viardot-Garcia, célèbre cantatrice, sœur de la Malibran.

sur pied. Le beau temps nous favorise, mais quand nous sommes arrivés, il y a eu de grands orages. L'Indre a tellement débordé que, à Montgivray, Châtiron (frère de mon hôtesse) a eu son jardin tout inondé et l'eau dans sa maison. Viardot, qui est venu chercher sa femme, n'a pu l'emmener ; le chemin de Châteauroux était entièrement inondé, et il n'y avait plus moyen d'approcher de l'endroit où nous sommes souvent allés ensemble à cheval et d'où la vue est superbe. Cela a duré peu de temps ; il y a eu de grands dégâts dans les prairies, mais ils sont déjà oubliés. Je ne suis pas créé pour la campagne ; cependant je jouis de l'air frais. Je ne joue pas beaucoup, mon piano est désaccordé ; j'écris moins encore, c'est pourquoi depuis si longtemps vous n'avez rien reçu de moi. Je suppose que vous êtes tous à la campagne, que Barto-Antolosko ne fait pas mention de sa maladie ; que Louise suit les conseils de Marjolin (1) : qu'elle ne se fatigue pas. Dites-lui que le manuscrit autographe de la romance, dont elle a entendu ici la lecture, m'a été donné pour elle ; que j'ai vu Gutmann (2) avant son départ et qu'alors il m'a plu davantage ; je lui ai dit de vous embrasser tous. C'est vraiment un honnête garçon. J'espère que ma chère Isabelle se distraira un peu après toutes ses inquiétudes sur la santé de son mari, et qu'il battra Calasante, qui est très fort et qui peut supporter une chose pareille. Tout m'est étrange ici cette année ; souvent je jette un coup d'œil dans la chambre à côté, mais il n'y a personne. Parfois une connaissance arrivée pour quelques jours occupe cette chambre ; aussi ai-je cessé le matin d'y prendre mon chocolat ; j'ai changé mon piano de place, je l'ai mis près de la muraille, là où étaient le canapé et la petite table où Louise me brodait des pantoufles, et où mon hôtesse s'occupait d'autre chose. Au milieu de la chambre se trouve le bureau où j'écris ; à gauche quelques-uns de mes papiers de musique, M. Thiers et des poésies ; à droite, Chérubini ; devant moi, dans son écrin, ce *répétier* que vous m'avez envoyé (4 heures), ainsi que des roses et des œillets, une plume et un morceau de cire abandonnés par Calasante. J'ai toujours un pied chez vous, l'autre dans la chambre à côté où travaille mon hôtesse, et pas du tout chez moi en ce moment, mais bien, comme d'ordinaire, dans d'étranges espaces. Ce sont sans doute des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas : le proverbe polonais ne dit-il pas que « par l'imagination il est allé à l'inauguration », et moi je suis un *vrai Mazovien* (3). Aussi, sans regarder plus loin, j'ai écrit trois nouvelles mazurkas (4) ; elles seront probablement éditées à Berlin, car un gentil garçon de mes connaissances, Stern, musicien de profession, m'en a prié pour son père, qui ouvre un magasin de musique. J'ai également reçu ici, de la part du comité qui érige, à Bonn-sur-le-Rhin, un monument à Beethoven, une invitation pour l'inauguration de ce monument. Vous pouvez

(1) Il paraît que Mme Iedrzeiewicz avait consulté le célèbre chirurgien Marjolin pendant son séjour à Paris.

(2 Adolph Gutmann est venu en 1834 à Paris dans sa quinzième année et prenait des leçons chez Chopin. Chopin le comptait parmi ses meilleurs élèves.

(3) Ces mots peut-être fermeront la bouche à ceux qui voudraient enlever Chopin à la Pologne, donnant pour preuve, outre son nom français et un séjour de près de vingt années en France, ce fait que Chopin, dans aucune de ses lettres publiées jusqu'à présent, n'a fait mention de sa nationalité de Polonais. Nous lisons aussi ces mots importants dans sa huitième lettre, datée de 1846 : « Je voudrais le voir (Nowakowski), mais ici on ne le veut pas. Il me rappellerait beaucoup de choses. Je parle avec lui *notre langue*. Jean n'est plus ici et depuis le départ de Laure je n'ai plus dit un mot dans *ma langue maternelle.* »

(4) Les *Mazurkas en la mineur, la ♭ majeur, fa ♯ mineur*, op. 59, ont paru chez Stern et Cie à la fin de l'année 1845 (d'après une lettre datée de décembre 1845).

penser si j'irai ; cependant si je savais vous trouver dans les environs, peut-être me déciderais-je. Mais c'est pour l'année prochaine. Je ne sais si je vous ai écrit que, cet automne, s'arrêtera chez vous la princesse Obreskow, grand amateur de musique, qui me donne souvent des preuves de son grand cœur ; elle veut m'amener ici, dans sa voiture, ma petite maman, que ses filles, ses gendres et ses petits-enfants devront venir rechercher au printemps prochain. En vérité, cette dame a un excellent cœur, elle m'est très chère. Du reste, j'ai déjà dû autrefois vous parler de son amabilité ; mais j'avoue que ses chers projets m'ont amusé. Cependant, si vous la voyez, témoignez-lui de grandes attentions, car j'ai toujours eu quantité de preuves de sa bonté et je lui suis fort dévoué. Elle aime énormément la musique. Sa fille, la princesse Soutzo, est mon élève. En un mot, c'est une dame très digne, quoique, en apparence, peut-être un peu trop vive. La Viardot aussi m a dit que, quand elle passerait par votre ville, elle irait vous voir. Elle m'a chanté les chansons espagnoles qu'elle a composées l'année dernière à Vienne ; elle m'a promis de vous les chanter. J'aime beaucoup ces chansons, et je doute qu'on puisse entendre ou rêver quelque chose de plus parfait en ce genre. Ce chant vous unira à moi, je l'ai toujours écouté avec un grand enthousiasme. Ma sonate (1) et ma berceuse ont déjà paru. A propos de berceuse, je pense en ce moment au genre de personne que Louise désire pour elle ; quoique ce soit difficile à trouver, cependant ce n'est pas impossible ; je me suis déjà informé et je crois que je trouverai. Que vous dirai-je de Paris ? Avant mon départ, Mme Hofmann allait très mal, on craignait pour sa vie. J'espère qu'elle va mieux ; Albert (2) ne m'en écrit rien. Il me dit seulement, ce que les journaux avaient raconté sans citer de noms, l'aventure arrivée il y a quinze jours à Victor Hugo. M. Billard (peintre d'histoire pas trop fameux), très laid, avait une jolie femme que M. Hugo séduisit. M. Billard les surprit en flagrant délit, de sorte que Hugo fut obligé de montrer, à celui qui voulait l'arrêter, sa médaille de pair de France, afin qu'on le laissât momentanément en repos. M. Billard voulait faire un procès à sa femme, mais tout s'est réduit à une simple séparation. Hugo a filé pour quelques mois en voyage. Mme Hugo (très magnanime) a pris Mme Billard sous sa protection ; et Juliette, cette actrice de la Porte-Saint-Martin, célèbre il y a une dizaine d'années, qui est entretenue depuis longtemps par Hugo, malgré Mme Hugo, ses enfants et sa poésie sur la moralité de la famille ; cette Juliette, dis-je, est partie avec lui. Les mauvaises langues parisiennes sont satisfaites, elles ont de quoi s'exercer ; mais il faut avouer que l'histoire est amusante. Ajoutez à cela que M. Hugo en est à sa cinquième croix, et qu'à chaque occasion il pose pour la gravité et se présente comme supérieur au reste des humains.

Donizetti est arrivé à Paris, où il doit passer l'été et écrire un nouvel opéra ; c'est lui qui a écrit *Lucie*, *Don Pasquale, la Favorite*, etc. Lamartine est à Néris avec sa femme ; ce sont les eaux les plus proches d'ici, à une demi-journée de chemin ; c'est là qu'était Méry, qui sans doute est maintenant encore à Priesnitz, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis longtemps. On fait à Châteauroux de grands préparatifs pour un bal offert au duc de Nemours, qui passe par ici avec sa femme, se rendant à Bordeaux. Les sauvages indiens (les Joways) sont déjà

(1) Il est question ici de la *Sonate en si mineur*, op. 58, dédiée à la comtesse Perthuis.

(2) Je suppose que Chopin veut parler ici de Grzymala, un émigré de l'année 31, avec lequel il était fort lié.

partis du Havre par le navire *le Versailles*. La femme de l'un d'eux, celui qui s'appelait Shinta-yi-ga, « petit loup », est morte, la pauvre créature, du mal du pays ; elle avait nom : oké-wi-mi, ce qui veut dire en français : *l'ours femelle qui marche sur le dos d'une autre*. On lui élève un monument au cimetière Montmartre, là où Jean (1) est enterré. Avant sa mort on l'a baptisée, et son service funèbre a eu lieu à la Madeleine, dans sa paroisse. Son monument doit être singulier, c'est l'œuvre de M. Préault, sculpteur assez connu, et de l'architecte M. Lassus. Il doit être formé d'une pierre autour de laquelle s'enroule jusqu'au sommet une fleur de bronze, d'où s'échappe un fantôme (soi-disant *le mal du pays*), et au-dessous des bas-reliefs de bronze doré, où sont représentés les bords du Missouri, des vues de leurs Montagnes rocheuses, etc. ; toute leur vie de là-bas et des vers de M. Antony Deschamps. J'espère qu'en voilà des nouvelles !

Dites à Bartek que le télégraphe électro-magnétique, entre Baltimore et Washington, donne des résultats extraordinaires. Souvent les ordres donnés à Baltimore à 1 heure après midi sont exécutés, et les marchandises et les paquets prêts à partir de Washington, à 3 heures ; quant aux petits colis demandés à Washington à 4 h. 1/2, ils sont expédiés par le train de 5 heures, et arrivent à 7 h. 1/2 à Baltimore. 75 milles anglais, 25 lieues de France ; en voilà de la vitesse ! Il y a déjà un an que je n'ai vu les Iedrzeïewicz, comme c'est vite passé, comme sur un fil électrique !

Si ma lettre manque de suite, c'est que j'écris une phrase par jour. Hier Sol m'a interrompu pour jouer avec elle à quatre mains ; aujourd'hui pour aller voir couper un arbre, un de ceux qui croissaient près du pavillon où habitait Chaigne : c'est dans le jardin, près du chemin où les Iedrzeïewicz sont descendus de voiture. Cet arbre avait gelé, il fallait l'abattre.

J'ai reçu des lettres de Paris, de Franchomme et de Mlle de Rozières, qui surveille mon appartement ; Franchomme m'écrit que Habeneck part pour Bonn, il va à l'inauguration dont je vous ai parlé ; il dit que Liszt a composé une cantate qu'on chantera sous sa direction. Spohr dirigera, le soir, un grand concert ; on fera de la musique pendant trois jours. A propos aussi de monuments, on va en élever un à *Lesueur* (le musicien) dans sa ville natale, Abbeville. Lesueur a été maître de chapelle de Napoléon, membre de l'Institut et professeur au Conservatoire. M. Elsner l'a très bien connu, il m'a donné une lettre pour lui quand je suis parti pour Paris. Lesueur était un homme très éclairé et très digne ; il est mort il y a dix ans, avant Paër et Chérubini, il n'était pas très vieux.

Puisqu'il est question de monuments, je vous citerai encore la statue équestre du duc d'Orléans, celui qui s'est tué en sautant de voiture ; elle sera terminée dans quelques jours. On l'élève sur la place du *Louvre ;* elle est en bronze algérien, de même que les bas-reliefs. C'est l'œuvre de Marochetti, un des meilleurs sculpteurs de Paris. Quoique son nom soit italien, Marochetti est Français ; il possède un talent très remarquable ; tous les travaux importants de ce genre lui sont confiés. La statue regarde les Tuileries ; un des bas-reliefs représente la prise d'Anvers, l'autre un épisode d'Algérie. Encore à propos de statues : à côté du magasin des marbres du gouvernement où l'on dépose les débris de diffé-

(1) Jean Matuszynski, camarade d'école, et après Woyciechowski l'ami le plus intime de Chopin. Comme médecin, il reçut une place à l'École de médecine de Paris. Il mourut jeune, dans sa 34e année, et sa mort fit une impression très profonde sur Chopin.



rents monuments, de grandes pluies ont lavé certains débris, de sorte qu'un jour un surveillant remarqua parmi les décombres le bras d'une statue qui s'élevait au-dessus des autres pierres, comme pour protester contre son sort. On acheva ce que l'eau avait commencé, on écarta les débris croulants et l'on trouva une statue grecque de marbre, une antiquité d'un travail parfait, représentant *Hercule arrêtant la chèvre Amalthée*; cette chèvre n'existe plus, à l'exception des cornes. C'est un sujet très curieux, connu seulement jusqu'ici par quelques petites pierres gravées. Après la décision du comité, composé de MM. Letronne, Le Bas (celui qui a dressé en pied l'obélisque), etc., etc., on a immédiatement transporté cette statue au Palais des Beaux-Arts, où l'année dernière j'avais laissé les Iedrzeïewicz, que j'ai retrouvés à mon retour dans la salle où est la fresque en demi-cercle de Delaroche, représentant tous les peintres célèbres de différentes époques ; est-ce qu'ils s'en souviennent ?

Voici la quatrième fois que je m'assieds devant ma table, j'espère bien cette fois terminer ma lettre. Le temps a pu changer depuis que j'ai commencé cette feuille, aujourd'hui nous avons la pluie. Il faut espérer qu'il fera beau à Paris pour les cérémonies de ce mois ; cette année, la capitale ne sera pas comme les Iedrzeïewicz l'ont vue l'année dernière ; elle sera illuminée. Sur la Seine les spéculateurs de la gaîté populaire ont inventé une nouvelle idée. Il y a quelques bateaux très décorés, et des gondoles vénitiennes qui circulent le soir. Cette nouveauté plaît aux gens des boulevards, et il paraît (car je ne l'ai pas encore vu) qu'un public nombreux se hasarde sur l'eau. Donc cette année les Champs-Elysées seront moins illuminés, mais en revanche tout le luxe des lampions sera sur les *quais*, comme aussi les feux d'artifice, les régates, c'est-à-dire quantité de barques se poursuivant sur l'eau, etc., etc. Les inventions ne manqueront pas, ni toutes sortes de précautions pour qu'il y ait le moins d'accidents possible Je dis *le moins*, car il ne se peut pas que quelques personnes ne se noient, comme sur terre on s'étouffe par curiosité. Du reste, les Calasante doivent se rappeler la presse qu'il y avait dans des jours pareils ; mais les hommes sont si stupides que, pour eux, plus la foule est grande, plus il y a de plaisir.

Il y a en ce moment un grand orage au dehors, et un second dans la cuisine. On peut voir ce qui se passe au dehors, mais dans la cuisine je ne le saurais pas si Suzanne n'était venue se plaindre de Jean, qui l'a maltraitée en français, parce qu'elle lui a enlevé son couteau de table. Les Iedrzeïewicz connaissent le français de Jean, ils peuvent donc s'imaginer comme il a gentiment injurié la femme de chambre ; il lui a lancé p. ex. : *laide comme cochon*, ou mieux encore. Je ne sais s'ils se rappellent que, quand on lui demandait s'il y a du bois, il répondait : *il est sorti*; Suzanne est-elle à la maison ? il disait : *Il n'y a pas* Pourtant ils se disputent souvent, et comme la servante de Mme S [and] est très adroite et nécessaire, il est probable que, pour avoir la paix, je serai obligé de renvoyer le mien, ce que je déteste, car on ne gagne rien à ces changements de figures. Par malheur il ne plaît pas non plus aux enfants, parce qu'il est propre et fait régulièrement sa besogne. Il est temps d'aller dîner.

J'écrirais davantage encore, mais je veux absolument finir cette lettre aujourd'hui. Elle ira chez Mlle de Rozières, qui la portera elle-même à la poste. Je lui écris que, s'il y a quelque chose pour moi de chez vous, elle doit me l'envoyer. Je ne me tourmente pas, parce que je sais que c'est le temps où les uns sont d'un côté, les autres de l'autre, à moins qu'on ne soit en train de faire des

masses de projets. Malgré tout je vous prie instamment de décider maman et Bartek à aller se reposer convenablement à la campagne. J'espère que les enfants de Louise, grâce à Dieu, sont en bonne santé ! Que Calasante ne leur donne pas de leçons, comme on le faisait ici avec Maurice, qui, jusqu'à présent, prononce mal certains mots, comme : *vjivjina*, *siuzam*, etc. Qu'Isabelle, qui est la plus brave, veille à ce que la chère Louise ne se fatigue pas trop.

Isabelle et moi, qui sommes blonds, nous tenons beaucoup aux châtains. Embrassez de ma part les connaissances, à commencer par les voisins, à finir par ceux d'au delà des barrières, si toutefois vous êtes encore en ville. N'oubliez pas non plus M. Fréd[éric](1), Elsner, Nowak[owski,]Belz [a] Titus [Woyciechowski] et toutes les dames.

J'ai eu le plaisir hier de rêver de Mme Kozubowska. Je pense souvent à Mme Lutynska, parce que l'année dernière on m'a dit d'elle beaucoup de bien.

J'embrasse de tout mon cœur ma petite maman chérie, ainsi que vous tous.

Si vous voyez Dominique, ou Mlle Louise, ou bien M. et Mme Jules, rappelez-moi à leur souvenir. Mon hôtesse travaille ; je ne l'interromprai pas pour lui faire écrire quelques mots à Louise, mais je sais d'avance qu'elle lui envoie ses meilleures amitiés. En ce moment elle a justement fini son travail, elle peut donc envoyer un mot à Louise.

Adieu, mes bien-aimés !

20 juillet 1845.

P. S. — C'est la fête de Louise le mois prochain.

Voici une histoire à propos de Hugo pour Calasante. Une dame, une de celles qui, en parlant des courses de chevaux, disait qu'elle voudrait voir six petites chaises (steeple-chase : que Bartek vous prononce cela en anglais, cela signifie ce qu'on appelle ici une *course au clocher*, je ne sais pas si nous avons un mot pour rendre cette expression ; c'est une course au but, tout droit à travers les fossés, les haies et toutes sortes d'obstacles semblables) ; une de ces dames donc, en parlant d'un individu qui a eu la même aventure que Hugo, disait qu'il a été trouvé *flagrant dans le lit* en flagrant délit). Si Calasante connaissait cette anecdote, qu'il me pardonne en faveur de ma bonne intention, et accepte cette autre dame qui voulait savoir ce que c'est que *ce tabac du père Golèze* (*Stabat* de Pergolèse). Mais c'est encore plus vieux ! Cette dame-ci est plus nouvelle qui, en louant un appartement, demandait au propriétaire de lui faire peindre *le nombril* (au lieu de lambris), qu'elle trouvait trop sale. En tous cas, qu'il se souvienne que Godefroid de *Bouillon* est ainsi nommé parce qu'il a été le capitaine le plus *consommé* de son temps.

(1) Il est probable que Chopin pense ici au comte Frédéric Skarbek, économiste connu.

LETTRE VI

C'est bête de ne pas finir le même jour ce qu'on a commencé. Voici cinq jours que j'écris cette lettre.

[Nohant], le 1er octobre [1845] (1).

MES BIEN-AIMÉS,

On m'a envoyé hier de Paris votre lettre, dans laquelle vous m'apprenez le départ de maman et des Barcinski; celle que j'ai envoyée à Paris il y a une dizaine de jours par Mlle de Rozières était adressée à maman, rue Nowy-Swiat. Je suppose qu'on a recommandé à Suzanne de prendre mes lettres, sinon sachez qu'une lettre vous a été envoyée, beaucoup plus longue que celle-ci, dans laquelle j'écrivais peu de chose, car je vous ai raconté dans l'autre tout ce que je savais. Vous y trouverez aussi quelques mots pour Louise, écrits par ma châtelaine.

Avec cette lettre j'enverrai celle de Louise à Mlle de Rozières, à Paris ; elle y répondra sans doute, car elle aime à écrire, quoique souvent elle n'ait rien à dire ; mais c'est un très agréable défaut, et je regrette de n'être pas dans le même cas.

Je me réjouis de ce que vous ayez envoyé la moitié des vôtres à la campagne, et que Henri (2) soit aussi à l'air frais, mais il est bien dommage que vous n'ayez pu vous arranger pour y aller vous-mêmes. Je suis sûr que le voyage de l'an passé en est une des causes, et je ne peux assez me fâcher contre moi-même. Mais vous aussi, vous avez d'agréables souvenirs ; réjouissons-nous donc de ce qui a été, et espérons qu'avant la fin de la construction du chemin de fer nous nous reverrons ; alors Calasante pourra encore se gratter, mordu par les rougets (3), qui sont pourtant moins nombreux cette année ; je suppose qu'ils s'en seront bourrés l'année dernière et qu'ils en ont crevé.

Vous avez des chaleurs, ici aussi il a fait excessivement chaud il y a quelques jours, mais maintenant il pleut souvent et on attend un changement pour commencer la moisson ; cette année elle sera très abondante, quoique tardive. Dimanche dernier on a fêté ici la sainte Anne, patronne de l'endroit. Comme on a transformé la cour en parterres et en pelouses, toutes les danses ont eu lieu sur l'herbe, devant l'église. Vous souvenez-vous des fêtes villageoises à Sarzay ? Je ne vous rappellerai pas les cornemuses, ni les baraques, ni les danseurs de tout calibre. Ici il y a eu une dizaine de personnes de connaissances, entre autres Ler[oux] (4), dont Louise m'a demandé des nouvelles. Il habite

(1) Cette lettre ne porte pas de millésime, mais par son contenu on peut conjecturer avec certitude qu'elle a été écrite en 1845. Pour fixer la date, je me suis servi, entre autres, de la mention qui est faite de la mort du violoniste Artôt.

(2) Henri Iedrzeïewicz, neveu de Chopin, mort à Paris en 1899.

(3) Le *rouget*, appelé aussi *lepte automnale*, est une espèce d'insecte qui se rencontre en France en automne, sur les prairies et dans les jardins légumiers. Le rouget pénètre sous la peau et occasionne des démangeaisons insupportables.

(4) Pierre Leroux, philosophe et économiste, né à Bercy en 1797, mort à Paris en 1871.

maintenant assez près, à Boussac, à 8 milles d'ici. Boussac est une sous-préfecture comme La Châtre. C'est une petite ville dans le département de la Creuse, très ancienne, avec un très vieux manoir sur la Creuse, renfermant beaucoup d'anciens souvenirs. On trouve non loin de là des pierres druidiques ; les environs sont connus par leur beauté pittoresque.

Leroux a le privilège d'avoir à Boussac une imprimerie où il imprime un journal intitulé *l'Eclaireur*. Cette imprimerie cependant ne fonctionne pas encore d'après son nouveau procédé ; Leroux a, comme tout le monde, son côté faible : il commence toujours et n'achève jamais entièrement. Quand il lance une grande pensée, cela lui suffit. Il en est de même avec sa nouvelle machine qu'il n'a pas achevée, ou qu'il n'a pas suffisamment perfectionnée. Elle fonctionne, mais pas avec assez de précision. Cela lui coûte déjà, à lui et à plusieurs de ses amis, entre autres au propriétaire de M. Coco (1), plusieurs dizaines de mille francs ; il lui en faudrait deux fois autant, plus la volonté et surtout la persévérance ; mais le tout réuni est impossible à trouver en ce moment. Cependant la chose existe, et bientôt un *exploiteur* s'y mettra, qui se parera d'un plumage étranger et le présentera au monde. Il y en a eu et il y en aura encore de ceux qui veulent acheter à Leroux une invention dont celui-ci ne veut plus. Outre deux volumes sur l'hydr. [?] il y a une quantité de ses articles dans l'*Encyclopédie* et dans la *Revue* (2), où a paru « Consuelo » ! Dans tout ce qu'il a écrit il y a de la suite. On trouve dans la *Revue* plusieurs discours de lui qui ont été très appréciés, mais dont quelques-uns ne sont pas terminés. Tout cela était sur la table au square d'Orléans. Que vous dire encore ? Que Mme Viardot est déjà partie pour le Rhin, où Meyerbeer l'a invitée au nom du roi de Prusse, de même que Liszt, Vieuxtemps, etc. Le roi et la reine y recevront la reine d'Angleterre, qui est déjà partie pour l'Allemagne avec son époux, le prince Albert. Mendelssohn est aussi à Coblentz, occupé des préparatifs musicaux pour son roi, car la reine Victoria sera reçue à Stolzenfels (3). Liszt veut qu'on lui crie : *er lebe !* (Vive Liszt !) On attend aussi des têtes couronnées à Bonn, où on élève un monument à Beethoven. Là on vend des cigares : *véritables cigares à la Beethoven*, qui sans doute n'a jamais fumé que des pipes de Vienne ; et on a déjà vendu tant de meubles, de vieux bureaux et de vieilles étagères de Beethoven, que le pauvre compositeur de la *Symphonie pastorale* aurait dû, de son vivant, faire en grand le commerce de meubles. Ceci me rappelle le concierge de Ferney, qui a vendu un nombre infini de cannes de Voltaire. M. Blanqui, professeur, ancienne connaissance de Calasante, a été décoré par la jeune reine d'Espagne à son retour de Madrid, où il avait été envoyé avec M. Salandrouze, fabricant des célèbres tapis d'Aubusson, pour étudier l'industrie de ce pays. Voilà une chose qui n'est d'aucun intérêt pour personne, mais elle m'est venue en tête parce que Calasante connaissait le personnage. Et Laure (4), où pense-t-elle aller ? Je plains Antoine

(1) Chopin fait ici allusion à G. Sand.
(2) *Revue indépendante.*
(3) Stolzenfels, ancien manoir aux environs de Coblentz, détruit à la fin du XVIIe siècle par les Français, reconstruit vers 1840 d'après les plans de Schinkel. C'est une propriété du roi de Prusse.
(4) Chopin parle ici probablement de la comtesse Laure Czosnowka, à laquelle il a dédié les mazurkas, op. 63.



Wodz[inski] (1), qui va en être à son second rejeton. Méry sait sans doute que sa jeune amie a été malade et qu'elle va mieux ; c'est ce que m'a dit le mari de feu Mme Dupont, quand j'étais encore à Paris.

Il m'est agréable d'apprendre que Nowak[owski] joue ma berceuse ; il me semble que je l'entends d'ici. Embrassez-le. La sonate dédiée à Els[ner] a paru à Vienne chez Haslinger, du moins il m'en a envoyé lui-même à Paris, il y a quelques années, une épreuve imprimée ; mais comme je ne la lui ai pas renvoyée corrigée, et lui ai fait dire seulement que je voudrais y changer beaucoup de choses, je suppose qu'il en aura arrêté l'impression, ce qui me serait fort agréable, car il est trop tard maintenant pour une musique de ce genre ; c'était bon il y a 14 ans. Oh ! comme le temps passe ! Je ne sais comment je m'y prends, mais je ne fais rien qui vaille, et pourtant je ne chôme pas ; je ne me traîne pas d'un coin à l'autre, comme je le faisais avec vous autres ; je passe des journées et des soirées entières dans ma chambre.

Je dois cependant terminer quelques manuscrits avant de quitter cet endroit, car il m'est impossible de composer en hiver. Après votre départ je n'ai écrit que cette sonate (2). Maintenant, à l'exception de nouvelles mazurkas, je n'ai rien de prêt pour l'impression, et pourtant il le faudrait.

On entend passer les diligences de l'autre côté du jardin, est-ce que l'une d'elles ne s'arrêtera pas pour vous en laisser descendre ?

Ecrivez-moi franchement si le conseil de Marjolin a fait du bien à Louise, et si Antoine est tout à fait bien portant. Ma petite mère m'amuse avec tous ses détours. Je dirai pourtant que, ne connaissant pas son état de santé actuel, je n'ose insister pour l'hiver, à cause de son rhumatisme. Je remets ma joie entre vos mains, votre sagesse décidera ; mais je proteste de toute mon âme contre toute espèce de détours. Du reste, si ma petite mère était souffrante ici, et moi également, Isabelle viendrait nous soigner tous les deux, son mari viendrait la reprendre, et après eux, vous autres. Suzanne aidée de Lutynska ferait le ménage. Voilà tout. Dis donc à ton mari, Louise, qu'il ajoute quelques mots à tes lettres, pas grand'chose, un petit bonjour : il me manque dans vos lettres. Qu'il ajoute chaque fois le *numéro* de votre maison : je ne peux jamais le retenir, ni celui d'Antoine Je les ai par écrit, mais à Paris ; d'ici je dois toujours adresser mes lettres avec toutes sortes de *circonlocutions*. Il faut avoir la tête bien dure pour écrire tant de fois et ne se rappeler jamais votre numéro.

Je viens de rentrer d'une promenade avec Sol, qui m'a joliment secoué dans son cabriolet, en compagnie de *Jacques*. On appelle Jacques un énorme chien de très belle race, que mon hôtesse a reçu pour remplacer le vieux *Simon*, qui, cette année, a beaucoup vieilli et a une patte paralysée. Ce chien est adorable et moins terrible qu'il ne paraît. C'est l'ami inséparable du gros Coco, quoiqu'il soit d'une race superbe en son genre. Quand il pleut, il saute dans le cabriolet et s'étale de telle sorte que sa tête se mouille d'un côté, et sa queue de l'autre, malgré la pose ingénieuse qu'il prend pour s'abriter ; mais il est trop grand pour tant de confort.

Mon hôtesse est en ce moment au village avec son voisin, le cher docteur ; ils

(1) Antoine Wodzinski, frère de Marie, fiancée de Chopin.

(2) Chopin parle de la sonate dont il a déjà fait mention dans une lettre précédente ; c'est la sonate en *si mineur*.

sont allés chez une malade qui veut à toute force, malgré sa fièvre, se rendre à quelques lieues d'ici pour consulter la femme qui *remet les fourchettes de l'estomac ;* on ne parvient pas à l'en dissuader.

On m'a écrit de Paris que le violoniste Artôt est mort. Ce garçon si fort et si robuste, si large d'épaules, et tout en os, est mort de la phtisie à Ville d'Avray, il y a quelques semaines. Avant mon départ je suis allé à Ville-d'Avray (vous y avez passé en allant à Versailles) pour voir ma filleule, la petite Albrecht (1) ; j'étais accompagné de Mme Damoreau (2). C'est elle qui a soigné Artôt, et alors déjà elle me disait qu'il était très mal. Je plains Mme Damoreau parce qu'elle lui était très attachée. Ils ont fait ensemble, l'année dernière, un voyage en Amérique.

Personne n'aurait deviné, en nous voyant tous les deux, que ce serait lui qui mourrait le premier, et de la phtisie encore ! Jean, selon son habitude, sonne depuis un quart d'heure pour le dîner. Mon hôtesse lui a promis que s'il sonnait encore si longtemps, elle lui verserait un jour de l'eau froide sur la tête.

Il faut que je me rase, ma barbe est trop longue, j'abandonne donc encore une fois cette lettre. Je me suis rasé, mais je n'en suis pas plus gras, quoiqu'on m'affirme ici que j'ai pris de l'embonpoint ; je suis pourtant loin encore de feu M. Okolow.

Embrassez sa belle-sœur (si je ne me trompe), celle avec laquelle j'ai maintes fois joué à quatre mains, rue Miodowa, où je rencontrais souvent Mlle Czayk. Parlez-moi de mes filleuls. Embrassez les Pruszak. Une poignée de mains à Apolinari, mon vieux camarade. Dites à Elsner qu'il vienne à Néris pour y soigner sa jambe. Est-ce que Dobrzynski part pour Paris ? Je crois bien qu'il a eu du succès chez Meyerbeer. Je suis content de savoir que vous entendrez la Symphonie de David (3). A part quelques chants véritablement arabes, le reste ne vaut que par les effets d'instrumentation. Mais ce qui m'étonne, c'est que pour cela on emploiera chez vous les costumes, tandis qu'ici on l'exécute en fracs noirs, assis sur des tabourets, devant les pupitres, ou la partition en main. Les plus grands admirateurs de David n'ont peut-être pas pensé à cela (le nombre de ces admirateurs diminue de plus en plus, comme cela arrive après un semblable *engouement*). Remarquer le chant du muezzin (on appelle ainsi celui qui, d'heure en heure, chante, suivant l'usage, les prières arabes du haut de la tour de la Mosquée). C'est à cela que les Arabes d'Algérie, au premier concert donné ici, hochaient la tête et souriaient avec plaisir. Bientôt je vous écrirai de nouveau que je vous aime sincèrement. Je voudrais vous écrire quantité de choses, mais je ne sais par quel bout commencer ; je voudrais faire la causette par écrit, comme nous le faisions chaque matin, dans la chambre à côté, assis devant notre chocolat.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

P. S. — Le bon Franchomme m'a écrit et se rappelle à votre souvenir.

[Mme Sand ajoute :] Bonjour, ma chérie, on vous aime, on vous embrasse tendrement ; soyez bénie du bon Dieu toujours.

(1) Le père de cette filleule de Chopin, T. Albrecht, était attaché à l'ambassade de Saxe à Paris, et négociant en vins Il entretint des relations d'amitié avec Chopin pendant tout le temps du séjour de Chopin à Paris.

(2) Mme Damoreau Cinti, célèbre cantatrice, débuta au grand Opéra à Paris. Chopin, dans sa lettre à Woyciechowski (Niecks, I, 234), dit qu'il estime plus son chant que celui de la Malibran.

(3) Chopin fait allusion à la symphonie de David, intitulée le *Désert*, dans laquelle l'auteur tâche de rendre ses impressions de voyage en Orient.



[Chopin continue :] On n'a pas voulu laisser partir ma lettre sans un mot. Elle est si bonne, si bonne pour tous ! M. Brunel, l'ingénieur français qui a créé le projet d'un tunnel sous la Tamise, vient d'ajouter, au nombre de ses importants travaux, une nouvelle locomotive qui permettra de parcourir 50 milles anglais à l'heure. Cette machine doit être à 8 roues. Cela ne rendra pas le chemin de fer plus agréable.

Sol, qui vient de m'apporter du chocolat à grignoter, me fait écrire qu'elle embrasse Louise. Elle a très bon cœur. Je ne m'étonne pas que tu ne connaisses pas encore *Isidore :* il n'a pas paru en volume jusqu'à présent. *Teverino* commencera à paraître le mois prochain en feuilleton, dans le journal *La Presse*. Remarquez que le feuilleton n'a rien de commun avec le corps du journal, qui, en beaucoup de choses, a des opinions tout à fait opposées.

LETTRE VII

Paris, vendredi, 12 décembre [1845] (1).

Mes bien-aimés,

J'ai reçu votre dernière lettre, dans laquelle vous m'écrivez que vous vous portez bien, à l'exception de Bartek, qui pourtant va mieux; vous dites que ma petite maman supporte assez bien l'hiver. Ici il ne fait pas encore bien froid, mais sombre et humide. Mme S[and] est rentrée depuis mardi avec son fils et sa fille ; quant à moi, il y a aujourd'hui quinze jours que je suis ici. D'ordinaire, vous vous en souvenez, je rentre plus tôt ; cette année d'autant plus, puisque je devais renvoyer Jean et chercher un autre domestique. Depuis un an il voulait chaque mois me quitter, pleurant et protestant toujours qu'il m'aimait beaucoup ; jamais je ne l'aurais renvoyé, mais il impatientait déjà *les autres*. Les enfants se moquaient trop de lui, je ne pouvais le garder plus longtemps pour moi seul. Jusqu'à la fin il a cru qu'on renverrait Suzanne; malgré cela il voulait chaque jour me quitter. Pour moi c'était une grande affaire, car il me fallait quelqu'un de très honnête; mais mon ami Albrecht m'a trouvé un Français, nommé Pierre, très comme il faut, adroit et très fidèle, j'espère ; il a servi 7 ans chez les parents de ma valse en *mi* ♭ *majeur* (chez les Horsford) (2). Il est très propre, un peu lent, et ne m'impatiente pas encore. Cela intéressera peut-être Louise, qui connaît Nohant, de savoir que Luce, la fille de Françoise, est ici, de même que Suzanne avec sa maîtresse, ou plutôt Solange. A propos de tout ce que Louise me demande dans sa lettre, rien n'est vrai et ne ressemble à rien du tout. L R. [Leroux] se porte très bien, ses enfants ont été malades de la rougeole. Maurice allait partir dans quelques jours, mais à cause du mauvais temps il n'ira

(1) D'après le calendrier du siècle, le 12 décembre tombait un vendredi dans les années 1834, 1845 et 1851, de même que le 21 décembre tombait un dimanche (cette date du 21 décembre est citée dans la seconde partie de la lettre). Il ne peut exister de doute que cette lettre ait été écrite en 1845. Les mazurkas dont parle Chopin, et qui parurent chez Stern, en sont la preuve.

(2) La valse en *mi bémol majeur*, op. 18, fut dédiée à Mlle Laure Horsford.



pas chez son père, qui, pendant tout l'été, n'a pas quitté ses propriétés de Gascogne.

Ne croyez jamais aux méchants bruits ; il y a beaucoup de personnes au monde qui ne peuvent voir tranquillement le bonheur des autres.

Avant mon arrivée ici, et après mon départ de Nohant, Mme S[and] est allée à Chenonceaux, près de Tours, chez ses cousins de Villeneuve. Chenonceaux est un château très connu dans toute la France, bâti au temps de François Ier par le fameux traitant (banquier d'alors) Thomas Boyer, qui a mis beaucoup de temps à la construction. Ce château domine la rivière le Cher. Sous les arcades sur lesquelles s'élève le château, il y a d'immenses cuisines ; vous pouvez par là vous faire une idée de l'énormité du bâtiment. François Ier, après avoir dépossédé le banquier de ce château, l'habita, et on y trouve encore beaucoup de souvenirs de son temps. Plus tard, Catherine de Médicis en fit sa résidence habituelle. Dans les *Huguenots* qu'on donne à Paris, les décors du second acte viennent de ce château ; je crois que Louise a vu cela.

La femme de *notre Valois* (1) y a aussi passé le temps de son veuvage. Tous les appartements sont conservés avec les meubles du temps, ce qui doit coûter très cher d'entretien. Sous Louis XV, ou peut-être même sous la Régence, M. Dupin de Francueil, chez qui Rousseau fut secrétaire, devint possesseur du château après les Vendôme. Ce M. Dupin est l'aïeul de Mme S[and], c'est celui dont le portrait se trouve à Nohant, au-dessus de la cheminée, dans la grande salle d'en bas, près de la salle à manger. Mme Dupin, sa première femme, était célèbre par son esprit et sa beauté, et de son temps tout ce que le siècle eut de gens d'esprit fréquenta son salon : on y rencontrait Voltaire, Mably, etc.

Il y a aussi à Chenonceaux beaucoup de manuscrits de Montesquieu Rousseau, dans ses *Confessions*, parle de Mme Dupin de Francueil. On garde encore au château des coffres entiers, pleins de sa correspondance avec elle ; ce sont des documents très curieux, qui sans doute ne seront jamais publiés. Mme S[and] a trouvé quelques manuscrits de Mme Dupin, très intéressants, paraît-il, surtout admirablement écrits. C'est là également que pour la première fois, dans le théâtre du château, fut joué l'opéra de Rousseau (*Le Devin de Village*), dont l'ouverture, dit-on, est l'œuvre de M. Francueil. Vous savez, je suppose, que Rousseau a fait un poème, mis par lui en musique, qui eut un grand succès il y a soixante-dix ans. Certains passages de cet opéra ont réussi et sont assez connus en France.

Je vous ai parlé de Chenonceaux, parlons maintenant de Paris. Voici les Gavard qui saluent gentiment Louise et Iedrz[eïewicz] (il envoie à Louise un *Massillon* de sa façon) ; les Franchomme saluent aussi. J'ai été dîner de côté et d'autre avant l'arrivée de Mme S[and], et nous avons beaucoup parlé de vous.

Voilà que je recommence mon moulin.

Aujourd'hui je n'ai donné qu'une leçon, et c'est à Mme Rothschild ; j'en ai refusé deux autres, car j'avais autre chose à faire. Mes nouvelles mazurkas ont paru à Berlin, chez *Stern*, je ne sais donc si elles vous parviendront, car d'ordinaire vous recevez votre musique de Leipzig. Elles ne sont dédiées à personne. Maintenant je voudrais terminer une sonate pour violoncelle, une barcarolle et

(1) On sait que Henri III de Valois fut un instant roi de Pologne, c'est pourquoi Chopin, en parlant de lui, dit : « Notre Valois. »

quelque chose encore que je ne sais comment nommer (1); mais je doute que j'en aie le temps, parce que déjà commence le tumulte. De toute part on me demande si je ne donnerai pas de concerts, mais j'en doute Liszt est arrivé de la province où il a donné des concerts ; j'ai trouvé aujourd'hui sa carte à la maison.

Meyerbeer est également ici. Je devais aller aujourd'hui à une soirée chez Léo (2) afin de l'y rencontrer, mais nous allons à l'opéra, au nouveau ballet (nouveau pour Mme S[and]) : *Le diable à quatre*, où l'on voit nos costumes nationaux. Je vous écrirai samedi matin, après le ballet. A l'Opéra rien n'a changé; on y donne tout ce qu'on y donnait quand vous étiez ici ; nous n'avons rien vu de plus, ni les Italiens, où on entend la musique de Verdi, ni Mme Dorval, dans le nouveau drame *Marie-Jeanne*, qui doit être un de ses meilleurs rôles.

Nous avons aujourd'hui le 17 décembre. J'ai interrompu ma lettre t n'ai pu la reprendre jusqu'à présent. Il fait depuis ce matin très laid et très sombre. Ce soir, au grand Opéra, a lieu la première représentation de l'opéra de Balfe, l'auteur des *Quatre fils Aymon ;* je crois que nous avons vu cela ensemble à l'Opéra-Comique. Le titre de ce nouvel opéra est *l'Etoile de Séville*. C'est le *Cid*, non celui de Corneille, mais d'après *Calderon*. Le libretto est de M. Hippolyte *Lucas*, médiocre écrivain, feuilletoniste.On n'en attend pas grand'chose. *Balfe* est un *Anglais ;* il a été en Italie et a traversé la France. Demain aux Italiens on donne *Gemma di Vergi*. Hier nous avons été, y compris Luce, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait le nouveau drame, pas très fameux, de M. Dennery, dans lequel Mme Dorval joue admirablement. Le titre de ce drame est *Marie-Jeanne*. C'est une jeune fille du peuple qui épouse un artisan ; son mari par sa mauvaise conduite la laisse dans la misère avec son fils au berceau. Pour sauver de la mort l'enfant qu'elle ne peut nourrir, et poussée par le désespoir, elle le porte aux *Enfants trouvés*. Cette scène est extraordinairement rendue. Tout le monde beugle ; on n'entend dans la salle que le bruit des nez qu'on mouche. Depuis sa jeunesse Mme Dorval n'a pas eu de rôle de cette force. c'est-à-dire depuis celui qu'elle remplissait dans la pièce *Dix ans de la vie d'un joueur*.

Dimanche, 21 décembre. — Depuis le moment où j'ai écrit ces dernières lignes, j'ai été à l'opéra de Balfe ; ce n'est pas du tout fameux. On y chante le mieux du monde ; cela me faisait même de la peine de voir *gaspiller* de telles ressources, tandis que Meyerbeer, qui était tranquillement assis dans sa loge tout en écoutant et lisant le libretto, a deux opéras tout prêts : *Le Prophète* et *l'Africaine*, tous les deux en cinq actes. Mais il ne veut pas les donner à l'Opéra sans une nouvelle cantatrice ; or Mme Stolz, qui gouverne le directeur, n'en admettra pas une meilleure qu'elle. Les décors sont magnifiques, les costumes très riches.

J'ai envoyé par Glücksberg deux volumes : l'Ancien et le Nouveau Testament, avec des gravures anglaises pour Louise et Isabelle. Ces gravures ont passé ici pour très belles ; ce sont des tableaux des maîtres les plus célèbres de l'ancienne

(1) La barcarolle (op. 60) fut imprimée à la fin de 1846 ; la sonate pour violoncelle, en *sol mineur*, op. 65, seulement à la fin de 1847. Je ne pense pas me tromper en supposant que la troisième composition, dont Chopin dit : « Quelque chose encore que je ne sais comment nommer » est la « Polonaise fantaisie » en *la* ♭ *majeur*, op. 61, qui parut à la fin de 46, en même temps que la barcarolle.

(2) Auguste Leo, banquier parisien, fut, selon l'expression de Moscheles, « l'ami et le protecteur de beaucoup d'artistes ». (Niecks, II, 22.)



et de la nouvelle école: Raphaël, Rubens, Le Poussin. Beaucoup de ces tableaux se trouvent au Louvre; Louise se souvient peut-être de les y avoir vus? A Antoine, qui n'a pas d'enfants, j'ai envoyé un petit volume des dessins de *Gavarni*, dessins *des enfants terribles*, etc..., afin qu'il s'amuse et se rappelle une légère plaisanterie d'ici. Pour Calasante, il y a des proverbes dessinés par *Grandville*. C'est Grandville le premier qui a commencé sa carrière par ce genre, et personne mieux que Gavarni ne l'a compris. Je suppose que vous avez vu le Lafontaine de Grandville?

24 décembre. — Vous voyez si on peut avoir ici la tête à soi avant la nouvelle année. La sonnette d'entrée ne cesse pas son vacarme. Aujourd'hui tout le monde dans la maison a un rhume de cerveau. Rien d'étonnant à ce que je tousse d'une façon insupportable; mais mon hôtesse est tellement enrhumée, et a un si grand mal de gorge, qu'elle ne peut sortir de sa chambre, ce qui met sa patience à bout.

D'ordinaire plus on a de santé, moins on a de patience dans les maux physiques. A cela pas de remède, la raison même ne sert à rien. Tout Paris cette semaine ne fait que tousser. La nuit dernière il y a eu une effroyable tempête avec tonnerre et éclairs, grêle et neige. La Seine est énorme; le froid n'est pas grand, mais l'humidité est insupportable.

Klengel (1) de Dresde est arrivé, ainsi que Mme Niesiolowska. Klengel est venu chez moi; j'ai promis d'aller voir Mme Nies. Peut-être ne faut-il pas en parler trop haut. Liszt aussi est venu chez moi, il s'extasiait sur Mme Calergi (2), et, d'après ce que j'ai appris, je vois qu'on a parlé plus qu'il ne fallait.

Le frère de Mme Titus a été ici; il va mieux; il est parti pour l'Italie. Il m'a beaucoup parlé de Titus, je me suis attaché à lui. Embrassez Titus de ma part. Vous avez, je suppose, déjà vu Gutmann? Laski, que j'ai rencontré à l'Opéra, pourra aussi vous dire qu'il m'a vu bien portant.

Ici la nouvelle année ne s'annonce pas bien à cause du mauvais temps; les marchands se plaignent qu'il n'y a pas autant de *flâneurs* qu'à l'ordinaire. Quant à moi, je ne suis pas encore allé en ville pour mes emplettes. Il faut que je trouve quelque chose pour ma filleule; en attendant, mon filleul, cette année, n'aura rien, mais aussi pourquoi est-il si loin? Je serais bien heureux de lui laisser un jour une forte succession, mais ce n'est guère dans ma nature. J'y penserai un jour, quand je serai au lit et que je ne pourrai m'endormir.

J'ai un peu essayé avec Franchomme ma sonate pour violoncelle, et cela va

(1) Auguste-Alexandre Klengel, pianiste et excellent contrepointiste, établi à Dresde, où Chopin fit sa connaissance en allant à Prague, en 1829. Dans ses lettres de Prague à ses parents, écrites pendant son second séjour dans cette ville, le 21 novembre 1830, Chopin fait mention de Klengel et de Mme Niesiolowska. En parlant de son séjour à Dresde, Chopin écrit: « Klengel m'a donné une lettre pour Vienne, où j'irai plus tard; chez Mme Niesiolowska, il a bu du champagne à mes succès; elle-même me choyait et ne savait où me placer, enfin elle voulut m'appeler « Chopski. » (Maurice Karasowski, *Frédéric Chopin*, sa vie, ses lettres, ses œuvres (zycie, listy, dziela), Varsovie, Gebethner et Wolff, 1882, vol. I, p. 209)

(2) Mme Marie Kalergis, née comtesse de Nesselrode, était la nièce du diplomate Nesselrode. Sa mère, née Gorska, était d'origine polonaise, c'est pour cela que Mme Kalergis savait le polonais. Elle épousa en secondes noces le colonel Muchanoff, qui remplit à Varsovie les fonctions de grand-maître de police, y fut président du théâtre et régisseur des palais impériaux. Mme Kalergis était d'une beauté extraordinaire, très intelligente et fort instruite; elle fit beaucoup pour rehausser le goût de la musique à Varsovie, contribuant à l'organisation des concerts et protégeant les artistes. Elle est enterrée à Varsovie, au cimetière des Powazki.



bien. Je ne sais si j'aurai le temps cette année de la faire imprimer. L'oncle de Mme Frédéric m'a fait dernièrement une visite. C'est un homme très digne, que j'aime beaucoup; il a rajeuni, il joue du violon, m'a-t-il dit, comme au temps de sa jeunesse, et ne tousse pas. Il est vigoureux, agréable, spirituel; il se tient très bien, très droit; ne porte pas perruque et n'a que ses beaux cheveux blancs : en un mot, il est si beau encore que les jeunes gens d'à présent, à côté de lui, pourraient passer pour des vieillards. Il y a bien longtemps que Méry ne m'a écrit; je ne sais ce qu'il devient, peut-être est-il malade le cher ami!

C'est aujourd'hui la veille de Noël; nos chères étrennes (1)! Ici on ne connaît pas cela. Comme d'ordinaire on dîne à 6, à 7 ou à 8 heures; dans quelques maisons étrangères seulement on conserve nos usages. Hier, par exemple, Mme Stockhausen n'était pas à dîner chez les Perthuis (chez ma sonate), parce qu'elle était occupée des préparatifs d'aujourd'hui pour les enfants. Toutes les maisons protestantes observent la Vigile de Noël, mais le Parisien ordinaire ne voit aucune différence entre hier et aujourd'hui. Ici la Vigile est triste, car les malades ne veulent aucun médecin; c'est un rhume extraordinairement fort; on s'est couché pour tout de bon. Chacun maudit Paris à cause de son climat, et on oublie qu'à la campagne, en hiver, c'est encore pire; du reste, l'hiver est partout l'hiver. C'est une couple de mois difficiles à passer. Je me demande souvent comment les gens impatients peuvent vivre sous un ciel plus inclément encore que celui-ci. Parfois je donnerais quelques années de ma vie pour une heure ou deux de soleil. J'ai déjà survécu à tant de gens plus forts et plus jeunes que moi, qu'il me semble que je suis éternel. La fille de Vernet, mariée à Delaroche (auteur de l'hémicycle du Palais des Beaux-Arts), est morte il y a quelques jours. Tout Paris la regrette. C'était une personne d'un esprit très délicat, jeune, belle, quoique très mince. Elle recevait dans son salon tout ce qu'il y a à Paris de remarquable, était adorée de tous, et possédait dans son intérieur le bonheur, la fortune et le respect. Son père menait le deuil et pleurait comme un veau; un moment on a cru que la mère en deviendrait folle.

26 décembre.

Hier et aujourd'hui Mme S[and] garde le lit; elle a mal à la gorge. Elle va un peu mieux; dans quelques jours, sans doute, tout ira bien; en attendant, je n'ai pas le temps de continuer à vous écrire. Sol est aussi enrhumée, mais je le suis plus qu'eux tous. Je vous embrasse très tendrement. Ne vous inquiétez jamais de moi. Dieu étend sur moi sa grâce. Je vous aime tous et vous souhaite une bonne année, ainsi qu'à toutes mes connaissances.

F. C[HOPIN].

Mme S[and] embrasse Louise. Je vous envoie le billet de Mlle de Rozières. Je n'ai pas le temps de relire ce que j'ai écrit.

(1) En Pologne, la vigile de Noël est observée avec une grande solennité. On se réunit en famille, et, après un long repas traditionnel, on offre à chacun ses étrennes.

LETTRE VIII

[La feuille sur laquelle est écrite la lettre suivante porte le cachet imprimé *G. S.*]

Dix fois recommencée, j'envoie cette lettre aujourd'hui. J'y joins un mot de mon hôtesse pour Louise.

Dimanche, 11 octobre 1846.

Ch[âteau] de Nohant. Devant la petite table, auprès du piano.

MES BIEN-AIMÉS !

Sans doute vos vacances sont finies ! Tout le monde est de retour à la maison, ma petite Maman est revenue de chez M[lle] Joséphine, Louise de chez les Ciech[omski], et les Antoine du Jardin des eaux minérales, avec une provision de santé pour tout l'hiver. Ici l'été a été si beau qu'on ne se souvient pas d'en avoir eu un pareil, et quoiqu'il ne soit pas très fructueux, et que dans beaucoup de contrées ou craigne l'hiver, cependant on ne se plaint pas, car la vendange est admirable. En Bourgogne elle est plus belle encore qu'en 1811, quant à la qualité, mais non quant à la quantité. Hier mon hôtesse a fait des confitures avec du raisin appelé ici raisin d'Alexandrie. Ce sont de très gros grains, forme *muscat*, qui ne mûrissent pas entièrement dans ce climat, c'est pourquoi ils sont parfaits pour les confitures. Mais pour ce qui est des autres fruits, il n'y a pas grand'chose. En revanche, le feuillage est épais, très vert encore, et il y a beaucoup de fleurs. Nous avons un nouveau jardinier ; le vieux Pierre, que les Iedrzeïewicz ont connu, a été renvoyé malgré ses quarante années de service (il servait du vivant encore de la grand'mère), ainsi que l'honnête Françoise, mère de Lucie : les deux plus anciens serviteurs ! Fasse le ciel que les nouveaux plaisent davantage au jeune homme et à la cousine. Sol, qui a été fortement indisposée, est tout à fait bien portante, et qui sait si dans quelques mois je ne vous écrirai pas qu'elle épouse le jeune et beau garçon dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ! Tout l'été s'est passé en différentes promenades et excursions dans les contrées inconnues de la Vallée Noire. Je n'étais jamais de la partie, parce que ces choses me fatiguent plus qu'elles ne valent. Quand je suis fatigué, je ne suis pas gai, cela déteint sur l'humeur de chacun, et les jeunes n'ont aucun plaisir avec moi. Je ne suis non plus allé à Paris, comme je croyais le faire, mais j'ai eu une très bonne occasion et très sûre pour envoyer mes manuscrits de musique; j'en ai profité et n'ai plus besoin de me déranger. Dans un mois je pense être de retour au Square, où j'espère trouver encore Nowak[owski] ; je sais par M[lle] de Rozières qu'il a déposé sa carte chez moi. Je voudrais bien le voir ; malheureusement ici on ne le veut pas. Il va me rappeler bien des choses. Avec lui, au moins, je parle notre langue, car ici je n'ai plus Jean, et depuis le départ de Laure je n'ai pas dit un mot de polonais. Je vous ai parlé aussi de Laure. Quoiqu'on lui ait témoigné de l'amabilité, on n'a pas gardé d'elle un bon souvenir. Elle n'a pas plu à la cousine, et par conséquent au fils; de là des plaisanteries, d'où on passa aux grossièretés, et comme cela ne me plaisait pas, il n'est plus question d'elle du tout. Il faut être une bonne âme comme Louise pour avoir laissé ici un bon souvenir à chacun.

Mon hôtesse m'a dit souvent devant Laure : « *Votre sœur vaut cent fois mieux que vous.* » A quoi je répondais : « *Je crois bien.* » Qu'Isabelle m'écrive si les parents d'Antoine vivent encore, ainsi que toutes les nouvelles de ce genre. Jean m'a écrit après un silence de 8 années, en se plaignant de ne m'avoir jamais entendu, et me disant que maintenant il travaille comme il peut et fait son possible pour tirer du profit de l'instruction qu il a reçue autrefois à Grignon. Il se porte bien et est rempli de bonnes intentions ; il ne quitte pas la Gascogne, où il travaille. Je lui ai écrit et veux encore le faire. Le soleil aujourd'hui est admirable ; on est allé à la promenade en voiture, je n'ai pas voulu accompagner, et je profite de ce moment pour être avec vous. Le petit chien « Marquis » me tient compagnie, il est couché sur le sofa. C'est une créature étrange : son poil est comme du marabout, tout blanc ; chaque jour Mme S[and] le soigne elle-même ; il est aussi spirituel qu'un chien puisse l'être. Il y a en lui des choses originales, à ne pouvoir comprendre, par ex. il ne mangera, ni ne boira dans un ustensile doré : il avance la tête, puis la détourne s'il peut.

J'ai lu dans la *Presse,* entre autres noms, celui de mon filleul, assistant à Francfort au congrès des savants qui s'occupent des prisons. S'il poussait jusqu'à Paris, je serais bien heureux de le voir ; j'écrirai même à Mlle de Rozières que, si elle trouve sa carte chez mon concierge, elle me le fasse immédiatement savoir. Parmi toutes les nouvelles vous savez depuis longtemps, sans doute, que M. Leverrier a trouvé une nouvelle planète. Leverrier, du haut de l'Observatoire de Paris, ayant remarqué certaines irrégularités dans la planète Uranus, les a attribuées à une autre planète, encore *inconnue*, dont il a décrit l'éloignement, la direction et la grandeur ; en un mot, tout ce que M. Galle à Berlin et maintenant [Adam] (1) à Londres ont remarqué à leur tour. Quel triomphe pour la science de parvenir, par le calcul, à une semblable découverte ! A la dernière séance de l'Académie des Sciences, M. Arago a proposé d'appeler la nouvelle planète « Leverrier ». M. Galle a écrit de Berlin que le droit de lui donner un nom appartient à M. Leverrier, mais il propose de l'appeler Janus. M. Leverrier préférerait Neptune. Cependant, malgré un certain nombre de membres de l'Académie, beaucoup désiraient que la planète portât le nom de celui qui l'a découverte et qui, par une puissance de calcul extraordinaire, a accompli des choses inouïes jusqu'à présent dans les fastes de l'astronomie ; et de même qu'il y a les comètes Vico, Hind, et qu'à Uranus on avait donné le nom de Herschel, pourquoi n'y aurait-il pas une planète Leverrier? Le roi l'a aussitôt créé officier de la Légion d'honneur. Vous connaissez certainement aussi l'invention de la poudre de *coton* par M. Schönbein La curiosité générale est éveillée, mais personne ne l'a encore vue. A Londres, des expériences accomplies en présence du prince Albert, époux de la reine, ont démontré que la force de cette poudre est plus grande que celle de l'autre ; qu'elle ne donne pas de fumée, ne noircit ni ne salit, et qu'elle ne perd pas sa force quand, après avoir été plongée dans l'eau, on l'a séchée. L'explosion est beaucoup plus rapide que celle de la poudre ordinaire, car posée sur cette dernière, la nouvelle éclate, tandis que l'autre ne s'allume même pas. Mais je vous parle de choses scientifiques comme si vous n'aviez pas Antoine ou Belza.

(1) Il est probable qu'au moment où Chopin écrivait, il avait oublié le nom de l'astronome anglais, car il laissa le nom en blanc. Puis il aura oublié de remplir l espace, qui resta vide.



Souhaitez de ma part, à ce dernier, le plus parfait bonheur dans sa nouvelle position. Mon Dieu, comme Matusz[ynski] s'en serait réjoui ! Il ne se passe pas de jour où je ne pense à lui. En ce moment je n'ai à Paris aucun de mes camarades d'école. Mais à propos de découvertes, en voici encore une qui est davantage de mon domaine. M. Faber, de Londres, professeur de mathématiques et mécanicien, a exposé un automate, construit d'une manière très spirituelle, qu'il a nommé Euphonie ; cet automate prononce assez distinctement, non un mot ou deux, mais de longues phrases, et de plus il chante un air de Haydn et le *God save the Queen*. Si les directeurs d'opéras pouvaient avoir beaucoup d'androïdes de cette espèce, ils n'auraient plus besoin des choristes qui coûtent cher et causent beaucoup d'embarras. C'est une chose étrange qu'on arrive à ce résultat à l'aide de *leviers, soufflets, soupapes, chaînettes, tuyaux, ressorts*, etc., etc. Je vous ai parlé autrefois du canard de Vaucanson, qui digérait ce qu'il mangeait ; Vaucanson aussi a créé un androïde qui joue de la flûte. Mais aucune machine jusqu'à présent n'avait chanté les paroles du *God save the Queen*. Depuis deux mois l'Euphonie est exposée à l'*Egyptian* (*Hall* c'est un endroit, Bartek doit le savoir, consacré à toutes sortes de curiosités). On prépare à Londres, pour l'année prochaine, une grande rivalité d'opéras italiens. M. Salamanca, banquier espagnol, membre des Cortès à Madrid, a pris à bail un théâtre appelé Covent Garden, un des plus grands théâtres de Londres, mais qui n'a jamais joui d'un grand succès à cause de sa situation ; il est trop éloigné du beau monde. M. Lumley, directeur ordinaire du théâtre de la reine, théâtre adopté par la société londonienne comme étant plus à la mode, ne s'est pas empressé d'engager pour l'année prochaine ses chanteurs habituels ; il se fiait trop à son théâtre tendu de soie. M. Salamanca l'a prévenu, et la Grisi (1), Marrio et Persiani, en un mot tous, à l'exception de Lablache, ont été engagés par lui à des prix plus élevés. Il y aura donc deux théâtres. M. Lumley, outre Lablache, a engagé, dit-on, Mlle Lind et M. Piszek (2), le meilleur Don Juan (?), comme Berlioz l'assure. Et comme la coutume élégante de Londres vaut plus que n'importe quel miracle de l'art, la saison prochaine sera bien curieuse. On dit que l'ancien opéra (celui de M. Lumley) se maintiendra, car il y a toutes les chances pour que la reine le fréquente, comme à l'ordinaire. L'Opéra de Paris n'a pas encore donné l'opéra de Rossini. Habeneck, directeur de l'orchestre, a eu une forte attaque d'apoplexie qui l'a forcé pendant quelques mois d'abandonner la direction. Maintenant il se porte bien, et M. Pillet, le directeur de l'Opéra, l'a attendu. Les Italiens ont fait à Paris leur réouverture. Le nouveau chanteur, le baryton Coletti, a débuté dans *Sémiramis ;* on dit beaucoup de bien de lui. Il est jeune, beau, et depuis longtemps célèbre par son talent autant que par ses aventures. Son père voulait en faire un prêtre, il devint acteur à Naples après avoir abandonné Rome. A Lisbonne, pendant quelques années, il a, comme on dit, tourné les têtes, et, ainsi que le bruit en a couru autrefois, deux dames se sont battues en duel pour lui. Si avec cela il chante très bien, son succès est assuré. Je doute fort qu'à Paris on se batte pour lui en duel, mais on

(1) Giulia Grisi et Fanny Tacchinardi-Persiani, célèbres cantatrices ; Giuseppe Marino, ténor ; Luigi Lablache, basse.

(2) Le lecteur rencontrera le nom de la cantatrice Jenny Lind dans la lettre d'Edimbourg, dans laquelle Chopin décrit la manière dont il fit sa connaissance. Jean-Baptiste Piszek, Bohême d'origine, fut un excellent baryton.

le payera bien, mieux qu'en Portugal. Il a également chanté avec succès à Madrid, où l'on prépare en ce moment de grands festins pour les noces de la reine avec son cousin, et de l'infante, sa sœur, avec le duc de Montpensier, fils cadet du roi Louis-Philippe. Dumas, accompagné de M. Maquet (jeune écrivain qui écrit les feuilletons de Dumas sous sa direction), et de Louis Boulanger, peintre connu, a été envoyé à Madrid par le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, avec mission de décrire et de peindre toutes les cérémonies des deux mariages, ainsi que toutes les aventures. On parle beaucoup des cadeaux que le duc de Montp[ensier] porte à sa fiancée. La reine, très grasse, quoique jeune, prépare pour son fiancé, outre son trône, le collier de la Toison d'or en diamant, ainsi qu'une épée très riche à poignée de diamant, *dont la lamè a servi à Charles III, et le bâton de capitaine général.* On prépare dix-sept carrosses superbes pour mener les jeunes couples à l'église d'Atocha, où auront lieu, en même temps, les deux mariages, et pour le voyage de Madrid à Aranjuez, comme qui dirait d'ici à Versailles. Si de pareilles descriptions vous amusent, vous les avez sans doute dans vos journaux, de Dmuszewski. Vous savez, je suppose, que l'infante n'a pas encore 15 ans et qu'elle est plus belle que la reine. Le mois prochain elle reviendra à Paris avec son époux ; on prépare un bal à l'hôtel de ville et de grands festins pour la recevoir. Quand je la verrai, je vous dirai si elle est aussi belle que la princesse de Joinville (princesse brésilienne), la plus belle de toute la famille : élancée, pâle, de grands yeux, des cheveux noirs. Mlle Rachel, qui, dit-on, voulait donner sa démission du Théâtre-Français à cause de sa santé, va mieux, et doit bientôt reparaître sur la scène. Vous savez que Walewski (1) a épousé M Ricci, une Italienne dont la mère, née Poniatowska, est sœur de cet amateur de musique qui, en Italie, écrit des opéras et vient d'arriver à Paris ; Pillet lui a donné un poème à mettre en musique. Ce sera un grand opéra. Le poème est de Dumas père et fils. Dumas, quoique jeune encore, a un fils, né avant le mariage ; il est écrivain comme son père. Je ne sais pas lè titre du nouvel opéra de Poniatowski (2), mais il doit être réprésenté cet hiver (?).

Aujourd'hui le tonnerre gronde et il fait assez chaud. Le jardinier transplante les fleurs. On a ajouté au Jardin des plantes de nouveaux terrains contigus qui ont coûté plus de 900.000 fr.; dans le nombre il y en a qui ont appartenu à Buffon. Malgré tout, le Jardin des plantes ne sera jamais sur une élévation, ni au bord de la Vistule, comme le vôtre qui est admirablement situé. La girafe, que les Iedrz[eïewicz] ont vue, je crois, est morte. Je serais heureux de n'avoir jamais de plus tristes nouvelles à vous apprendre. Cette année j'ai reçu plus de lettres de *faire part* de mariage que de morts. Personne parmi mes connaissances n'est mort, à l'exception du vieux comte de Sabran, que j'aimais beaucoup et dont je vous ai souvent parlé il y a une huitaine d'années. Il écrivait de belles fables, ou plutôt les composait de mémoire, car il n'écrivait rien ou fort peu de chose.

(1) Alexandre comte Walewski, fils de Napoléon Ier et de la comtesse Walewska. Il commença sa carrière en France comme publiciste et auteur dramatique, mais en 1840 il entra dans la diplotie, et en 1855 devint ministre des affaires étrangères. En 1860 il fut ministre d'Etat ; plus tard président du Corps législatif ; il garda cette position jusqu'en 1867.

(2) Joseph, prince Poniatowski, fils du Trésorier de Lithuanie, qui était le neveu du roi Stanislas Auguste, né en Italie. Il fut ambassadeur du grand-duc de Toscane à la cour de France. Il s'adonna en grand amateur à la musique et écrivit les opéras suivants : *Giovanni da Procida*, *Don Desiderio*, *Ruy Blas*, *Bonifacio*, ainsi que beaucoup d'autres.

Il en a imité quelques-unes de Krasicki (1). A part son enterrement, je n'ai reçu aucune autre invitation du même genre. En revanche, j'ai marié une de mes élèves à Bordeaux, une autre à Gênes, où l'on élève *maintenant* seulement un monument à Christophe Colomb, qui y est né. J'ai dû, quand j'étais là, vous décrire le palais qui porte encore son nom et son écusson. Mme Viardot est à Berlin avec son mari et sa mère. Cette année elle n'est pas venue ici. Elle viendra à Paris dans un mois et je la verrai certainement; puis elle retournera pour l'hiver à Berlin, où elle est engagée. On dit également que, outre la Grisi et Persiani, Salamanca a engagé Mme Viardot pour l'été prochain à Londres, mais je n'ai pas appris cela directement. Je voudrais remplir ma lettre des meilleures nouvelles, mais je ne sais rien, sinon que je vous aime, et encore que je vous aime. Je joue un peu, j'écris un peu aussi.

De ma sonate avec violoncelle je suis parfois content, parfois mécontent ; je la jette dans un coin, puis je la reprends. J'ai trois mazurkas (2) nouvelles, je ne crois pas qu'avec les anciennes... [mot illisible], mais il faut du temps pour bien juger. Quand on les compose, il semble que ce soit bien ; s'il en était autrement, on n'écrirait jamais. Plus tard vient la réflexion et on rejette, ou on accepte. Le temps est le meilleur juge, et la patience le meilleur maître. J'espère recevoir bientôt une lettre de vous, cependant je suis tranquille, et je sais qu'avec votre nombreuse famille il est difficile que chacun m'écrive un mot, surtout qu'à nous la plume ne suffit pas ; je ne sais même combien d'années nous devrions bavarder *pour être au bout de notre latin*, comme on dit ici. C'est pour cela que vous ne devez pas vous étonner, ni vous attrister, quand vous n'avez pas de lettre de moi, car il n'y a pas de cause réelle, pas plus que chez vous. Une certaine peine s'unit au plaisir de vous écrire ; c'est la certitude qu'entre nous il n'y a pas de paroles, à peine des faits. Mon plus grand bonheur, c'est d'apprendre que vous vous portez bien et que vous êtes tous en belle humeur. Bon courage donc! Vous avez de charmants enfants (j'écris au pluriel, car je sais ce que les Antoine sont pour mes neveux) ; de la grand'mère [mot illisible] pas une ligne ! Pourvu que vous ayez la santé, tout ira bien. Je ne me porte pas mal, parce qu'il fait beau. L'hiver ne s'annonce pas mauvais, et en se soignant quelque peu, il passera comme le précédent, et grâce à Dieu pas plus mal. Combien de personnes vont plus mal que moi ! Il est vrai que beaucoup vont mieux, mais à celles-là je ne pense pas.

J'ai écrit à Mlle de Rozières qu'elle fasse poser par mon tapissier les tapis, les rideaux et les portières. Bientôt il faudra penser à mon moulin, c'est-à-dire aux leçons. Probablement je partirai d'ici avec Arago, et je laisserai pour un certain temps encore mon hôtesse à la maison ; son fils et sa fille ne sont pas pressés de rentrer en ville. Il a été question cette année d'aller passer l'hiver en Italie, mais la jeunesse préfère la campagne. Malgré cela, au printemps, si Sol ou Maurice se marient (les deux affaires sont sur le métier), ils changeront probablement d'avis. Entre nous, je crois que cela finira par là cette année. Le garçon a 24 ans et la jeune fille 18. Mais que tout ceci reste encore entre nous.

Cinq heures ! et il fait déjà si sombre que je n'y vois presque plus. Je termine

(1) Krasicki, célèbre poète et fabuliste polonais.
(2) Les mazurkas en *si majeur*, *fa mineur* et *do ♯ mineur*, dédiées à la comtesse Czosnowska, ont été publiées dans la seconde moitié de 1847.



cette lettre. Dans un mois, quand je serai à Paris, je vous en écrirai davantage. En attendant, je suis heureux parce que je vais pouvoir parler un peu de vous avec Nowak. Embrassez Titus si vous le voyez, et votre locataire Charles, ainsi que mon filleul, quand il reviendra. Si l'année prochaine le congrès a lieu à Bruxelles (car c'est à Bruxelles qu'on a fixé les séances pour l'année prochaine), j'espère le voir, d'autant plus que le chemin de fer est depuis longtemps terminé. Parlez-moi aussi des Joseph et de toutes mes bonnes connaissances.

Je vous embrasse très sincèrement et je baise les pieds et les mains de ma petite maman.

P. S. — Je regrette de laisser tant de papier blanc qui ne vous dira rien ; mais si je n'envoie pas cette lettre à la hâte, j'en commencerai demain une nouvelle que jamais je ne terminerai. Je l'expédie à M[lle] de Rozières, qui glissera dedans, comme à l'ordinaire, un billet pour Louise. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

LETTRE IX

Commencée la Semaine sainte et terminée le 19 avril [1847, Paris] (1).

MES CHERS BIEN-AIMÉS,

Si on ne répond pas immédiatement à une lettre, on ne peut plus s'y mettre, et la conscience, au lieu de vous attirer vers le papier, vous en repousse.

Depuis deux mois M[me] S[and] est ici, mais aussitôt après les fêtes elle retournera à Nohant. Sol ne se marie pas encore, et quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat, elle n'en a plus voulu. Je le regrette, et je plains le jeune homme qui est très honnête et très épris ; mais il vaut mieux que cela soit arrivé avant le mariage qu'après Soi-disant c'est remis à plus tard, mais je sais ce qui en est. Vous me demandez ce que je pense faire pour l'été : rien d'autre que toujours. J'irai à Nohant dès qu'il commencera à faire chaud ; en attendant, je reste ici pour donner, chez moi comme toujours, une quantité de leçons peu fatigantes. Si Titus se met en route, comme il en était question, je serai bien heureux de passer ici quelque temps avec lui. Quant à vous, mes chers Barcinski, il me semble que vous ne vous déciderez pas ; mais si vous vous décidiez, je pourrais vous rencontrer quelque part, parce que, en été, le temps ne me manque pas et je peux dépenser à ma guise le peu d'argent gagné en hiver, si ma santé le permet.

(1) Cette lettre ne porte pas de millésime. Il me semble cependant qu'on peut affirmer avec certitude qu'elle fut écrite en 1847, et cela pour les raisons suivantes : Chopin, dans sa lettre du 11 octobre 1846, écrit que bientôt, probablement, il annoncera le mariage de Solange ; il rappelle aussi que Nowakowski a déposé sa carte de visite dans son appartement à Paris, ce qui lui est annoncé par M[lle] de Rozières. Dans la lettre suivante il décrit longuement le séjour de Nowakowski à Paris ; il rappelle également au commencement de cette lettre que le mariage de Solange est rompu. Nowakowski a été à Paris en 1841, et pendant l'hiver 1846-1847 En 1841 Solange, née en 1828, avait 13 ans, en 1846 elle en avait 18. On est donc en droit d'affirmer que cette lettre fut écrite pendant le second séjour de Nowakowski à Paris, c'est-à-dire en 1847, ce que le contenu de la lettre confirme entièrement.



Cette année, *mes crises* (pour ne pas dire comme le garde-malade d'Albert, quand il était indisposé : *la cerise de Monsieur*), cette année donc mes crises sont rares, malgré le dur hiver. Je n'ai pas encore vu Mme Ryszczewska. Mme Delphine Potocka, que j'aime énormément, vous le savez, devait venir avec elle chez moi, mais elle est partie pour Nice il y a quelques jours. Avant son départ j'ai joué chez moi, pour elle, ma sonate (1) avec Franchomme. J'avais aussi le même soir le prince et la princesse Czartoryski et la princesse de Würtemberg (2) ainsi que Mme S[and] ; il faisait une agréable chaleur ce soir-là chez moi.

En ce moment Franch[omme] m'apporte une loge pour le concert de demain au Conservatoire ; il fait saluer les Iedrzeïewicz. Pauvre ami ! ses trois enfants sont gravement malades de la rougeole. Voilà une misère qui ne peut pas m'atteindre. Nowak[owski] est peut-être déjà de retour chez vous. Franchomme, qui le rencontrait souvent chez moi, le tenait pour un franc imbécile, depuis le jour où il refusa d'assister à une soirée chez Legouvé, où il aurait pu rencontrer une foule de savants du monde entier, voir de près et entendre Lablache et bien d'autres. Ce Nowak est un très honnête homme, mais quel franc nigaud ! En voici un exemple. Il avait une lettre pour Janin ; quelques jours avant son départ il m'en parle ; je lui dis qu'il est trop tard, mais le soir même je le conduis chez Gavard, où était Janin ; je veux le présenter, il ne veut pas. Quelques jours après il vient chez moi, et me dit qu'il a remis la lettre à Janin, que celui-ci écrira sur lui un article ; mais il ajoute que Janin me fait prier de lui écrire ce qu'il doit insérer sur ses compositions, et de le lui envoyer le jour même avant 4 heures. Je ne pouvais rien comprendre à tout cela. Je demande à Nowak avec qui il a été chez Janin. Il me répond qu'il y a été avec le rédacteur du *Courrier*, l'ami intime de Janin. Comme je connais le rédacteur en chef du *Courrier*, Durieu, je lui demande si c'est celui-là : « Non, me dit-il, c'est un autre nom, que je n'ai jamais de ma vie entendu. » Quant à moi, je pense que c'est peut-être un ami intime de Janin ; je dis donc à Nowak de venir le lendemain matin chez moi et que nous irons ensemble chez Janin pour savoir de lui ce qu'il me veut. Je me fais conduire le lendemain chez Janin, qui me reçoit le mieux du monde, lui et sa femme, et je prends pour prétexte que je suis venu le remercier de la bonne réception qu'il a faite à mon compatriote. A cela il m'avoue avoir dit à Nowak : qu'*un petit mot de Chopin suffirait* pour le recommander à lui, — et *imaginez-vous*, ajouta-t-il, *il se fait présenter par un imbécile dont je ne sais même pas le nom ;* donc cet ami intime était celui dont Janin ne connaissait pas le nom ! Nous avons ri tous les deux du bon Nowak, et dans ce petit mot qu'on lui demandait de moi, il avait vu *tout un article*. Le brave homme ne comprend pas un mot de français, excepté : *garçon*, *café*, *bougie*, *cocher*, *dîner*, *jolie mademoiselle*, *bon musique*. Comme Cichocki avec son petit poêle, lui aussi a passé son temps ici avec je ne sais quel meuble ; vers la fin je devais l'envoyer chercher pour le voir. Grâce à mon intervention on imprime à Paris ses études, qui me sont dédiées. Cette publication est tout au monde pour lui, et il est content d'être imprimé. Il est trop vieux pour apprendre quelque chose de nouveau, ou pour mettre de l'ordre dans ses idées. Il est bon ; ce qu'il mord, il le mange ; je l'aime tel qu'il est, et

(1) C'est la sonate pour piano et violoncelle dont il a déjà été question.
(2) La princesse de Würtemberg, née princesse Czartoryska.

aussi parce que c'est une très ancienne connaissance. Pourtant j'oubliais qu'il y a encore chez nous beaucoup de gens comme lui qui vivent sans savoir comment, ni pourquoi, ni de quoi. Nowak nous aime tous comme il peut, aussi lui suis-je venu en aide comme j'ai pu. J'ai souvent frappé à cette âme, mais il n'y avait personne, et sa perruque (celle que Durand lui a faite) recouvre un grand vide; il le sait et le sent lui-même; mais aussi où et comment a-t-il été élevé? J'exigeais trop de lui, car je ne pouvais le séparer de votre souvenir. Il m'a rendu les *Chansons populaires* de Kolberg (1); ses intentions sont bonnes, ses épaules trop étroites. Souvent, en voyant de pareilles choses, je pense qu'il vaudrait mieux ne rien faire, car un travail si pénible rend la tâche plus difficile au génie qui, un jour, débrouillera la vérité; et jusqu'à ce que ce moment arrive, toutes ces beautés seront fardées, auront des nez artificiels et des jambes coupées, ou marcheront sur des échasses et seront la risée de tous ceux qui les regarderont de trop près.

Je vous ai raconté un tas de choses inutiles, mais il y a huit jours de cela. Aujourd'hui me voilà de nouveau seul à Paris. Hier, Mme S[and] est partie avec Solange, cette cousine, vous savez, et Luce; puis trois jours encore se sont écoulés. J'ai déjà reçu hier une lettre de la campagne; ils sont tous bien portants et gais, mais ils ont de la pluie, comme nous ici. L'Exposition annuelle des tableaux et de la sculpture est ouverte depuis quelques semaines, mais il n'y a rien de très important fait par les maîtres connus; cependant de nouveaux talents très réels se sont révélés, ce sont: d'abord un sculpteur, qui expose depuis deux ans à peine, il s'appelle Clésinger (2); puis le peintre Couture, dont l'immense tableau, représentant un festin à Rome, à l'époque de la décadence, attire l'attention universelle. Retenez bien le nom du sculpteur: je vous en parlerai, je crois, souvent, car il a été présenté à Mme S[and] avant son départ et a fait son buste, ainsi que celui de Solange; tout le monde les admire énormément; ils seront sans doute exposés l'année prochaine.

Voici la quatrième fois aujourd'hui que je reprends ma lettre; nous sommes le 15 avril, et je ne sais si je la terminerai, parce que je dois aller tantôt chez Scheffer, où je pose pour mon portrait (3), et donner cinq leçons. Je vous ai parlé de l'Exposition, maintenant venons-en à la musique. Le *Christophe Colomb* de David a eu presque autant de succès jusqu'à présent que le *Désert*. Je ne l'ai pas encore entendu, quoiqu'il ait eu trois représentations, et rien ne m'y attire. Un de ces petits jeunes gens qui cherchent encore leurs mots disait: *on a crié bis, on a crié ter* (terre). La quatrième partie, qui renferme les chants indiens, est très belle, dit-on. Vieuxtemps a donné hier son second concert; je n'ai pu y aller, mais Franchomme vient de me dire qu'il a admirablement joué et que son nouveau concerto est superbe. Vieuxtemps est venu chez moi avant-hier avec sa femme, je lui ai joué pour la première fois. Hier, chez les Léo, après dîner,

(1) Oscar Kolberg, *Chansons populaires polonaises*, publiées à Posen, par Zupanski; elles renferment à peu près 100 chansons des différentes contrées de la Pologne, pour lesquelles Kolberg a composé lui-même l'accompagnement.

(2) Clésinger épousa la même année Solange, fille de Mme Sand. Ce fut lui qui sculpta le monument de Chopin au Père-Lachaise.

(3) Ce portrait, peint par Ary Scheffer, devint après la mort de Chopin la propriété de sa sœur, Isabelle Barcinska; il fut brûlé avec beaucoup d'autres souvenirs, lors du pillage du palais Zamoysky. Heureusement il est resté de ce portrait une copie due au pinceau de Stanislas Stattler; elle se trouve à Cracovie, au musée Czartoryski.

on m'a placé à une table pour me montrer l'album d'un peintre qui a voyagé 16 ans en Amérique, et je n'ai pu m'en arracher. Quelles admirables choses! Mais il y en avait trop à la fois; sans cela je serais allé au concert de Vieuxtemps. Pour demain on promet aux Italiens un théâtre espagnol. Une troupe espagnole est arrivée et doit jouer aujourd'hui à la cour. La reine douairière d'Espagne, Christine, est ici. Aujourd'hui, avant les Espagnols, M[lle] Rachel va jouer à la cour *Athalie*, dans laquelle elle est, dit-on, merveilleuse; je ne l'ai pas encore vue. On donne *Athalie* avec les chœurs de *Gossec*. Gossec était un compositeur français connu et estimé à la fin du siècle dernier. Dans les derniers temps on a joué comme finale dans les chœurs d'*Athalie* les magnifiques chœurs de la *Création du monde*, de Haydn. Gossec, entendant un jour ces chœurs (c'était il y a 34 ans, il était donc bien vieux alors), dit dans toute sa naïveté : « Je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit cela. » On le crut facilement.

J'envoie à Louise une petite lettre de M[lle] de Rozières, mais aucune de M[me] S[and], elle se pressait trop à partir. Je viens encore de recevoir des nouvelles de Nohant : on se porte bien et on change de nouveau l'arrangement de la maison ; on aime à changer, à arranger. Luce, qui était partie d'ici avec eux, a été *renvoyée* dès son arrivée, d'après ce qu'on m'écrit, de sorte qu'il ne reste plus un seul des anciens serviteurs que les Iedrzeïewicz ont vus. Le vieux jardinier qui, pendant quarante ans, a servi la famille, puis Françoise, qui y est restée 18 ans, et maintenant Luce, qui y est née et qui a été portée au baptême avec Solange, dans le même berceau : tous sont restés jusqu'au moment où est entrée dans la maison cette cousine qui compte sur Maurice, tandis que celui-ci profite d'elle. Que ceci reste entre nous.

Il est 11 heures. M[lle] de Rozières vient de venir, elle se chauffe devant la cheminée et s'étonne que ma lettre ne soit pas encore partie. Elle gémit sur la vieillesse de sa lettre et veut en écrire une autre. Encore une fois j'ai été dérangé en écrivant, et la journée est passée. Donc hier j'ai été chez Scheffer, d'où j'ai fait une visite à Delacroix; en revanche j'ai donné moins de leçons. Pour le dîner je n'ai pas voulu m'habiller; le soir j'ai préludé et chantonné des chansons vistuliennes. Je me suis réveillé ce matin à 7 heures ; mon élève Gutmann est venu me demander de ne pas oublier sa soirée d'aujourd'hui ; Durand est venu aussi et on a apporté le chocolat. Mon chocolat me vient de Bordeaux, où on le fait exprès pour moi, sans aucun arome, dans une maison privée, chez une cousine de mes charmantes élèves, qui me nourrit de ce chocolat.

Nous avons encore eu ce matin une petite gelée, par bonheur très petite et probablement peu nuisible pour les récoltes, dont on espère beaucoup cette année. Le blé est extrêmement cher, comme vous savez, et il y a une grande misère, malgré l'inépuisable charité. M[me] S[and], comme vous avez pu le remarquer, fait beaucoup de bien dans le village et dans les environs, et c'est une des dix causes pour lesquelles, sans compter le mariage rompu de sa fille, elle a, cet hiver, quitté sitôt la ville. Son dernier ouvrage publié est *Lucrezia Floriani* (1). Dans quatre mois la *Presse* publiera son nouveau roman intitulé

(1) Dans le roman *Lucrezia Floriani*, G. Sand peint le prince Charles, auquel elle prête beaucoup des traits du caractère de Chopin. Il paraît qu'elle voulut de cette manière faire comprendre à Chopin que des relations avec un homme dont la santé était détruite devenaient un fardeau pour elle, et qu'elle serait bien aise qu'il donnât sa démission G. Sand nie énergiquement, dans l'*Histoire de ma vie*, avoir voulu peindre Chopin dans le prince Charles. Cependant, Liszt et



(jusqu'à présent) *Piccinino*, ce qui signifie « petit ». L'action se passe en Sicile. Il y a là beaucoup de belles choses. Je ne doute pas qu'il plaise mieux à Louise que *Lucrèce*, qui a excité ici moins d'enthousiasme que les autres. Piccinino est un sobriquet donné à un bandit de Sicile, à cause de sa taille. Ce roman renferme de beaux caractères de femmes et d'hommes, beaucoup de naturel et de poésie ; je me rappelle avec quel plaisir j'en ai écouté la lecture. Maintenant encore mon hôtesse écrit quelque chose de nouveau, mais à Paris elle n'a pas eu un moment de tranquillité.

Trois jours encore viennent de s'écouler, nous voilà au 18. Hier j'ai dû donner sept leçons, quelques-unes à des personnes sur le point de partir. Le soir, au lieu de m'habiller et de me faire conduire au faubourg Saint-Germain, je suis allé avec *Alkan* (1) voir Arnal au Vaudeville, dans la nouvelle pièce de M. Duvert : « Ce que femme veut..... Arnal, amusant comme toujours, raconte au public les aventures qui lui sont arrivées dans le train, pour n'avoir pu en descendre dans un pressant besoin jusqu'à Orléans. Il n'y a pas là un seul mot indécent, tout le monde comprend, et on rit à se tordre. Une fois, dit-il, on s'arrêta et il voulut descendre ; mais on lui dit qu'on s'arrêtait « *pour prendre de l'eau pour la machine, et cela n'était pas son affaire du tout* », et ainsi de suite.

Nous voici au 19. Hier j'ai été interrompu par une lettre de Nohant. Mme S[and] m'écrivait qu'elle arrivera à la fin du mois prochain et qu'il faudra l'attendre. Probablement l'affaire du mariage de Sol avance, mais non plus avec celui dont je vous ai parlé. Que Dieu leur accorde tous ses dons. Dans cette dernière lettre ils étaient tous d'excellente humeur, j'ai donc bon espoir. Si quelqu'un est digne de bonheur, c'est bien Mme S[and]. En ce moment Turczynowicz m'apporte les chants religieux de Stefani (2), mais je ne peux le voir avant son départ, vu qu'il part aujourd'hui. Je lui ai envoyé un mot de remerciement qu'il m'a demandé par écrit. Si vous rencontrez Stefani quelque part, remerciez-le encore, ainsi que Kolberg, pour son minutieux travail. Je finis ma lettre pour donner une leçon à la jeune Mlle Rothschild, puis une seconde à une *Marseillaise*, puis à une *Anglaise*, puis à une *Suédoise ;* ensuite je dois recevoir à 5 heures une famille de la Nouvelle-Orléans qui m'a été recommandée par Pleyel. Après cela j'irai dîner chez Léo, puis à une soirée chez les Perthuis, et enfin me coucher si c'est possible. Je vous embrasse tous. Je suppose que Nowak est déjà arrivé. Wernik (3) se porte bien ; nous commençons, paraît-il, à apprendre un peu. Embrassez Titus et parlez-moi de lui, et aussi de Dresde. Laure n'est pas ici ; elle m'a écrit de Dresde, la chère âme. Méry m'a écrit de Rome ; il part pour Hyères, où se trouve Sophie Roseng[art], qui est *assez* bien portante et heureuse : c'est ce qu'on m'a écrit. J'embrasse très tendrement ma petite mère et vous tous.

beaucoup de contemporains considèrent ce fait comme irréfutable. Le calme avec lequel Chopin parle de ce roman dans ses lettres est étonnant. N'a-t-il pas remarqué la ressemblance entre le prince et lui, ou a-t-il voulu garder pour lui seul la goutte d'amertume que G. Sand laissa tomber dans leur coupe jusqu'au moment où celle-ci se brisa, en automne 1847 ?

(1) Charles-Valentin Alkan, pianiste et compositeur (1813-1888).

(2) Joseph Stefani, compositeur polonais, né à Varsovie en 1800. Il a écrit toute une série de ballets, entre autres les *Noces d'Ojcow*, qu'on joue encore aujourd'hui.

(3) Casimir Wernik, pianiste, élève de Chopin, né à Varsovie en 1828, mort à Pétersbourg en 1859.



P. S. — Jean m'a écrit qu'il est bien portant, mais, mais ! Qu'il pense sérieusement à se mettre à l'ouvrage, et à ne compter que sur ses forces. J'oublie beaucoup de choses qui pourraient vous intéresser, et j'en écris qui sont peu intéressantes ; mais pardonnez-moi, je n'ai pas toujours la tête également disposée ; je suis décidé à envoyer aujourd'hui cette lettre éternelle, contentez-vous donc de la nouvelle que je suis bien portant et que le soleil luit pour la première fois depuis 8 jours.

LETTRE X

A Louise !

Une de mes anciennes lettres commencée et non brûlée.

[Paris] jour de Noël, 1847.

MES ENFANTS BIEN-AIMÉS,

Je ne vous ai pas répondu immédiatement parce que je suis horriblement occupé. Du reste, Mlle de Rozières vous a répondu aussitôt pour vous dire que je me porte bien et que j'ai de la besogne jusqu'aux oreilles. Je vous remercie pour le petit buste de mon filleul. Il a une physionomie géniale, mais celui qui l'a fait est sans doute très ordinaire, et il a, malgré lui, laissé son cachet sur l'œuvre. Je vous ai envoyé par le chambellan Walewski un petit « Ladys Companion » pour Louise, il est offert par ma bonne Ecossaise (1). Maintenant je vous expédie, par la voie ordinaire, des gravures de nouvel an. Gavard m'a donné pour Louise des dessins dont la moitié, depuis longtemps, attend chez moi l'occasion d'être envoyée. Je les porterai moi-même un jour. Que Louise le remercie si elle veut. De plus j'ai pour elle aussi le *Bosphore* et l'*Histoire de Paris ;* pour Isabelle, l'*Irlande*, *Rome et la France* ; *Paul et Virginie* pour la petite Louisette ; pour Calasante *les Gentilshommes et les Madeleines*, et pour Bartek les *Professeurs*. C'est pour s'amuser. J'ai passé la vigile d'avant-hier de la manière la plus prosaïque, mais j'ai pensé à vous tous. A vous mes meilleurs souhaits comme chaque année !

Laure est ici, je la vois souvent ; elle a vieilli, vous la trouveriez meilleure maintenant. Elle partira cette semaine pour Dresde. Il m'est agréable de parler d'elle avec vous ; elle vous aime sincèrement. J'ai fait connaissance de la fille de la princesse Michel et de son mari. Je donne des leçons à Mme Calergi ; en vérité elle *joue admirablement* et, sous tous les rapports, a un immense succès dans le grand monde parisien. Sol est chez son père, en Gascogne. Elle a vu sa mère en passant. Elle a été à Nohant avec les *Duvernet*, mais sa mère l'a froidement reçue, et lui a dit que si elle se séparait de son mari, elle pourrait revenir à Nohant. Sol a vu sa chambre *nuptiale* transformée en théâtre, son *boudoir* en garde-robe d'acteurs, et elle m'écrit que sa mère ne lui a parlé que d'affaires pécuniaires. Son frère s'amusait avec son chien, et tout ce qu'il a

(1) Chopin fait allusion à son élève miss Jane W. Stirling.

trouvé à lui dire, c'est : *Veux-tu manger quelque chose ?* Elle n'a vu ni la cousine, ni les autres ; en un mot ses *deux visites* n'ont abouti à rien, je dis : « ses deux visites », car le lendemain, à peine était-elle partie qu'elle revint, mais elle fut reçue encore plus froidement. Cependant sa mère lui a dit de lui écrire ce qu'elle pense faire. Maintenant la mère paraît plus fâchée contre son gendre que contre sa fille, quoique dans sa fameuse lettre elle m'ait écrit que son gendre n'est pas méchant, que c'est sa fille qui le rend ainsi. On pourrait croire qu'elle a voulu se débarrasser en une fois de sa fille et de moi, parce que nous étions incommodes. Elle sera en correspondance avec sa fille : ainsi son cœur maternel, qui ne peut complètement se passer de nouvelles de son enfant, sera pour un moment apaisé et sa conscience étouffée. Elle pensera être juste et me proclamera son ennemi, parce que j'ai pris le parti de son *gendre* qu'elle ne tolère pas, uniquement parce qu'il a épousé sa fille ; tandis que moi je me suis opposé à ce mariage tant que j'ai pu. Singulière créature avec toute son intelligence ! Une frénésie la prend, et elle brouille sa vie, elle brouille l'existence de sa fille. Avec son fils aussi, cela finira mal, je le prédis et je l'affirme. Elle voudrait pour son excuse trouver des torts à ceux qui lui veulent du bien, qui croient en elle, qui ne lui ont jamais fait de grossièretés, et qu'elle ne peut souffrir auprès d'elle parce qu'ils sont le miroir de sa conscience. C'est pourquoi elle ne m'a plus écrit un seul mot ; c'est pourquoi elle ne viendra pas cet hiver à Paris ; c'est pour cela aussi qu'elle n'a pas dit un mot à sa fille. Je ne regrette pas de l'avoir aidée à supporter les huit années les plus délicates de sa vie, celles où sa fille grandissait, celles où elle élevait son fils ; je ne regrette pas tout ce que j'ai souffert, mais je regrette que sa fille, cette plante si parfaitement soignée, abritée contre tant d'orages, ait été brisée dans les mains maternelles par une imprudence et une légèreté que l'on pourrait passer à une femme de vingt ans, mais non à une femme de quarante. Ce qui a été et n'est plus ne s'inscrit pas dans les annales. Quand plus tard elle plongera dans son passé, Mme S. ne pourra retrouver dans son âme qu'un bon souvenir de moi. Pour le moment elle est dans le plus étrange *paroxysme* de maternité, *jouant le rôle* d'une mère plus juste et plus parfaite qu'elle ne l'est réellement, et c'est une fièvre contre laquelle il n'y a pas de remède, surtout quand elle s'empare d'une tête exaltée qui se laisse aller sur un sol mouvant (1).

Du reste, les cyprès aussi ont leurs caprices (2). En attendant, notre hiver n'est pas très dur. Il y a beaucoup de grippes ; quant à moi, j ai assez de ma toux ordinaire, je ne crains pas la grippe, comme vous le choléra. Je respire de temps à autre mes flacons homéopathiques, je donne beaucoup de leçons à la maison, et je me tiens comme je peux.

Chaque jour je veux écrire, et cette lettre, commencée l'année dernière, je l'achève le 6 janvier 1848. Hier Laure est partie pour Dresde. Sa sœur utérine épouse M. Olizar. Avant son départ nous sommes allés dîner ensemble. Mme Ryszczewska, que j'aime aussi beaucoup, était avec nous. Tous ces vieux sont meilleurs que quand ils étaient jeunes. Je ne sais si je vous ai dit que le bon Albert père [Grzymala] a fait de grandes pertes pécuniaires, a eu de grands

(1) Ce qui précède, ainsi que la seconde partie de la lettre suivante, est de première importance biographique, puisque nous apprenons directement ici, de la bouche de Chopin lui-même, les circonstances de sa rupture avec G. Sand.

(2) Dans ce dicton les mots *cyprès* et *caprices* riment ensemble en polonais.



désagréments et en aura encore, parce que l'homme qui possédait toute sa confiance, dont l'habileté était connue et appréciée de tous les banquiers consultés et de tous les gens du métier, l'a trompé et a pris la fuite. Peu à peu tout s'éclaircit; Grzymala est pur comme l'ambre et souffre tout le premier; ceux qui avaient des actions dans cette même entreprise supporteront des pertes moindres qu'on ne l'avait cru d'abord. Cette entreprise c'est l'Entrepôt du chemin de fer du Nord. C'est là qu'on garde les marchandises, qu'ensuite on expédie à droite et à gauche. C'est une bonne et honnête affaire, seulement l'individu qui était à la tête de l'administration a signé frauduleusement pour des sommes auxquelles il n'avait aucun droit, et, comme il ne pouvait les rembourser, il a dû s'enfuir et laisser tous les embarras sur la tête de notre bon *Albert*, qui s'en est déjà tiré en partie, mais non encore complètement. Je vous écris tout ceci pour que vous ne croyiez pas aux méchants bruits qui pourraient arriver jusqu'à vous : les gens *charitables* ne manquent pas en ce monde.

Dans les *Débats* paraît un nouveau roman de Mme S[and], dans le genre des nouvelles berrichonnes, comme la *Mare au diable*, qui commence admirablement; il s'appelle : François le *Champi*. On appelle « Champi » au village les bâtards, que d'ordinaire on donne à élever à des femmes pauvres, payées par les hôpitaux. On parle aussi de ses *Mémoires ;* mais, dans une lettre à Mme Marliani (1), Mme S. écrivait que ce seraient plutôt les pensées qu'elle a eues jusqu'à présent sur l'art, la littérature, etc., et non ce qu'on entend généralement par Mémoires. En effet, il est trop tôt pour cela, car la chère Mme S. aura encore beaucoup d'aventures dans sa vie avant de vieillir, il lui arrivera encore beaucoup de belles choses, et de vilaines aussi. Mme Obreskow est ici, elle me parle beaucoup de ma petite maman chaque fois que nous sommes ensemble, et je lui ai promis d'aller chaque semaine dîner chez elle.

LETTRE XI

[Paris] jeudi, 10 février 1848.

MES BIEN-AIMÉS,

Voici ce qui concerne vos livres. La *Galerie de Versailles* est offerte à *Louise* par *Gavard*. Il y a six mois déjà que le commencement devait partir par occasion, mais renvoyé, il reste chez moi ; quant à celui qui vient d'être envoyé, c'est la suite, je ne sais combien il y en a.

Ne compte pas les dents du cheval qu'on t'a offert (2). *Gavard* m'a remis la chose *empaquetée* sans que je l'aie vue, et je l'ai expédiée par mon libraire ; je n'ai pas envoyé le commencement parce qu'il n'était pas empaqueté et qu'il était un peu sali pour avoir traîné dans mes tiroirs. Je ne vous enverrai plus de livres par cet *imbécile*, puisque Spies est mort. Quant au reste, c'est exact. Je n'ai pas eu le temps de signer le *Bosphore* pour toi, Louise. Je n'ai non plus

(1) Mme Marliani, femme du consul d'Espagne à Paris, amie de G. Sand.
(2) Proverbe polonais.

le temps de demander à Gavard ce qui manque, et ce qui n'y était pas, et Frank, à qui je l'ai confié, ne peut non plus le savoir, puisque je le lui ai remis empaqueté comme Gavard me l'avait envoyé. Il faudrait questionner Gavard là-dessus, et lui son apprenti, etc. Tout cela n'en vaut pas la peine, d'autant plus que c'est un cadeau. Si pourtant il le faut absolument, ce sera pour la prochaine lettre.

Quant à- moi, je me porte aussi bien que je peux. Pleyel, Perthuis, Léo, Albrecht, m'ont engagé à donner un concert. Depuis huit jours toutes les places sont prises. Je le donnerai dans la salle Pleyel, le 16 de ce mois. Il n'y a que 300 billets à 20 francs. J'aurai tout le beau monde parisien. Le roi, la reine, le duc d'Orléans, le duc de Montpensier, ont fait prendre chacun dix places, quoiqu'ils soient en deuil et qu'aucun d'eux ne puisse venir. On s'inscrit pour un *second* concert que probablement je ne donnerai pas, car le premier m'ennuie déjà. M[me] S[and] est toujours à la campagne avec Borie (1), son fils, Lambert et Augustine, qu'on marie certainement, à ce qu'il paraît, à un certain professeur de dessin de la petite ville de *Tulle*, un ami de *Borie*. Elle ne m'a plus écrit un seul mot, ni moi à elle. Elle a ordonné au propriétaire de louer son appartement de Paris. Sol m'écrit qu'elle est chez son père Dudevant, en Gascogne. Son mari est ici, il termine ses marbres pour l'Exposition qui aura lieu au *mars*. Sol a été malade chez son père. Ils n'ont pas d'argent, il vaut donc mieux que Sol passe l'hiver dans un beau climat. Mais la pauvre s'ennuie. *Belle lune de miel !* En attendant, la mère écrit de beaux feuilletons dans les *Débats*. Elle joue la comédie à la campagne, dans la chambre nuptiale de sa fille ; elle s'oublie, s'étourdit comme elle peut, et ne s'éveillera que quand le cœur lui fera trop mal, ce cœur en ce moment accablé par la tête. J'ai fait ma croix là-dessus. Que Dieu la protège, si elle ne sait pas discerner le véritable attachement de la flatterie. Du reste, c'est peut-être à moi seul que les autres paraissent des flatteurs, tandis que son bonheur est effectivement là où je ne l'aperçois pas. Ses amis et ses voisins longtemps n'ont rien compris à ce qui s'est passé là ces derniers temps, mais ils s'y sont probablement déjà habitués. Enfin personne ne pourra jamais suivre les traces d'une âme tellement capricieuse. Huit années d'une vie rangée, c'était trop. Dieu a permis que ce fussent les années où les enfants grandissaient, et si ce n'eût été moi, je ne sais depuis combien de temps les enfants seraient avec leur père et non plus avec elle. Et Maurice, à la première bonne occasion, s'enfuira chez son père. Mais peut-être sont-ce là les conditions de son existence, de son talent d'écrivain, de son bonheur ? Que cela ne te tourmente pas, c'est si loin déjà ! Le temps est un grand médecin. Jusqu'à présent je n'en suis pas encore remis. C'est pour cela que je ne vous écris pas ; tout ce que je commence, je le brûle. Faut écrire ! et pourquoi ? Ne vaut-il pas mieux ne pas écrire du tout ? Mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus sans aucune *bataille*, sans aucune scène ! Et je ne pouvais aller chez elle, ayant pour condition de garder le silence sur sa fille. La fille, au moment de se rendre chez son père, a vu sa mère qui l'a reçue froidement, et qui n'a pas voulu voir son gendre. Mais enfin M[me] S. entretient au moins une froide correspondance avec sa fille, cela me réjouit, car quelque lien existe encore entre la mère et la fille.

(1) Victor Borie, journaliste.



P. S. — Je vous envoie cette lettre afin que vous sachiez que je me porte bien, et ce qui est arrivé avec les livres.

J'envoie cette lettre à de Rozières.

LETTRE XII

A tous mes chers aimés !

[Paris] vendredi, 11 février 1848.

MES BIEN CHÉRIS,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, voici pourquoi : plus je tarde, plus les sujets abondent, et il y en a tant et tant, que toute cette masse se réduit enfin à rien du tout. C'est pour cela aussi que je ne vous écris que quelques mots afin de vous dire que je me porte bien et que j'ai reçu votre lettre. J'ai eu la grippe comme tout le monde ici, et si je vous écris peu de chose aujourd'hui, c'est parce que ma pensée est occupée de mon concert, qui doit avoir lieu le 16 de ce mois. Mes amis sont venus un matin et m'ont dit que je devais donner un concert, que je n'aurais à me tourmenter de rien, seulement m'asseoir et jouer. Depuis huit jours tous les billets sont pris, et tous sont à 20 francs. Le public s'inscrit pour un second concert (auquel je ne pense pas). La cour a désiré quarante billets, et pourtant les journaux ont écrit que *peut-être* je donnerais un concert, et aussitôt de Brest, de Nantes on a écrit à mon éditeur pour qu'il retienne des places. Un tel empressement m'étonne et je dois aujourd'hui me mettre à jouer, ne fût-ce que par acquit de conscience, car je joue moins bien qu'autrefois. Je jouerai (comme curiosité) le trio de *Mozart* avec Franchomme et Allard. Il n'y aura ni programmes, ni billets gratis. Le salon est confortablement arrangé et peut contenir 300 personnes. Pleyel plaisante toujours de ma sottise, et pour m'encourager à ce concert, il fera orner de fleurs les escaliers. Je serai comme chez moi et mes yeux ne rencontreront, pour ainsi dire, que des visages connus. J'ai déjà ici le piano sur lequel je dois jouer. Hier j'ai signé et fait emballer un très beau piano Pleyel pour Mme Adam Potocka (née Branicka), de Cracovie. J'ai reçu *enfin*, je ne sais par qui, *la couverture* que *vous* avez faite et que tout le monde admire. Je vous en remercie, mes bien-aimés. Chez vous il fait froid, et ici les gelées ont cessé, mais il y a eu un temps où la Seine était gelée. Wernik travaille très bien, dites-le à sa mère. Nowakowski m'a écrit, mais je n'ai rien à lui répondre. Je donne beaucoup de leçons. Je suis accablé d'ouvrage de tous côtés et avec cela je ne fais rien. Jeannot m'a écrit une bonne lettre, il s'informe surtout de Antek Bartolo. Il a traversé une fameuse école de misère, et a dû passer par cet alambic nécessaire pour devenir un homme ; je voudrais le voir ici. Si vous partez, je me remuerai aussi, car je doute que je puisse digérer un nouvel été à Paris, comme l'été dernier. Si Dieu nous donne la santé, nous nous reverrons, et nous causerons, et nous nous embrasserons ! Après le concert je vous en dirai davantage. Méry n'est plus là pour vous écrire à ma place.

Je vous embrasse de tout cœur.

A tous !

LETTRE XIII.

Madame,

Madame Chopin,

à Varsovie,

par Berlin (Pologne).

Rue Nowy-Swiat, dans la maison de J.-B. Barcinski, à côté de celle de Bentkowski, non loin de la rue Warecka.

(timbres : « Paris, 23 août 48 »

et « Varsovie, 29-8 »)

[Cette lettre se compose de trois feuilles de papier ornées de vues d'Edimbourg.]

19 août 1848.

Mes très chers et très aimés,

Je vous remercie pour votre bonne lettre qui m'est parvenue à Londres il y a une dizaine de jours. Je suis resté trois mois à Londres, j'étais assez bien portant. J'y ai donné, avec succès et sans grand bruit, deux concerts-matinées ; l'un chez Mme Sartoris, l'autre chez lord Falmouth. Mme Sartoris, née Fanny Kemble, est la fille, jeune encore, d'un célèbre acteur anglais ; elle est elle-même une célèbre cantatrice, qui n'a paru que deux années sur la scène, et s'est mariée avec M. Sartoris, homme du monde fort riche. Elle a été adoptée par toute la haute société londonienne, fréquente partout et tous fréquentent chez elle. C'est une connaissance que j'ai faite à Paris. Lord Falmouth, grand amateur de musique, richard, célibataire, grand seigneur, m'a offert, pour mon concert, son hôtel de *Saint-James Square.* Il a été très aimable pour moi. On pourrait lui faire l'aumône de deux liards dans la rue, et à la maison il a une quantité de laquais mieux habillés que lui. J'ai connu sa nièce à Paris, mais ce n'est qu'au concert à Londres que je l'ai revue. A un de mes concerts Mario a chanté 3 fois et j'ai joué 4 fois ; au second Mme Viardot a aussi chanté 3 fois, et j'ai joué 4 fois, ce qui a beaucoup plu aux Anglais, qui ne connaissent pas nos concerts courts et expéditifs ; ils n'aiment que les concerts très longs, aux énormes programmes de vingt numéros. Je vous envoie quelques mots de l'*Athénée*, journal estimé parmi les artistes. Je n'en ai pas d'autres ; du reste, que vous importent ceux où quelqu'un vient dire : C'est bien ! — Que Antek vous traduise ce journal.

J'ai limité le nombre des auditeurs à deux cents chez lord Falm[outh], et à cent cinquante chez Mme Sartoris, ce qui m'a rapporté, tous frais déduits, le billet étant à une guinée, près de 300 guinées. Londres est extrêmement cher pendant *la saison ;* le logement seul, *tout dénudé* (il est vrai que j'avais un salon très grand et fort élevé où se trouvaient trois pianos à queue, l'un qui m'avait été envoyé par Pleyel, l'autre qu'Erard m'avait préparé, et le troisième prêté par Broadwood), le logement seul, dis-je, m'a coûté 80 livres, parce qu'il avait de grands et superbes escaliers et une entrée magnifique sur la rue Dover Street, près de Piccadilly. Comptez maintenant la voiture, le domestique : tout

coûte énormément, de sorte que si je n'avais eu chez moi quelques leçons par jour à une guinée, je ne sais pas ce que je serais devenu. J'ai eu quelques soirées magnifiques dès mon arrivée, et je ne sais si je vous ai écrit que la duchesse de Sutherland a eu une fois chez elle, à dîner et à la soirée, la reine et plus de 80 personnes du plus grand monde londonien. Outre le prince de Prusse (qui était à la veille de son départ) et la famille royale, il n'y avait que des grands seigneurs comme le vieux Wellington et beaucoup d'autres du même genre. La duchesse m'a présenté à la reine, qui a été très aimable et m'a deux fois adressé la parole. Le prince Albert s'est approché du piano. Tous m'ont dit que ce sont là de rares faveurs. Parmi les Italiens qui ce soir-là ont aussi chanté, il y avait Mario, Lablache et Tambourini. Pas de cantatrices. Je voudrais vous décrire le palais de la duchesse de Sutherland, mais je ne le puis. Tous ceux qui l'ont vu disent que la reine d'Angleterre n'a pas d'habitation pareille. Tous les palais royaux et les anciens castels sont splendides, mais non ornés avec tant de goût et d'élégance que *Stafford House* (ainsi s'appelle le palais de la duchesse de Sutherland), voisin du palais de Saint-James comme chez nous la Blacha (1). Les escaliers, par exemple, sont célèbres par leur splendeur; ils ne sont ni dans un vestibule, ni dans une antichambre, mais au milieu des appartements comme dans quelque immense salon orné des plus admirables peintures et statues: véritable galerie de tableaux, tentures, tapisseries aux sujets merveilleux, aux perspectives les plus parfaites. Aussi fallait-il voir sur ces escaliers la reine dans une lumière éblouissante entourée de tous ces diamants, ces rubans, ces *jarretières*, descendant avec la plus parfaite élégance, conversant, s'arrêtant sur les différents paliers où, de chaque point, il y avait quelque chose d'autre à admirer. En vérité il est regrettable qu'un Paul Véronèse n'ait pu voir un spectacle semblable pour laisser un chef-d'œuvre de plus. Après cette soirée chez la duchesse de Suth[erland], on m'a dit que je jouerais chez la reine; mais pourquoi n'y ai-je pas joué, je n'en sais rien, sans doute parce que je n'ai fait aucune démarche pour cela, et ici on doit faire des démarches pour tout, il y a une si grande *affluence de choses*. Non seulement je n'ai fait aucun effort, mais je ne suis même pas allé rendre une visite au directeur de l'orchestre de la cour, à celui qui organise les concerts de la reine, et est chef d'orchestre de la Société philharmonique. (Le premier concert d'ici équivaut à un concert du Conservatoire de Paris.) La Société philharmonique m'a offert de jouer dans sa salle; c'était une grande faveur, ou plutôt une grande distinction, car chaque artiste nouveau venu implore cette grâce, et ni Kalkb[renner] cette année, ni Hallé n'y ont joué malgré toutes les peines qu'ils se sont données; mais moi j'ai *refusé*, ce qui, parmi certains musiciens, a fait un très mauvais effet, surtout parmi les directeurs. J'ai refusé, d'abord parce que je n'étais pas très bien portant, c'est la cause que j'ai donnée, et elle était vraie; ensuite parce qu'il m'aurait fallu jouer un de mes concertos avec orchestre, alors que ces messieurs ne font qu'*une* répétition et encore une *répétition publique*, à laquelle on peut assister avec des billets non payants. Comment était-il possible de jouer et de répéter? Nous aurions certainement *mal* joué. Quoiqu'on connaisse ici, dit-on, mes concertos, et que la pianiste anglaise Mme Dulcken, une célébrité (mais !), en ait joué un l'année der-

(1) La « Blacha », ancien palais, à Varsovie, du prince Joseph Poniatowski. Ce palais était contigu au palais royal,



nière. Donc j'ai fait remercier la Société philharmonique. Un journal me l'a pris en mauvaise part, mais cela ne fait rien. Après mes matinées, beaucoup de journaux ont écrit de bons articles, à l'exception du *Times*, dans lequel écrit un certain Davison, créature de feu Mendelssohn ; ce personnage ne me connaît pas et s'imagine, à ce qu'on m'a dit, que je suis un antagoniste de Mendelssohn. Tout cela ne me fait aucun tort. Vous voyez seulement qu'en ce monde les hommes sont toujours portés à dire autre chose que la vérité. Mais revenons à la société londonienne. Le prix de mes concerts à Londres était de 20 livres, mais je n'ai eu que trois soirées pareilles. La deuxième a eu lieu chez le marquis de Douglas, fils de la duchesse de *Hamilton*, que j'ai connue autrefois à Paris. La jeune marquise est princesse de Baden, elle me présenta à la duchesse de *Cambridge*, tante de la reine, qui ensuite, chaque fois que je la rencontrais, parlait beaucoup avec moi ; puis à la duchesse de Weimar, douairière non régnante. Il y avait aussi là le prince de Hesse, et un choix des plus grandes dames de Londres, telles que : lady Jocelyn, une des plus célèbres beautés de la capitale ; lady Lincoln, sœur du marquis de Douglas ; lady Granville (jeune), lady Cadogan, mon ancienne élève, aujourd'hui dame de compagnie de la duchesse de Cambridge ; les diplomates, parmi lesquels quelques Allemands que j'ai revus dernièrement à Londres, mais que j'ai connus autrefois à Paris. Ma troisième apparition payée, ou plutôt la première dans l'ordre des choses, eut lieu chez lady Gainsborough, ancienne dame d'honneur de la reine, qui avait réuni chez elle la crème du monde aristocratique anglais. Vous savez qu'ils vivent tous de noms et de grandeurs. Lady Dower, nièce de la duchesse de Suther[land], la duchesse d'Argyll, lady Stanley, dont la fille, mon élève à Paris, est aujourd'hui dame d'honneur de la reine. Pourquoi vous citer encore tous ces vains noms ? J'ai connu beaucoup de grand monde, entre autres la duchesse de Sommerset ; le duc est le premier prince d'Angleterre ; quant à la duchesse, dans les grandes occasions, par exemple au couronnement, elle vient immédiatement après la reine. Lady Ailesbury, lady Peel, lady Gordon, lady Parke ; parmi les hommes de lettres, Carlisle, Rogers, le vieux et très célèbre poète, ami fort estimé de Byron ; Dickens ; Hogarth, ami de cœur de Walter Scott, qui a écrit sur moi un très bel article dans le *Daily News*, à propos de mon deuxième concert, etc., etc. Parmi les curiosités, il faut citer aussi lady Byron, avec laquelle, soi-disant, je sympathise beaucoup ; nous parlons ensemble sans presque nous entendre, elle en anglais, moi en français. Je comprends qu'elle ait ennuyé Byron. Sa fille, lady Lovelace (elle passe pour une beauté) est aussi une étrange personne. Mais imaginez-vous que j'ai eu le plaisir de trouver ici lady *Shelburne*, autrefois Mlle de Flahault, mon élève devenue la belle-fille de lord Lansdowne, président du conseil des ministres, qui lui-même aime beaucoup la musique et donne chaque saison chez lui de grands concerts vocaux. Lady Combermeere est aussi une des dames qui furent aimables pour moi. Avant mon départ, j'ai été chez elle à une soirée où il y avait les ducs et duchesses de Cambridge et de Wellington, le duc ou plutôt le comte de Montemolin, fils de Don Carlos, prétendant espagnol. Parmi les personnes que j'ai connues, les plus curieuses sont : lady Norton, célèbre par sa beauté et son procès avec son mari (Barcinski la connaît, je pense) ; elle est la fille de Sheridan, une dame très aimée ; lady Blessington, dont la fille a épousé le comte d'Orsay, boute-en-train du monde *fashionable*, mais que sa femme a enfin quitté. Le comte d'Orsay a été très aimable pour moi, je lui ai

apporté une lettre de sa sœur, la duchesse de Grammont. Il est lui-même artiste et fait de très belles sculptures, des statues ; il peint et dessine. Parmi ses beaux bustes il y a celui de la marquise de *Douro*, femme du fils Wellington, pour lequel j'avais aussi une lettre. La marquise de Douro est une des beautés de Londres Parmi les personnes les plus aimables, j'ai connu ici une très bonne personne, Mme Milner Gibson, dont le mari a été ministre il y a quelques années ; lady Molesworth, qui, de même, a été très aimable pour moi. Je ne puis omettre Agathe Bruce, fille de lady Elgin et dame d'honneur de la duchesse de Kent, mère de la reine. Elle est très bonne, très aimable et très polie ; c'est aussi une connaissance de Paris. Il m'est difficile de vous citer tout, mais je ne puis oublier Mme Grote que j'ai également connue à Paris, chez Mme Marliani. Mme Grote est la femme d'un membre du parlement. C'est une personne très intelligente, qui s'est lancée à protéger Jenny Lind avec laquelle elle m'a fait faire connaissance. Une fois elle nous a invités tous les deux seuls, et de 9 h. à 1 h. du matin nous n'avons pas quitté le piano. La reine, rentrée en ville après des manifestations hostiles de l'opposition, devait paraître pour la première fois au grand opéra, afin de se montrer au public, et dans la représentation choisie (la *Somnambule*) Mlle Lind devait faire sa première apparition ; aussi grand tumulte! on s'arrachait les billets ; la veille de la représentation le prix des chaises monta à 3 guinées. Je ne savais rien de tout cela, car je venais d'arriver, et le jour même quelqu'un me dit que si je connaissais Mme Grote, elle pourrait me venir en aide, que non seulement elle possédait sa propre loge, mais encore qu'elle connaissait beaucoup de monde. J'allai lui faire visite et aussitôt elle m'invita dans la loge. J'en fus fort satisfait, parce que je n'avais encore vu ni la reine, ni Jenny Lind, ni ce magnifique théâtre (Queens theatre). Mais la loge de Mme Grote était au 1er, et vous savez que je perds la respiration quand je dois monter des escaliers ; voilà que, à peine de retour à la maison, je trouve, de la part du directeur, M. Lumley, un billet pour la meilleure chaise, avec des compliments de Mlle Lind et de Mme Grote. La représentation fut des plus brillantes; la reine reçut plus d'applaudissements que Jenny Lind : on chanta le *God save*, toute la salle debout, y compris Wellington et toutes les grandeurs d'ici. C'était une chose imposante à voir que tous ces égards et ce respect réels pour le trône, la loi et l'ordre ; l'enthousiasme ne pouvait se calmer. Mlle Lind a assisté à mon concert !!! ce qui est d'une grande importanee pour les imbéciles, car elle ne peut se montrer nulle part sans que toutes les lorgnettes soient braquées sur elle ; quant à elle, quoiqu'elle ne chante nulle part, pas même dans la haute société en dehors de l'opéra, elle eût chanté pour moi, comme Mme Grote me l'a affirmé ; mais l'idée ne m'est pas venue de l'en prier, malgré toute sa bonté et les excellents rapports qui nous lient. Il y a encore en elle quelque chose qui la distingue des autres, on pourrait appeler cela la corde scandinave. C'est une autre nature que celle du Midi, comme Mme Viardot, par exemple. Elle n'est pas jolie, mais aimable chez elle, et sur la scène elle ne me plaît pas toujours ; mais dans la *Somnambule*, depuis le *milieu* du 2e acte elle est absolument belle sous tous, *tous* les rapports, comme *actrice et cantatrice*. Je n'ai pas vu la Malibran, mais je doute qu'elle saisisse ce rôle d'une manière plus touchante. Dans d'autres rôles Mlle Lind est moins bien ; pour moi ce qu'elle chante le mieux, ce sont les chansons suédoises, comme Mme Viardot les chansons espagnoles. On dit qu'elle épouse le frère de Mme Grote, mais je sais positivement qu'il n'en est rien ;

on dit même qu'elle est mariée secrètement, c'est faux, son fiancé l'attend en Suède. Mme Grote est une très bonne personne, quoique très *radicale et originale.* Elle reçoit chez elle quantité de curieux personnages, et des ducs, et des lords, et des savants : en un mot, les curiosités de tous les mondes. Elle parle d'une voix de basse et ne mâche pas la vérité ; à quelqu'un qui n'était pas de son avis on demanda : « Comment trouvez-vous Mme Grote? — Je la trouve grotesque, » répondit-il. Cependant elle a bon cœur et m'en a donné des preuves : elle m'a invité chez elle à la campagne avec Mlle Lind et Mme Sartoris, mais je n'ai pu accepter.

Une personne que j'ai aussi beaucoup aimée, c'est Mme Sartoris (Fanny Kemble). Elle me connaît depuis longtemps, et, dans les soirées où elle reçoit toute la société de Londres, jamais elle ne m'a prié de jouer quand elle savait que cela ne me serait pas agréable. Elle chante parfaitement elle-même, et son esprit est parfait également. Elle a deux enfants jolis comme des anges, elle-même a été très jolie, mais aujourd hui elle a pris de l'embonpoint et n'a conservé que la beauté de sa tête, qui ressemble à un *camée.* Avec Mme Sartoris je suis à mon aise ; elle est naturelle, et connaît, par des amis communs, comme Dessauer et Liszt, tous mes défauts ordinaires. Souvent, en causant avec cette aimable femme, il me semble que je parle avec quelqu'un qui vous connaît, et cependant elle ne connaît que les chambres que nous avons habitées à Tetschen chez les Thun (1), où elle a aussi passé, à diverses reprises, des moments fort agréables. Elle me raconte que souvent, très souvent, on lui a parlé de nous là-bas.

Assez maintenant sur Londres. Je ne vous citerai pas toutes mes autres connaissances ; cependant j'ai trouvé ici d'anciens amis qui ont été très aimables pour moi ; entre autres Bulwer, autrefois ambassadeur à Madrid, lord Dudley Stuart, Comming Bruce, père de lady Elgin, Moneton Milner, etc Broadwood, le véritable Pleyel d'ici, a été pour moi le meilleur et le plus sincère ami. C'est un homme, comme vous savez, très riche et parfaitement bien élevé, auquel son père a laissé une grande fortune et une fabrique, et qui lui-même s'est retiré à la campagne. M. Broadwood fils a les plus belles relations ; il a donné l'hospitalité dans sa maison à M. Guizot *et à toute sa famille ; il est généralement* aimé. Par lui j'ai connu lord Falmouth. Pour vous donner une idée de la politesse britannique, laissez-moi vous raconter ceci : un matin il vient me voir, j'étais fatigué et je lui dis que j'ai mal dormi. Le soir, en rentrant de chez la duchesse de Sommerset, je trouve dans mon lit un nouveau matelas à ressorts et des coussins ; après de nombreuses questions, mon brave Daniel (ainsi s'appelle mon excellent domestique actuel) me dit que M. Broadwood a envoyé le tout, et l'a prié de n'en rien dire. Et voilà qu'en quittant Londres il y a dix jours, par le chemin de fer d Edimbourg, j'ai trouvé un individu qui s'est présenté à moi de la part de Broadwood et m'a donné deux places au lieu d'une dans le coupé (la seconde vis-à-vis de la première, afin que personne ne me dérangeât) ; de plus, on m'a donné comme compagnon, dans le même compartiment, un certain M. *Wood*, une connaissance de Broadwood, qui me connaissait aussi ; il m'a vu en 1836 à Francfort, chez Lipinski ; il a son magasin de musique à Edimbourg

(1) Dans les biographies de Chopin qui ont paru, nous ne trouvons pas la moindre mention de son séjour à Tetschen, chez les Thun. Il me semble cependant qu on ne peut douter que Chopin fit le voyage de Tetschen avec ses parents en revenant de Carlsbad, en 1835. Une lettre de la comtesse de Thun à Chopin le prouve également.

et à Glascow. Le bon M. Broadwood avait aussi ordonné à mon Daniel (qui est plus convenable que beaucoup de messieurs et plus beau que beaucoup d'Anglais) de se tenir dans mon wagon, et j'ai parcouru 407 milles anglais, de Londres à Edimbourg, par Birmingham et Carlisle, en 12 heures en train express (c'est le train qui s'arrête le moins). A Edimbourg où l'on m'avait retenu un appartement dans le premier hôtel (Douglas's hôtel), je me suis arrêté pour un jour et demi afin de me reposer. J'ai visité la ville, qui est superbe et dont je vous envoie, sur le papier, les vues les moins belles ; je n'ai pu en avoir de plus parfaites. Les gens qui ont toujours sous le nez de magnifiques choses admirent d'ordinaire ce qui est moins beau, mais qui se trouve loin de leur portée, justement parce que c'est moins familier. J'ai trouvé là d'aimables amis de mes amis qui, dans leur voiture, m'ont fait parcourir toute la ville.

Maintenant tout le monde part pour l'Ecosse, pour l'ouverture de la chasse. Après m'être reposé à Edimbourg et avoir entendu dans un magasin de musique un aveugle jouant ma mazourka, j'ai pris place dans une voiture attelée à l'anglaise, c'est-à dire dont le cocher conduit, monté sur un des chevaux, et qui m'avait été envoyée par lord Torphichen, et je suis arrivé ici, à 12 milles d'Edimbourg. Lord Torphichen est un vieil Ecossais septuagénaire, beau-frère de M[me] Erskine et de M[lle] Stirling, mes charmantes dames écossaises que j'ai connues à Paris il y a longtemps et qui ont toujours été pleines d'attentions pour moi. A Londres je passais d'ordinaire mon temps chez elles ; je n'avais pu leur refuser de venir ici, surtout parce que je n'avais plus rien à faire dans la capitale et que je devais me reposer, enfin parce que lord Torphichen m'avait très sincèrement invité. L'endroit où je suis s'appelle *Calder House* (prononcez Kolderhaus). C'est un vieux manoir entouré d'un immense parc aux arbres centenaires, où on ne voit que pelouses, arbres, montagnes et ciel. Les murs du château sont d'une épaisseur de 8 pieds ; il y a des galeries de tous les côtés et des corridors sombres ornés d'un nombre incalculable de portraits *d'ancêtres*, de toutes couleurs, de tous costumes, les uns écossais, les autres en armures ou encore en paniers ; rien n'y manque pour satisfaire l'imagination. Il y a même un certain petit chaperon rouge qui fait des *apparitions*, mais je ne l'ai pas encore vu.

J'ai bien observé hier tous les portraits sans pouvoir deviner lequel hantait le château. Dans la chambre que j'occupe j'ai la vue la plus splendide qu'on puisse rêver, quoique cette partie de l'Ecosse ne soit pas la plus belle. C'est vers Stirling, au nord de Glascow, que sont les plus belles contrées. J'ai promis d'aller dans quelques semaines chez lady *Murray*, ma première élève à Londres, qui habite d'ordinaire Edimbourg, où elle donne le branle au monde musical. Lord Murray réside dans une merveilleuse contrée au bord de la mer ; il faut même, pour y arriver, traverser un bras de mer.

Je devrai aussi aller à *Keir*, très bel endroit connu, non loin de Stirling, près de la « Dame du Lac » (1), chez M. Stirling. Quelles excellentes personnes que mes Ecossaises ! Je ne peux rien désirer que je ne le reçoive immédiatement ; on m'apporte même chaque jour les journaux parisiens. Je suis bien, j'ai le calme et le repos ; mais dans huit jours il me faudra partir. Lord Torphichen m'invite à venir passer ici tout l'été prochain ; j'y passerais volontiers toute ma vie, mais qu'en résulterait-il ? Je suis logé loin de tout le monde afin que je puisse jouer

(1) « The lady of the lake », poème de Walter Scott.

à mon aise et faire ce que bon me semble sans me gêner, car chez les Anglais, Bartek peut vous le dire, la première chose pour les hôtes, c'est de ne se gêner en rien.

J'ai trouvé dans mon appartement un piano de Broadwood ; au salon il y a un piano de Pleyel que Miss Stirling a amené avec elle. En Angleterre la vie de château est très agréable. Chaque jour il arrive du monde pour quelques jours. L'ameublement de la maison est des plus élégants ; la bibliothèque, les voitures sont à la disposition de chacun, ainsi que les nombreux serviteurs, etc. D'habitude on se réunit pour le lunch à 2 heures (chacun déjeune chez soi quand il veut et comme il veut), et à 7 heures pour le dîner. Le soir on reste au salon aussi longtemps qu'on le désire. Je joue chaque soir au vieux lord des chansons écossaises que l'excellent homme me chantonne et il m'exprime en français, comme il peut, ses sentiments. Quoique toutes les personnes de la haute société, et surtout les dames, parlent le français, cependant la conversation générale a lieu d'ordinaire en anglais, et alors je regrette de ne pas connaître cette langue ; mais je n'ai ni le temps, ni l'envie de l'apprendre. Du reste, je comprends le langage usuel ; je ne me laisserais pas vendre, ni mourir de faim, mais ce n'est pas assez. Je veux absolument terminer aujourd'hui cette lettre, que j'écris depuis plus de dix jours ; cela me fait de la peine que vous n'ayez pas de mes nouvelles depuis si longtemps.

Ma bonne de Rozières m'a écrit que, sans m'attendre, elle allait vous envoyer un mot. Elle est allée à la campagne chez des amis, afin de se reposer de toutes les émotions et de toutes les craintes qu'ils ont eues là-bas (1). Sol aussi m'a écrit ; elle est à Besançon, chez les parents de son mari ; elle se porte bien. A Paris elle voyait sa mère, à laquelle on a conseillé de quitter la capitale. Quand M[me] S[and] est arrivée dans sa terre de Nohant, les paysans l'ont très mal reçue, parce qu'elle s'était mêlée à toutes ces vilaines histoires, de sorte qu'elle a dû s'en aller et se réfugier à Tours, où elle est en ce moment. Dans ces derniers temps elle s'est enfoncée dans toutes les boues, et en a entraîné beaucoup d'autres avec elle. On lui attribue les abominables proclamations qui ont allumé la guerre civile. Son second journal, qui ne lui a pas plus réussi que le premier, parce qu'il était ultra et ne faisait qu'irriter les myopes, a été défendu ; mais il se mourait déjà comme l'autre, faute de lecteurs. Qui aurait dit cela il y a quelques années? On a imprimé, puis distribué par les rues, sa biographie écrite et signée par le *père d'Augustine*, qui se plaint qu'elle lui a démoralisé sa fille, dont elle a fait la maîtresse de Maurice et qu'elle a mariée ensuite au premier venu, malgré la défense des parents, auxquels elle promettait d'en faire la femme de son fils. Le père cite *les propres lettres* de M[me] Sand ; en un mot, l'aventure la plus sale dont tout Paris s'entretienne aujourd'hui. C'est une indignité de la part du père, mais c'est la *vérité*. Le voilà donc, cet acte de bienfaisance qu'elle pensait accomplir, et contre lequel j'ai combattu de toutes mes forces quand la jeune fille est entrée dans la maison ! Il fallait la laisser à ses parents, ne pas lui mettre dans la tête le jeune homme, qui ne fera jamais qu'un mariage d'argent, et encore si on l'en prie beaucoup, car il sera assez riche de son côté. Mais il a voulu avoir une jolie cousine à la maison, et il a tant fait que sa mère l'a placée chez elle au même rang que Solange. Elle était

(1) Chopin fait allusion aux troubles qui, à cette époque, ont ensanglanté les rues de Paris.



habillée comme Sol et mieux soignée, parce que Maurice l'exigeait. Chaque fois que le père voulait la reprendre, on refusait de la rendre, car Maurice s'y opposait. On traitait de folle la mère de la jeune fille, qui voyait clairement les choses; enfin le père aussi vit clair. Alors Mme S[and] fit de la demoiselle *une victime*, soi-disant persécutée par ses propres parents. Solange voyait tout, donc elle les gênait. Maurice eut recours à ce Lambert pour se couvrir devant Solange et les serviteurs. Borie avait besoin d'Augustine pour s'en couvrir devant Solange et Maurice. Maurice avait besoin de Borie, pour que l'on crût en ville que c'était lui, Borie, qui faisait la cour à Augustine. La mère était gênée par sa fille, qui, par malheur, voyait tout; de là des mensonges, de la honte, de la gêne, et le reste. Mais revenons à l'Ecosse. Le 28 août on m'attend à Manchester, où je dois jouer à un concert auquel prendront part les chanteurs italiens de Londres : Alboni, etc.

On m'offre pour cela 60 guinées, ce n'est pas à dédaigner, aussi ai-je accepté, et dans 8 jours je pars. Près de 250 milles anglais et huit heures de chemin de fer! Là m'attendent de bonnes connaissances, des fabricants très riches chez lesquels se trouve *Neukomm*, le meilleur élève de Haydn, ancien maître de chapelle de l'empereur du Brésil; vous le connaissez de nom. Je trouverai aussi chez eux Mme Rich, ma grande amie, fille de M. Mackintosh, homme très estimé, ancien membre du parlement, orateur et écrivain, ainsi que Mmes Ersk[ine] et Stirling. Après le concert je reviendrai vers Glascow, chez la belle-sœur de mon lord, et de là chez lady Murray, puis à Stirling, et tout au commencement d'octobre à Edimbourg, où l'on veut que je joue. Si cela peut me rapporter quelque chose, et si j'ai des forces, je le ferai volontiers, car je ne sais comment, cet hiver, je me tirerai d'affaire J'ai comme toujours mon appartement à Paris, mais je ne sais comment cela ira. Beaucoup de personnes à Londres veulent me retenir pour l'hiver, malgré le climat. Quant à moi, je voudrais autre chose, mais je ne sais quoi. En octobre je verrai, et j'agirai suivant l'état de ma santé et de ma bourse; c'est pour cela que cent guinées de plus dans la poche ne feront pas de mal. Si ce Londres au moins n'était pas si noir, ni les gens si lourds, s'il n'y avait pas cette odeur de charbon, ni ces brouillards, je me mettrais même à apprendre l'anglais. Mais les Anglais sont si différents des Français auxquels je me suis attaché comme aux miens propres! Ils pèsent tout à la livre sterling, et n'aiment l'art que parce que c'est du *luxe ;* ce sont d'excellentes gens, mais si originaux que je comprends qu'on puisse soi-même devenir raide ici : on se change en machine. Si j'étais plus jeune, je ferais peut-être de moi une machine, je donnerais des concerts dans tous les coins, et je leur jouerais les choses les plus drôles, pourvu que cela rapportât gros; mais maintenant il est difficile de faire de soi une machine.

Aujourd'hui il fait beau temps, c'est pourquoi rien de sec ne m'entre dans la tête. Le parc est admirablement éclairé — c'est le matin — et j'oublie tout, je suis avec vous tous, je me sens bien et je ne penserai à l'hiver que quand il le faudra absolument.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

P. S.—Comme c'est heureux que Louise soit à la campagne! Ma petite maman et Isabelle devraient aussi partir, malgré leur jardin, dont je vois toutes les fleurs, tous les fruits et les treillages. J'embrasse et j'embrasse encore Bartek,

ainsi que Calasante. Je ne souhaite pas la bonne fête à Louise spécialement, car il n'y a pas à dire, je vous souhaite à tous que Dieu vous garde et vous bénisse, qu'il vous protège et vous donne la santé, et permette à vos enfants de grandir pour votre bonheur.

Ecrivez-moi à Paris, à mon adresse ordinaire; de là on m'enverra votre lettre où je me trouverai. Je vous écrirai, en tous cas, où je pense passer l'hiver.

LETTRE XIV

Madame Louise Iedrz[*eïewicz*]

[Paris] Lundi, 25 juin 1849.

Mes chers aimés,

Si vous le pouvez, arrivez. Je suis malade, et aucun médecin ne m'aidera comme vous. Si l'argent vous manque, empruntez-en ; quand j'irai mieux, j'en gagnerai facilement et rendrai à celui qui vous aura prêté, mais maintenant je suis trop à sec pour pouvoir vous envoyer quelque chose. Mon appartement de Chaillot est assez grand pour vous recevoir, même avec deux enfants. La petite Louisette profiterait sous tous les rapports. Le *père* Calasante courrait toute la journée ; nous avons ici près l'exposition des produits agricoles, en un mot, il aurait beaucoup plus de temps libre pour lui qu'autrefois, parce que je suis plus faible et que je resterais davantage à la maison avec Louise. Mes amis et toutes les personnes qui me veulent du bien trouvent que le meilleur remède pour moi serait l'arrivée de Louise, comme elle l'apprendra sûrement par la lettre de Mme Obr[eskow]. Procurez-vous donc votre passeport. Des personnes que Louise ne connaît pas me disaient aujourd'hui, l'une du Nord, l'autre du Midi, que ce ne serait pas seulement profitable pour ma santé, mais aussi pour celle de ma sœur.

Donc, mère Louise, et fille Louise, apportez votre dé et vos aiguilles, je vous donnerai des mouchoirs à marquer, des bas à tricoter, et vous passerez pendant quelques mois votre temps à l'air frais avec votre vieux frère et oncle. Le voyage est maintenant plus facile, il ne vous faut pas non plus de nombreux bagages. Nous tâcherons ici de nous contenter de peu. Vous trouverez le gîte et la nourriture. Si même parfois Calasante trouve que c'est loin des Champs-Elysées à la ville, il pourra se loger dans mon appartement du *Square d'Orléans*. Les omnibus partent du square même pour s'arrêter à ma porte. Je ne sais pas moi-même pourquoi je veux tant avoir Louise, c'est comme une envie de femme enceinte. Je vous jure que pour elle ce sera bien aussi. J'espère que le conseil de famille me l'enverra : qui sait si je ne la ramènerai pas quand je serai guéri! C'est alors que nous nous réjouirions tous et que nous nous embrasserions, comme je vous l'ai déjà écrit, mais sans perruque et avec ses propres dents. La femme doit toujours obéissance à son mari : c'est donc au mari que je demande d'amener sa femme ; je l'en prie de tout mon cœur, et s'il pèse bien la chose il verra qu'il ne peut, ni à elle, ni à moi, faire un plus grand plaisir, ni rendre un plus grand

service, même aux enfants, si on amène l'un d'eux (pour la petite fille je n'en doute pas). On dépensera de l'argent, c'est vrai, mais on ne peut mieux l'employer, ni voyager à meilleur compte. Une fois sur place, le toit se trouvera. Ecrivez-moi un petit mot. Mme Ob[reskow], qui a eu l'amabilité de vouloir écrire (je lui ai donné l adresse de Louise), la persuadera peut-être mieux. Mlle de Rozières aussi ajoutera un mot, et Cochet, s'il était ici, parlerait pour moi, car sans doute il ne me trouverait pas mieux. Son Esculape ne s'est pas montré depuis dix jours, parce qu'il s'est aperçu enfin qu'il y avait dans ma maladie quelque chose qui dépassait sa science. Malgré cela vantez-le beaucoup à votre locataire et à tous ceux qui le connaissent, et dites qu'il m'a fait le plus grand bien; mais j'ai la tête ainsi faite : quand je vais un peu mieux, cela me suffit Dites aussi que tout le monde trouve qu'il a guéri quantité de personnes du choléra. Le choléra diminue beaucoup, il a presque disparu. Il fait un temps superbe ; je suis assis au salon, d'où j'admire le panorama de tout Paris : les tours, les Tuileries, les Chambres. Saint-Germain-l'Aux[errois], Saint-Etienne du Mont, Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Sulpice, le Val-de-Grâce, les cinq fenêtres des Invalides, et, entre ces édifices et moi, rien que des jardins. Vous verrez tout cela quand vous viendrez. Maintenant occupez-vous un peu du passeport et de l'argent, mais faites vite. Ecrivez-moi tout de suite un mot. Vous savez que les cyprès ont leurs caprices : mon caprice aujourd'hui, c'est de vous voir chez moi Peut-être Dieu permettra-t-il que tout aille bien ; mais si Dieu ne le veut pas, agissez du moins comme s'il le permettait. J'ai bon espoir, car je ne demande jamais grand'chose, et je me serais abstenu *de cela* aussi, si je n'y avais été poussé par tous ceux qui me veulent du bien. Remue-toi, Monsieur Calasante, je te donnerai en revanche de *grands* et excellents cigares; je connais quelqu'un qui en fume de fameux; notez bien : au jardin. J'espère que ma lettre écrite pour la fête de maman est arrivée, et que je n'ai pas trop manqué à la fête. Je ne veux pas penser à tout cela, car j'en gagne la fièvre, et grâce à Dieu, je n'ai pas de fièvre, ce qui déroute et fâche tous les médecins ordinaires.

Votre frère attaché, mais bien faible (1)

CH[OPIN].

26 juin.

(1) Toutes les lettres de Chopin ont été écrites originairement en polonais.



CHAPITRE II

LETTRES DE LA FAMILLE DE CHOPIN (1)

LETTRE I

[Du père de Chopin]

Monsieur Frédéric Chopin,

à Munich.

Varsovie, ce 29 juin 1831.

Mon cher enfant,

Je viens de recevoir la lettre que M. Scholtz a eu la bonté de me remettre lui-même. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé ne met aucun empêchement à ton départ et je souhaite bien sincèrement que le ciel te la conserve. Ayant remarqué par les lettres que tu avais déjà touché à l'argent qui était destiné à la continuation de ton voyage, tu recevras ci-joint un petit renfort, plus conforme à notre situation qu'à notre bonne volonté. Tu me marques que tu as touché de M. Stein 450 fl. de Rhin, ce qui fait 1800 fl. de Pologne. J'y ajoute 1200 fl., ce qui fera 3000 fl. de Pologne. Ainsi tu recevras *trois cents* flor. du Rhin sans aucun frais, car j'ai payé le tout en roubles sonnants et même 223 fl. de Pologne pour les frais de banque, selon le compte de M. Scholtz, qui m'a assuré qu'il était difficile de faire passer de l'argent à l'étranger. Ainsi, mon cher enfant, comme tes fonds ne seront pas grands, tâche de ne pas rester longtemps à Munich (2), afin de n'y pas dépenser le peu que tu as. Je compte sur ta prudence. Mande-nous le plus tôt possible si tu pourras aller voir Roman ou non et si tu as trouvé des connaissances où tu es maintenant. Je suis bien aise que M. Kumelski est du voyage, du moins tu n'es pas isolé. Epargne autant que tu pourras, le cœur me saigne de ne pouvoir faire davantage.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ch.

(1) Le père de Chopin écrit ses lettres en français. Tous les autres membres de la famille, ainsi que Chopin lui-même, emploient la langue polonaise.

(2) De Munich, Chopin vint à Vienne avec son ami Kumelski, et, ainsi que l'écrit Niecks (I, 200), il y attendit pendant quelques semaines de l'argent de ses parents, ce qui est confirmé dans la lettre précédente. Seulement, la date de cette lettre 29 juin 1831), comparée à celle du départ de Chopin de Vienne que Niecks cite d'après Karasowski (20 juillet 1831), rend cette dernière fort douteuse.



LES PARENTS DE CHOPIN (d'après un dessin au crayon)

LETTRE II

[Du père de Chopin]

Estampilles : « Warszawa, 1, 12 » ; « Berlin 4, 12 » [Paris], « 17 déc. 1831 ».

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin,

à Paris,

Boulevard Poissonnière, n° 27.

MON CHER ENFANT,

J'ai vu avec plaisir par le contenu de ta dernière lettre que ton séjour à Paris te sera plus avantageux qu'à Vienne, et sans doute sous plusieurs rapports, car je suis bien persuadé que tu saisiras toutes les occasions pour te perfectionner dans l'art auquel tu t'es voué. La connaissance des artistes célèbres, leurs entretiens, l'exécution de leurs ouvrages par eux-mêmes et leur expérience ne peuvent qu'être de la plus grande utilité pour un jeune homme qui cherche à se frayer un chemin. L'amitié que t'a témoignée M. Kalkbrenner est flatteuse pour toi, et je lui en ai, comme père, toute l'obligation possible. Mais, mon bon ami, je ne conçois pas comment avec tes capacités, qu'il dit avoir remarquées, il croit qu'il faut encore trois ans, sous ses yeux, pour faire de toi un artiste et te donner une école. Je ne suis pas en état de comprendre le dernier mot, quoique j'en aie demandé la signification à ton vrai ami Elsner, à la lettre duquel je te renvoie (1). Tu sais que j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour seconder tes dispositions et développer ton talent, que je ne t'ai contrarié en rien ; tu sais aussi que le mécanisme du jeu t'a pris peu de temps et que ton esprit s'est plus occupé que tes doigts. Si d'autres ont passé des journées entières à faire mouvoir un clavier, tu y as rarement passé une heure entière à exécuter les ouvrages des autres. Tout cela considéré, le terme de trois ans est au-dessus de ma conception. Cependant je ne veux te contrarier en rien, seulement tu m'obligerais de différer encore à te décider avant d'avoir bien considéré, écouté et réfléchi. Tu ne fais que d'arriver, tu dis toi-même que tu ne peux pas encore lever la tête et la montre[r] comme tu te sens ; attends donc encore, le génie peut se faire remarquer au premier abord par les connaisseurs, mais ils n'en voient pas le point d'élévation ; ainsi donne-leur le temps de te mieux connaître et ne te fais pas une obligation qui ne ferait que retarder la marche. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. J'espère qu'au moment où je t'écris, tu auras déjà reçu le petit renfort que je t'ai envoyé en l'adressant à M. J. Lafitte.

Je t'embrasse de tout mon cœur, en t'engageant à ne pas trop te fier à bien des nouveaux venus. Ta mère te presse contre son cœur.

CH.

(1) La lettre d'Elsner, dont parle le père de Chopin, se trouve dans le deuxième volume de l'ouvrage de Karasowski, p. 9. Elle porte la même date, 27 novembre 1831, que la lettre ci-dessus.



[Lettre d'Isabelle, sœur de Chopin]

Tu ne croirais jamais, mon cher petit Fritz, quelle forte impression ta lettre a faite sur nous. Louise et moi, nous ne pouvions en dormir de joie. Mais c'est notre puissante imagination qui y était pour beaucoup. Tout en relisant dix fois la même phrase, il nous semblait voir, en celui qui t'a offert sa protection, un homme très remarquable ; nous étions fort heureuses de te savoir entre ses mains, mais toute joie apparente, sans base fondamentale ; que rien ne peut ébranler, doit s'écrouler comme la nôtre. Tu ne peux t'imaginer comme ces expressions : frère et père, supériorité morale, m'ont intéressée. Je me représentais cet homme comme ton père, non comme papa, mais comme celui qui, par ses conseils, dirigerait ton sort futur ; j'ai vu, ou plutôt j'ai compris qu'il serait ton frère par le niveau égal d'instruction. Mais ces illusions, quoique me réjouissant beaucoup, me laissaient toujours des doutes suggérés par ces trois années fatales. Pour connaître et apprécier un talent comme le tien, il faut être de beaucoup supérieur à toi. Tu me parles de différences, et j'y crois, mais je ne doute pas que tu parviennes à les éliminer sans y mettre trois années. Cependant ce ne sont pas des avis que je t'écris, je ne t'en donnerai jamais ; je voulais seulement te dire quelle influence ta lettre a exercée sur nos esprits. Nous sommes tous bien portants, et surtout nous sommes heureux que tu sois en bonne santé et que tu nous aies écrit, car nous aspirons, plus souvent qu'autrefois, après tes lettres. Je ne sais si Louise t'a écrit que maman te prie de lui indiquer les intervalles que tu mettras entre tes lettres, afin d'éviter les illusions, ou plutôt les déceptions.

Je doute pourtant que cela aide à quelque chose, parce que, si tu écris tous les quinze jours, maman, huit jours à l'avance, attendra déjà ta lettre. Je ne m'occupe plus de musique, car mes mains sont tellement enflées d'engelures qu'il m'est impossible de jouer. Le jeune Lasocki me remplace, bien qu'il ait son piano à queue ; mais comme cet instrument n'est pas encore accordé, il joue sur le tien, ou plutôt il déchiffre la méthode de Kurpinski que M. Zywny ordonne d'étudier avec attention. Hier M. Fronckiewicz est venu chez papa pour une affaire. J'ai déjà terminé mon ouvrage pour papa. Nous espérons recevoir pour sa fête une lettre de toi et nous nous en réjouissons d'avance.

Aime-moi.

ISA[BELLE].

Iedrz[eïwicz] et Bar[cinski] sont arrivés et se sont rencontrés chez nous ; le premier a regardé l'autre de travers comme s'il ne le connaissait pas. Depuis ce moment le jeune homme n'est plus venu : c'était samedi.

[La lettre suivante est de Louise, sœur aînée de Chopin]

Le 27 novembre 1831.

MON BIEN AIMÉ FRITZ,

Je conçois très bien que ma lettre d'aujourd'hui te fasse quelque peine, vu que je suis en partie d'un autre avis que toi ; aussi je te plains si, à cause de cela, tu as un peu d'ennui.

Au premier moment la proposition de Kalkbrenner nous a fait tant de plaisir que, aussitôt ta lettre reçue, et quoiqu'il fût passé 9 heures, je me mis à t'écrire et t'annonçai avec enthousiasme qu'aucun de nous ne s'opposait à cela, et que tous, d'un commun accord, nous t'envoyions le *oui* désiré ; je m'étonnais même que tu eusses pu croire à la possibilité d'un refus. Kalkbrenner m'a ravie ; j'ai vu en lui, grâce à mon imagination, un homme comme je voudrais, avec l'aide de Dieu, qu'ils le fussent tous : j'ai vu sa noblesse, sa supériorité morale, en un mot, s'il se fût agi de moi, j'aurais fait un pacte avec lui, je lui aurais même, sans hésitation, confié ma personne et surtout la tienne. Cependant, le lendemain nous sommes allés chez le bon Elsner, qui, non seulement t'aime, mais désire pour toi, plus peut-être que n'importe qui, la gloire et des études approfondies. (Je m'exprime mal, sans doute, mais tu me le pardonneras, mon cher, n'est-ce pas ?) Hé bien, après avoir entendu la lecture de ta lettre, Elsner n'a pas été content comme nous de la proposition, et il s'est écrié : « Voilà déjà de l'envie, trois années ! » et il a hoché la tête, quoique je lui aie représenté, tout étonnée qu'il fût d'un avis contraire, les qualités de Kalkbr[enner] et son amour pour l'art ; plusieurs fois même je lui ai relu ces mots : « qu'aucun intérêt ne le poussait à cela », etc... mais rien n'y fit. Elsner fit la grimace et dit qu'il t'écrirait lui-même, puis il ajouta : « Je connais Frédéric, il est bon, mais il n'a pas d'amour-propre, aucune envie de progrès ; on le domine aisément. Je lui écrirai comme je comprends tout cela. » Effectivement, ce matin il a apporté une lettre que je t'envoie et a continué à parler avec nous de cette affaire. Nous, qui jugeons les hommes avec la simplicité de notre cœur, nous pensions que Kalkbr[enner] était l'homme du monde le plus honnête; mais Els[ner] n'était pas tout à fait de cet avis ; il disait : Ils ont reconnu en Frédéric un génie, et ils craignent déjà d'être devancés par lui, c'est pourquoi ils veulent le tenir trois années dans leurs mains afin d'arrêter ce que la nature pousserait d'elle-même. Kalkbr[enner] est [deux mots illisibles] un véritable Italien par ses qualités ; Mme Szyma[nska] a osé dire de Kalkbrenner *que c'est un filou ;* donc c'est une sorte de spéculation sur Frédéric — la moindre serait encore d'avoir voulu l'appeler son élève, — mais il visait surtout, malgré tout son amour de l'art, à entraver ton génie. Elsner dit qu'il ne comprend pas quelle méthode il exige, puis il ajoute que si tu as cette même méthode, il n'est pas nécessaire de t'inscrire pour trois ans, et, s'il s'agit de l'exécution, tu sauras toi-même te l'assimiler, si cela te plaît. Elsner ne veut pas que tu imites, et il s'exprime bien en disant : Toute imitation ne vaut pas l'originalité ; dès que tu imiteras, tu cesseras d'être original, et, quoique tu sois jeune, tes conceptions peuvent être meilleures que celles de gens expérimentés ; tu as le génie inné ; et tes créations sont plus fraîches et meilleures que celles de beaucoup d'autres ; tu as le jeu de Field, quoique tu aies entendu celui de Zyw[ny] — qu'est-ce que cela prouve ? Puis M. Elsner ne veut pas seulement voir en toi un concertant, un compositeur pour piano et un virtuose célèbre, ce qui est plus facile et de moindre valeur, mais il veut te voir atteindre le but vers lequel la nature te pousse, et pour lequel elle t'a formé.

Ta place est marquée entre Rossini, Mozart, etc. . Ton génie ne peut s'asseoir au piano, pour donner des concerts ; tu dois t'immortaliser par des opéras. Il dit aussi que, instruit comme tu l'es, supérieur peut-être à tous les auteurs de ton âge, aujourd'hui célèbres, tu devrais, avec un tel génie, aspirer au sommet où il te pousse, et non imiter les autres. Au commencement, disait Elsner,

on riait de Mozart, on ne voulait pas jouer ses compositions, mais bien celles de ses prédécesseurs ; ce n'est que plus tard qu'il fut apprécié. Tout progresse : un nouveau génie ne peut être ce qu'a été un ancien.

Fais bien attention à ce que Elsner t'écrit, lis attentivement sa lettre. Il me semble qu'il a raison. Il prétend que tout cela ce sont des phrases qui éblouissent, et qui, malgré leur sincérité apparente, sont absolument fausses. (Mon Dieu, pourquoi y a-t-il des gens de cette espèce !) Tu sens toi-même ce qui est bon ; quoique tu aies entendu jouer tant de personnes, cependant tu as su apprécier la valeur de chacune ; cette faculté d'appréciation prouve ta supériorité. Elsner affirme qu'il n'y a là aucun grand amour de l'art : seulement l'amour de soi-même et de ta poche. Il semble que ce soit une spéculation à lointaine échéance, mais cela s'explique ainsi : pourquoi Liszt n'a-t-il pas voulu accepter cette proposition si elle était si bonne, Liszt si éloigné de toi ? Pourquoi Kalkbrenner n'a-t-il pas trouvé d'autre talent ? Son ambition aurait été satisfaite, puisqu'il ne visait qu'à l'exécution. Il t'offre sa salle de concerts et pendant quatre mois tu peux voyager. Car alors il ne donnera pas de concerts lui-même, vu que ce n'en est pas la saison. Quant à toi, soi-disant, tu n'y prendrais aucune part, mais la seule complaisance t'ordonnait de te lier par politesse ; tu serais toujours resté inférieur, tandis que tu pourrais être supérieur à lui et à beaucoup d'autres.

Elsner ajoute encore : « Et si Reicha (1) (dont il s'étonne que tu n'aies pas encore fait la connaissance), intéressé aussi aux succès de tes compositions, avait eu l'ambition de t'inscrire également pour trois ans ? » Ce qui l'irritait extrêmement, c'était, comme il dit, cette hardiesse et cette arrogance de se faire donner un crayon, après avoir parcouru la partition, pour en effacer des passages sans avoir jamais entendu le concerto avec tout son effet d'orchestre. Il dit que c'eût été tout autre chose s'il t'avait conseillé, quand tu écrirais un autre concerto, d'en faire l'allegro plus court ; mais de te forcer à effacer ce qui était déjà écrit, c'est ce qu'il ne peut lui pardonner. Elsner a comparé cela à une maison déjà construite, à laquelle on veut supprimer une colonne qui paraissait superflue, et on change tout en détruisant ce qu'on croyait mauvais. Il prétend que le pas est bien fait pour te dégoûter et te faire sentir de loin que tu n'es pas encore parfait ; puis il a ajouté : « et les concertos de Kalkbr[enner] ne sont-ils pas longs, eux ? et pas si ravissants que les tiens ! » A qui t'a-t-il comparé ? Il a cité par exemple Hertz, Liszt, Sowin[ski]. Je crois que Elsner a raison quand il affirme que, pour être supérieur, il faut dépasser, non seulement ses maîtres, mais encore ses contemporains. On peut bien les dépasser en les imitant, mais alors c'est suivre leurs traces ; et il prétend absolument que toi, qui sens maintenant ce qui est bon et ce qui est meilleur, tu dois te frayer toi-même ta voie : ton génie te guidera. Encore une chose, a-t-il dit : Frédéric a tiré de son sol natal cette originalité, le rythme — comment dire ? — qui le rend d'autant plus original et plus caractéristique que ses pensées sont plus nobles. Il voudrait que cela te restât On le sentira mieux dans les opéras surtout, et chacun alors connaîtra qui tu es, et tu auras quantité d'admirateurs ; maintenant, que tant des tiens sont là-bas, tu peux plus que jamais faire sensation avec ta musique.

(1) Antoine Reicha, compositeur et théoricien, né à Prague en 1770, mort à Paris en 1836 ; il était depuis 1818 professeur de composition au Conservatoire de Paris.



Elsner te conseille, si quelqu'un a écrit une pièce sur des temps où nous ne nous sommes pas vus (1), que tu t'occupes peu à peu de la mettre en musique, et de ne pas refuser si quelqu'un t'en fait la proposition. Elsner aspire à ce que tu sois admiré par les concertos, mais il dit que ce n'est pas là ton but final, car tu as du génie. Ce n'est pas seulement la musique de piano, ce sont les opéras qui doivent te donner la première place. O mon cher Fritz ! mon pauvre ami ! Je prévois que tu auras beaucoup de désagréments quand tu te décideras à refuser. Cependant M. Elsner dit que tu nous donneras sans doute une réponse avant ton refus, pour nous dire si Kalkbr[enner] n'a pas diminué le temps fixé et ce qu'il comprend par ce « sceau d'artiste européen », et « cette école » dont M. Elsner ne comprend pas la signification, car, s'il s'agit de l'exécution, il ne te faut pas trois ans pour la saisir et l'appliquer à ta méthode. Nous ne comprenons pas toutes ces choses comme toi, mon cher petit Fritz, et nous ne donnons aucun conseil, nous t'envoyons simplement nos remarques ; ne te presse pas de nous répondre, tu peux encore écrire ce que tu penses, faire ce que Kalkbr[enner] aura dit de la lettre d'Elsner (car il te fait dire que tu peux la lui montrer).

Elsner te donne un conseil d'ami, parce qu'il s'agit ici que personne ne mette de frein à ton essor. Il dit que, si cette proposition avait été faite d'une autre manière, on n'aurait pas pu s'en rendre compte si vite, mais ici on voit nettement le piège. Tu ne croirais pas combien j'en souffre. Il avait raison cet homme des ponts et chaussées, qui est venu une fois chez toi, et qui t'a dépeint l'envie dont tu serais l'objet dès ton arrivée à Paris. Le refus, présenté même sous la forme la plus polie, ne sera jamais agréable, et je crains la vengeance ; d'un autre côté, accepter la proposition et travailler à son propre détriment, c'est affreux. C'est vrai, il n'y a rien de tel que l'étude, nous sommes sous ce rapport du même avis que toi : l'homme n'en sait jamais assez, surtout quand il étudie sous la direction d'une personne qui désire nos progrès ; mais tous nous ne croyons pas que ce soient tes progrès qu'on ait en vue. N'est-ce pas une bêtise de croire que tu refuses pour ne pas t'appeler « élève » ou parce que tu rougis d'apprendre encore ? Laissons aux imbéciles cet amour-propre mal compris et cette fausse pudeur. Ni toi, ni nous, ne voyons dans l'étude une marche rétrograde ; mais dans le cas présent M. Elsner craint que ces trois années, pendant lesquelles tu pourrais faire d'immenses progrès, ne soient précisément le frein en question.

Je ne te donne aucun conseil, mon cher ; que ton instinct te dirige, tu comprends mieux que nous la chose. Elsner croit qu'après la lecture de sa lettre tu changeras un peu tes opinions et ta volonté. Ce n'est pas ce qui concerne ton séjour de trois années là-bas qui nous empêche de te répondre immédiatement *oui*, car de toute manière nous sommes préparés à ne pas te revoir plus tôt. Et même si tu devais supporter la fatigue de venir jusqu'ici pour nous revoir, nous serions prêts, pour t'éviter les désagréments de la diligence, à faire la moitié du chemin pour aller t'embrasser. Que Dieu te donne la santé et fasse que les circonstances te soient favorables au point que tu jouisses de la sympathie de chacun ! Pourquoi ne puis-je être avec toi ! Je ne te servirais pas à grand'chose, mais

(1) Louise Chopin fait allusion à l'insurrection de 1831 qui causa tant de malheurs à la Pologne.



parfois, peut-être, ne serais-je pas de trop Marcel a écrit de Cracovie qu'il est au désespoir à cause de toi, car il ne sait ce que tu deviens, tu ne lui as pas encore répondu ; il te fait prier d'avoir pitié de lui et de lui donner de tes nouvelles. L'année prochaine vous serez ensemble. Quant à Fontana, tu le verras dans quelques semaines : son oncle est venu avant-hier chez nous pour nous demander ton adresse. Hofmeister (1) a écrit à Sennewald qu'il lui envoie tout ce qu'il y a de toi à imprimer, ou qui est déjà imprimé.

Nowakowski est venu chez nous, il voulait que nous donnions les rondeaux que tu as fait lithographier pour la comtesse de Moriolles, mais papa ne les a pas donnés. Si tu l'ordonnes, on les donnera. Tu n'écris rien d'Alexandrine, est ce que vraiment elle ne mérite pas ton affection ? Tu peux montrer la lettre d'Elsner à Lesueur (2), même tu le dois.

Mon cher petit Fritz, nous sommes tous en bonne santé. Papa ne se fatiguera plus et ne parlera plus tant désormais, pour donner des leçons de calligraphie au lycée ; la moitié de son temps est occupée par des leçons d'allemand ; n'est-ce pas heureux ? Mme Sow[inska] s'informe toujours de toi avec la plus grande tendresse. Berend a trouvé que ton buste était plus ressemblant que ton portrait, et Bar[cinski], qui est arrivé avant-hier, a dit la même chose. M. Hoge, qui l'a apporté, nous a consolés en nous disant, quand nous lui demandions ce que tu faisais et si tu étais en bonne santé : « Eh ! il est bien portant, et vous pouvez être tranquilles, il saura se tirer d'affaire. » Comme il est bon, pensais-je, mais il est le seul au monde qui soit bon. Mon cher Fritz, il est probable qu'un certain M. Szymanski s'adresse à toi ; prends-le pour les premiers moments sous ta protection, c'est-à-dire donne-lui des conseils sur ce qu'il doit faire, s'il t'en demande, et s'il a besoin d'argent, donne-lui en aussi. Sa mère habite la même maison que nous ; elle te prie beaucoup de lui venir en aide, et tu sais qu'il est agréable pour un étranger de trouver au premier moment, sinon un ami, du moins une connaissance. Ton bon cœur fera pour lui ce que sa pauvre mère désire. Voilà ce que maman me charge de t'écrire. — C'est une bonne personne [Mme Szymanska]. Tu as sans doute reçu l'argent jusqu'à présent ; nous avons été fort heureux que tu en aies eu le pressentiment. — Je vois que tu es de meilleure humeur, pourvu que cet embarras ne t'attriste pas de nouveau, fût-ce même pour peu de temps, car, comme tu as trouvé tant de bonnes connaissances, elles parviendront à t'égayer, ce qu'on ne sait pas toujours faire, parfois même on voudrait être loin de tout le monde. A peine avions-nous lu ton post-scriptum que nous l'avons raturé ; cela tourmentait les vieux, mais ils n'ont pas appris le secret. Comme je ne sais pas faire de détours, j'ai avoué que cette rature était mon ouvrage et quel en était le but. M. Fritz est un petit sot ; la belle affaire ! Tu ne comprends pas ce qui se passe quand la mauvaise volonté et la présomption s'installent dans le cerveau ; elles peuvent être cause d'une grande bêtise. Tu ne croirais pas combien je plains ces gens. Hier et avant-hier Eleo. Wolska est venue chez nous ; ils sont si bons, les Wolski, qu'ils veulent absolument nous confier leur neveu, mais il n'y a pas de place

(1) *Frédéric Hofmeister* était l'éditeur de Leipzig chez lequel Chopin publia son *Rondeau à la Mazur* (en *fa* majeur pour le piano, op. 5), dédié à Mlle la comtesse Alexandrine de Moriolles. La sœur de Chopin parle de Mlle de Moriolles dans la suite de cette lettre.

(2) *Jean-François Lesueur* était professeur de composition au Conservatoire de Paris.



pour lui. Eleo. est jolie, mais pas autant qu'elle promettait; elle a trouvé ton portrait si ressemblant qu'elle s'est rappelé les temps anciens où tu dansais la cosaque. Si Szy[manski] veut de l'argent, tu peux lui avancer jusqu'à cent francs ; sa mère en a prié maman. As-tu déjà reçu la lettre que Laure t'a écrite... Montebello ? Nous t'avons envoyé le billet de Dzie[wanowski]. — Mme Pruszak est déjà revenue.

Alexandrine est encore demoiselle, mais plus pour longtemps, paraît-il. Autant ta dernière lettre renfermait de plaisanteries et de nouvelles agréables, autant celle-ci en était dépourvue; mais tout est bien qui finit bien, ma lettre plus légère te parviendra plus vite. M. Frédéric est un peu indisposé, il a le temps d'être malade; M. Michel [comte Skarbek] est à la campagne, bien portant. Sa chienne comtesse nº 1 a crevé, il regrettait que ce ne fût pas le nº 2. Suzanne doit arriver ; je ne sais à quoi la pauvre se décidera. Mme Cicho[cka ?] est allée à Dresde ; *grand personnage*, car elle y est allée avec son fils. Sa belle-sœur fait grand cas de cela. Elle nous écrit qu'elle est allée rejoindre son mari ; elle est inquiète parce que nous ne lui répondons pas. C'est pourtant une chose curieuse que toutes nos lettres arrivent à destination, tandis que celles qui lui sont adressées ne lui parviennent pas, ni les siennes à nous, qui sommes connus ici comme de mauvais sous: mais c'est un mensonge. Skrodzki respire encore, mais il n'en a plus pour longtemps.

Porte-toi bien, mon cher petit Fritz ; je t'embrasse un million de fois. Agis de manière à être satisfait maintenant et plus tard. Pour ce qui est des lettres à écrire, ce serait te déranger que de te fixer une date, et de la vouloir fixe. Écris quand tu veux et quand tu seras de bonne humeur et aussi quand les circonstances s'y prêteront. Écris beaucoup. Aime-nous, nous qui t'aimons plus que notre vie.

L[OUISE] C[HOPIN].

Toutes tes connaissances t'embrassent de cœur et d'âme : Zyw[ny], Bar[cinski], Iedrze[ïewicz], Kol[berg], Witw[icki], etc.

LETTRE III

[Du père de Chopin]

Le 24 février 1832.

MON CHER ENFANT,

Les obstacles que tu rencontres et les difficultés que tu éprouves pour parvenir à donner un concert me peinent d'autant plus que cela te tourmente par des courses continuelles et ne te laisse point de repos. D'un autre côté, il en résulte des dépenses qui doivent enfin te gêner. Cela m'inquiète, vu que tu ne nous parles plus des leçons que M. Kalk[brenner] devait te procurer. Les connaissances que tu fais tous les jours, en entrant dans des sociétés distinguées, te seront utiles, je n'en doute pas, et aideront à faire connaître ton talent ; mais si tu



viens malheureusement à sentir le besoin, crois-moi, ton esprit étant moins libre, ton art languira. Je ne te cache pas que cela m'inquiète et que tu me ferais grand plaisir si tu pouvais me rassurer à cet égard. D'après ta dernière lettre, ton concert doit avoir lieu le 26 du courant. Dieu veuille que tu réussisses; mais je t'avoue que je crains que tous ces retards n'aboutissent à rien. Mais comme ce temps n'est pas loin du jour de ta fête, que je te souhaite bonne en t'embrassant du meilleur de mon cœur, ce dernier terme sera peut-être plus favorable que les autres.

Quant à notre situation, nous avons du pain et nous nous soutenons, en jouissant d'une assez bonne santé ; quant à la tienne, je suis bien aise qu'on te trouve avoir meilleure mine qu'auparavant. Encore une fois ta mère et moi nous te pressons contre notre cœur.

CH.

[Lettre de Louise]

'... nécessaire, écris-moi un billet à part (1) .. il y aura des soupçons, mais tous ne peuvent tomber sur la même idée ; il vaudra mieux qu'une seule personne sache la vérité. Sans doute tu as encore des embarras avec ton concert ; nous ne croyons pas qu'il puisse avoir lieu le 26 ; je te plains sincèrement.

Je voudrais que tu fusses débarrassé au plus tôt de cet ennui et que papa et Els[ner] eussent une meilleure opinion de Kalk[brenner], qui leur paraît peu sincère avec toi ; parfois l'impatience me prend, car enfin, quoique jeune encore, tu as assez de raison pour ne pas te laisser mener par le nez. Ne te fâche pas, tout cela vient de notre grand attachement pour toi. Imagine-toi que Mme Wiesio-[lowska] est arrivée à Zelazowa Wola ; M. Michel [comte Skarbek] nous a envoyé chercher, mais comme maman avait alors des douleurs d'estomac, qu'il gelait très fort, et que papa n'avait pas le temps d'aller chercher son passeport pour un voyage d'un jour, personne de nous n'est parti. Nous en étions très contrariés, et Mme Wie[siolowska] nous fait même grise mine, du regret de ne nous avoir pas vus ; nous avons toujours la malchance, même quand nous avons la plus sincère envie d'accomplir nos projets ; maintenant aussi ils auront pris pour un prétexte la plus réelle impossibilité. Peu importe.

Puisque les gens sont si bêtes de se laisser importuner par la moindre bagatelle, tandis que les grandes choses échappent à leur compréhension, ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux, leur valeur réelle n'est pas grande. Nous plaignons beaucoup M. Fré[déric, comte Skarbek], car ses affaires ne lui réussissent pas plus que le labourage à un Juif, et il mérite pourtant mieux que cela ; quand le sort s'acharne contre quelqu'un, il sait persécuter. J'aurais trop à écrire si je devais tout te raconter ; je laisse le reste pour le moment où je te reverrai.

(1) Dans la lettre ci-dessus, ainsi que dans quelques autres qui suivent, se trouvent des passages incomplets. En voici, je suppose, la cause ; quand, après la mort de Chopin, ses papiers furent renvoyés à Varsovie à sa famille, ses sœurs ne gardèrent comme souvenir que sa correspondance avec son père, déjà mort à cette époque, n'accordant aucune valeur à ce qu'elles avaient écrit à leur frère. C'est pour cela qu'elles n'ont conservé que les fragments des lettres contenant l'écriture de leur père, et des post-scriptum des sœurs il n'a été sauvé que ce qui était écrit à l'envers de ces feuilles ; le reste fut découpé.



LETTRE IV

[Du père de Chopin]

Le 28 juin 1832.

Je vois avec plaisir, mon cher enfant, par ta lettre du 6, que tu as eu le bonheur de ne pas te trouver exposé à la bagarre qui a eu lieu et que des monstres ont excitée. Il y a des feuilles qui disent que des Pol[onais] y ont pris part et violé l'hospitalité ; ne sont-ils donc pas encore assouvis de sottises ? Ils en ont cependant assez fait ici. Je suis bien sûr que leur nombre ne peut être considérable, car qui serait assez insensé pour partager leurs opinions destructives ? Qu'il est heureux que la partie saine de la nation ait triomphé et que la tranquillité soit rétablie ! Comme artiste, sans doute que tes ressources que te procurait ton talent ont cessé pour un moment, mais cela ne peut durer, les arts reprennent toujours dès que la tranquillité renaît. Fais-moi part de la situation et de tes ressources. Ton favori (1) t'a-t-il tenu parole en te payant tes ouvrages ? Tu me diras tout ce que tu voudras, mais je n'approuve pas ton dégoût pour certaines personnes, je ne sais ce qui peut t'avoir indisposé contre elles, et *gnoy* [fumier] ne me plaît pas. Mais enfin tu es dans un âge où l'homme doit savoir réfléchir et considérer et ne pas se conduire d'après *swoy*, *albo drugich*, *widzimisie* [sa fantaisie ou celle des autres]. Je te conseille d'économiser autant que tu pourras afin de n'être pas sans le sou, si tu te proposes de voir d'autres pays.

Ta mère et moi nous t'embrassons de tout notre cœur.

CH.

[Lettre de Louise]

... Ce sera sans doute comme ça, non seulement jusqu'à présent, mais plus tard. Les verres ne sont pas encore arrivés, n'oublie pas de nous écrire par qui tu les envoies et où nous devons les faire prendre. Ta toile nous viendrait bien à point pour bander certaines plaies, petites peut-être, mais très douloureuses. Si ton cœur sensible s'attendrit beaucoup, j'espère que tu me l'enverras plus tôt, quoique tu m'annonces que tu l'apporteras toi-même. Mais outre la pitié, je sais qu'il faut le temps et les bonnes dispositions. Ah ! comme je ressens cela ! car souvent, en présence de semblables résolutions, je suis dans l'embarras ; maintenant, par exemple, j'ai quelques lettres en retard, je voudrais rejeter ce fardeau de ma tête et de mon cœur, et je ne peux m'y mettre. Peut-être ironsnous passer les vacances chez M. Michel [comte Skarbek]. Nous ne pouvons aller chez M. Frédéric [comte Skarbek], car il a déjà vendu Orly, et chez le second M. Frédéric, c'est trop loin. Le meilleur moyen de gâter les gens, c'est généralement la bonne fortune ; à mesure qu'abonde le métal, le cœur durcit et lentement se transforme aussi en minéral ou en pierre. Pourtant je ne sais pas si les millions pourraient nous changer ; je préférerais y renoncer plutôt que d'être ainsi assujettie.....

(1) Selon toute supposition, il s'agit de Maurice Schlesinger, éditeur parisien.



LETTRE V

[Du père de Chopin]

[Septembre 1832] (1).

Je vois par ta dernière lettre, mon bon ami, que tu as enfin vu tous les premiers artistes dans l'art que tu cultives et que tu peux rivaliser avec eux. Je n'en attendais pas moins de ton assiduité. Ce qui me fait bien du plaisir aussi, c'est de te voir vivre avec eux dans la plus belle harmonie, sans exciter leur jalousie les forcer à te rendre justice. Continue, mon enfant, à agir de la sorte, et tu te feras autant rechercher à cause de ton caractère que de ton talent. Tu nous as fait le récit détaillé de ta situation et de ce qui t'est arrivé depuis ta dernière lettre, je t'en sais bon gré, car tout ce qui te regarde nous intéresse. L'étonnement de Meierberg [*sic* !] a dû te faire plaisir, ainsi que l'approbation de Field, que tu désirais si ardemment connaître. Le parti que tu as pris de faire paraître tes ouvrages est très nécessaire, car bien des personnes entendent parler de toi, sans pouvoir connaître tes compositions et, à dire vrai, elles doivent devancer ton arrivée partout où tu voudras aller. En outre, le produit que tu en retireras te fera un petit fonds, qui pourra réaliser ton projet d'aller au printemps prochain en Angleterre, où tes ouvrages seront déjà parvenus. — Je ne doute pas que tu ne profites de la bonne disposition de tes admirateurs pour donner un concert qui pourra être brillant et en même temps avantageux ; il faut battre le fer tandis qu'il est chaud et que tu peux le faire. Mon enfant, je te parle franchement, tâche d'avoir quelques sous devant toi et surtout dans les temps où nous vivons. Tu sais que j'ai eu de l'occupation dont le produit a suffi à nous soutenir honnêtement ; aujourd'hui, après plus de vingt ans de service public, je suis à la veille de perdre ma seconde occupation. Je suis dans un âge où il ne m'est plus guère permis de battre le pavé et de courir le billet, mais je ne cesserai de remercier la Providence de m'avoir donné des enfants qui, je l'espère, pourront se suffire et être estimés. Ta sœur va se marier ; quand tu recevras cette lettre, ce sera sans doute après le mariage. Dieu veuille qu'elle soit heureuse ! Ta mère, tu connais sa tendresse, fait tout ce qui dépend de notre situation pour que ta sœur ait les choses nécessaires en pareille circonstance. Leur union aura lieu là où tu as été baptisé, ce qui m'est très agréable, quoique dans le fond ce petit voyage, dans cette saison, n'est pas ce qui me convient, mais cela épargnera bien de l'embarras à ta mère, car ici il faudrait, pour ne fâcher personne, inviter bien des connaissances, et on ne pourrait les recevoir avec un verre d'eau. Enfin, mon enfant, vous voilà dispersés. Isabelle seule reste auprès de nous, mais vous serez toujours tous ensemble dans les cœurs paternel et maternel. Ta mère et moi nous t'embrassons bien tendrement. Fais bien des compliments à M. Méry. — Je devais t'écrire et donner ton adresse à M. Grégoire, mais j'ai été plusieurs fois chez lui sans le trouver. Il doit être maintenant à Paris.

(1) Cette lettre ne porte pas de date : à juger pourtant par le terme fixé du mariage de Louise, que Iedrzeiewicz donne dans son post-scriptum, on peut supposer que cette lettre fut écrite en septembre 1832 (Voir la 1re lettre de Chopin.



Il verra sans doute M. Norblin (1); ainsi je crois que si tu avais quelques petits morceaux de musique à envoyer à tes sœurs, il pourrait peut-être bien s'en charger. Il faudrait t'en informer chez M. Norblin. — Lorsque tu auras un moment de temps, tu feras très bien de faire un mot de réponse à tes amis à Berlin. Tu sais combien les Dziewanowski sont de nos amis et te veulent de bien. Cette lettre devait partir hier, des affaires ne m'ont pas permis d'arriver assez tôt à la poste. —Porte-toi bien et ne fais pas des soirées trop longues, car elles rendent moins apte au travail et je vois par ta lettre que tu as de l'ouvrage. Quand tu auras donné ton concert, il ne serait pas mal que quelqu'un de tes amis en fasse mention dans les feuilles, cela ferait rechercher tes ouvrages.

[*P. S.* de Iedrzeïewicz :] Le jour où s'accomplira notre bonheur est fixé au 28 courant. Brochow et Zelazowa Wola seront les lieux commémoratifs de notre vie. Mme Iedrzeïewicz te décrira les détails des noces, et si elle me le permet, j'ajouterai un mot à sa lettre. Je t'embrasse cordialement en te priant de m'aimer désormais, au moins en partie, comme m'aime Mlle L[ouise].

Ton bien attaché,

IEDRZ.

LETTRE VI

[Du père de Chopin.]

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin.

A Paris,

Cité Bergère nº 4.

(Estampilles : « Varsovie, 17, 4 »; « Berlin, 20, 4 et [Paris], 27 avril 1833.)

[Lettre du père de Chopin.] 13 avril 1833.

Je suis bien aise, mon cher enfant, que tu te trouves débarrassé de ton concert (2), mais je vois en même temps que tu ne pourrais pas compter là-dessus pour trouver une ressource en cas de besoin, puisque les frais absorbent la recette ; mais puisque tu en es content, nous le sommes aussi. Cependant, je ne cesserai de te le répéter, tant que tu n'auras pas cherché à mettre une couple de mille francs de côté, je te regarderai comme fort à plaindre, malgré ton talent et les compliments flatteurs qu'on te fait : ces derniers sont de la fumée qui ne te soutiendrait pas en cas de besoin. Dieu préserve, une indisposition ou maladie qui suspende tes leçons, te voilà réduit à la misère dans un pays

(1) Louis Norblin, né à Varsovie en 1781, mort en 1854 à Connantre; il était violoncelle au grand Opéra à Paris, et professeur au Conservatoire.

(2) Il est sans doute fait allusion au concert de Chopin, qui devait avoir lieu dans une maison amie, de l'aristocratie; Niecks a entendu parler de ce concert par Franchomme (Niecks; I, 261). S'il eût été simplement question de la collaboration de Chopin au concert des frères Herz, qui eut lieu le 3 avril 1833, son père n'eût pas appelé ce concert *ton concert*.

étranger. Cette réflexion, je te l'avoue, me tourmente souvent, car je vois que tu vis au jour le jour et que tu n'es pas en état de faire, à tes frais, le moindre petit voyage, même dans l'intérieur du pays où tu te trouves. Tu parlais d'aller en Angleterre, et avec quoi, dans ce pays où la cherté est excessive ? Si cela continue, je crois que tu seras toujours parisien (1). Ne crois pas que je veuille que tu sois avare, non, mais moins indifférent sur l'avenir. Quant à ce que les feuilles ne parlent pas de tes progrès, je t'assure, mon cher enfant, que ma vanité ne va pas jusque-là : ton bien-être, voilà ce qui m'intéresse, et la fausseté de Kalkbrenner, qui est très évidente, car on voit bien qu'il a causé des migraines, me fait de la peine par rapport à toi. Je t'avoue que tu as eu beaucoup de bonhomie de lui faire une dédicace (2). Je ne désire pas trop le voir, en cas qu'il se trouve ici ; cependant je saurai dissimuler. — Tes Nocturnes et tes Mazurkas ont été réimprimés à Leipzig et ont été vendus ici en peu de jours et Javourek (3) m'a dit qu'il s'y était pris trop tard. — J'ai appris par les cousins de M. Walewski qu'il doit venir ; si cela est, profites-en pour envoyer un exemplaire de ton concerto, s'il est déjà imprimé : Isabelle tâchera de nous en jouer quelques passages. Louise n'a pas encore de piano, car jusqu'ici je ne suis pas en état de faire cette dépense ; j'en suis peiné, mais enfin ce n'est pas un malheur, ce n'est qu'une privation. Quant à notre santé, elle est, Dieu merci, assez bonne ; nos moyens sont très modiques aujourd'hui, heureusement que nos besoins sont très bornés, et nous nous contentons du peu que nous gagnons. Isabelle, qui reste auprès de nous, est partout... de toi et de ta sœur, sa prévenance en tout nous rend agréable la vie retirée que nous menons, et par là il nous semble que nous sommes toujours réunis, quoique tu sois absent. J'ai dit ce que je sens et ce que je pense ; si tu trouves quelque chose qui ne s'accorde pas avec ta façon de vivre et de penser, attribue-le à la trop grande sollicitude d'un père qui t'aime tendrement.

CH.

[En *p. s.* :] Ta mère t'embrasse tendrement.

[Lettre de M. Barcinski, futur beau-frère de Chopin].

CHER FRITZ,

Ce qu'il y a de plus agréable pour moi, c'est de te nommer ainsi, car cela me rappelle les moments où nous nous amusions ensemble et où ta gaieté me réjouissait. Aujourd'hui, privé des délices de cette musique divine et enchanteresse, je ne vis que de souvenirs. Tu m'as fait sentir l'harmonie et la beauté des sons qui s'échappent merveilleusement de tes doigts, c'est pour cela que je souffre d'autant plus de ton absence. L'espérance est un mets trompeur qui est du goût de tous les hommes sans exception, elle me nourrit aussi et me laisse croire que nous nous reverrons.

Ton vieil ami t'aime tendrement, t'aime sincèrement, avec une certaine dose d'estime et d'admiration que mérite ton génie.

(1) Paroles prophétiques !

(2) Chopin a dédié à Kalkbrenner son concerto en *mi mineur* (op. 11).

(3) Joseph Javourek, compositeur, né en 1756 à Beneschau, mort en 1840 à Varsovie ; il était professeur au Conservatoire de Varsovie.





CHOPIN ADOLESCENT

(D'après un portrait à l'huile peint par Miroszewski.)

Pense plus à toi qu'aux autres, au moins jusqu'à un certain temps ; cette maxime n'est pas très noble, mais elle est indispensable pour s'assurer le bonheur personnel. Sans elle, souvent, nous souffririons cruellement. Je ne peux finir. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de sacré, méprise ce lâche et misérable vaurien, Brawach (?) ; cet homme, une fois pour toutes, devrait être exclu de la société.

Porte-toi bien et aime-moi.

ANTOINE.

LETTRE VII

[Du père.]

[Varsovie, 7 décembre 1833.]

MON CHER ENFANT,

Ta lettre du 24 m'a fait une agréable surprise : elle m'a été remise le jour de ma fête (1), au moment où j'allais sortir pour tenir ton neveu sur les fonts de baptême. Je te sais gré de ton attention, j'ai bien pensé à toi et au temps où je vous voyais à cette époque réunis autour de moi. Si je n'ai plus ce plaisir, j'ai la consolation de vous voir tous répondre à mes vœux, c'est-à-dire de marcher dans la voie de la vertu et d'être en état de vous suffire ; puissiez-vous être heureux ! La réputation que tu as soin de te faire ne peut manquer de te mériter d'agréables égards dans la société et l'estime des connaisseurs. Je vois par tes lettres que tu es très occupé ; à ton âge l'occupation est nécessaire, le désœuvrement est souvent nuisible, mais il ne faut point que le travail t'accable, car enfin tu dois penser à ta santé, et tes occupations ne sont pas mécaniques. Je ne te blâme pas de te distraire en fréquentant les sociétés distinguées, seulement je crains les trop longues soirées, car il te faut du repos. Je remercie mille fois la Providence de t'avoir jusqu'ici conservé la santé ; puisse-t-elle toujours veiller sur toi ! Tu nous a parlé de voyage, mais il faut profiter de la belle saison, ou t'en tenir au proverbe que tu as cité dans ta dernière lettre. Bien des personnes auraient dû s'y tenir et pour leur avantage et pour celui des autres. Mais il semble que l'homme n'est bien que là où il n'est pas, je ne dis pas cela pour toi, car tu dois sentir l'avantage de ta position relativement à ton art et aux moyens que tu as de le cultiver. Ici il y a une infinité de maîtres qui donnent des leçons, et j'ai vu dernièrement dans un magasin de musique que les valses, les polonaises, pièces très importantes, sont très recherchées : plus elles sont courtes, plus elles ont de vogue. Cependant il se trouve des personnes qui veulent avoir tes ouvrages, j'ignore si elles les jouent, enfin tu ne trouverais rien qui pût répondre à ton attente. Je laisse cette matière pour te dire que, Dieu merci, nous nous portons assez bien, que nous nous soutenons comme nous pouvons, que jusqu'ici nous ne sentons pas encore le besoin, et que nous sommes contents dans notre médiocrité, nos besoins étant très bornés. Titus [Wojciechowski] est ici, je le vis hier,

(1) La Saint-Nicolas tombe le 6 décembre

il me promit de t'écrire ; mais comme il y a longtemps que nous ne t'avons donné de nos nouvelles, je ne veux pas manquer ce courrier, de crainte que tu ne sois inquiet sur notre compte. Ta mère et moi nous t'embrassons et te serrons contre notre cœur.

CHOPIN.

Mille et mille belles choses à M. Hoffman ; que je suis aise que vous êtes ensemble ! A propos, Marcelle n'ira plus à Paris.

[Lettre d'Isabelle.]

MON CHER FRÉDÉRIC,

Nous avons reçu ta lettre le jour même de la fête de papa ; nous avons été fort contents de ton portrait, dont les contours ne sont pas aussi nettement tracés que sur la miniature que Jacques a peinte. Louise ne l'a pas encore vu, quoique nous soyons tous allés hier soir chez eux pour le baptême du petit Henri, dont papa et Mme Pruszak ont été les parrain et marraine, ainsi que Tabecki et la Krzysztofowicz. C'est un bel enfant ; il y avait beaucoup d'invités dans leur petit appartement : Titus et son frère s'y trouvaient ; tous deux sont à Varsovie. Titus restera longtemps ici, parce que sa sœur est aussi arrivée pour passer l hiver en ville. Mme Mleczko te fait saluer, et, quoiqu'elle se soit réjouie hier en voyant ton portrait (car elle est venue faire sa visite hier avec son mari, comme il est d'usage chez nous la veille d'un anniversaire), elle te fait dire qu'elle préférerait que tu arrives toi-même. Sa petite Marie est une jolie enfant. Louise a, de jour en jour, meilleure mine ; elle a fait peindre son portrait avec son petit garçon pour la fête de papa ; selon moi il n'y a pas beaucoup de ressemblance, quoique papa la trouve très grande. C'est Ziemecki qui l'a peinte, il s'était offert lui-même. Ils sont liés d'amitié, on ne pouvait donc refuser. Je remettrai moi-même ce billet, mais tu n'en recevras pas la réponse par nous, et je te prie de ne plus te charger d'une chose pareille, ils ne pourront même te le prendre en mauvaise part. En ce moment Now[akowski] vient d'entrer ; lui non plus ne trouve ton portrait ressemblant, quoiqu'il t'ait reconnu ; il dit que tu ressembles à Reichstal La lettre de Louise, mon cher, ne te sera pas envoyée aujourd'hui, ce serait difficile après la soirée d'hier ; mais nous ne voulons pas te faire attendre plus longtemps, pour que tu ne sois pas inquiet, quoique, en somme, tu n'aies pas de quoi te tourmenter à notre sujet. Ne va pas croire, cependant, que nous nous amusions ici ; non, mon cher : ce n'est, cette fois, que par suite d'un événement extraordinaire. Je ne sais plus, cher Fritz, ce que je dois t'écrire. Now[akowski] attend sa leçon, et le courrier s'en va. M. Michel est arrivé pour la journée d'hier. Oh ! mon cher Fritz, j'apprends des études et le premier solo du concerto, qu'en dis-tu ? C'est trop de hardiesse, pas vrai ? Mais c'est dans l'espoir qu'il m'arrivera la même chose qu'à Mlle Lambert, à laquelle, en récompense, tu as joué ton concerto, ou que tu as écoutée. Il faut être folle pour se forger de semblables illusions, mais que serait notre vie sans cela ? Et moi je soupire toujours ; je soupire après notre réunion telle qu'elle était autrefois ; mais c'est en vain, nous ne pourrons plus nous réunir que partiellement ! Si au moins nous pouvions un

jour vivre, non sous un même toit, mais dans un même lieu, et non languir continuellement les uns après les autres comme maintenant !

Porte-toi bien ; je vais à ma leçon. Toutes tes connaissances t'embrassent. M. Michel veut ajouter un mot à ma lettre. Donne un baiser à ton aimante,

ISABELLE.

MON CHER,

Je reviens encore une fois à ma lettre. Tu écris que ton amour est ici. Tant que tu n'as rien dit, je me suis tue, mais je sais ce qui se passe, et je crois, même je m'étonne avec toi, qu'on puisse être aussi insensible. On voit qu'un beau château était une plus grande attraction ; mais toi, je vois que tu as fait une mauvaise affaire. Mais du goût et du sentiment ! Ah ! du sentiment, il n'y en avait que dans le chant, tu en as la preuve. En attendant, je t'embrasse en toute hâte.

Ton très attaché Bartek [Barcinski] te souhaite la santé et la prospérité.

[*P. S.* du comte Michel Skarbek :]

Je suis content d'avoir trouvé un moment pour t'écrire, d'avoir l'occasion de t'embrasser et de me rappeler à ton souvenir et à ton amitié.

M. Michel est toujours le même, t'aimant sincèrement ainsi que toute ta famille. Quand nous nous reverrons et nous embrasserons, nous nous dédommagerons de ton absence de Varsovie. Chaque fois que je viens chez tes parents, je regarde ta miniature et la salue comme si c'était toi-même.

Je t'embrasse sincèrement.

M.

LETTRE VIII

[Du père.]

Varsovie, ce 26 avril 1834.

Nous venons, mon cher enfant, de recevoir ta lettre en date du 13 et nous l'attendions avec impatience, car elle se trouve en retard à proportion des précédentes Je ne te parlerai pas du plaisir qu'elle nous a causé, en nous apprenant que tu te portes bien et que tu continues de travailler à faire ta réputation ; tu peux bien facilement t'en faire une idée, sachant combien nous t'aimons Tu nous marques que tu te proposes de faire un petit voyage, pour te distraire un peu ; j'approuve assez ce projet, car tu trouveras l'occasion de te faire entendre et de donner plus de vogue à tes ouvrages dans des contrées où le piano est l'instrument le plus cultivé; mais comme ce trajet entraînera quelques dépenses et que tu....... leçons, peut-être que si tu trouves l'occasion de donner un concert, tu auras de quoi couvrir tes frais de voyage. Comme tu avoues toi-même que tu es parfois distrait, il est peut-être bon que je te dise de ne pas négliger de faire revêtir ton passeport de toutes les formalités nécessaires, afin que tu ne sois exposé à aucun embarras, bien que ton nom soit déjà connu, car les feuilles allemandes aussi bien que d'autres en ont parlé, entre autres un journal de Berlin

où il y a pour et contre toi. Je suis bien aise que le hasard t'ait fait rencontrer un ami de ton plus acharné critique, et qu'il se propose d'écrire pour prouver le contraire de ce qu'on a dit de toi et de tes compositions ; on a même prétendu que tu y avais répondu par une lettre en très mauvais allemand et d'une délicatesse analogue au style (1) ; il paraît que ces messieurs ignorent que tu as reçu une bonne éducation et que tu ne t'es pas occupé qu'à déchiffrer des notes. Je suis bien persuadé qu'à cet égard tu gardes le silence, car tes ouvrages parlent assez haut, puisqu'on veut t'imiter, malgré la vieille routine à laquelle on était accoutumé, ce qui est beaucoup. Continue, mon bon ami, à pousser ces Zoïles à bout, en leur prouvant que les arts n'ont point de limites. A propos, comme on m'avait dit ces jours derniers que Mme Guérin partait dans peu pour Paris, je suis allé la voir et nous avons parlé de toi ; tu peux bien t'imaginer que cet entretien m'a été très agréable, elle pourra te dire qu'elle m'a vu aussi bien portant qu'on peut l'être à mon âge et, Dieu merci, ta bonne mère se porte aussi assez bien ; tes sœurs et tout ce qui s'ensuit n'ont pas lieu de se plaindre, ainsi c'est une fête pour nous tous quand nous recevons de tes nouvelles. Je me hâte de t'écrire pour que cette lettre te parvienne avant ton départ, afin que tu puisses encore nous écrire de Paris, et lorsque tu seras arrivé au lieu où tu comptes aller, ne manque pas de nous parler de toi : c'est tout ce qui nous intéresse et contribue à nous faire supporter ton absence. Nous t'embrassons bien tendrement, en te recommandant de prendre quelques moments de repos dans le cours de ton voyage, en t'arrêtant, fût-ce pour une couple de jours, dans quelque ville marquante.

Encore une fois nous t'embrassons, en t'engageant à te ménager.

Ch.

[Lettre d'Isabelle.]

Enfin, après nous être bien tourmentés de ce que Frédéric n'écrivait pas, qu'aucune lettre n'arrivait, nous en avons reçu une hier, avec quels cris de joie, tu le comprends facilement, sachant combien nous t'aimons. Oh ! mon chéri, en vérité tes lettres animent toute la maison : papa est content, maman est plus calme, nous autres plus gaies; de là la bonne humeur et la joie, choses assez rares chez nous

Ainsi tu vas voyager ! Cela te prendra autant de temps et de lieues qu'il en faudrait pour venir chez nous ; mais nous sommes plus loin, quoique plus près de toi toujours. Notre pensée sans cesse est occupée de l'idée de te revoir, ou tout au moins que tu puisses te rencontrer quelque part avec nos parents, car, en vérité, ce serait pour eux le vrai bonheur ! Rien n'est impossible en ce monde, cela pourrait aussi arriver, mais quand ? J'ai lu la réponse de Kallert à la critique de Rellstab ; elle m'a plu énormément. Il a décrit ta vie depuis ton enfance,

(1) Il est question d'une lettre imprimée dans le recueil périodique berlinois *Iris im Gebiet der Tonkunst* (1834, vol. V, n° 5), et signée du nom de Chopin. Cette lettre, écrite en un allemand détestable, et des plus arrogantes en sa forme, devait être, soi-disant, la réponse de Chopin à une critique très défavorable de *Rellstab*, rédacteur et éditeur de l'*Iris*. Dans cette critique, Rellstab refusait aux œuvres de Chopin toute valeur artistique. Quoique Chopin n'ait pas nié publiquement l'authenticité de cette lettre, on peut cependant affirmer, avec la plus entière certitude, que cette lettre fut l'œuvre d'un mauvais plaisant resté inconnu, et qu'elle fut envoyée à la rédaction de l'*Iris* à l'insu de Chopin. On trouve cette lettre dans Niecks (I, 279).



comme s'il connaissait mieux que toi toutes tes relations; il n'a en rien menti; il loue beaucoup ton caractère (il a raison), attribuant ton talent à ton éducation morale et intellectuelle; ton talent, etc. Enfin, il ajoute en post-scriptum qu'il a lu ta réponse dans l'*Iris*, et il affirme qu'elle n'a pas été écrite par toi; dans le cas contraire, il regretterait, non d'avoir pris ta défense, mais d'avoir donné si bonne opinion de ton caractère. Je suis heureuse que les Allemands jugent les talents d'après ce point de vue, je vois en tout du progrès; il paraît que ce Kallert est un homme universellement instruit, il te comprend et comprend l'esprit du siècle. Si tu n'as pas lu cet article, tâche de te le procurer, il en vaut la peine. Mais pourquoi te parler de celui-là, quand tu en as tant d'autres à lire, que nous autres nous ne pourrions nous procurer! Pour moi, j'étudie constamment tes compositions. J'ai joué le duo avec violoncelle, il nous a plu; nous l'avons joué avec Herman, celui que tu te rappelles peut-être avoir rencontré chez les Moriolles, et que Now[akowski] nous avait amené; il était content que ce fût ta composition; pour cela, il l'a apprise et nous l'avons essayée. Nous nous accorderons une fois encore un bal pareil, et, quoique ce ne soit qu'une maladroite imitation de ce que cela devrait être, nous nous en réjouissons. Par exemple, personne n'écoute, seulement nous, qui t'aimons; car ce n'est pour personne, ou plutôt ce n'est pas pour me produire que j'étudie tes compositions, mais bien parce que tu es mon frère et que personne ne répond à mon âme autant que toi. J'étudie maintenant les *Variations* de Ludovic (1) pour Mlle Horsford, elles me plaisent beaucoup. Tu ne croirais pas, mon cher, comme c'est drôle pour nous d'acheter tes compositions, ou plutôt de les demander au magasin. Louise a les trois autres Nocturnes, ils sont superbes, merveilleux! A propos! ton portrait en taille-douce se vend ici 10 florins. Hier on a vacciné le petit Henri. Aujourd'hui Louise doit t'envoyer une carte; si cependant elle ne le faisait pas, sois tranquille; maman a été hier chez elle, elle se porte bien, ainsi que son mari et le petit; naturellement elle pourrait n'avoir pas le temps d'écrire, d'autant plus qu'ils ne caressent pas peu le bébé.

Les Lewocki sont en bonne santé; ils font des compliments à M. Etienne, et nous aussi. Ils envoient des salutations aux Puzyna.

LETTRE IX

[Du père,]

[7 septembre 1834.]

MON CHER ENFANT,

Ta lettre du 20 août nous est parvenue, et nous l'avons lue avec le plaisir que nous éprouvons chaque fois que tu donnes de tes nouvelles, car qu'avons-nous de plus agréable, ta tendre mère et moi, que de vous voir prospérer et mériter l'estime des gens de bien? Te voilà donc dans tes meubles, un peu avec luxe, à ce

(1) Variations brillantes pour le piano sur le rondeau favori de *Ludovic* de Hérold : « Je vends des scapulaires », en *si bémol majeur*, op. 12; dédié à Mlle Emma Horsford.



qu'il paraît, mais je conçois bien que tu n'as pu faire autrement, puisque tu as des leçons chez toi et qu'à présent, comme en tout temps, on juge par l'apparence. Cependant, mon ami, rien de trop; tâche plutôt de profiter des offres des trois banquiers dont tu parles, je vois par là qu'ils te veulent du bien. Je suis bien aise que Jas soit avec toi : je l'ai toujours aimé, c'est un brave garçon, sa conduite le prouve assez, puisque, malgré les circonstances, il est parvenu à se faire un état honorable ; je le remercie d'avoir pensé à nous au milieu des agréments de la soirée que tu as eue chez toi. J'ai lu les vers qu'on t'a donnés et l'analyse de ta valse, et moi qui ne me mêle pas de faire de vers, pas même d'y essayer, il m'est venu dans l'idée de dire :

« Dans l'âge des plaisirs si le sort te sourit,
Apprécie ses faveurs et crains son inconstance;
Loin d'en être aveuglé, que toujours ton esprit,
En modérant tes goûts, écarte l'indigence. »

Puisqu'il semble que tu resteras encore quelque temps dans l'étranger, je te dirai, mon enfant, qu'il y a dû avoir dans les gazettes de France en date du 11 juin que tout Polonais ait à demander une prolongation de son passeport. Comme tu es parti avant les troubles et que tu n'y as eu aucune part, tu me ferais plaisir de prendre des renseignements à ce sujet, ce qu'il t'est facile de faire à l'ambassade. Je t'avoue que je ne désirerais pas que, par négligence, tu te trouvasses mis au nombre des réfugiés. Ne néglige pas cela, je t'en prie, et marque-moi ce qu'il en résultera; il t'est facile de faire cette démarche, étant connu comme tu l'es. Quant à Michel [Skarbek], il s'est conduit d'une manière indigne envers sa famille et envers nous. Il ne mérite aucun regret. Il a par testament légué tout à un jeune vaurien, sans parler de sa pauvre sœur, ni de nous qui lui avons fait tant de bien, qui lui avons prêté tout ce que nous avons pu. Frédéric [Skarbek] est très affligé de ce coup et sent notre embarras. Il est vrai que, toutes les dettes payées, si elles ne sont pas contestées, il restera peu de chose au monstre qui a su s'insinuer dans l'esprit d'un homme qui, par sa mort, s'est rendu indigne de regrets. J'ai pris les mesures que j'ai cru nécessaire de prendre, je ne sais ce qui en résultera, mais il y aura toujours quelque perte, car je n'ai pas de documents pour tout ce que j'ai prêté. Cruelle leçon, qu'il ne faut, malheureusement, se fier à personne ! Ne crois pas, mon bon ami, que je m'en chagrine au point de faire tort à ma santé ; non, je désire la prolonger pour jouir plus longtemps du plaisir de voir mes enfants prospérer et recevoir les marques si douces de leur attachement. Je te dirai que, ces jours derniers, le grand-père de Lusia a été chez nous pour demander si tu n'avais pas parlé d'elle dans ta lettre, si elle pensait à revenir. Il m'a dit lui avoir écrit par une Française qui est partie d'ici pour aller chercher sa fille qui est à Paris, et que si le père le permettait elle pourrait bien profiter de l'occasion. Tâche de la voir et dis-nous en quelques mots dans ta lettre, pour en faire part au grand papa, qui semble aimer beaucoup sa petite-fille. M[lle] Marguerite a aussi été dernièrement chez nous. M. le docteur Lebrun vient de nous dire qu'il compte que son frère, qui a passé quelque temps en Italie pour se perfectionner dans la peinture, doit être bientôt à Paris, s'il n'y est pas déjà. Comme tu as beaucoup de connaissances avec les artistes distingués, si tu peux lui en procurer la connaissance, tu nous obligeras. Nous avons envoyé chez la mère de Hoffmann, ils sont partis pour la campagne, pas pour

longtemps. Il ferait très bien d'écrire à sa mère, qui n'a pas de lettre et qui est très inquiète, à ce qu'elle disait dernièrement; nous ne manquerons pas de lui faire savoir ce que tu nous mandes quand elle sera de retour. Nous t'embrassons de tout notre cœur.

Ch.

[Lettre de Louise.]

Le 7 septembre 1834.

Mon bien-aimé Fritz,

C'est une vraie joie de voir comme les gens t'aiment; qu'on m'en montre un autre comme toi, à ton âge! Pourvu que tu aies la santé, c'est tout ce qu'on peut te souhaiter, rien de plus. Ton idée est superbe de vouloir te rencontrer, l'année prochaine, avec nos parents : cela vaudrait vraiment la peine de leur faire ce plaisir, si c'est possible. Pierre Lebrun part pour Paris, peut-être y est-il déjà; il ira certainement chez toi, les Thomas lui ont envoyé ton adresse. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de te recommander la politesse, cependant ne néglige pas, non seulement de bien le recevoir car à cela tu es habitué, mais aussi de le mener où il voudra, etc. Du reste, tu comprends que je voudrais voir arriver de nouveau chez eux une lettre éclatante d éloges sur toi. Mme Mleczko est bien chagrinée, sa petite fille est morte; c'est une affreuse tristesse dans toute la famille. La petite est morte à Dresde, mais on a rapporté son corps ici. Oh! ce Monsieur Michel! Il a fini autrement que nous ne le supposions. Toute sa vie a été honnête, quoique bête; il semblait être notre ami, il paraît que c'était le contraire, à moins qu'on ne suppose de sa part une frénésie inexplicable. Il a écrit un testament le plus bête du monde, qui n'a ni rime ni raison, et je souffre de ce que tout le monde le sache, car il méritait une autre réputation. Dans son testament il lègue sa terre à un homme tout à fait inconnu, et pas un mot de ses frères et sœurs, de sa dette à papa, dette qui montait à plus de 20.000 florins. Papa s'est fort tourmenté, nous autres tous aussi, d'abord parce que cette fin a été si bête, ensuite pour cette ingratitude. Isabelle t'écrira tout cela en détail; on a stipulé des droits quant à son dû. Oh! jamais nous n'aurions supposé qu'il pût agir ainsi, lui qui, paraissait-il, était attaché à nous comme un enfant, il n'y a même pas pensé. Adieu, mon chéri, je t'embrasse sincèrement. Mon petit se porte bien. Que fait Méry? Il paraît qu'il se marie. Lewocki m'a dit que depuis très longtemps ils n'ont rien reçu de lui. Adieu, porte-toi bien.

Ta toute attachée,

L. J.

[Lettre d'Isabelle.]

Papa et Louise t'ont déjà écrit, et moi, profitant d'une place libre, quoique d'un format en désordre, j'écris à mon petit frère que j'aime plus que ma vie. Car, comment ne pas t'aimer, toi que tout le monde aime? Mais remarque que je ne t'aime pas parce que tout le monde t'aime, mais parce que tu es un homme, et tu sais que s'il y a beaucoup de gens sur la terre, il y a peu d'hommes véri-

tables. Je suis bien heureuse, en vérité, d'avoir un frère et une sœur comme les miens qui valent au moins quelque chose. Je regrette, toujours je regrette que tu ne connaisses pas maintenant Louise comme femme, remplissant ses fonctions d'épouse et de mère; ton attachement pour elle grandirait certainement, parce qu'il est difficile de la connaître et de ne pas l'aimer et apprécier son âme de jour en jour davantage. Mme L. a demandé si M. Fré. a reçu une lettre de Cracovie et une autre de Salzbrunn, et si Mlle Dumas vit encore, car nous pouvons en douter, vu que depuis quatre mois elle n'a pas donné signe de vie; « qu'elle s'adresse à MM. Malet frères, et nous apprenne au moins qu'elle a été chez eux ». Tels sont les mots que je reproduis fidèlement. Merci pour le cadeau qui est en route pour moi. Je te remercie beaucoup d'avoir pensé à ta sœur. Dès le mois prochain, mais je ne sais encore quel jour, je me transporterai à la rue Elektoralna, loin de nos parents...

LETTRE X

[Du père.]

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin,

Paris,

Chaussée d'Antin, n° 5.

(Estampilles « Varsovie, 24, 11 », « Berlin, 27, 11 » et [Paris] « 4 déc. 1834 ».)

MON CHER ENFANT,

Je ne sais que penser sur ton compte. Voilà plus de quinze jours écoulés depuis que nous aurions dû, comme à l'ordinaire, recevoir ta lettre, et nous sommes dans la plus grande inquiétude, d'autant plus que tu ne nous as fait mention d'aucun petit voyage ou autre obstacle qui pût empêcher ta régularité ordinaire à nous écrire. Pense, mon bon ami, combien ta mère et moi nous sommes maintenant isolés : tes sœurs sont établies ; bien que dans la même ville, elles ne sont plus avec nous, quoique nous les voyions presque chaque jour ; il y a un grand vide dans la maison. Or, tu peux te figurer combien nous pensons à toi et combien les nouvelles de ta santé nous intéressent. Je t'avouerai que tant que je n'aurai pas reçu de lettre, je ne cesserai d'être très inquiet. Je t'en conjure, mon cher enfant, ne nous laisse pas languir, c'est trop pénible à notre âge et pour des cœurs qui t'aiment tendrement. Si parfois tu n'as pas le temps de mettre la main à la plume, tu as un bon ami (1) près de toi, charge-le d'écrire et signe seulement la lettre; et quelque chose qui puisse t'arriver, quelque perte que tu puisses faire, ne nous cache rien, car ton silence nous ôte toute tranquillité. Nous avons bien pensé à toi le jour de la noce d'Isabelle ; combien nous avons désiré de te voir avec nous! Nous nous attendions précisément à recevoir ta lettre ce jour-là,

(1) Le père de Chopin parle de Matuszynski dont il fait mention dans le post-scriptum en l'appelant « Jasio ».



car c'était précisément le jour et l'espace de temps nécessaire en réponse de notre dernière lettre. Depuis ce moment nous attendions chaque courrier avec impatience, mais en vain. Je finis et t'embrasse de tout mon cœur, ta mère te presse contre son sein.

CH.

Je rencontrai hier Ledoux, il te fait bien des compliments. A propos, j'embrasse Jasio, dis-lui mille belles choses de ma part ; ne le ménage pas : qu'il écrive si tu n'as pas le temps, je crois qu'il se chargera avec plaisir de cette occupation ; et si, par malheur, quelque maladie était cause de ton silence, je le conjure de ne pas te quitter un instant. Bien des compliments aussi à Hoffmann, ton bon voisin.

LETTRE XI

[Du père.]

Varsovie, ce 9 février 1835.

J'ai différé de t'écrire, mon cher enfant, parce que je savais que Barcinski t'avait donné de nos nouvelles. Ta dernière lettre que nous avons lue en famille il y a huit jours, car il faut que tu saches que les fêtes et dimanches nous sommes tous réunis, ta dernière lettre, dis-je, nous a fait un plaisir que tu peux aisément te figurer, sachant combien nous t'aimons. Le petit fragment de journal que tu nous as envoyé est très flatteur, et nous avons assez d'amour-propre pour croire qu'il n'y a rien d'exagéré, ce qui doit te faire espérer que s'il t'arrive de donner un concert, il sera très nombreux. J'ai grande obligation à ton bon ami, que j'aime et estime beaucoup, de ce qu'il te retient quelquefois le soir chez toi, après avoir travaillé ; c'est du moins un moment de repos pour toi. Mais je vois par ta lettre que tu te plains de tes éditeurs ; je te connais, ils profitent de ta bonne foi, ils savent que tu ne sais rien refuser, et quand ils t'ont surpris ta parole, ils te tourmentent, car ils y trouvent bien leur compte en achetant les ouvrages à un prix très modique, car tu n'es pas assez tenace pour marchander. Je crois que le meilleur moyen de n'être pas à leur discrétion est de ne faire aucun accord avant d'avoir ton manuscrit tout corrigé et mis au net, de leur en jouer des fragments pour exciter leur avarice, d'autant plus qu'ils craindront que tu ne fasses passer tes ouvrages à Leipzig, où on les demande, à ce que m'a dit ton compère qui t'a écrit à ce sujet, et il paraît que les Allemands goûtent tes compositions ; à dire le vrai, tu es le seul qui leur donne du nouveau et de la besogne. En voilà assez sur ce sujet, si ce n'est que je suis vraiment surpris de ton extase de ce que je joue du violon et que ton *bobo* de neveu bat la mesure ; sais-tu bien que c'est un nouvel air de l'ancien temps, le même que je te jouais de la flûte que tu m'as gâtée quand je te la donnai pour joujou ? Mais passons cela ; comment vont tes affaires ? As-tu toujours beaucoup de sangsues ? Je crois que tu n'en manques pas, mais souviens-toi de mon refrain, *une poire pour la soif*, et il me semble que pour te mettre en état de refuser, tu ferais très bien de déposer tous les mois quelque chose de tes épargnes chez M. Eichthal, ces braves gens, dont tu nous dis tant



de bien ; insensiblement tu te ferais un petit fonds et te trouverais dans le cas de refuser, n'ayant rien sur toi ; c'est le seul moyen que tu aies, et si tu n'en profites pas, mon cher enfant, tu vivras au jour le jour, et l'on n'est pas toujours jeune. A propos : j'ai vu Dlugosz, nous avons parlé de son instrument (1), qu'en penses tu ? Y a-t-il quelque chose de pareil chez les facteurs de pianos à Paris? Dis-moi ce que tu en penses, car tu es le seul qui le connaisses bien et qui saches en tirer parti ; ce serait la moindre chose d'en commander un et de te l'expédier pendant la belle saison. Barcinski a des correspondants à Dantzig et à Hambourg, — ceux-là au Havre et de là à Paris. Cette idée m'est venue et à Nowakowski. La nouveauté plaît, mais il faut qu'elle soit avantageuse.

Je craindrais seulement que cela ne t'attirât trop de curieux et ne te prenne trop de temps. — Pour te parler de nous, je te dirai, mon bon ami, que grâce à Dieu nous nous portons assez bien pour notre âge. J'ai encore quelques *bambins* chez moi qui souvent m'impatientent, mais que faire ? Il faut vivre et travailler, c'est la destinée de l'homme, et celui qui n'a pas eu occasion de mettre de côté dans sa jeunesse est libre de tout reproche et pousse la brouette. – Heureux encore quand il a des enfants comme nous en avons et qu'il s'en réjouit. Je ne sais encore comment nous passerons les vacances, je t'en parlerai plus tard ; en attendant, je t'embrasse de tout mon cœur, ta bonne mère en fait autant. Dis à ton bon ami que je lui sais gré de son bon souvenir et de la peine qu'il s'est donnée de mettre la main à la plume. L'histoire de la tabatière ne nous a pas surpris, non plus qu'Elsner, auquel nous l'avons racontée ; l'original est trop connu, il tient de son pays, c'est-à-dire il ne tient à rien, excepté à l'argent.

L'anecdote de Caen nous a fort amusés, elle est très ingénieusement racontée. Tu ne nous parles plus des Moriolles, les as-tu perdus de vue ? Ce n'est pas bien de ta part, ils te voulaient du bien.

[Lettre de Louise.]

MON BIEN-AIMÉ FRITZ,

Tu as pu remarquer d'après la lettre de papa qu'il se porte bien et est de bonne humeur ; il lui suffit de penser à toi pour que son front s'éclaircisse au milieu de ses ennuis avec les enfants, car il y en a des bambins, grâce à Dieu ! mais leur société continuelle, leur paresse, leurs farces (et ils en font assez), ne peuvent toujours amuser nos parents. Au moins ils se portent bien, et je crois que tu ne les trouverais pas changés.

Je t'avouerai franchement que tu as un peu irrité l'amour-propre de papa en t'étonnant qu'il joue du violon : cela perce même dans son post-scriptum, car non seulement il nous a ordonné de te faire ce reproche, mais lui-même n'a pu s'empêcher de t'exprimer sa rancune. Nous rions parfois à notre aise, quoique rarement. Je voudrais que tu fusses témoin d'un de ces concerts dont la palme,

(1) L'instrument dont parle le père de Chopin était un piano éolien, sur lequel Chopin improvisa publiquement à Varsovie, en 1825. Cet instrument fabriqué par le maître menuisier Dlugosz était un composé de piano et de éolomélodicum. L'éolomélodicum construit par Brunner, mécanicien de Varsovie, d'après l'invention du professeur Hoffmann, se rapprochait des orgues par sa forme. (Niecks; I, 53.)



au piano, revient à Zywny, qui improvise souvent des sauteuses ; papa tient le premier violon, Bar[cinski], le second ; la grand'mère chantonne, et le petit, battant la mesure avec la main et la tête, accompagne le Malborough une tierce plus bas. A propos ! Valentin est marié ; ils ont déjà un enfant, et nous autres nous en avons d'autant plus qu'il y a d'années que son frère l'a devancé dans cette carrière

Les vieux se tiennent toujours bien avec leurs cocardes.

La critique était superbe, on voit comme on t'achète, puisque nous recevons même ici tes éditions de Leipzig. Ta mazurka, celle dont la troisième partie fait *bam, boum, boum* (1) (*N. B.* Il me semble qu'elle fait fureur ici, surtout quand elle est exécutée au théâtre des Variétés par tout l'orchestre), a été jouée toute une soirée au bal des Zamoyski, et Bar[cinski], qui l'y a entendue de ses propres oreilles, dit qu'ils en étaient extrêmement satisfaits pour la danse. Que dis-tu de te voir ainsi profané, car, à proprement parler, c'est plutôt une mazurka pour l'oreille que pour la danse. Tymowski, qui était au bal des Zamoyski, l'a prise de l'orchestre, parce que beaucoup de dames voulaient l'avoir, et l'a donnée à Klukowski pour qu'il la réimprime, et maintenant on peut l'entendre partout, c'est la favorite du jour.

Que diras-tu quand tu sauras qu'à une soirée chez les Lebrun j'ai dû aussi te profaner? On m'a demandé si je ne jouais pas ta parfaite mazurka, et, près de toi en pensée, te voyant hocher la tête de mécontentement (car il me semble que tu as dû l'écrire pour l'audition), je l'ai jouée pour la danse, à la grande joie des danseurs. Dis-moi, mon cher, si tu l'as écrite dans l'idée de la danse ; nous t'avons peut-être mal compris, c'est celle que tu as envoyée pendant le séjour de Méry ici. Que fait-il ? Salue-le de notre part. Ne pense pas que nous dansions chez nous. nous n'avons pas le cœur à cela ; nous sommes parfois en soirée chez des connaissances, plutôt pour les convenances et pour les relations avec les gens que pour nous amuser. Chez M. et Mme Frédéric il y a des jeudis dansants ; nous y avons été une fois, nous nous disposons à y aller encore jeudi prochain ; quel festin ! Je voudrais savoir dans quelle catégorie de soirées tu rangerais celles-là, toi ! M. Fred. est toujours le même, il aime à lire tes lettres ou à les entendre lire, t'appelant « l'heureux ». Weltz (2) se marie avec Mlle Chelmicka, dont le père demeure encore plus loin que le Constantin de Lucie. C'est une jeune et jolie demoiselle ; le mariage aura lieu le 18 de ce mois, juste le jour où notre gamin finira ses dix-huit mois. Je crois bien que Matuszynski détruira sa chaumière allemande ; je m'étonne qu'il ait pu croire qu'avec ces matériaux on pouvait construire un bâtiment solide. J'ai revu Niesies [?] après quatre années, il est toujours le même ; il a demandé après toi. Il a encore moins de cheveux qu'auparavant, son visage ne ressemble plus à un visage, car il déborde de graisse ; sa fiancée étant morte, il ne s'est pas marié, et il est toujours le même, souriant de temps à autre. C'est pourtant un bon garçon ; il est difficile de lui reprocher ce dont il n'est pas fautif : qu'il souffre parfois du cœur ; tu sais qu'il en a toujours souffert.

Dzialo m'a parlé de toi, il est toujours aimable ; je pense que les jeunes gens comme il faut ne manquent pas à Varsovie. Chaque fois que dans différentes

(1) Je suppose que c'est la mazurka en *si bémol majeur*, op. 17, n° 1.
(2) Charles Weltz, frère utérin de Titus Wojciechowski.

occurrences je pense à toi, toujours je me fâche que nous ne puissions parler ensemble que de cette manière. Je ne sais, mais il me semble que ce sera plus qu'une folle joie, qu'une fureur de démence quand nous nous reverrons un jour.

Pourvu que nous vivions assez longtemps pour y arriver! Je dirai tout à Lucie quand je la verrai; nous nous voyons rarement parce que nous demeurons loin l'une de l'autre, mais je voudrais la voir plus souvent, c'est une si bonne créature!

Et que dit Madame notre petite mère à ces présents que tu as envoyés? La bague de maman est charmante; on a expliqué que le brillant du milieu, c'est toi, et ceux des côtés c'est nous deux. A propos! tu n'as sans doute pas encore invité M. Pierre à dîner, car tu ne nous en as rien écrit, et la pensée en était belle pourtant.

En ce moment jouent au whist chez nous: papa, Zyw[ny], Bar[cinski] et Iedrzeïewicz. Fais nos compliments à Mat[uszynski]; qu'il se souvienne de profiter du temps et des circonstances, afin de se distinguer, à son retour, des gâcheurs de son métier. Je n'écris plus sur l'autre côté de la feuille, pour ne pas prendre le papier d'Isabelle (1). Porte-toi bien et sois heureux! Mon mari t'embrasse de tout son cœur.

LETTRE XII

[Du père de Chopin, écrite moitié en polonais, moitié en français.]

Le 14 septembre [1835] (2).

CHER ENFANT,

Nous sommes arrivés ici à 6 heures et nous y passerons la nuit, parce que le relai suivant est double, et il fera noir comme dans un four; le chemin aussi est mauvais, à ce qu'on dit, et comme il pleut, tout est noir. Nous ne voulons pas exposer notre vie. Nous sommes calmés, et les larmes de la séparation ont été séchées par l'espoir que nous nous reverrons encore. Nous sommes tranquilles parce que tu es aimé et que tu as des amis. Nous apprendrons avec plaisir, par ta lettre que nous attendons de Leipzig, comment tu as passé le temps après notre séparation. — Adieu, nous t'embrassons de tout notre cœur. Présente bien nos respects à M le comte, à Mme la comtesse (3) et à toute leur aimable famille, en y joignant nos sincères remerciements.

CH.

(1) La seconde partie, renfermant la lettre d'Isabelle, est découpée.
(2) Cette lettre ne porte pas de date; d'après son contenu, on peut supposer qu'elle fut écrite après la séparation de Chopin d'avec ses parents à Carlsbad, par conséquent en 1835.
(3) Le comte et la comtesse Wodzinski.

Ta mère te charge de demander pardon à Mme la comtesse de ce qu'elle n'a pas pu prendre congé et la remercier (1). Elle te recommande aussi d'être tranquille et de penser à toi. Peut-être recevras-tu de nos nouvelles de Breslau, poste restante à Dresde.

LETTRE XIII

[Du père.]

Varsovie, ce 15 décembre 1835.

MON CHER ENFANT,

La lettre du 2 novembre, finie le 19, nous est parvenue et nous a trouvés tous en bonne santé. Le petit voyage que nous avons fait nous était nécessaire; tes sœurs et leurs maris regrettent beaucoup de n'avoir pu être de la partie pour partager la joie et les agréments qu'elle nous a procurés après une si longue absence. Chacun, ici, admire l'attention que tu as eue de nous causer une agréable surprise en venant nous joindre à Carlsbad, lieu que nous n'oublierons jamais, car en prononçant ce nom, combien de souvenirs agréables ! Nous sommes bien aises que tu aies repris tes occupations, que tu te sois procuré le moyen d'avoir une chambre plus chaude ; car, malgré l'envie de travailler, on y est peu dispos quand le froid engourdit les doigts. J'approuve beaucoup ta résolution de rester chez toi plus que les années précédentes, mais je ne suis pas d'avis que tu te retires entièrement. Les soirées, quand elles ne sont pas trop longues, sont pour toi un vrai délassement, nécessaire pour vivifier ton talent, de donner même de nouvelles idées. Je n'approuve pas moins l'intention que tu as d'épargner quelque chose et de mieux choisir ceux à qui tu peux donner quelques secours. J'ai été peiné en apprenant comment on t'a payé de ton bon cœur ; en voyant l'original, je ne m'y serais guère attendu, il faut qu'il ait lu J.-J. Rousseau pour y avoir puisé des leçons d'ingratitude. Mais enfin le bien est toujours fait, tu as mis du pain entre les mains d'un homme, c'est une consolation. Il venait assez souvent nous voir, mais depuis près de trois semaines nous ne le voyons plus ; peut-être que quelqu'un de ses semblables lui a marqué que tu es informé de son indigne conduite. C'est toujours une leçon. Tu me parles d'Antos [Wodzinski] ; puisse le séjour de Paris ne pas lui être nuisible ! je crains qu'il ne sache pas modérer sa dépense, ainsi ne lui laisse pas entrevoir que tu peux lui prêter quelque argent, ce ne serait pas une marque d'amitié, il faut qu'il pense à vivre avec économie ; les sources les plus abondantes tarissent. A ce que je vois par tes lettres, le séjour de Dresde t'a été agréable, puisque tu te proposes d'y aller l'année prochaine ; mais il faudrait faire en sorte que ce voyage n'absorbât

(1) De ce qui précède il résulte que les Wodzinski, ou tout au moins Mme Wodzinska étaient à Carlsbad, car il est impossible d'admettre que les parents de Chopin aient effectué leur voyage de Carlsbad à Varsovie par Dresde. En comparant le sujet de la lettre précédente avec la lettre de Chopin, écrite en Angleterre, on peut supposer que, de Carlsbad, Chopin se dirigea vers Tetschen avec ses parents, où ils reçurent pendant quelques jours l'hospitalité du comte de Thun ; après quoi les parents partirent pour Varsovie en passant par Breslau, tandis que Chopin se rendait à Dresde.

pas le fruit de ton travail, péniblement amassé pendant l hiver. Une tournée musicale pourrait, je crois, couvrir les frais de route, d'autant plus que comme en Allemagne on s'occupe de tes ouvrages, chacun serait curieux de t'entendre. Nous reviendrons à ce projet dans la suite. Tu as très bien fait d'introduire Lipinski partout où tu as pu. M Teichmann (1) est parti d'ici pour Paris, il a quitté ses leçons. C'est un grand sacrifice dans cette saison, qui est vraiment une moisson pour lui, et cela par amour pour son art. Je lui ai donné quelques mots qu il a dû te remettre, car je présume qu'il t'aura déjà vu quand tu recevras cette lettre. Comme sa partie est tout autre que la tienne, il est à présumer qu'il ne t'incommodera pas ; je doute même que tu aies besoin de l'introduire quelque part, son talent lui ouvrira le chemin, sans cela je ne t'aurais pas écrit, car je ne veux pas te faire d'embarras, ni te faire perdre un temps que tu as déjà destiné à d'autres choses. Tu ne chantes pas, ainsi il n'apprendra rien de toi, quoiqu il ait le don de chanter tout ce qu'il entend, à ce qu'on dit, car je ne le connais pas assez pour t'en assurer. Nous passons comme à l'ordinaire nos fêtes et dimanches réunis chez nous, tu n'es pas oublié et nous sommes bien aises que, selon ce que me marque Jos, ton voyage t'ait fait du bien en ce qui concerne ta santé, car pour ta poche elle en a souffert ; n'importe : tu peux y remédier, si tu veux, car tu le peux. Ta mère et moi nous t'embrassons bien tendrement.

Ch.

[Lettre d'Isabelle].

Mon cher Frédéric,

Dix heures du soir vont sonner ; c'est dimanche, et je t'écris un peu avant de m'en aller. Nous sommes bien portants, nous t'aimons toujours et je suis reconnaissante pour Jeannot. Pour ce qui est des chaînes, nous ne nous sommes pas compris. Je n'en veux pas une de Carlsbad, mais bien une comme celles que tu as envoyées à mon mari, ce dont il t'est aussi bien reconnaissant ; un de ses collègues en veut absolument une pareille. Embrasse-moi. Mon mari est aujourd'hui à la noce de son ami, il ne sait donc pas que je t'écris. Porte-toi bien, et aime-nous comme nous t'aimons. Quand l'occasion s'en présentera, tu recevras notre ouvrage terminé ; je regrette que cela ne puisse être aujourd'hui.

Isabelle.

[La suite est de Louise].

Si c'était un ouvrage comme le tien, mon bien-aimé, cela en vaudrait la peine, car les éloges en résonneraient aux oreilles ; mais pour le nôtre nous attendons que quelqu'un lance sa critique. Peu importe, pourvu qu'on puisse en profiter ; nous voudrions que ce fût écrit avec profit, car cela a été l'unique but de notre travail. Tu ne le liras pas, nous le savons bien, mais si seulement tu le prends en main, tu le comprendras mieux que nous quand nous essayons de déchiffrer une

(1) Antoine Teichmann, ténor, compositeur et violoncelliste ; il fut depuis 1839 professeur de chant à l'Etablissement d'éducation des filles à Varsovie.



de tes compositions que nous ne connaissons pas encore. Et pourtant comme c'est agréable de regarder ces notes qui renferment une des âmes les plus chères à tes parents. A vrai dire, ce n'est pas seulement pour ta famille, mais il y a encore d'autres personnes que nous qui t'aiment, je vais t'en donner la preuve avec le frère de Brykczynski ; ce n'est pas une dame, et pourtant il est tellement enchanté de ta personne qu'il a fait magnifiquement relier en un seul cahier toutes tes compositions parues jusqu'à présent ; sur la première page se trouve ton portrait, et en regard, sur une feuille, le sonnet d'Ulrych qui te fut dédié. Brykczynski nous a fait beaucoup prier par une de ses connaissances en pension chez nos parents, de lui accorder un autographe quelconque de toi, qu'il veut joindre dans le cahier, comme souvenir. Quoique nous sachions que nous ne devions rien faire de tel à ton insu, parce que tu n'aimes pas cela, cependant nous avons énormément d'obligations à ce bon cœur, et j'ai décidé moi-même de lui donner un de tes morceaux, mais quelque chose de bon ; mon choix est tombé sur une chanson, *le Petit Cheval*, que je copie pour moi, afin de ne pas me priver, ainsi que les miens, de ce cher souvenir. Si tu pouvais, en ce moment, me répondre que cela ne te fâche pas, comme ce serait beau ! mais je crains que tu ne t'irrites un jour contre ce cœur qui t'aime plus que sa vie et qui sait t'apprécier. Quand j'ai dit à Mme Linde que peut-être l'année prochaine tu viendrais à Dresde, elle m'a répondu : « Oui, si certaines personnes y sont. Oh ! Marie Wodzinska a attrapé son cœur, mais vous, Madame, et moi, qui l'avons connu.... » puis suit la répétition de tout ce qu'elle nous raconte, chaque fois que nous la voyons, du concert et de Chodkiewicz : « Mon Dieu ! il mangeait des épinards quand je l'ai fait appeler ; mes pauvres chevaux attendaient, et il ne venait pas..... c'est qu'aussi Mme W[odzinska] l'accaparait comme elle pouvait, elle le faisait asseoir toujours entre elle et Marie ; cette jeune personne, qui est extrêmement bien, le gênait..... »

LETTRE XIV

[Du père.]

Varsovie, ce 9 janvier 1836.

MON CHER ENFANT, MON BON AMI,

Jamais lettre n'a été plus désirée, attendue avec plus d'impatience que celle que nous venons de recevoir ! En voici la raison : depuis plus de trois semaines le bruit courait ici que tu étais dangereusement malade ; chacun nous demandait si nous avions de tes nouvelles, sans que nous sachions ce que cela voulait dire. Enfin cette fatale nouvelle nous fut par hasard connue avant les fêtes, tu peux te figurer notre situation, notre inquiétude mortelle. Mme Zavadzka, qui avait reçu des lettres de Paris très récemment, chercha à nous rassurer en nous citant encore une autre lettre où on disait que tu avais donné une soirée musicale pour M. Lipinski, que Mme Mickiewicz s'y était trouvée ; et la bonne Mme Fontana vint nous dire que son fils lui avait écrit en date du 12 décembre, en parlant beaucoup de toi. Tout cela pouvait à peine nous tranquilliser, lorsque lundi dernier ton véritable ami, le bon Zielinski



(Jan), ayant lu dans le *Journal des Débats* en date du 24 que tu devais improviser dans une soirée, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 3, accourut chez Iedrzeïewicz pour leur en faire part. Un heureux hasard voulut que je m'y trouvasse; nous courûmes aussitôt chez *Louise* et je lus cet article de mes propres yeux. Il n'en fallait pas davantage pour rassurer bien des personnes, mais le cœur des tiens doutait encore... et malheureusement le terme où ta lettre nous vient ordinairement commençait à passer; nos inquiétudes n'en devenaient que plus accablantes. Enfin nous voilà revenus de nos craintes, tu te portes bien, tout est oublié. C'est dommage que dans ta lettre précédente tu ne nous aies pas parlé de ta maladie, nous aurions attribué tous ces bruits à une autre date. Quel bonheur que la Providence t'ait fait rencontrer ces deux anges tutélaires qui t'ont prodigué tant de soins et qui s'informent, à ce que tu dis, si souvent de ta santé. Je sais que tu n'aimes pas à écrire; cependant, mon cher enfant, un mot de ta main leur serait, je crois, bien agréable. Je vois par ta lettre que tu es très occupé, tant par tes leçons que par la composition, mais je vois à regret que tu prends peu de repos; ces longues soirées, quoique indispensables, à ce que tu nous dis, ne peuvent que t'être nuisibles et surtout dans une saison où l'on peut se refroidir facilement. Je sais que ces grandes réunions te font faire de nouvelles connaissances très estimables, mais la santé? A ce que je remarque, Dresde t'est devenu un endroit très intéressant, qui semble t'y attirer. A ton âge on n'est pas toujours maître de soi, on peut éprouver des impressions qui ne s'effacent pas facilement. Mais qui peut t'empêcher le printemps prochain de faire une petite tournée *und riechen was du nicht gerochen hast* (1)? Il faut seulement économiser autant que possible, car je pourrais bien t'envoyer un compagnon de voyage à Berlin ou à Dresde, mais ce serait à tes frais. J'ai fait part de ce projet à ta tendre mère et pendant les vacances Barcin[ski], sa femme et moi nous irions la chercher. Que penses-tu de cela? C'est toujours un beau château en Espagne, diras-tu. N'importe, nous le bâtissons. Je crois que s'il est possible de le réaliser, tu ne pourras être plus soigné qu'en ayant ta mère avec toi. Cette séparation momentanée me deviendra supportable en en considérant le motif. Mais il faut de la santé et des fonds, et tu dois penser à l'une et aux autres, c'est le seul moyen de revoir Dresde et ce qu'il peut avoir d'intéressant pour toi, si tu n'en effaces pas l'impression. M. Wodzinski a été ici avant les fêtes, il est venn nous voir, mais ses fils n'étaient pas avec lui (2). A son empressement à demander de tes nouvelles, nous avons vu plus tard qu'il était informé du bruit qui courait, et sous prétexte d'attendre le courrier pour voir si tu ne parlerais pas d'Antos, il a différé de deux jours son départ. Je suis bien aise d'apprendre que tu es content d'Antos, que tu le trouves bien; son insouciance et sa distraction que je lui ai connues me faisaient peur, j'ai du plaisir à être rassuré là-dessus. Comme tu vois, mon

(1) Et respirer des parfums nouveaux pour toi.

(2) Pour bien comprendre ce qui précède, il ne faut pas oublier que cette lettre fut écrite à l'époque qui sépare le séjour de Chopin à Dresde, en 1835, et sa rencontre avec les Wodzinski en 1836, c'est à-dire au moment où Chopin était très occupé de Marie Wodzinska et pensait sérieusement à son mariage. On voit que le père de Chopin était favorablement disposé pour les projets de Frédéric, et qu'il désirait que sa mère, dont il parle comme d'un « compagnon de voyage », se rendît avec Frédéric à Dresde pour s'entendre définitivement avec la famille de Marie. Il en fut pourtant autrement. Chopin alla seul à Marienbad, pendant l'été de 1836; il y rencontra les Wodzinski, avec lesquels il se rendit à Dresde. Le lecteur apprendra les détails de la liaison du grand artiste avec Marie par la lecture du chapitre renfermant la correspondance de la famille Wodzinski avec Chopin.



cher enfant, ce qu'un retard de près de 15 jours nous a coûté, si tu ne peux pas écrire à cause du manque de temps, charges-en Jos, et mets seulement quelques mots ; plus tes lettres sont longues, plus elles nous font de plaisir, mais nous serons néanmoins contents du peu que tu écriras. Mme Linde ne cesse de parler de toi avec le plus grand enthousiasme, elle est fort de tes amies. Elle t'a écrit par M. Durand ; si tu as reçu sa lettre, tâche de lui faire un mot de réponse, soit à part, soit dans notre lettre. Il n'y a pas de peine qu'elle ne se soit donnée pour calmer nos inquiétudes. D'après ce que tu nous dis de la manière de voir et d'entendre de Teich[mann], il est à présumer qu'il doit être le premier, ainsi il pourrait bien lui prendre fantaisie de rester parmi vous plus longtemps qu'il eût été proposé. Vous y gagneriez sans doute, mais nous y perdrions. Que fait Wolfek (1) ? Ne trouve-t-il rien à apprendre ? Kalk[brenner] n'en fera-t-il pas un élève de l'ancienne école ? Il est fâcheux que Lipin[ski] n'ait pas ce qu'il faut pour plaire et qu'il ne réussisse pas. Les goûts sont différents.

[En post-scriptum :] Je finis, mon cher enfant, en t'embrassant de tout mon cœur ; notre santé, Dieu merci, est assez bonne. Ta tendre mère, qui te presse contre son cœur, rit de mon projet — mais toi qu'en penses-tu ? Encore une fois je t'embrasse.

CH.

[Ecrit au verso de la lettre précédente.]

A Jean [*Matuszynski*].

Je vous suis infiniment obligé, mon bon ami, des sentiments que vous conservez et de la peine que vous vous donnez de nous écrire sur ce qui concerne notre cher Frédéric. Si vous saviez combien nous avons souffert pendant plus de 15 jours, si vos occupations vous laissent un moment de libre et si Frédéric n'en a pas le temps, mettez la main à la plume, écrivez-nous et forcez-le de mettre quelques mots dans votre lettre, ce sera assez pour nous tranquilliser. Après les transes que nous avons éprouvées, tout retard nous inquiéterait, surtout dans cette saison où il est si facile de se refroidir. Je vous ai toute l'obligation possible de l'avoir forcé à une chaussure plus propre à cette saison que celle qu'il avait coutume de porter. Je voudrais bien aussi que vous puissiez gagner sur lui de faire moins de longues soirées; se coucher à deux heures est bon pour des automates, non pour ceux dont l'esprit travaille et qui pensent. Je conçois que Frédéric a des relations qu'il ne peut ni ne doit négliger, mais qu'il les cultive plus rarement. Je suis bien aise qu'il se soit procuré une cheminée qui lui donne un logement plus chaud, car il est bien désagréable de travailler avec des doigts engourdis. Vous verrez par la lettre à Frédéric que nous faisons des projets pour l'été prochain ; c'est toujours un rêve agréable, s'il ne se réalise pas. Mais vous sentez pourtant bien qu'il n'y a rien d'impossible avec de l'argent et de la santé, or il faut qu'il pense à l'un et à l'autre. Le séjour de Carlsbad a été si agréable, — pourquoi les suites s'en sont-elles fait sentir si désagréablement à Heidelberg ? Frédéric a besoin de voyager plus commodément, passer plusieurs nuits de suite ne lui vaut rien ; il vaut mieux, si dans la suite il entreprend un voyage, qu'il

(1) Edouard Wolff, pianiste et compositeur, né à Varsovie en 1816. Il habitait Paris depuis 1835 et y mourut en 1880.



soit plus longtemps en chemin et qu'il se donne plus de commodités, eu égard à sa santé, qui, sans être mauvaise, est cependant délicate : le moral l'emporte sur le physique, ainsi ce dernier doit être secondé par des soins. Dussiez-vous vous quereller, insistez sur ce que vous croirez nécessaire, et Frédéric a trop de raison pour ne pas se convaincre que vous n'aurez pas tort. Ce que vous me dites des nouveaux débarqués me surprend et je les plains d'avoir fait un si grand voyage pour ne trouver rien de supérieur à ce qu'ils ont déjà vu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

CH.

Je vous envoie critique pour critique, Frédéric connaît les auteurs.

LETTRE XV

[Du père.]

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin,

à Paris,
Chaussée d'Antin, n° 5,
Varsovie, le 9 mai 1836.

(Estampilles « Varsovie, 9, 5 »; « Berlin, 12, 5 » et [Paris] « 19 mai 1836 ».)

[Les vers suivants sont en polonais dans l'original.]

Tu imprimes, c'est vrai, mais là n'est pas l'affaire.
Nous restons trop longtemps sans nouvelles de toi.
As-tu bonne santé ? Dis-le vite à ta mère ;
Tous nous sommes inquiets, mais l'impatient c'est moi.
Romps enfin ton silence, écris-nous prestement,
Alors chacun saura ce que fait notre enfant.

En effet, mon cher enfant, voilà la septième semaine qui court et la lettre ne vient pas. Jamais depuis ton départ tu ne nous as fait attendre si longtemps, et malgré que je me figure que tu es très occupé, je ne puis m'empêcher d'être inquiet. On m'a dit, il est vrai, qu'on avait reçu ici des nouvelles, qu'il y avait eu chez toi un bénit aux fêtes de Pâques, mais il y a déjà plus d'un mois que ces fêtes sont passées, et point de lettre. Je suis loin de t'accuser de négligence, mais je n'en souffre que plus, car ces longues soirées, ce travail de la journée ne peuvent fortifier la santé, et le tempérament le plus robuste peut s'en ressentir. Ainsi mets-toi un moment à notre place ; avec l'attachemeni que tu as toujours eu pour nous, tu concevras aisément ce qui se passe en nous. On m'a dit que M. Steinkeller (1) doit arriver, je l'attends avec impatience, persuadé qu'il t'aura vu avant son départ et qu'il nous donnera des nouvelles assez récentes, car je sais

(1) Pierre-Antoine Steinkeller fut un des plus grands industriels de Pologne dans la première moitié du XIXe siècle. On lui doit, entre autres services importants, le projet et l'exécution du chemin de fer Varsovie-Vienne, les canaux pour l'écoulement des eaux, ainsi que le premier bateau à vapeur lancé sur la Vistule.

par Teichmann que tu le voyais à Paris. Je n'ai pas grande chose à te dire sur notre compte; nous menons une vie très uniforme et le seul agrément, bien doux pour nous, est d'être réunis tous les dimanches, et tu peux bien croire que nous parlons de toi. La santé de ta mère et la mienne sont passables, et nous n'avons, Dieu merci, aucune grande infirmité, cependant je m'aperçois de jour en jour que je suis moins capable de travailler, ma mémoire s'affaiblit sensiblement ainsi que ma vue. Je rencontrai dernièrement Elsner, il donne maintenant des leçons. Jav[ourek] a peu de santé, la gravelle le tourmente, ce qui fait qu'il perd toutes ses leçons,en outre sa femme est continuellement malade.Quand je regarde autour de moi, je suis encore content de notre sort, et comme le cœur conserve ses sentiments, ta mère et moi nous t'embrassons bien tendrement.

CH.

Mille choses de notre part à Jas ; les personnes qui lui tiennent de près se portent bien.

[Lettre de Louise.]

Ce 8 mai 1836.

Notre cher petit père t'a tourné des vers qui t'attendriront, j'en suis sûre. Je sens très bien qu'il t'est difficile d'être ponctuel, cependant tu ne croirais pas, mon Fred chéri, quelle sensation nous éprouvons quand... tu sais quoi ; je n'ose t'ennuyer en te répétant tant de fois dans nos lettres ce mot, à la lecture duquel souvent, comme en ce moment, tu pourrais faire la grimace ou, dans un mouvement de toute ta personne, pousser un : Ah ! qui serait plus impatient que sentimental. Ce ne serait pas *con fuoco*, ni même *con cuore*, et quoique *con anima* je préfère un soupir, à nous adressé dans une autre signification ; mon long caquetage t'ennuiera encore d'une autre manière. Mon chéri, dis-moi, que pourrait-il venir de chez nous, sinon l'ennui et le vide ?

Si tu pouvais rassembler, avec celle-ci, toutes les lettres que tu as reçues de nous, et en exprimer toute la substance, qu'y trouverais-tu, sinon que nous t'aimons plus que notre vie, que nous vivons de toi et que parfois nous t'ennuyons trop avec cet attachement ? Nous serions bien aises cependant de ne te laisser qu'une agréable impression, mais nous ne changerons pas, à moins que ne s'accomplisse un changement radical dans notre organisme, dans notre extérieur et dans toute notre vie. Mme Anatole Nakwaska se prépare à aller chez toi la semaine prochaine. Voilà encore notre envie excitée, et une envie sans espoir de réalisation, quoique nous soyons tous bien portants ; mais c'est le chemin de fer qui n'est pas prêt. En revanche, de même qu'aujourd'hui nous passons tous nos dimanches et jours de fête chez nos parents, de même aussi plus tard nous passerons un jour par mois chez M. Fritz. Je consentirais même à n'y passer qu'un seul jour de ma vie, à condition que celui-là arrive. On dit que l'espérance est le bonheur des imbéciles ; je me flatte d'être de ce nombre, mais je ne sais pourquoi il me semble que je ne pourrai jamais t'embrasser autrement qu'à l'aide de cet insupportable papier. Si tu voyais, mon cher, ce que sont devenus ces enfants, Casimir et Félix [Wodzinski], quels gars ce sont déjà ! L'un se marie et l'autre va atteindre sa maturité. Il ressemble énormément à..... Qu'est-ce que je dis ! J'oublie que tu les as vus. Quel homme Antoine doit être devenu ! Mme Wodzinska part aux eaux, ensuite elle reviendra ici. Brocki est mort ; Mme Frédéric



va très mal. Mme Linde est partie ces jours-ci, mais elle n'est pourtant pas encore hors de danger.

Vois ce que j'ai oublié de t'écrire dans ma dernière lettre, et pourtant Zielinski m'avait tant priée de te faire profiter de l'occasion qui se présentait d'envoyer par M. Steinkeller le malheureux archet qui rend si heureux ! *Nota bene*, ce ne sont pas les paroles de Zielinski, mais les miennes ; je m'en explique pour que ton grand adorateur ne soit pas soupçonné d'avoir pris en mauvaise part que tu n'aies pas, jusqu'à présent, exaucé une prière qui, en partie, fait le bonheur de son existence. Ce qui est différé n'est pas perdu, c'est vrai. Nous attendons Steinkeller d'un jour à l'autre, et l'archet peut-être avec lui ; ce sera pour ce pauvre Zielinski comme pour nous quand le facteur, dans un temps où nous attendons une lettre avec impatience, en apporte une adressée de Paris à un des pensionnaires, au lieu de l'être à papa, et lui dit : « Ah ! pardon, Monsieur, ce n'est pas pour vous. » Il me rappelait ton excellent laquais.

Le père de Lucie, qui ces jours-ci est venu voir nos parents, a beaucoup parlé de toi avec eux ; il se rappelait le temps agréable qu'il avait passé avec toi. Je lui ai seulement alors annoncé le mariage d'Albrecht ; Lucie croyait que son père ne le connaissait pas ; cette nouvelle lui a fait plaisir, c'était pour lui une nouveauté, quoique ce fût déjà vieux. Les nouvelles « Madame Bone est morte (1) » abondent chez nous ; et quand nous apprenons quelque chose de toi, nous nous réjouissons comme dans « Charles Minter à Varsovie ». Mleczko est venu chez nous l'autre jour ; il te fait embrasser cordialement et te prie d'accepter cela d'aussi bon cœur que c'est envoyé ; il se disait dans tes bonnes grâces ; « Avant de faire la cour à Ola, disait-il, tout allait tant bien que mal entre nous, mais dès que je fus marié, il cessa de m'aimer et se fâcha contre moi parce qu'il voulait Ola pour Titus. C'est justement pour cela que je l'aime toujours, et, comme maintenant il est difficile de changer les choses, qu'il accepte un sincère baiser d'ami, qu'il ne se fâche plus et nous aime tous les deux comme nous l'aimons. » Ola, sa mère et tous les autres, nous ont priés de t'embrasser de leur part. Ola étudie la musique chez Schwarzbach, lequel, pénétré de tes compositions, ne joue rien d'autre et commence à en nourrir ses élèves ; seulement il commence par des choses plus digestives, comme des mazourkas, des valses qui pourtant... mais assez là-dessus, car Isabelle doit aussi t'écrire. Mme Diller a écrit à maman. Quelle excellente personne ! On voit qu'elle ne fait aucune mention de ta santé, et, sans reproches, on ne lui a pas encore répondu, ce dont tu triomphes sans doute. Adieu, mon bien-aimé Fritz ; porte-toi bien, sois heureux et aimé ; aime-nous aussi, écris-nous et crois bien qu'il n'y a pas de créatures plus attachées à toi que nous.

L. I.

P.-S. — Mon mari t'embrasse et bébé te fait dire que Toto est sage. Note bien que pour le moment c'est aussi une nouvelle, car cela ne lui arrive pas souvent. Théophile Wiesiolowski vient d'entrer, il te fait aussi ses amitiés ; on ne voit plus Zywny parce qu'il a l'érysipèle à la jambe. Il se soigne lui-même. Naturellement il ne dépense pas grand'chose pour ses médecins, pourtant il va

(1) En Pologne, ces mots : « Madame Bone est morte », signifient une nouvelle qui est dans toutes les bouches.



déjà mieux. Il est couché sur son canapé, les jambes étendues ; l'une d'elles est malade, et il est content. Je suppose que dimanche prochain il sera là pour augmenter le nombre de nos partenaires au whist. Encore une fois adieu, je t'embrasse de toute mon âme.

[Lettre du père de Chopin.]

Isabelle devait prendre la plume, mais quelqu'un est survenu, ainsi je me suis chargé de sa part et de celle de son mari de t'embrasser. A propos, tu ne saurais croire combien de personnes me demandent ton opinion sur le concert de Lip[inski] ; les feuilles de Lemberg en parlent avec extase ; je n'ai pas divulgué ton opinion, mais s'il y a quelque chose de public, tu m'obligeras de m'en faire part. On nous parle aussi de Sigis[mond ?] et de sa vogue. Marque-nous aussi ce que tu comptes faire pendant la belle saison ; resteras-tu à Paris ? Quant à nous, il n'y a pas d'apparence que nous bougions de place, mais je n'oublierai pas Carlsbad. Beaucoup de personnes d'ici doivent y aller, entre autres Zawądzki ; mais elle, qui a été très malade pendant l'hiver à Obersaltzbrunn? — Ton concerto est déjà ici. Ern. m'a dit qu'il l'avait, d'autres personnes s'en sont pourvues, tes sœurs sont du nombre. Now[akowski] se tourmente à le déchiffrer, il t'admire toujours, et tous nos connaisseurs et amateurs désirent ardemment te revoir et t'entendre. Mais cela ne donnerait pas de pain. Mme Nakwaska doit partir dans peu et veut bien se charger de prendre ta cassette que Heinrycht a joliment renouvelée ; on la taxe 80 livres ici ; ce sera pour toi un souvenir bien agréable de ton enfance. Tâche de la garnir, les serrures en sont bonnes et les louis n'auront pas honte de s'y rassembler et de s'y établir ; fais en sorte qu'à son arrivée elle ne soit pas déserte.

[Les mots suivants sont ajoutés par Barcinski.]

Je suis arrivé avant que la lettre fût cachetée, et j'écris à la place d'Isabelle, restée à la maison parce qu'il fait froid ; ce matin il est tombé deux pouces de neige, mais nos cœurs sont toujours pour toi pleins de feu ; nous sommes peinés seulement que tu nous oublies. C'est vilain d'agir ainsi. L'attente est vexante ; ranime-toi et corrige-toi, écris plus souvent et tu nous rendras tous heureux, nous qui t'aimons et t'adorons si sincèrement et si cordialement.

TON ANTOINE.



LETTRE XVI

[Du père.]

[Le 9 janvier 1841.]

MON CHER FRÉDÉRIC,

Ta dernière lettre nous est parvenue la veille de Noël, jour où nous étions réunis en famille pour la colla[tion] d'usage ici, si tu t'en souviens, et pour donner la *Gurazda* [les étrennes] aux enfants de ta sœur. Quelle joie pour ces charmants petits êtres en voyant tant de petites choses pour leur âge ! Tu aurais eu bien du plaisir à les voir passer d une chose à l'autre et toujours en sautillant. Mais en voilà assez là-dessus ; je te dirai seulement que je n'étais pas tranquille, car ne pouvant supposer que tu aies pu oublier le 6 décembre, je craignais que ta santé ne t'eût empêché de prendre la plume. J'ai été, je l'avoue, agréablement rassuré par ta lettre et je t'en remercie. Mon cher enfant, je loue la bonne opinion du jeune homme en question à l'égard des deux personnes dont je t'ai parlé, le temps lui prouvera si j'ai eu raison ou non. Mais enfin, comme dit le docteur Pangloss dans *Candide, tout est pour le mieux ;* avec un caractère aussi léger, je crois que le jeune homme aurait pu avoir de grands désagréments... Tes sœurs t'en parleront plus au long et Mme Anat[ole Nakwaska] t'en fera les détails. Nous sommes bien aises qu'on te soigne, comme tu nous le marques, mais nous serions aussi curieux de savoir quelque chose de cette intimité. J'ai reçu hier par le courrier de Pétersbourg les lunettes et les verres que tu m'as envoyés, je m'en sers pour t'écrire et te remercier du service que tu m'as rendu. J'ai lu avec plaisir les souhaits du bon Antos, ainsi que ceux de l'estimable W. ; charge-toi de les en remercier de ma part. Ton ami Titus a été ici, il est un peu indisposé et se propose d'aller à Greisenberg, à cause d'une douleur qu'il ressent et qui est causée par un bouton qui gonfle peu à peu sur la poitrine, entre la peau et les os. Quant à nous, cela va bien doucement ; depuis trois mois, à peine suis-je sorti trois ou quatre fois ; heureusement que je n'ai point d'affaires qui puissent me forcer de quitter la chambre, et ta bonne mère, malgré les indispositions qui lui surviennent de temps en temps, se soutient encore passablement. A te parler franchement, il n'y a que notre cœur qui soit toujours le même, il conserve toute sa vigueur pour aimer nos enfants, parmi lesquels tu n'es pas oublié. Aussi nous t'embrassons bien tendrement.

CH.

Zywny te fait des compliments, Skar[bek] est content, Elsner se porte bien, à ce qu'on m'a dit, il compose toujours dans le genre sacré.

[Lettre de Louise.]

Le 9 janvier 1841.

MON FRITZ CHÉRI,

Que cette année nouvelle te soit plus heureuse que les plus agréables que tu as eues, et que, tous, nous la passions en bonne santé ; quant à celle qui suivra, puissions-nous, ainsi que j'en ai la promesse, illusoire jusqu'à présent, t'em-



LOUISE IEDRZEÏEWICZ, NÉE CHOPIN, AVEC SON FILS HENRI

(d'après un portrait à l'huile peint par Ziemecki).

brasser en réalité. Je ne sais si Mme Anato[le Nakwaska] est à Paris ; pauvre femme ! ses affaires ont tourné autrement qu'elle ne s'y attendait. Je ne sais si elle te rassurera par écrit ou de vive voix sur notre santé ; je suppose cependant que son arrivée devancera cette lettre, c'est même pour cela que nous n'avons pas immédiatement répondu à la tienne, car tu pourras être un peu rassuré par elle. Elle te porte là-bas le troisième ou plutôt le deuxième bambin, ton filleul, qui résume en lui Henri et Louisette, car il ressemble à tous les deux. Tu aurais eu aussi Louisette, mais comme elle a le nez enflé, ce qui la change beaucoup, la vanité de ses parents la réserve pour plus tard, quand tout sera rentré dans ses bornes naturelles. Notre santé à tous est assez bonne ; que Dieu nous fasse la grâce qu'il en soit ainsi toute l'année. Le carnaval a commencé, mais quant à nous, c'est à peine si nous savons qu'il existe. Et toi, comment penses-tu le passer cette année ? Tranquillement, ou bien vas-tu fréquenter davantage ? Je n'ai pu assez m'étonner que tu penses rester à la maison pendant l'exhibition de toutes les curiosités parisiennes ; j'en ai, en partie, compris la cause ; cependant je ne croyais pas que tu pusses garder la maison.

Hier, toute la soirée, j'ai été de cœur et d'âme près de toi. Les Brzowski et les Stronezynski (la fille de Bendkowski) sont venus avec leurs enfants ; ils ont orné, à l'occasion des Trois-Rois, une szopa (1), puis une crèche, puis encore un Chopin d'un autre genre. La petite Hedwig Brzowska nous a joué tes compositions, ensuite ce fut à son tour à lui, quoiqu'il prétendît que deux personnes au monde savent seules jouer Chopin ; pourtant c'était agréable à entendre, quoique les nuances fussent bien faibles. J'aime ces gens, parce qu'ils t'apprécient, et, puisqu'ils savent apprécier, ils doivent avoir du cœur et de l'âme. Brzowski m'a loué une de tes mélodies, merveilleuse, fraîche, qu'il aimait à entendre, quelque chose comme ceci :



Ne pourrais-tu un jour me l'envoyer ? Fais-le quand l'envie t'en viendra et que tu y penseras. Il se passe au monde d'étranges choses, qui souvent arrachent à l'homme ses illusions, et comme je ne voudrais pas tout à fait m'en dépouiller, j'essaye de garder le plus grand bonheur dont on jouisse en ce monde. Je me suis créé dans mon imagination ce monde nouveau, véritablement perfectionné, si élevé, si noble, si grand, si pur, que tout ce qui ne lui répond pas vous irrite douloureusement, et quoiqu'on puisse excuser beaucoup de choses, cette excuse découle plutôt de l'indulgence que de la réalité. Donc le comte Joseph [Skarbek] épouse Marie [Wodzinska], Marie épouse Joseph, et le mariage aura sûrement lieu en mai ! Chacun s'étonne de ce mariage bien assorti ; que dit Antoine a cela ? Remercie-le bien pour son post-scriptum, et Méry aussi ; fais-leur mes compliments à ces excellents amis.

Le comte Joseph, dont tout le monde est content, possède près de 400 000 flr. et des terres dans le voisinage de la demoiselle ; il est plus âgé qu'elle de quel-

(1) On appelle « szopka » ou « szopa » l'exhibition de marionnettes représentant la Nativité de Notre-Seigneur ; il est d'usage en Pologne de les montrer dans toutes les maisons à l'époque qui précède et qui suit Noël. (L'accusatif du mot szopa se dit exactement comme le mot de Chopin ; *sz* en polonais se prononce comme *ch* en français.)



ques années seulement ; toujours il désirait une femme qui pût le conduire et non être conduite elle-même. En général, il gagne à ce choix inattendu autant que l'autre côté perd ; du moins voilà l'avis de tous ceux qui entendent parler de cela, ou qui le connaissent personnellement, ou par l'opinion publique. Que Dieu leur donne le bonheur et oublie le reste ! Et Agnès Brocka déjà se marie ; heureusement que la grand'mère ne voit pas tout ce qui se passe. Te rappelles-tu Léopold Krzysztofowicz, le cousin de mon mari ? Il a épousé Catherine Ierzmanowska, la nièce d'Ostrowski, conseiller de la commission du Trésor. Son oncle, Paul Ierzmanowski, colonel ou général de Napoléon, qu'il a suivi à l'île d'Elbe, marié à une des dames de Joséphine, demeure, paraît-il, rue Lafitte, n° 21, à Paris. Autrefois il aimait beaucoup sa nièce et voulait même l'avoir auprès de lui, mais ses parents ne la lui ont pas donnée ; maintenant, au moment de se marier, elle lui a écrit en adressant sa lettre comme ci-dessus, et cette lettre lui a été retournée avec ce mot : *refusé*. Aie la bonté, mon cher, de t'informer s'il habite encore cette rue, ce même numéro, ou ailleurs ; et fais-moi savoir s'il vit encore. Seulement n'oublie pas, mon cher, de t'en informer ; il demeurait là depuis des siècles. Grand'mère me crie : « finis », parce que, en ce moment, elle vient d'entrer apportant le petit Frédéric, et je dois vite retourner à la maison. Je t'embrasse donc avec mon mari, et je baise chacun de tes petits doigts.

Fais nos compliments à chacun, et à Nak [waska]. quand tu la verras.

Les enfants baisent les mains de leur oncle.

LETTRE XVII

[Du père..]

Varsovie, ce 30 décembre 1841.

J'ai reçu, mon cher Frédéric, ta lettre du 4 précisément le jour de la huitaine de ma fête, ce qui m'a fait un sensible plaisir, et je te remercie de tes bons souhaits, parce que je ne doute pas de leur sincérité, connaissant ton cœur. Puisse le ciel t'en récompenser, veiller sur toi, te rendre heureux et te conserver l'estime des gens de bien ! Ce sont nos souhaits non seulement au renouvellement de l'année, mais en tout temps. — La veille et le jour de Noël nous nous sommes trouvés réunis. Il fallait voir la joie des enfants à la vue des étrennes. Combien cela t'aurait amusé, si tu avais été avec nous ! Nous y avons bien pensé, car, crois-moi, nous ne cessons de parler de toi, tu es toujours un objet de nos entretiens. Tu nous marques, mon bon ami, que tu as été à la soirée, mais que tu n'étais pas de bonne humeur ; je t'avoue que cela nous a inquiétés, nous avons craint que tu ne fusses indisposé, bien que tu nous assures que tu te portes bien. Quant à nous, nos infirmités nous tourmentent, mais du moins elles n'augmentent pas considérablement, et le plaisir d'être souvent réunis charme notre vieillesse et chacune de tes lettres n'y contribue pas peu. Enfin nous rendons grâces au ciel de nous avoir donné de bons enfants. Ne te fâche pas si je te cause de l'embarras et te fais perdre du temps en t'adressant quelques personnes ; mais le moyen de ne pas le faire et de s'y refuser quand on a tant de confiance en toi ? Cela



semblerait une mauvaise volonté de notre part, d'autant plus que ces personnes regardent tes conseils comme un moyen de se perfectionner dans quelque art qui doit leur assurer une existence, ainsi ne t'en fâche pas. Je ne sais si Thalberg (1) est déjà à Paris, tu le verras sans doute ; je t'ai marqué, je crois, dans une de mes lettres qu'il nous a montré beaucoup d'égards pendant son séjour ici ; peut-être vaincras-tu ta répugnance ; je t'assure qu'il a parlé de toi très à ton avantage. Une chose dont je suis curieux, c'est de savoir si tu as vu Liszt depuis son article et si vous êtes bien ensemble comme autrefois ; ce serait dommage qu'il y eût quelque refroidissement dans votre amitié. A propos, en parlant de lui, on m'a demandé si je ne savais pas qu'on disait qu'il devait venir ici avec Mme Sand ; tout ce que j'ai pu répondre, c'est que tu n'en as pas parlé dans ta lettre. S'il vient ici, j'espère bien qu il viendra nous voir et je lui procurerai le plaisir de jouer sur l'instrument qui a rendu si mélodieusement tes inspirations (cet heureux temps est passé). Isabelle a grand soin de cet instrument et elle ne le changerait pas pour rien au monde. Ton parrain (2) est venu nous voir, avec son épouse, le jour de ma fête ; je ne l'avais pas vu depuis plusieurs mois ; je ne sais d'où provient ce refroidissement. Ils ont cependant demandé beaucoup après toi, mais nous avons peu parlé de son fils (3) ; tout ce qu'il en a dit, c'est qu'il ira à Dresde, avec sa femme, pour rendre visite à l'oncle et qu on ne reviendra qu'en février. Tu sais que la mère y est avec Antos ; selon toutes les apparences, toute la famille s'y rassemblera. — J'ai rencontré dernièrement M. le médecin Kuczkowski, il te fait bien des compliments. Le bon Elsner se porte toujours bien et te conserve les sentiments d'amitié que tu lui connais. Beaucoup de tes anciennes connaissances se rappellent à ton souvenir ; la litanie serait trop longue, si je devais les nommer. Encore une chose : comment se fait-il que tu changes de domestique ? tu étais si content de ton Louis ? Dieu veuille qu'il soit bien remplacé, car il te faut un homme qui sache veiller à tout, et avec économie, car je me fais un plaisir de croire que tu penses à garder une poire pour la soif. Tu vois que je n'ai pas oublié mon refrain. Comment te trouves-tu dans ton nouveau logement ? Quel hiver avez-vous ? Jusqu'ici nous n'avons pas de gelée, mais du mauvais temps ; je ne sors pas de la maison.— Je crois t'avoir pris assez de temps pour lire mon griffonnage, c'est pourquoi je cède la plume à l'une de tes sœurs, en t'assurant que ta bonne et tendre mère, ainsi que moi, nous t'embrassons bien tendrement. CH.

Bien des belles choses de notre part à Mme Nakw[aska], à Méry, que je félicite d'être rétabli, et à Jas, ainsi qu'à Julien. En cas qu'on vienne, j'espère que tu profiteras de l'occasion pour m'envoyer ce que tu m'as promis, je pourrai comparer la ressemblance.

[Lettre de Louise.]

Ce 29 décembre 1841.

MON BIEN-AIMÉ FRÉDÉRIC,

Tu t'es empressé d'envoyer tes souhaits pour la fête de papa et nous nous empressons de t'apporter les nôtres pour le nouvel an. Que Dieu t'accorde tout

(1) Sigismond Thalberg, né en 1812 à Genève, mort en 1871 à Naples, fut un des plus grands pianistes contemporains de Chopin.
(2) Le comte Skarbek.
(3) Le comte Joseph Skarbek, fils du précédent, était dès 1841 le mari de Marie Wodzinska, avec laquelle Chopin était fiancé en 1836-37.



ce que tu peux désirer et nous permette de te revoir ! — Mme Etie[nne] Wiesiolowska, ta marraine, m'a écrit uniquement pour que nous nous réunissions tous chez elle cette année. Imagine-toi qu'elle a vu un certain M. Smitkowski qui t'a connu, qui est revenu depuis peu, et lui a dit, paraît-il, qu'au printemps prochain tu voudrais te rencontrer avec nos parents ; donc elle s'empresse de nous écrire pour nous prier de ne pas l'oublier. Ce qui la confirme dans cette idée, c'est qu'il y a eu pour elle à la poste, juste à ce temps-là, une lettre de Paris que son domestique, en l'apportant, a perdue. Elle est sûre que cette lettre est de toi, que tu vas arriver chez elle, et la bonne créature en est tout heureuse ; elle m'écrit pour me dire que si ce projet existe, il faut le mettre à exécution et venir chez elle. Je t'assure qu'elle nous a sincèrement obligés ; je la laisse dans cette supposition que peut-être la lettre vient de toi, mais je ne le crois pas, tu es trop paresseux pour cela et trop occupé. Il se trouve encore des gens de cœur qui se souviennent des preuves d'amitié données par nos parents, et les aiment toujours, ainsi que nous ; mais il y en a aussi beaucoup qui ont oublié ce qu'on a fait pour eux et ne se souviennent de vous que dans le besoin, et nous, nous sommes toujours les mêmes. Tu ne croirais pas toutes les fables qu'on a racontées sur nos soirées, et cela des personnes d'ici, comme toi. La belle-sœur de Mme Mathieu est de retour. Ola et sa mère m'ont dit lui avoir entendu raconter que tu es en grande faveur chez la reine et à la cour (cette nouvelle vient de leur cousine, fraîchement arrivée), et que tu as reçu un service, tandis qu'à d'autres on a donné de l'argent ; mais à toi, on n'a pas osé, parce qu'on savait que tu ne l'accepterais pas ; seulement tu aies demandé, si on veut te faire plaisir, qu'on l'envoie à ton père. C'est à peine si je ne leur ai pas éclaté de rire au nez ; passe pour une fable, mais au moins qu'elle soit bonne et sensée. C'est heureux que dans l'opinion publique tu aies le loisir d'exprimer là-bas tes désirs, et certainement il en sera comme tu le veux. Notre Mme Dekert a bien dit : « Les sots ne se sèment pas, ils naissent » ; seulement c'est honteux que des gens comme ceux-là arrivent de chez vous. Nak[waska], paraît-il, doit se mettre un vésicatoire sur le visage ; en voilà un désespoir ! Méry a été miraculeusement guéri, est-ce vrai ? Tout à fait guéri ! Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ! La nouvelle vient de Mme Lewocka. Dieu en soit loué ! Ecris-nous aussi si c'est vrai. Zywny est guéri, il a passé la Vigile avec nous, et pour la première fois il est sorti pour la fête de papa : excellent vieillard ! — Tu n'as aucune idée quel festin pour les enfants que ces étrennes, et comme l'oncle et la tante gâtent ces bambins ! que de jouets, de cahiers, de livres ! Et grand'maman, et grand-papa ! Et ceci, et cela ! Les enfants sont à ce point heureux que le petit Fritz, ce jour-là, s'est dressé sur ses pieds pour trottiner plus vite jusqu'à la table chargée de mille choses. Le petit Fritz t'a rappelé à notre souvenir, et en pensée nous étions tous ensemble, et nous avons rompu avec toi l'oublie bénite (1) ; pour moi, je n'aspire qu'à une chose : c'est que, une fois dans ma vie, avant de mourir, cela arrive en réalité. Je t'embrasse et je baise un million de fois chacun de tes petits doigts ; joue, écris, n'omets pas tes leçons, aime-nous et que tout le monde t'aime. Adieu !

Mon mari t'embrasse cordialement. Les enfants te baisent les mains. Mes compliments à toutes les connaissances, à commencer par Méry.

(A suivre.)

(1) Il est d'usage en Pologne de rompre ensemble une oublie bénite, au moment où va commencer le repas du réveillon. C'est le symbole de l'union entre tous les membres de la famille.

LETTRE XVIII

[Du père]

Varsovie, ce 21 mars 1842.

Mon cher Frédéric,

Ta lettre du 25 dernier nous a fait un double plaisir : le premier en calmant notre inquiétude après trois mois de silence de ta part, et notre position eût encore été bien plus pénible, si Mme Wasilewska ne nous eût rassurés, d'après les lettres de son fils, qui a été très flatté du bon accueil que [tu] lui as fait ; le second est d'apprendre par ce que tu nous marques, que tu as donné une soirée musicale (1) qui, d'après les morceaux que tu nous as envoyés, a satisfait ton auditoire. Je t'en félicite de tout mon cœur, principalement à cause de ta réussite qui prouve bien que tu conserves ta place parmi les artistes, et en second lieu, à cause de la recette qui, sans doute, te met à même de passer quelques mois à la campagne pendant la belle saison, moment où le nombre des leçons diminue ordinairement et pendant lequel aussi tu peux te remettre de tes fatigues. Je ne te dirai rien à l'égard de l'économie et de l'avenir, sinon, que si nous avions pu économiser davantage, nous nous en trouverions mieux, quoique nous soyons contents. J'ai gardé la chambre pendant presque tout l'hiver, cependant j'ai été au concert d'Artôt qui, sans doute à cause de toi, s'est souvenu de nous et nous a envoyé une loge. J'ai eu du plaisir à l'entendre jouer un de tes Mazurkas — il a fait fureur. Le bon Elsner, qui ne t'oublie pas, est venu nous voir le jour de ta fête ; ses souhaits sont sincères, il te veut tout le bien possible. Nous avons eu la visite du comte Miecielski, qui était à Carlsbad en même temps que nous ; il se flatte de l'espérance de te voir un jour chez lui, et il nous a dit que tu avais renouvelé cette promesse à une de ses parentes qui a été à Paris. Nous sommes sûrs que tu serais bien reçu dans ces contrées. Liszt n'est pas encore venu ici ; on dit qu'il est parti de Berlin pour aller en Russie en passant par Kœnigsberg, et que ce n'est qu'à son retour que nous aurons le plaisir de l'entendre. Je t'avoue que je ne m'attendais pas à ce que tu m'en dis, et la mention qu'on fait de lui et de Thal-[berg] dans les articles sur ta soirée ne contribuera pas beaucoup à un rapprochement. Que faire en pareille circonstance ? C'est d'agir avec ta prudence et ta délicatesse ordinaires, sans céder le pas. Tu peux montrer de la noblesse dans ta conduite et faire retomber le tout sur lui. En voilà assez là-dessus. Je t'assure seulement que [tu] me feras grand plaisir en ne me laissant pas si longtemps sans me donner de tes nouvelles. Voilà 72 ans qui finissent ; que pendant le peu de temps qui me reste, je puisse du moins encore goûter de temps en temps le plaisir de lire quelques-unes de tes lettres. Parle-moi de toi, de ce qui te concerne, c'est bien la seule chose qui puisse m'intéresser. Voilà l'été qui vient ; que penses-tu faire ? Resteras-tu à Paris ? Ne feras-tu pas quelque excursion ? Enfin écris-nous aussi au long que le temps te le permettra, sans cependant prendre sur des mo-

(1) Il est fait allusion ici au concert donné par Chopin dans la salle Pleyel, le 21 février 1842, avec la collaboration de Mme Viardot et de Franchomme.

ments qui te sont plus précieux. Crois que nous ne t'oublierons pas ; ta mère, ta tendre mère, malgré la faiblesse de sa vue qui baisse très fort, t'écrit quelques mots. Je t'embrasse de tout mon cœur.

CH.

P.-S. — Ernst est venu nous voir et m'a envoyé un billet pour son concert.

[Lettre de Louise]

MON BIEN-AIMÉ FRÉDÉRIC,

C'est aujourd'hui seulement que nous venons te souhaiter une bonne fête pour le 1er et le 5 mars (1) ; nous n'écrivions pas, parce que nous attendions une lettre, et, sachant que tu devais donner un concert, il nous semblait que tu attendais pour nous en apprendre la réussite, et effectivement c'était ainsi. Grâce à Dieu, ta lettre est arrivée, car elle est très nécessaire à la santé et au repos de nos parents. Je préfère la critique de la *Gazette de France*. La *Revue musicale* n'est pas à la hauteur de sa critique de l'année dernière. Toujours Fritz est le seul qu'on admirera plus de cent fois encore, et devant lequel on s'extasiera comme on l'a fait à propos de ses dernières compositions qui, comme le dit Nowak[owski], sont extraordinaires, les plus belles d'entre les belles. Il est heureux que le monde musical soit satisfait ; on se réjouit à l'idée que peut-être un jour tu te feras entendre, et on s'informe. Qu'on attende, et on y parviendra, oui, sans doute comme moi, dans ma pensée de te revoir un jour. Merci, mon bien chéri, pour Turo[wska] (2) et pour Wasi[lewski], tous deux sont contents, satisfaits, ravis ; c'est très bien. Puisque Meyerbeer a écrit ainsi, je ne m'étonne pas, d'autant plus que je m'y connais peu et que j'étais plus liée, grâce à toi. Ta définition est excellente, mais si on travaille à la perfectionner, peut-être en résultera-t-il quelque chose. C'est une étrange prétention que de vouloir figurer à la place de Viardot-Garcia. Malheur à l'amour-propre ! Si tu en avais, au lieu de ta dignité personnelle, tu ne serais pas ce que tu es. Continue à recueillir la célébrité, l'amitié et l'estime du monde ; porte-toi bien, sois gai, heureux ; que rien jamais ne te manque, et aime-nous ; puis, pour satisfaire notre cher papa, garde *une poire pour la soif* (quoique ce ne soit pas tout à fait à ton goût) : tels sont nos souhaits. — Tu sais déjà, mon cher, quel chagrin nous avons. Tu ne croirais pas combien il nous

(1) La Saint Frédéric tombe le 5 mars ; il résulte donc clairement, par les mots qui précèdent, que la famille Chopin fêtait le 1er mars son anniversaire de naissance. Nous trouvons cette même date dans une lettre de la mère de Chopin à son fils, ainsi que sur son portrait à l'huile. Lui-même considérait cette date comme véritable, comme on le voit d'après une lettre de Mlle Stirling ainsi que d'après une lettre de Chopin à la Société littéraire polonaise à Paris, publiée par Ladislas Mickiewicz : « Souvenirs polonais à Paris », *Tygodnik ilustrowany*, n° 2191 (42) du 19 octobre 1901, p. 824. Comment accorder ceci avec l'extrait de naissance publié par l'abbé Bielawski, curé de Brochow (Date de la naissance de Frédéric Chopin ; *Echo muzyczne*, n° 486 (3) du 21 janvier 1893 ; p. 29), donnant, comme date de la naissance de Chopin, le 22 février (1810) ? C'est ce que je ne puis expliquer. J'ajoute que j'ai eu l'occasion de me persuader par moi-même de l'authenticité de cet extrait de naissance. Le lecteur trouvera à la fin de ce livre une copie exacte du texte latin connu, ainsi que du texte polonais, inédit jusqu'à présent, et qui diffère considérablement du précédent.

(2) Lettre de Chopin à Mlle Joséphine Turowska, plus tard Mme Leskiewicz, publiée dans le vol. n° I, p. 108, du *Livre de Souvenirs* (de Mickiewicz), paru en 1898, dans l'édition Br. Natanson, Varsovie.



manque, car rien ne remplace l habitude ; excellent vieillard ! Il a expiré près de moi. Ayant appris, assez tard le soir, qu'il était tombé malade, j'allai le lendemain pour le voir. Arrivée là, je lui dis combien il nous était pénible de n'avoir rien su ; alors sa belle-fille, ou je ne sais qui, a dit que mon oncle était tombé subitement malade, nous ne l'avons su que le *mercredi*, mais lui reprend alors : *mardi ;* ce fut son dernier mot. Le pauvre vieillard perdit connaissance et peu après il expirait. J'étais entrée à 9 heures et un quart du matin, et à 10 h. et demie il n'était plus. Je le vois constamment devant mes yeux. C'est grand dommage de lui ; il n'est pas mort comme il l aurait voulu ; il avait en tête beaucoup d'œuvres philanthropiques qui sont enterrées avec lui, et la clef qu'il portait, nouée dans un coin de son mouchoir, a passé en des mains dévouées. Si je m'en crois, on nous craignait, et le vieux n'a pas eu, pendant les six jours qu'a duré sa maladie, la consolation de voir l'un de nous ; ce n'est que la veille de sa mort que nous avons su qu'il était malade, et cela parce que le médecin qui le soignait est venu voir nos parents ; sans cela nous n'aurions rien su qu'après sa mort, puisque le propriétaire de la maison ignorait lui-même qu'il fût malade. Papa en est fort affligé, d'autant plus que la même année il perd Brucki, Zywny et Siebert. Artôt a fait fureur avec ta mazourka ; si tu savais ce qui se passait alors au théâtre ! Notre père fondait en larmes et ne toussait pas du tout. Artôt, très aimable, nous avait envoyé une loge, tribut rendu à nos parents par tous les artistes, à cause de toi. Nak[waska] s'étonne que je ne lui réponde pas, et moi je me demande pourquoi je lui répondrais. Maintenant tout s'est éclairci : si tu retrouves les objets, envoie-les ; il paraît que Nak va bientôt revenir. — Il n'est vraiment pas permis qu'à Paris on ne sache pas combien George S. (1) a de filles. Comment s'étonner si à Var[sovie] on écrit des choses surprenantes ? Nous avons maintenant chez nous quantité de romanciers et de romancières ; on écrit, on lit et on bavarde énormément.

J'irai cette année à Ciechocinek avec les enfants ; je serai à une petite lieue de la frontière, non loin de Szafarnia et de Thorn, où tu as séjourné une fois. Et toi que feras-tu de ta personne ? Qui sait si tu ne verras pas cette année Lebrun, le Docteur et sa femme, parce qu'ils se disposent à aller de ces côtés ; elle se réjouit beaucoup de te revoir.

Combien de personnes te verront encore jusqu'à ce qu'arrive notre tour ! Pourvu toutefois qu'il arrive ! Adieu, mon cher, écris-nous vite, car tu ne t'imagines pas quelle inquiétude c'est ici ! Porte-toi bien et aime-nous. Nous t'embrassons tous deux de tout notre cœur. Les enfants te baisent les mains. Des compliments à toutes nos connaissances. Trouves-tu justifié le succès à Paris de cette petite pianiste de six ans ?

(1) C'est une allusion à la critique du concert de Chopin, intercalée dans la *France musicale*. En parlant du public de choix rassemblé dans la salle Pleyel, le critique observe que tous les yeux se tournèrent vers George Sand, quand elle entra accompagnée de ses deux ravissantes filles. Et cependant Mme Sand n'avait qu'une fille ; la seconde compagne était, selon toute probabilité, cette Augustine dont Chopin parle souvent dans ses dernières lettres.



LETTRE XIX

[Du père]

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin.

à Paris,
rue Pigal[le], nº 16,
Chaussée d'Antin.

[Estampilles : « Varsovie, 17,10 » ; « Berlin, 20,10 » ; celle de Paris est illisible.]
[Cette lettre, munie d'une annotation d'un employé des postes, fut envoyée à la Cour d'Orléans nº 9.]

Ce 16 octobre 1842.

Mon cher Frédéric,

Si j'ai tardé si longtemps à te répondre, ce n'est ni par indifférence, ni à cause de quelque maladie, c'est que nous attendions de jour en jour le retour de ta sœur et que je voulais qu'elle pût t'écrire, sachant bien qu'ayant vu toute la famille Wod[zinski], elle aurait quelque chose à te dire. Nous avons vu avec plaisir par ta dernière lettre que l'air de la campagne a fortifié ta santé et que tu espères passer un bon hiver, que tu as changé de logement vu que le tien était trop froid. Mais ne seras-tu pas isolé, si *d'autres personnes* n'en changent pas ? Tu n'en fais pas mention. Je te dirai que jusqu'ici Antos ne m'a pas écrit, bien que j'aie prié son père de le lui rappeler. Selon toutes les apparences, sa dulcinée lui a fait perdre la mémoire, s'il en a jamais eu. Ce qu il y a de probable, quoiqu'on en soit mécontent, c'est que le mariage aura lieu. Le couple futur est à Thorn en attendant des arrangements. Quant à ce qui regarde l'affaire, je me propose d'écrire directement au père pour savoir à quoi m'en tenir, vu que je suis dans une position un peu gênée. Tu me marques que Méry se porte mieux, nous l'en félicitons. Vous avez donc des prophètes dans vos contrées ? C'est heureux de trouver dans ce siècle assez de bonne foi pour y croire. Mais que ne fait pas l'homme pour tromper l'homme ? C'en est assez là-dessus. — Tu t'es donc trouvé à dîner avec Li[szt] ; je connais ta prudence, tu fais fort bien de ne pas rompre malgré toute sa jactance ; vous avez été amis, il est beau de rivaliser de délicatesse. Que tu n'aies pas répondu à l invitation d'un certain comité, je n'en suis pas surpris, on t'aurait regardé comme marchant sur les traces des autres, et en cela tu n'as pas besoin d'exemple. C est dommage que tu n'aies pu recevoir Ernst, il nous a témoigné beaucoup d'égards ; quand tu le verras, dis-lui mille belles choses de notre part. — Pour te parler de nous, je te dirai que si ce n'était ma toux qui devient de jour en jour plus insupportable, je me porterais passablement ; quant à ta tendre mère, elle se trouve assez bien dans cette saison. Je sors fort peu, excepté dans notre petit jardin où nous avons eu différentes espèces de fruits, entre autres quelques grappes de raisin que j'ai soignées et qui ont parfaitement mûri, ce qui m'a rappelé le beau temps de vendanges dont tu as assurément joui. Maintenant que tu es de retour chez toi, n'oublie pas de nous écrire et de nous donner ton adresse. Je ne doute pas que celle-ci ne te parvienne,

quoique sous le numéro de ton ancien logement. Porte-toi bien, mon cher enfant ; ta mère et nous t'embrassons tendrement en te pressant contre notre cœur avec toutes les forces qui nous restent.

CH.

Bien des compliments à M. Méry. Qu'est devenue Mme Nakw[aska] ; t'a-t-elle rendu ce qu'elle avait dit te devoir ? Le frère de sa gouvernante est venu me voir une couple de fois. Il est venu ici pour s'occuper de l'éducation et je crois qu'il trouvera une bonne place. — J'ai rencontré plusieurs fois M. Skibicki qui a beaucoup demandé après toi ; il est veuf depuis quelques mois ; il se rappelle à ton souvenir. Ton parrain, Elsner, qui doit aller à Vienne, et bien d'autres connaissances te font des compliments.

[Lettre de Louise]

Dimanche, 16 octobre 1842

MON BIEN-AIMÉ FRÉDÉRIC,

Il y a aujourd'hui huit jours que je suis rentrée d'une tournée de trois mois par le monde : j'ai passé deux mois avec les enfants à Ciechocinek, pour leur cure, puis, pendant tout un mois j'ai été dans la famille des Romocki et fait le tour de toute la famille Dziewanowski, jeunes et vieux. Partout on m'a parlé de toi avec cordialité. A Szafarnia, les bancs que tu avais construits toi-même n'existent déjà plus, il n'y a que des imitations d'un agréable souvenir de toi.

Il est tombé de grandes pluies pendant que j'y étais et je n'ai pu parcourir tout le jardin, qui m'a paru assez beau. Tout le monde se fait embrasser, depuis la tante Louise, jusqu'à Dominique, qui a déjà deux jolis Dominiquetons. Grâce à Dieu, tu es bien portant, ou plutôt mieux portant. Cette nouvelle c'est notre régal. J'ai aussi, à mon retour, trouvé tout le monde bien portant ; tu comprends ma joie après une si longue absence, quand, après une semaine sans lettres, j'avais tant d'inquiétudes et de craintes sur la santé de nos bien-aimés.

Mes enfants sont en bonne santé, je crains seulement qu'avec le temps leurs anciennes souffrances ne reparaissent. Ciechocinek est un assemblage de maisons dispersées çà et là dans un désert de sable ; pourtant j'y ai passé agréablement le temps, comme beaucoup d'autres, parce que j'avais assez de connaissances. Papa et maman sont connus de presque toute la Pologne, et toi, de toute l'Europe ; donc pour Isabelle et pour moi, il nous est, à ce titre, facile de trouver des connaissances qui viennent d'elles-mêmes les premières à nous, de sorte que, d'un grand nombre de personnes inconnues, j'ai eu de bonnes connaissances, parmi lesquelles Mme Galczynska, la cousine de Victor Kurnatowski, et Mme Unrug, sa sœur, qui te connaissent, et qui se trouvaient à Ciechocinek avec leur famille. Les Weltz et même Antoine Wo[dzinski] se sont informés de toi avec beaucoup de sollicitude ; ce dernier, je l'ai vu ailleurs, maintenant il séjourne surtout à Thorn, parce que sa belle y demeure. Leur mariage aura peut-être lieu ce mois-ci ; ils doivent acheter une terre en Prusse ou au Duché [de Posen] et s'y établir. Les vieux et tous sont mécontents, eux seuls sont satisfaits ; mais comme la fin de tout cela approche, ils feront ensemble bon ménage. Selon moi, ni l'un



ni l'autre ne présentent de garantie de bonheur ; c'est ce que j'ai dit ouvertement aux vieux qui se plaignaient ; ce sont d'excellentes gens, lui et elle, mais tous deux ont besoin que quelqu'un s'en occupe ; la mère regarde cela comme une punition de Dieu, ce que j'ai approuvé, et bien approuvé. La future ne laisse pas d'être une bonne créature, mais, à vrai dire, je ne puis, moi qui suis franche, m'empêcher d'exprimer ouvertement ma pensée.

Les jeunes Skarbek n'ont rien de jeune ; elle est toujours malade. Ils voulaient absolument que nous venions chez eux, ils nous en ont beaucoup, beaucoup priés tous les deux ; c'est extraordinaire qu'il en soit venu là, car, comme tu t'en souviens, il faisait toujours des façons. Ils nous ont même expédié, de six lieues loin, un messager spécial pour nous demander quand ils devront nous envoyer chercher ; pourtant je n'y suis pas allée, non par rancune, mais parce que *je ne voulais pas*, et, à une invitation si tendre, j'ai remercié de même. Chez la mère et chez le vieux j'ai été plusieurs fois ; je ne dirai pas que je ne m'y sois pas fait de mauvais sang, mais j'étais si près, ils étaient si polis, ils m'ont tant et tant priée, qu'il a été impossible de refuser. A mon retour, j'ai vu la mère, car ils m'ont aussitôt fait savoir son arrivée au moment où j'allais moi-même bientôt quitter cette contrée. Elle m'a témoigné beaucoup de cœur ; ils étaient tous là et m'ont bien accueillie ; quant à moi, j'aurais plus d'une fois voulu savoir ce que chacun d'eux pensait au fond de son âme, et, tout bien considéré, je regrettais énormément de ne pouvoir faire cette question. Si j'étais restée plus longtemps, la chose se serait éclaircie, comme bien d'autres. Malgré tout, le mariage d'An[toine] est une punition pour toutes les fautes commises (1). Pourvu que tu sois bien portant, toi, tranquille et heureux !

Différentes personnes me demandent si tu ne te maries pas ; d'autres à leur tour disent que, sans doute, tu écris quelque chose de grand avec Adam [Mickiewicz]. Maintenant qu'il est si facile de se transporter d'un endroit à un autre, je suppose que nous pourrons, l'année prochaine, parler de tout cela de plus près. Ce sont des châteaux en Espagne, mais en vérité ce ne sont pas des choses impossibles, pourvu qu'on ait la santé et quelque chose encore. — Les Wieslotowski sont toujours à Strzyzewo, les Dziewanowski près de Thorn ; tout cela n'est pas impossible. — Ton petit filleul est maintenant notre petit bouffon, car il commence à babiller et est très drôle ; les autres sont déjà de grands enfants, mais dont la tête est encore vide ; cependant Barcinski met en eux de grandes espérances, et si c'est lui qui le dit, il faut le croire. — Isabelle t'écrira elle-même, elle a pris chez elle sa seconde petite nièce ; en ce moment se trouve chez moi avec sa gouvernante la cousine de Joséphine, femme de Dominique ; son père est mort et elle fait son éducation ici, elle restera jusqu'à Pâques ; j'ai été chez elle à la campagne. Que de liaisons différentes les gens nouent entre eux, et combien il y en a au monde !

Joséphine Suminska, que j'ai vue dernièrement, a demandé de tes nouvelles ; elle a épousé l'oncle de cette demoiselle, M. Wilczewski, dont tu connais peut-

(1) Le passage qui précède jette une curieuse lumière sur les relations qui se formèrent entre la famille Wodzinski et la famille de Chopin après la rupture des projets de mariage de Marie et de Frédéric, et ne laisse subsister aucun doute que cette rupture eut lieu d'après la volonté de la famille de Marie. D'après la manière d'agir des Wodzinski, on voit qu'ils se considéraient jusqu'à un certain point comme fautifs, et qu'ils s'efforçaient, par leur amabilité envers Mme Iedrzeïewicz, d'effacer ce désagréable souvenir.

être le frère là-bas ? Ola te fait embrasser, je l'ai vue hier, son mari est malade, sa mère revient des eaux ; c'est une excellente famille qui a pour nous une véritable amitié. Ils t'aiment comme dans les anciens temps et n'oublient pas la comédie — Les Titus se portent bien et leurs enfants aussi, ils sont à la campagne. Sais-tu que Turowska a épousé Leskiewicz ? Je ne l'ai pas encore entendue depuis son retour. Je m'imagine combien vous avez dû faire de musique avec les Viardot. Les Lebrun sont de retour, ils regrettent de ne t'avoir rencontré nulle part On me l'a dit, mais je ne les ai pas encore vus. Adieu, mon très cher Frédéric ! Grâce à Dieu, nous voilà de nouveau tous ensemble ; il ne nous manque que toi, et c'est vers toi que sont dirigées toutes nos pensées. Oh ! puissions-nous nous embrasser le plus tôt possible ! Adieu, je t embrasse de toute mon âme. Aime-nous comme nous t'aimons. Les enfants te baisent les mains. Nowak[owski] et nos autres connaissances t'embrassent aussi. Encore un baiser. Adieu!

Nos amitiés à Méry ; nous sommes heureux qu'il aille mieux. Nak[waska] est à Dresde ; il paraît qu'elle est souffrante. Nous ressentons vivement pour toi le manque de ce bon Jean. Il paraît que de Rozières écrit ici des lettres très tendres et très nobles à Antoine [Wodzinski], mais c'est comme si elle jetait des pois au mur. Ce n'est pas bien.

[Lettre d'Isabelle]

MON TRÈS CHER FRITZ,

Nous sommes tous bien portants Louise et les enfants sont rentrés heureusement à la maison, ce dont nous nous réjouissons beaucoup, car nous languissions après elle pendant cette absence de trois mois.

Ton filleul, le petit Fritz, est un enfant délicieux. Il commence à parler ; tu comprends s'il nous amuse avec son babillage Papa a eu une bonne récolte de sa vigne, et il a eu aussi le plaisir de voir ses filles et ses petits-enfants goûter au fruit de son travail. Tu ne croirais pas combien ce petit jardin fait nos délices, surtout les délices de nos parents. Adam Goltz, qui a tant désiré faire ta connaissance, et qui ne t'a pas vu, épouse Mlle Tykiel, fille de M. Félix; c'est précisément celle qui était restée sous la tutelle de Louise. Nous sommes très contents de cette alliance ; il me semble que c'est un couple bien assorti. Tu es, sans doute, de retour à Paris, et je le désire vivement, car, je ne sais pourquoi, je suis plus tranquille quand tu y es. Je ne sais si c'est parce que j'aime énormément la ville, mais le plus agréable pour moi, c'est quand tu y reviens. Mon mari se porte bien, il te fait ses amitiés et t'embrasse cordialement. Il ne se passe pas de jour où nous ne parlions de toi et à chaque instant nous sommes en pensée près de toi. Toute notre consolation est de bercer notre pensée de ton souvenir.

L'automne est ma saison favorite, d'autant plus agréable que maman ne souffre pas de son rhumatisme, et que papa, quoiqu'il tousse comme à l'ordinaire, ne perd pas sa vigueur et retrouve toute sa belle humeur, même oublie sa toux quand il a de la société. Ecris-nous, mon chéri, sans faire attention si nous sommes en retard cette fois avec notre réponse ; c'est arrivé uniquement parce que nous attendions l'arrivée de Louise dont nous voulions obtenir quelques mots pour toi. Salue toutes nos connaissances.

ISABELLE.

Les trois lettres suivantes ne portent pas de date, mais leur contenu indique suffisamment quand elles ont été écrites.

LETTRE XX

[Du père]

[Commencement de l'année 1834.] (1)

MON CHER ENFANT,

Je commençais à avoir de l'inquiétude sur ton compte, car ta lettre du 7 ne nous est parvenue que le 18, mais je conçois facilement que tes occupations ne t'ont pas permis de nous écrire plus tôt. Je ne sais d'où t'est venu de penser que j'étais malade ; non, mon bon ami ; il me semble cependant t'avoir dit que notre santé était aussi bonne qu'elle peut l'être pour notre âge et nous ne perdons pas la douce espérance de te revoir un jour ; seulement ménage-toi, ne t'accable pas par le travail, par les visites de convenance et les longues soirées. Je sais que tout cela est pour faire ta réputation et en même [temps] pour te distraire. Je suis vraiment fâché que tu n'aies pas un bon ami avec toi ; d'après ce que tu nous marques, ce n'était pas ce qu'il te fallait, car enfin on ne peut pas recevoir tout le monde dans une chambre enfumée, surtout toi qui ne fumes pas. Il est cependant triste, étant chez soi, de n'avoir pas à qui dire un mot. Tu me fais plaisir en me parlant de tes principes. Oui, mon cher enfant, un jeune homme peut facilement s'égarer s'il ne veille sur lui-même. Il pourrait arriver que ton talent et ton aménité fassent impression et, à ton âge, évite la disconvenance, ne donne lieu à aucune intrigue, cela pourrait te causer bien du désagrément. Enfin sois toujours prudent et ne donne lieu à aucune intrigue ; tu connais ce soi-disant grand monde, qui, vu de près, est bien petit ; mais on le voit tel qu'il est en silence. — Parlons d'autre chose ; ta sœur aînée (2) se trouve contente et heureuse ; un charmant enfant resserre son union. La cadette ne sera peut-être pas longtemps avec nous. Ton ami Barc[inski] en a fait la demande et nous avons donné notre consentement. La chère enfant puisse-t-elle être aussi heureuse qu'elle le mérite et que nous le souhaitons ! — Quant à toi, mon enfant, comment vont tes affaires ? Peux-tu mettre quelques sous de côté (c'est mon refrain) ? N'en néglige pas l'occasion, crois-moi, fais-toi peu à peu un petit fonds, mais je te conseillerais de le mettre en effets que tu réaliserais quand tu voudrais. Que penses-tu faire pendant

(1) C'est la mention faite des noces d'Isabelle, dans la lettre du 24/XI 1834, qui a servi à préciser l'époque où celle-ci fut écrite, ainsi que l'allusion à un projet de voyage en Allemagne, voyage que Chopin fit effectivement en compagnie de Hiller, en mai 1834.

(2) Je désire appeler ici l'attention sur l'erreur commise jusqu'à présent par tous les biographes de Chopin. Ils prétendent que Chopin était le troisième enfant de ses parents, tandis que sur la pierre tombale d'Isabelle, au cimetière des Powazki à Varsovie, est gravée la date exacte de sa naissance, 9 juillet 1811. Par conséquent, si Chopin est venu au monde le 1er mars 1809, ou même le 22 février 1810, en tous cas Isabelle était plus jeune que lui. Les termes de la lettre ci-dessus confirment également ce fait. Le mérite d'avoir appelé l'attention sur cette erreur généralement commise revient à M. Ferdinand Hoesick, qui, dans ses *Préludes sur Chopin*, commence par la description des tombeaux de la famille Chopin. (*Echo muzyczne*, nº 41 (837) du 3 (15) octobre 1899, page 491.)

la belle saison ; ne feras-tu pas un petit voyage en Allemagne, comme on te l'a conseillé, ou plutôt resteras-tu tranquillement à Paris, si les leçons ne te manquent pas ? Il est vrai que pour donner matière aux critiques allemands, il n'y aurait pas de mal s'ils pouvaient entendre tes ouvrages exécutés par toi-même, et il pourrait bien se faire que tu gagnasses les frais du voyage. Je ne te conseille rien là-dessus, tu as assez de discernement pour agir à propos. — Brykczynski n'a pas encore reçu ses livres et n'en a aucune nouvelle, il ne sait ce qu'ils sont devenus. Tâche de t'en informer. Mon bon ami, je ne regrette pas un port de lettre, dédommage-nous de ton absence aussi souvent que tu le pourras ; en nous parlant de toi, nous croyons converser avec toi, et ces petits fragments que tu nous envoies nous font plaisir et à tous ceux qui te veulent du bien. Ton ami Titus est à sa campagne, je crois t'avoir envoyé son adresse. Le vieux Javurek est dangereusement malade ; Elsner donne des leçons, après avoir travaillé toute sa vie. Les idées de Louise sont fort belles, mais très difficiles à réaliser aussi promptement qu'elle se le figure. Enfin tout cela doit te prouver que nous pensons à toi, que nous t'aimons de tout cœur. Ta tendre mère et moi nous t'embrassons bien tendrement.

CH.

Comme tu es seul, si tu partages ton logement avec quelqu'un, choisis bien et sois sûr de sa conduite ; partout il se trouve des loups couverts de peaux d'agneau, surtout dans le siècle où nous vivons.

LETTRE XXI

[Du père]

[1834] (1)

MON CHER ENFANT,

Ta lettre en date du 27 dernier nous est parvenue et ne nous a pas fait moins de plaisir que les précédentes, car rien ne peut nous intéresser plus que toi. Tout ce que tu nous dis sur l'emploi de ton temps nous tranquillise sur tes besoins ; mais, mon bon ami, *une poire pour la soif*, je ne cesse de te le recommander, nous tranquillisera doublement. Quant à ta santé, j'aime à croire que tu en sens assez le prix pour éviter tout ce qui pourrait lui porter atteinte. Je t'avoue que de trop longues soirées deviennent enfin fatigantes, surtout pour celui dont l'esprit travaille, et tu as sans doute remarqué que tu es moins dispos le matin pour travailler à la composition, car je me rappelle que c'était ton heure favorite. Je sens bien que le bon accueil qu'on te fait est flatteur et te procure chaque jour de nouvelles connaissances parmi les personnes distinguées ; mais ta santé doit aller

(1) La date de cette lettre, 1834, n'a été fixée qu'à l'aide d'une simple supposition. Il me semble qu'on peut appliquer à cette année la remarque sur les « deuxièmes nocturnes » (qui furent publiés au commencement de 1834), ainsi que la question sur le troisième concerto, répétée aussi dans la lettre suivante ; cette lettre fut presque certainement écrite dans la première moitié de 1835.



avant tout, crois-moi. Mon enfant, c'est ce qui nous fait supporter ton absence avec plus de patience, et Dieu soit loué que l'air de Paris te convient. Je vois avec plaisir que tu te proposes sérieusement de donner un concert et que tu prévois qu'il sera plus lucratif que celui de l'année dernière. Mais, à ce que je vois, Paris, malgré son étendue, ne vous offre pas à vous autres musiciens beaucoup de facilité pour trouver un emplacement, puisque tu te vois réduit à prendre le même salon que l'année dernière. Puisses-tu rencontrer moins d'obstacles, car je t'avoue que je crains la jalousie de Kal[kbrenner] qui, je crois, est un peu surpris de rivaliser. Ménage-le toujours. Quant à nous, mon enfant, nous nous portons, Dieu merci, assez bien, nous nous soutenons comme nous pouvons. Nous avons toujours quelques pensionnaires, mais comme l'éducation se fait à la maison, les maîtres coûtent beaucoup et il reste à peine de quoi faire aller la marmite. Comme mes occupations vis-à-vis de chez nous (1) sont encore suspendues et que je ne sors pas, je m'en porte beaucoup mieux, mais je n'ai que la moitié de ce que j'avais en dernier lieu ; cela ne m'affecte pas, nos besoins sont bornés, nos enfants se comportent bien, ils peuvent se suffire ; si je ne leur laisse rien, ils sauront bien que ce n'est pas faute d'avoir travaillé. Ainsi, mon cher enfant, je suis ou plutôt nous sommes contents et nous nourrissons l'espérance de te revoir un jour. Cette espérance est bien douce et ce désir bien vif ; — en attendant qu'il se réalise, nous t'embrassons bien tendrement, ta bonne mère et moi.

CH.

Fais bien des compliments à Nowakowski, tâche de lui être utile autant que possible. Mille belles choses à M. Méry. A propos, tu ne nous as pas marqué si tu as fini ton troisième concerto ; je t'avoue que j'en doute et je n'en serais pas trop fâché, car il faut trop de tension d'esprit et, en dormant peu, on est moins dispos, comme je l'ai déjà dit. Comme tu n'avais de recommandation, comme à Vienne pour certaine personne [?], tu n'en as jamais parlé ; est-ce que tu ne rencontres personne de cette maison dans celles que tu fréquentes ?

[Lettre d'Isabelle]

Mon humeur est détestable pour moi-même. Je garde la maison ; le matin je donne des leçons aux enfants : j'ai quatre petits garçons ; au plus jeune j'apprends la musique. Qu'en dis-tu ? Il est convaincu, le petit, que je peux lui en apprendre beaucoup, parce que je le veux, et que je sais énormément ; voici une preuve qui te persuadera de cette vérité. On lui demandait si tu jouais mieux que moi, et par aucun moyen on ne pouvait le convaincre de ta supériorité sur moi ; enfin, impatienté, il dit qu'il ne comprend pas de quelle manière tu peux jouer. Bon petit garçon ! Tu espères, m'écris-tu, que je ne joue pas mal ton deuxième nocturne ; mais quand cette lettre est arrivée, je ne l'avais pas encore vu, parce que Mme L. prétend que c'est à elle que tu l'as offert ; malgré cela, elle a eu l'amabilité, il y a quelques jours, de céder à nos prières et de nous le prêter. Je le joue donc chaque jour avec un vrai délice ; mais quoi, si je joue chaque note sans y mettre l'âme que tu y as mise en la composant !

(1) C'est-à-dire au lycée.



ISABELLE BARCINSKA, NÉE CHOPIN

d'après un portrait à l'huile, peint par Miroszevski.

Aujourd'hui a lieu le concert de Mme Weinert. Mlle Orlowska y chantera. A propos ! Le bon Sinosio [?] est devenu fou d'amour Une prompte cure l'a fait revenir à lui ; il est guéri, mais on peut s'attendre à ce que ce ne soit pas pour longtemps. Laure est venue hier...

LETTRE XXII

[Du père]

Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin.

[Estampilles : « Varsovie, 11, 4 » ; « Berlin, 14, 4 », et [Paris] « 21 avril » [l'année est illisible].

A Paris,
Chaussée d'Antin, nº 5.
[11 avril 1835] (1).

MON CHER ENFANT,

Je n'attends pas ta lettre qui sûrement ne tardera pas à nous venir, pour t'écrire quelques mots. Notre situation est toujours la même, c'est-à-dire que nous sommes en assez bonne santé, et je suis bien aise que tu aies passé le carnaval sans indisposition. Mon enfant, ménage ta santé, ne prends rien sur le repos nécessaire ; je suis bien persuadé que nul autre excès ne peut te nuire, car tu ne t'en permets pas, je te connais assez. Ton bon ami, que j'embrasse de tout mon cœur, fait très bien de te retenir chez toi autant que possible, et tu fais aussi très bien de ne pas te surcharger de leçons et de cultiver ton génie par de nouvelles productions, qui peuvent de plus en plus propager ta méthode et te distinguer des autres compositeurs. Tu ne nous as pas encore marqué si tu as fini ton troisième concerto et si tu fais imprimer le premier (2) ; je crois que celui-ci ne manquera pas de plaire ; la première dédicace, par intrigues je crois, n'a pas eu lieu, ainsi à qui la réserves-tu ? Je trouve surprenant que jusqu'à ce moment tu n'aies pas eu l'occasion de rapprocher le fruit de l'arbre ; il faut que de ce côté-là il se trouve un obstacle vivant. Ne pourrais-tu pas le vaincre ? Quoique tu ne tiennes pas à cela, c'est cependant toujours quelque chose pour le relief.— Kal[kbrenner] va donc à Vienne ; je suis bien aise qu'il sache que tu y as des connaissances. Des feuilles allemandes ont annoncé qu'il viendrait ici ; je serai charmé de le voir et

(1) La date de cette lettre a pu être fixée grâce à la mention qui y est faite du projet de voyage à Carlsbad des parents de Frédéric, puis du concerto de Chopin qui fut publié, ainsi que ces mots : « Tes sœurs t'écrivent, je les crois heureuses », qui furent écrits après le mariage d'Isabelle, donc après 1834

(2) Le père de Chopin parle, sans aucun doute, ici du concerto en *fa mineur*, qui, quoique son titre soit *Second Concerto*, fut cependant écrit avant le concerto en *mi mineur*. Le concerto en *fa mineur* parut au printemps de 1836. Quant au troisième concerto, déjà cité, je suis à peu près certain qu'il est question de l'*Allegro de Concert*, op. 46, qui fut publié en 1842, mais qui, malgré cela, porte en beaucoup d'endroits le caractère des créations de Chopin dans les années antérieures. (Niecks, II, 244-245.)



peut-être même de l'entendre. Je n'ai ni [vu, ni.].. entendu M. Lafont (1), car je n'ai pas mis le pied au théâtre depuis ton dernier concert, [car ce qui] s'y passe m'intéresse fort peu. En lisant la description de la soirée forcée... [donnée]... chez soi, j'ai bien pensé ce [que] cela t'avait coûté le travail de quelque temps, [mais que] faire quand on vous tombe sur le corps? il faut faire bonne mine et je lui [en] sais bon gré, car cela cause des bavardages qui se répandent — et quand on est en quelque sorte un des premiers d'un côté, on ne peut pas se montrer autrement de l'autre. coûte que coûte. Tes sœurs t'écrivent, je les crois heureuses : puissent-elles l'être toujours! Elles te parleront du Bobo ; effectivement je n'ai jamais vu un enfant tressaillir comme il fait à la vue d'un violon, et quand on le lui donne, on ne peut venir à bout de le lui ôter sans qu'il jette les hauts cris — et parmi mes pensionnaires il discerne et cajole ceux qui jouent de cet instrument. A propos, notre projet d'aller aux [eaux] existe encore, mais mes occupations et les couches de Louise ne nous permettront pas, si j obtiens une permission, de partir avant les derniers jours de juillet. Que penses-tu faire jusque-là? de quel côté te tourner as-tu? Dis au médecin de Potocki d'écrire à sa mère ; la famille de Jas se porte bien ; Alphonse est revenu de Berlin, il paraît qu'il restera ici. Dvorzaczek t'embrasse. Le père de Lucie, ainsi qu'elle, se porte fort bien. Javurek, Elsner. Zyvny te font des compliments, et nous, nous t'embrassons de tout cœur.

CH.

LETTRE XXIII

[D'Antoine Barcinski, écrite après la mort de Nicolas Chopin]

[1844]

MON BIEN CHER FRITZ,

Le désir que tu as exprimé d'avoir les détails les plus minutieux sur les derniers moments de notre inestimable père est raisonnable et juste, je dirai plus : si j'avais le talent de la parole et si j'étais capable de décrire toute sa vie, je le ferais en vue du bien général, afin d'apprendre aux hommes comment ils doivent vivre et mourir pour n'être pas oubliés, même dans la tombe, et mériter, de génération en génération, l'admiration et l'estime universelles. Si quelqu'un voulait se représenter la mort d'un juste, il aurait dû être témoin de toute la maladie de courte durée, et de la fin édifiante de notre père, et alors, celui-là aurait admiré ce repos de la pensée, inséparable du calme de la conscience, cette consolation et cette jouissance intérieures qui dérivent du bonheur d'avoir bien élevé des enfants sachant aimer et respecter leurs parents, cette certitude agréable de n'avoir pas vécu pour soi seul, mais pour le bien du prochain, cette pensée que tous l'admirent et rendent hommage à son caractère. Vivre 75 ans au milieu

(1) *Charles-Philippe Lafont*, célèbre violoniste, né en 1781, mort en 1839.

de la corruption et de la démoralisation propres à la nature humaine, et n'avoir pas un seul ennemi ; se rappeler qu'on a tiré de la misère quantité de familles et donné, à des amis dans le besoin, des secours et des avis salutaires (ce dont on peut s'assurer par sa correspondance), se contenter de peu, ne souhaiter ni les richesses, ni les honneurs éblouissants, chérir la vie domestique, être l'ami d'une famille qu'on aime, vivre de son bonheur, se réjouir et même tirer vanité de ce que Dieu lui ait permis de recueillir le fruit de tant de peines et d'efforts chez ses propres enfants, dans lesquels il voyait se refléter, comme dans un miroir, son cœur et son âme : tel est l'homme qu'a été notre père !

Un homme comme celui-là ne meurt pas tout entier, il vit parmi nous, parce que ses pensées et ses sentiments évoquent son souvenir à chaque instant de notre vie. Ce tableau, quoique bien éloigné de la réalité, dont il n'est qu'une ombre faible, te fera aisément deviner quel a été notre incomparable père pendant toute la durée de sa maladie. Agé de 75 ans, accablé par un long et pénible travail : voilà la cause de la dernière maladie de notre père. Aussi pendant cette maladie, qui ne s'est manifestée par aucune souffrance physique, mais par la lente décroissance des forces, ne s'est-il plaint d'aucune douleur ; il était constamment calme, parlait, et même était gai, ce qu'il ne cherchait pas à cacher. Entouré de toute sa famille, il était heureux et disait : Je remercie le Dieu tout-puissant de m'avoir donné des enfants si bons, si vertueux et si tendres ! Il parlait souvent de toi, et dans les derniers instants de son séjour sur la terre, il me recommanda de t'encourager, en son nom, à supporter avec résignation le coup qui allait nous frapper tous, à penser que personne ne doit s'opposer aux décrets du Ciel, et que tu dois considérer comme une grâce du Très-Haut qu'il soit parvenu à un âge aussi avancé. Je peux aussi t'affirmer que, depuis le commencement de la maladie jusqu'au dernier moment, nuit et jour, nous avons été prêts, tour à tour, à répondre au moindre signe de notre cher père. La dernière nuit, du jeudi au vendredi, nous avons ensemble, Isabelle et moi, veillé à son chevet. Vers le matin il sentit approcher sa fin et, tout ému, il me pressa sur son cœur en disant : « Antoine, cher Antoine, ne me quitte pas aujourd'hui ». Tu comprends si ces paroles, pleines d'une incomparable bonté, m'ont effrayé et en même temps me sont allées au cœur ! Je ne l'ai pas abandonné. pas plus que la famille, et c'est en répandant sur elle ses bénédictions, ainsi que sur toi, car souvent il portait ses regards sur ton portrait et sur ton buste, qu'il a rendu son âme à Dieu. Il ne s'est jamais plaint d'aucune souffrance, ni même d'aucune douleur sensible. Avec sa bonté toujours uniforme et touchante, calme jusqu'au dernier moment, il remerciait chacun avec l'amabilité qui lui était propre, pour les moindres services qu'on lui rendait ; puis il s'est endormi, dans toute l'acception de ce terme, et je souhaite que chacun puisse vivre comme il a vécu, et mourir comme il est mort. — Par cette description tu te persuaderas, mon cher, jusqu'à quel point notre père m'a aimé, et quelle confiance il avait mise en moi ; je puis me vanter, tout en éprouvant la plus grande joie, que j'avais su gagner son amour et son estime, et qu'il me comptait au nombre de ses propres enfants. Je cite cette circonstance afin d'obtenir, ne fût-ce qu'en partie, des droits sur ton cœur, et pouvoir te faire, de temps à autre, des observations puisées dans le cœur même du meilleur des pères, observations qui pour moi n'ont jamais été des secrets. Je te conjure donc, mon frère bien-aimé, en souvenir de ton père, et par amour pour ta mère et pour tes sœurs, apaise ton chagrin ; console-toi avec la pensée que

notre père a été admiré, vénéré et aimé de tous, qu'il vit et vivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu ; que ta tristesse et ta mélancolie pourraient nuire à ta santé, ce qui entraînerait à sa suite de tristes conséquences : la peine, le chagrin de ta mère et de tes sœurs bien-aimées, ce que tu ne leur souhaite pas, j'en suis sûr. Pense à toi, à ta santé, écoute les conseils salutaires, appuyés sur le cœur et la raison, de ton ange gardien (1), que je ne connais que par ses écrits, que j'admire, respecte et honore, et aux pieds de laquelle je me jetterais, si je pouvais un jour la voir avec toi, les couvrant des larmes de la reconnaissance, pour la protection tendre et maternelle qu'elle étend sur ta personne. Ta santé et ta vie sont une parcelle inséparable de la nôtre ; respecte-la si tu désires te réjouir de notre bonheur. Maman est avec nous ; ensemble nous occuperons 6 chambres du 1er étage, que j'ai fait arranger exprès. Sois tout à fait tranquille sur son compte, elle se trouve sous la tutelle vigilante de ses filles et la mienne ; je veux dignement, je ne dirai pas te remplacer auprès d'elle, car tu es unique au monde, mais au moins lui rappeler les sentiments filiaux que tu éprouves pour la meilleure des mères. Si tu m'assures, en vérité, que tu es calme, je te croirai ; cependant prouve-moi par des œuvres que tu ne cesses pas de penser à ta santé.

Je sais combien tu aimais ton père, combien tu aimes ta mère et tes sœurs, et même je présume que tu veux du bien à leurs maris. C'est pour cela que, si l'amour qu'on a pour toi dans la famille t'est cher, tu penseras à toi, tu ne te tourmenteras pas, parce que cela fâcherait notre père lui-même. Porte-toi donc bien, et sois heureux ; écris-nous souvent, c'est l'unique baume pour des cœurs affligés. Nous habitons à la rue Nowy-Swiat, n° 1255, et les Iedrzeïewicz, rue Podwal, n° 526.

Notre chère mère, après avoir perdu son vieil ami, se tourne vers toi de tout son cœur et de toute son âme ; aie donc pitié d'elle et console-la par ta bonne santé ; ne te tourmente pas, pour qu'involontairement cela n'influe pas sur la perte du plus cher trésor qui nous reste. Souviens-toi que ta vie n'est pas exclusivement ta propriété, elle appartient aussi à celle qui te l'a donnée, et à ceux qui t'aiment plus qu'eux-mêmes ; rappelle-toi que la santé de ta famille, digne de considération, repose uniquement sur ton bonheur. Ecris la sincère vérité, élève-toi au-dessus de toutes les peines morales, allège un peu ton cœur affligé et tu te sentiras mieux. Quant à nous, nous pleurons parfois en regardant les chers souvenirs de notre bien-aimé père semés par lui dans notre jardin. Chaque cep de vigne, chaque treillage, fait et dressé par lui l'année dernière, et tant d'autres choses témoignent que cet homme instruit et ami du travail pouvait s'occuper physiquement avec fruit et même avec agrément.

Notre mère bien-aimée s'est soutenue par sa seule force morale, malgré tant de nuits sans sommeil passées à soigner son ami, malgré les tourments de son cœur et la douloureuse impression qu'elle éprouvait à la seule pensée de se séparer de celui qu'elle aimait et respectait. Sa force d'âme, et une confiance illimitée en Dieu, donnaient à son corps assez d'énergie pour supporter le plus grand malheur de sa vie. Maintenant, grâce à la Providence, elle est mieux qu'elle n'a jamais été Tes sœurs t'écriront le reste, pour moi je t'embrasse sincèrement et te prie d'exprimer à celle qui te tient lieu de mère ma reconnaissance sans bornes et mon profond respect.

(1) George Sand.

Pour ne rien omettre, je dois encore ajouter que Belzac, notre ami intime, celui qui, depuis si longtemps, habite notre maison, un homme très savant et de cœur honnête, qui partageait nos joies et nos peines, travaille depuis quelques années au projet de fonder à Varsovie un établissement où l'on garderait les morts quelques jours avant l'inhumation. Versé dans cette question, il avait l'habitude de raconter à notre père, quand il était encore bien portant, et à nous, différents cas fortuits sur des morts apparentes, en quoi notre cher père l'aidait dans le même sens. C'est d'après cela que l'imagination active de notre père, surtout dans les derniers temps de sa vie, lui ayant rappelé ces circonstances, il nous pria de faire ouvrir son corps après sa mort, dans la crainte de subir le sort affreux de ceux qui s'éveillent dans la tombe. Rien d'étonnant à cela ; tu sais que papa était un penseur prévoyant et d'un esprit extrêmement actif. Quand je lui remontrais que sa maladie n'était pas dangereuse, que, Dieu merci, nous jouerions encore au piquet dans le jardin,selon notre habitude,il souriait et disait : Mon cher Antoine,je ne fais aussi cette proposition qu'en toute éventualité; si je guéris, ma prudence, pour cette fois, ne sera pas nécessaire. — Ne pense pas, cher Fritz, que ce soient les souffrances qui l'aient poussé à cette détermination ; c'était sa manière de voir ; il m'en avait même parlé il y a quelques années déjà. Ne t'imagine rien de terrible, n'attribue cette résolution ni à une souffrance, ni à un tourment quelconque de ton père ; tu lui ferais tort. Un homme juste comme il l'était, plein de vertus et de droiture, qui ne respirait que le bonheur des autres et qui leur sacrifia toute sa vie, un tel homme ne craignait pas la mort ; il n'éprouva aucun tourment et mourut avec délice, avec la douce certitude qu'il survivrait dans ses enfants, dont il avait formé le cœur selon le sien. Il était absolument calme, pénétré de l'aimable assurance que l'unité de sentiments, l'amour fraternel, la mutuelle tendresse de tous les membres d'une famille peu nombreuse, mais foncièrement honnête, lui donnaient la suprême garantie de leur félicité sur la terre, et au déclin de sa vie il ne respirait que notre bonheur et nos succès ; par conséquent il n'avait pas la moindre cause de se tourmenter, ni même de s'attrister. Chaque jour il nous répétait qu'on trouverait difficilement un père plus heureux que lui. — Dieu vous bénira, disait-il, si vous continuez à vous aimer et à vous estimer ; soignez votre santé, soyez pleins de sollicitude pour votre mère. Crois donc, cher Fritz, à tout ce que je viens de t'écrire de notre père, si digne d'admiration. Personne plus que moi ne possédait sa confiance et un accès plus libre aux secrets de son cœur ; c'est pour cela que je te révèle la pure vérité, avec cette certitude que les affirmations que je t'ai données seront pour toi, ne fût-ce qu'en partie, une source de consolations.

Ant.

P.-S. — Notre cher Calasante venait tous les deux jours de la rue Podwal à la rue Nowy-Swiat pour passer la nuit auprès de notre cher père. C'est un homme excellent et inappréciable. Grâce à ses soins, l'enterrement s'est fait selon notre désir, non avec pompe et éclat, mais honnêtement et pieusement. Notre beau-frère a le cœur tendre et honnête, c'est pour cela que je l'aime comme frère et ami. Je suis pressé de me rendre au bureau ; je te serre encore une fois dans mes bras.

[Lettre d'Isabelle]

Ne te tourmente pas pour nous, mon chéri, et pense à toi, car tu es toute notre consolation, aujourd'hui plus encore qu'autrefois. Exprime notre entière reconnaissance à ta protectrice pour les soins si tendres dont elle t'entoure et pour le cœur qu'elle nous a témoigné. Les quelques mots (1) qu'elle a écrits ont tranquillisé maman et nous tous sur ta santé. Quel trésor qu'un cœur pareil ! Sans connaître les personnes, on sait toucher leur cœur et verser la consolation dans leur âme affligée. Remercie-la, toi, mon chéri, le plus affectueusement que tu pourras, et ne t'adonne pas trop aux regrets justement dus à la mémoire de notre père. Aujourd hui, maman seule nous reste ; fasse le Ciel que nous la gardions le plus longtemps possible ; c'est désormais pour elle que nous réserverons tout notre amour filial, pour adoucir ses dernières années.

M. Belza, qui t'a connu chez les Brandt, et qui habite depuis plusieurs années notre maison, part pour Paris à la fin de ce mois ; il sera là probablement au mois de juillet. Je désirerais beaucoup qu'il pût te voir ; papa l'aimait et l'estimait réellement ; c'est un sincère ami de toute notre famille, personne mieux que lui ne nous connaît. Il nous serait très agréable que vous puissiez vous embrasser ; c'est un homme de cœur et de tête. Ecris-moi où Nohant est situé ; on me questionne là-dessus et je ne sais que répondre. Si je voulais chercher sur une carte, je ne trouverais pas, car je n'en ai pas d'assez détaillée. De tous côtés on invite maman à la campagne ; entre autres les Dominique Dziewanowski, que tu as connus enfants et qui sont aujourd'hui nos amis. Tu ne croirais pas, mon cher, combien de compassion notre malheur a éveillé ! Porte-toi bien et sois calme, c'est ce que nous te souhaitons de tout cœur. Ecris-nous, mon chéri, mais dis-nous toujours la vérité sur ce qui te concerne, car nous t'aimons et pensons toujours à toi.

ISABELLE.

LETTRE XXIV

[De la mère de Chopin] (2).

1837 (3).

MON BIEN CHER FRÉDÉRIC,

Le 1er et le 5 mars approchent, et je ne peux t'embrasser. Il n'y a pas au monde de bonheurs qui, en ce moment, n'emplissent ma tête et mon cœur pour toi, mon cher Fritz ; aussi ne sais-je par quoi commencer, ni que te souhaiter : prier Dieu seulement pour qu'Il te conserve sa sainte protection et verse sur toi toutes ses faveurs.

(1) Quand arriva à Paris la nouvelle de la mort de Nicolas Chopin, G. Sand jugea de son devoir d'écrire une lettre de condoléances à la mère de Frédéric. Le lecteur trouvera cette lettre dans Karasowski, (vol. II, p. 158-159).

(2) Les lettres de la mère de Chopin ont été reléguées à la fin de ce chapitre parce qu'aucune d'elles ne portait de date (pour trois d'entre elles seulement il m'a été possible de fixer une date approximative), et aussi parce qu'elles ont une valeur biographique beaucoup moins grande que les précédentes.

(3) C'est grâce aux mots suivants que j'ai pu, à peu près, indiquer l'année 1837 : « Mme Wodzinska m'a dit que tu lui as promis de te coucher plus tôt.... Cependant tu n'as pas tenu parole. » (Comparer avec la lettre de Mme Wodzinska du 6 octobre 1836.)

Mme Wodzinska m'a dit que tu lui as promis de te coucher plus tôt, ce dont j'étais bien contente, car c'est nécessaire pour ta santé ; cependant tu n'as pas tenu parole. Maintenant surtout que la grippe règne, parce que les veilles et les refroidissements en sont les principales causes ; évite-la, cher enfant, mais surtout les refroidissements. Ecris-nous souvent et crois bien que, quand un mois s'est écoulé sans apporter de lettre de toi, chacun de nous cherche à tromper l'autre pour en trouver la cause ; nous expliquons l'un à l'autre pourquoi tu n'écris pas afin de nous rassurer mutuellement ; mais dans son âme chacun pense autre chose. Comme il est heureux que cette déesse prédise à chacun un sort favorable. Je conçois que tu aies eu la curiosité de la consulter, mais il faut trop de courage pour écouter ses prédictions, car, malgré la raison la plus nette, tu aurais pu, pendant un certain temps, être inquiet si elle t'avait dit quelque chose qui t'aurait mécontenté. Promets-moi donc, cher Fritz, que tu n'iras plus la voir. Je n'ai rien à t'apprendre qui puisse t'intéresser que tes sœurs ne t'aient déjà communiqué. Nous attendons avec impatience des nouvelles de toi, mon Fritz bien-aimé. Tranquillise-toi sur notre compte, soigne ta santé qui contribue surtout à notre bonheur.

Je t'embrasse de toute mon âme.

Ta mère la plus dévouée.

LETTRE XXV

[de la mère]

[Fin de l'année 1845] (1).

Mon bien cher Frédéric,

Tu nous as fait grand plaisir en nous donnant des nouvelles de ta santé. M. Gutmann nous a dit que quand il t'a vu, en septembre, tu avais bonne mine ; que Dieu permette qu'il en soit réellement ainsi. Ma santé est bonne pour mon âge, grâce à la Providence. Je sors peu et évite tous les changements de temps, et même tout ce qui pourrait augmenter mon rhumatisme ; je vais rarement chez Louise, pour ne pas causer à ceux qui m'entourent des douleurs égales, ou peut-être plus grandes que les miennes. Je te remercie, mon cher fils, pour tous les cadeaux que tu m'envoies à chaque occasion ; ils me sont agréables et chers ; mais je ne vais nulle part, je vois peu de monde, tandis que toi, cher enfant, tu fais pour ta mère de vaines dépenses. J'ai eu dernièrement, à cause de toi, une grande joie. Mme Obreskow a passé par ici avec son mari, allant, disait-elle, à Athènes, chez sa fille ; elle n'est restée que quelques jours à Varsovie et est venue chez moi. Quelle bienveillante personne ! On peut l'aimer à première vue. Peut-être n'est-ce qu'à moi qu'il le paraît, parce qu'elle m'a dit tant de bien de toi et de ton hôtesse qui prend grand soin de ta santé. Elle m'a apporté en pré-

(1) Cette lettre fut certainement écrite vers la fin de 1845 ; cette certitude vient de la comparaison faite entre cette lettre et celle de Chopin du 20 juillet 1845 (1er chapitre, lettre 5e), dans laquelle il est question du projet de voyage de Gutmann et de la princesse Obreskow à Varsovie.



sent : sur un plateau une théière, un pot à crème et un sucrier, en me disant que chaque jour en buvant mon thé je devais penser à l'amie de mon fils ; comme c'est aimable et poli, n'est-ce pas ? Pour l'été, elle sera à Saint-Pétersbourg et l'hiver prochain à Paris ; en automne elle passera par ici et veut m'emmener avec elle chez toi. Heureusement que ce jour est encore éloigné, peut-être son projet changera-t-il jusque-là, ce dont je serais très contente, car si je partais avec elle, je serais obligée de rester tout l'hiver chez toi, et que ferais-tu de moi, pauvre enfant ! Je te causerais du tourment, car, connaissant ton bon cœur, je sais que tu serais toujours inquiet ; tu croirais que je m'ennuie, que je n'ai pas assez de confort et mille choses semblables. Non, cher enfant, c'est ce que je ne ferai pas, surtout parce que tu es entouré de personnes qui prennent de tendres soins de toi, ce dont je leur suis infiniment reconnaissante. J'espère que Dieu me permettra encore de te revoir ; je ne perds pas cette espérance, car j'ai foi en sa miséricorde. Que la Providence, en ce jour du nouvel an, répande sur toi toutes ses bénédictions, c'est ce que te souhaite sincèrement

Ta mère.

P.-S. — Suzanne t'envoie ses souhaits, ainsi que Mme Lutynska.

Je présente mes respects à Mme S[and].

LETTRE XXVI

[De la mère]

[Après l'année 1847] (1).

MON CHER FRÉDÉRIC,

Que te dirai-je pour le jour anniversaire de ta naissance et pour ton jour de fête ? Toujours la même chose : que je te recommande à la Providence divine et que chaque jour je la supplie de t'accorder les bénédictions de l'âme et du corps, sans lesquelles tout le reste n'est rien. Quant à moi, grâce à la protection du Créateur suprême, je suis en bonne santé ; il n'y a que les bizarreries attachées à la vieillesse qui parfois m'inquiètent : je vois les choses d'un tout autre œil que les jeunes, mais qu'y faire ? Wernik revient, son heureuse mère est partie dimanche à sa rencontre jusqu'à Dresde, où elle l'attendra pour revenir avec lui. Il lui écrivait souvent et avait ordre de dire, dans chaque lettre, comment tu te portes ; maintenant c'est fini, cela aussi, pour moi ; j'étais tranquille, malgré que, dans le courant d'une année, je n'aie reçu de toi que trois lettres. Corrige-toi, cher enfant, écris plus souvent, aie des égards pour mon âge et pour l'attachement qui nous lie à toi ; quoique je ne doute pas de ton cœur, cependant tu as des occupations, toi qui te raccourcissent le temps, tandis que moi je n'en ai aucune, je ne vis que pour vous tous. Je termine en t'embrassant, mon chéri. Que Dieu te donne la santé et la prospérité ; c'est ce que te souhaite

Ta mère.

(1) Voir la lettre de Chopin du 19 avril 1847, chap. I, l. 9 (il y est fait mention de Wernik).



JUSTINE CHOPIN, NÉE KRZYZANOWSKA

D'après un portrait à l'huile peint par Mirosrewski.

LETTRE XXVII

[De la mère]

Mon cher Frédéric,

Tu nous as fait un vrai bal de carnaval en nous écrivant; quelques mots venant directement de toi, vois-tu, nous apaisent plus que toutes les nouvelles indirectes qui nous parviennent souvent ; tu peux t'imaginer notre inquiétude, sachant surtout combien la grippe a régné chez vous.

Le courrier a annoncé que tu vas donner un concert, après quoi aussitôt tu partiras; alors nos conjectures ont été leur train : Où va-t-il ? Les uns disaient en Hollande, les autres en Allemagne, d'autres encore à Pétersbourg ; et nous, qui désirons tant te voir, nous disions : peut-être chez nous ! On s'est déjà disputé pour savoir où tu descendrais ; les Barcinski veulent te céder leur appartement, Louise aussi. C'était un véritable jeu d'enfants faisant des bulles de savon.

Tu as donné un concert ; nous n'en connaîtrons aucun détail, parce que ton véritable ami n'est plus là pour nous en donner, comme il l'a fait pour le dernier, de sorte qu'il me semblait te voir et t'entendre. Il m'écrivait alors ces mots : « Dites-lui, Madame, qu'il remercie Dieu de lui avoir accordé ce don et l'amour du prochain, car tous nous l'aimons. » C'est une sainte vérité, que sans la protection du Ciel le plus grand talent ne signifie rien ; mets donc ta confiance en Lui et remercie-Le, avec une humble confiance, de tout ce qu'il t'a donné ; alors Il te soutiendra de sa grâce dans chaque circonstance pénible.

C'est aujourd'hui ta fête, je t'envoie tous mes vœux. Que Dieu te bénisse dans cette vie et dans l'autre.

Ta mère qui t'aime.

LETTRE XXVIII

[De la mère]

Cher Frédéric,

Enfin, après trois mois écoulés, nous venons de recevoir ta lettre tant désirée ! Tu as donné un concert ; les journaux nous avaient appris que tu allais le donner, puis que tu l'as donné ; cela nous a été pénible que la nouvelle ne nous soit pas venue de toi. Il n'est pas possible qu'en un si long espace de temps tu n'aies pu trouver un moment libre pour donner de tes nouvelles à tes parents et t'informer de ce qu'ils deviennent. Tu nous as beaucoup chagrinés, et sans doute involontairement.

Tu oubliais, cher enfant, que tes parents ne vivent que pour vous tous, et que chaque jour ils prient Dieu de vous accorder la santé et sa bénédiction ; que de

plus ils ne cessent de Le remercier de tous les bienfaits qu'Il répand sur toi. La santé, la fortune, la célébrité dont tu jouis, tout cela provient de sa très sainte Providence ; tu devrais chaque jour t'unir à nous pour Lui témoigner ta reconnaissance ; tu verrais alors qu'Il t'aiderait dans toutes tes bonnes entreprises, et tu serais heureux. Ne prends pas en mauvaise part à ton père que toujours il te parle de l'avenir. Crois-moi, il serait temps d'y penser un peu. Nous qui sommes vieux, nous te disons cela par expérience et par tendresse ; nous voudrions te voir toujours heureux et satisfait, et c'est difficile quand on n'a rien d'assuré pour l'avenir.

J'ai beaucoup pensé à toi ici, mon cher enfant, les jours anniversaires de ta naissance et de ta fête, et je t envoie, du fond de l'âme, tous mes souhaits, en priant pour obtenir ton bonheur. Que Dieu te bénisse et te tienne toujours en sa sainte garde ! — J'ai une prière à t'adresser, mon cher enfant, ou plutôt je viens te parler d'une affaire, car une mère ne doit pas prier son enfant, et un fils bon et franc devrait, s'il le peut sans porter atteinte à ses propres intérêts, et sans emprunter d'argent à personne, que Dieu l'en garde ! répondre ouvertement : oui ou non. J'ai l'espoir que tu agiras de la sorte avec moi, car s'il en était autrement, jamais plus je ne t'en parlerais. Voici l'affaire : je dois trois mille florins polonais, ton père n'en sait rien; s'il le savait, il se tourmenterait beaucoup ; naturellement il faut les rendre ; si tu peux donc, dans le courant de l année, me les envoyer, mais pas tout à la fois, écris-le-moi par l'entremise des Barcinski. Dis-toi : maintenant, je vois pourquoi ma mère m'encourage à faire des économies ! Crois-moi, ce n'est pas dans mon intérêt, mais pour ton bien.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta mère qui t'aime réellement.

LETTRE XXIX

[De la mère]

Mon cher Frédéric,

J'ai reçu ta lettre du 16 courant, dans laquelle tu m'apprends que tu te portes bien. C'est pour moi un vrai régal. Oh ! comme je voudrais être avec toi, te soigner comme autrefois ! Mais cela ne se peut, il faut se conformer à la volonté du Très-Haut qui t'enverra, dans sa miséricorde, des amis qui me remplaceront. Aie confiance en Lui et sois heureux, mon bien-aimé. Je suppose que tu as besoin maintenant d'un peu d'argent ; je t'envoie ce que je peux, en attendant : mille deux cents francs ; le bon Barcinski t'expliquera comment tu devras faire à l'avenir pour ne plus te trouver dans le besoin. Maintenant, que Dieu te bénisse et te donne la santé, c'est ce que j'implore pour toi.

Ta mère qui t'aime.

C'est ici que devaient prendre place les lettres écrites par George Sand à Louise Iedrreïewicz, ainsi que celles de M. et Mme Clésinger à Chopin. Sur la demande des héritiers de George Sand, nous renonçons à cette publication.



CHAPITRE V

LETTRES DE MARIE WODZINSKA (et de sa Famille) A FR. CHOPIN SON FIANCÉ (1)

LETTRE I (2)

[Lettre de la mère de Marie]

Monsieur Frédéric Chopin,
Paris, Chaussée-d'Antin, n° 5.

Genève, 28 février 1835.

MONSIEUR FRÉDÉRIC,

Permettez que je me rappelle à votre souvenir. Déjà Félix (3) et Marie se sont accrochés à vous ; alors moi, pour vous épargner votre temps précieux, et comme j'avais par eux de vos bonnes nouvelles, je ne vous ai pas écrit. Mais aujourd'hui, voulant profiter d'une si bonne occasion, je m'adresse à vous par l'entremise de votre compatriote M. Darowski, pour vous demander ce que vous devenez, vous et votre famille, car sans doute vous avez souvent des nouvelles du pays. Que font vos parents, vos sœurs ? Quand Dziewanowski était ici, l'année dernière, il nous a donné sur eux quelques détails.

N'aurons-nous pas le plaisir de vous voir ici, M. Frédéric ? Je ne sais vraiment pas moi-même combien de temps nous séjournerons encore à Genève, mais je pense qu'avant de quitter ces contrées je verrai encore Paris et toutes les personnes qui m'intéressent. Pardonnez-moi, cher M. Frédéric, si je vous prie de me procurer une collection d'autographes des hommes célèbres avec lesquels (comme de raison) vous vivez. Polonais, Français, Allemands, etc., peu importe,

(1) Les lettres de la mère de Marie Wodzinska ont été écrites en polonais ; dans celles de Marie W. et de son frère le polonais est mêlé avec le français.

(2) Sur le paquet de lettres des Wodzinski, noué d'une faveur rose, se trouvent, écrits de la main de Chopin, ces mots : *Moïa biéda.* (Mon malheur). Ces lettres contribuent, pour une bonne part, à jeter la lumière sur l'affaire des fiançailles de Chopin avec Marie Wodzinska ; affaire faussement présentée par le comte Wodzinski dans son livre *Les trois Romans de Frédéric Chopin* (Paris, Calmann-Lévy, 1886) ; il semblait que le témoignage d'un parent ayant entendu raconter les détails de cette liaison de la bouche même de Marie, fût absolument certain. Les lettres que je publie prouvent que Karasowski a été le plus près de la vérité, quoiqu'il n'ait eu ses renseignements que de seconde main. Les personnes qui voudraient mieux connaître cette affaire n'ont qu'à lire l'esquisse que j'ai publiée sous le titre *Mon malheur* (Livre commémoratif de Mickiewicz, Varsovie, 1898, vol. I[er], p. 93), ainsi que l'article de Ferdinand Hoesick : « Nouveaux détails sur Marie Wodzinska » (Wedrowiec, 1900, n° 42, 49).

(3) Félix Wodzinski, frère de Marie.

fût-ce même un Juif avec sa barbe, comme chez nous, pourvu qu'il en soit digne, veuillez rassembler et envoyer, et je vous en serai infiniment reconnaissante ; mais par-dessus tout conservez-nous votre amitié, vous possédez la nôtre depuis longtemps.

WODZINSKA.

LETTRE II

[Lettre de Marie Wodzinska]:

Monsieur Chopin,
Paris, Chaussée-d'Antin, n° 5.

[Dresde, septembre 1835.]

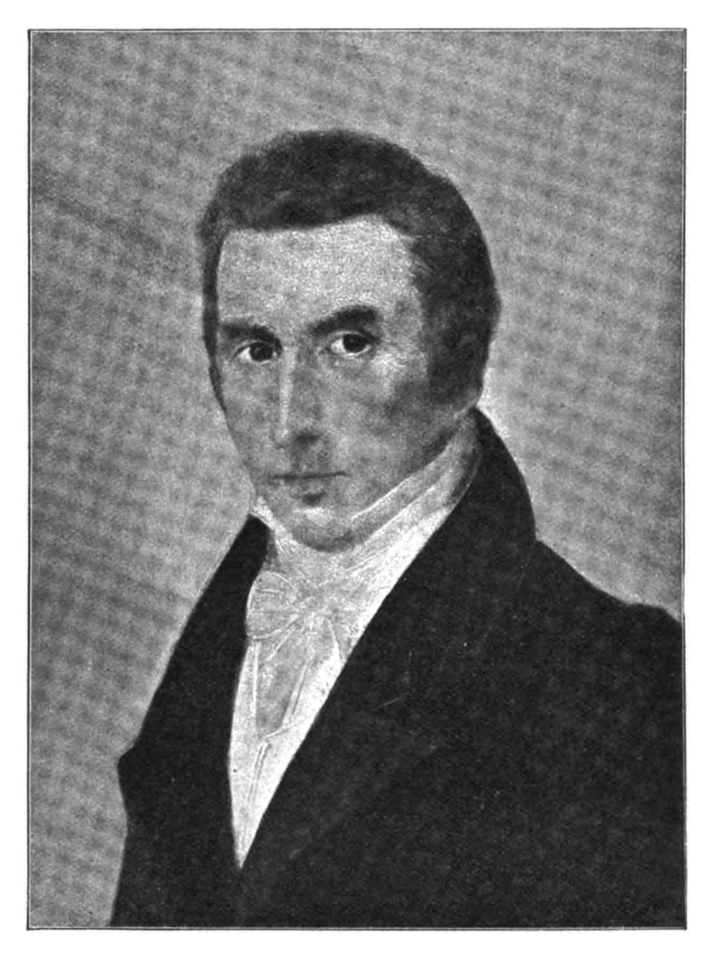
Quoique vous n'aimiez ni à recevoir, ni écrire des lettres, je veux pourtant profiter du départ de M. Cichowski pour vous donner des nouvelles de Dresde depuis vous. Je vais donc encore vous ennuyer, mais plus avec mon jeu. Samedi, lorsque vous nous quittâtes, chacun de nous se promenait triste, les yeux remplis de larmes, dans ce salon où, quelques minutes avant, nous vous comptions encore parmi nous. Mon père rentra bientôt et fut désolé de n'avoir pas pu vous faire ses adieux. Ma mère en pleurs nous rappelait à chaque instant quelque trait « de son quatrième fils Frédéric » (comme elle le dit). Félix avait une mine tout abattue ; Casimir (1) voulait faire des plaisanteries comme à son ordinaire, mais ce jour-là elles ne lui réussissaient pas, car il faisait le paillasse moitié pleurant. Mon père se moquait de nous et il riait lui-même uniquement pour ne pas pleurer. A onze heures (2) vint le maître de chant ; la leçon alla fort mal, nous ne pouvions pas chanter. Vous étiez le sujet de toutes les conversations. Félix me demandait toujours la *Valse* (3) (dernière chose que nous avions reçue et entendue de vous) Nous trouvions du plaisir : eux à l'écouter, moi à la jouer, car elle nous rappelait le frère qui venait de nous quitter. Je l'ai portée à relier ; l'Allemand a ouvert de grands yeux, quand on lui a montré une seule feuille ; (il ne savait pas, le *Niemiec* (4), par qui elle avait été écrite). Personne n'a dîné : on regardait toujours votre place habituelle à table, puis aussi *le petit coin de Fritz*. La petite chaise est toujours à sa place, et probablement il en sera ainsi aussi longtemps que nous occuperons cet appartement. Le soir, on nous conduisit chez ma tante pour nous éviter la tristesse de cette première soirée, à laquelle vous n'auriez pas assisté. Mon père vint nous prendre, disant qu'il lui serait impossible, ainsi qu'à nous, de rester dans cette maison ce jour-là. Nous éprouvâmes un grand bien à quitter un lieu qui renouvelait trop nos peines

(1) Casimir Wodzinski, frère de Marie.

(2) On voit par ces paroles que Chopin quitta Dresde le matin, et non le soir, comme le dit le comte Wodzinski dans le livre précédemment cité.

(3) C'est la valse en *la ♭ majeur* sur laquelle Chopin écrivit : « Pour Mlle Marie, Dresde, sept. 1835 », et dont le comte Wodzinski donne le fac-simile dans son livre, prétendant que Chopin l'improvisa au moment de son départ de Dresde, et dont il n'envoya le manuscrit que quelques semaines plus tard, de Paris. Cependant, à en juger par ce que qu'écrit Marie, Chopin lui offrit le manuscrit de cette valse avant son départ de Dresde.

(4) C'est à dire l'Allemand.



NICOLAS CHOPIN
(d'après un portrait à l'huile peint par Miroszewski).

Maman ne cause avec moi que de vous et d Antoine (1). Quand mon frère sera à Paris, pensez un peu à lui, je vous en supplie Si vous saviez quel ami dévoué vous avez en lui ! Un ami comme il est rare d'en trouver Antoine a un cœur excellent, même trop, car il est toujours la dupe des autres ; et puis il est fort négligent, il ne pense jamais à rien, ou du moins rarement. Nous lui avons déjà tant parlé raison, mais je crois que, venant de vous, elle ferait beaucoup mieux son effet. Je sais comme il vous aime et je suis sûre que vos paroles seront oracles pour lui De grâce, ne soyez pas indifférent avec lui. Comme il sera heureux, éloigné de sa famille de trouver un cœur ami pour le comprendre ! Je ne vous dis plus rien. Vous connaissez bien Antoine, et vous le connaîtrez encore mieux. Vous direz après de lui qu'il veut paraître plus méchant qu'il ne l'est. Quand vous aurez par miracle le désir d écrire : « Comment allez-vous ? Je me porte bien. Je n'ai pas le temps d'écrire davantage », ajoutez, je vous prie, *oui* ou *non*, en réponse à la question que je vais vous faire : Avez-vous composé ? — *Si j'étais là-haut un petit soleil, pour nulle autre que toi je ne voudrais luire*, je l'ai reçu ces jours-ci, et je n'ai pas le courage de le chanter, car je crains, si cela est de vous, que ce ne soit tout à fait changé, comme par exemple *Wojak*. Nous ne cessons de regretter que vous ne vous appeliez pas Chopinski, ou enfin qu'il n'y ait pas d'autre marque que vous êtes Polonais, car de cette manière les Français ne pourraient nous disputer la gloire d'être vos compatriotes Mais je suis trop longue. Votre temps est si précieux que c'est vraiment un crime de vous le faire passer à lire mes gribouillages. Du reste, vous ne les lirez pour sûr pas en entier. La lettre de la petite Marie sera reléguée dans un coin après qu'on en aura lu quelques lignes. Je n'ai donc plus à me reprocher le vol de votre temps.

A Dieu (tout simple). Un ami d'enfance ne demande pas de phrases. Maman vous embrasse tendrement. Mon père et mon frère vous embrassent sincèrement (non, c'est trop peu) le plus... Je ne sais déjà moi-même comment dire. Joséphine n'ayant pas pu vous faire ses adieux, me charge de vous exprimer ses regrets. Je demandais à Thérèse : « que dois-je dire à Frédéric de ta part »? elle me répond : l'embrasser bien et lui faire bien mes compliments.

A Dieu ! MARIA.

P.-S. Au moment de monter en voiture, vous avez oublié sur le piano le crayon de votre portefeuille. Cela a dû vous être incommode en route ; quant à nous, nous le gardons ici respectueusement comme des reliques. Encore une fois. merci bien gentiment pour la petite cruche. Mlle *Wozinska* vint ce matin avec une grande découverte chez moi. « Ma sœur Maria, je sais (me dit-elle) comme on dit Chopin en polonais : — Chopena ? »

(1) Antoine Wodzinski, frère aîné de Marie, qui prit, en 1837, une part active aux luttes sanglantes en Espagne.



LETTRE III

[Lettre de Mme Wodzinska]

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris, Chaussée-d'Antin, n° 5.

Recommandée.

(Estampilles : « Dresden, 6 feb. 1836 », et [Paris] « 13 février 1836 ».)

Mon cher Frédéric,

Je ne sais comment commencer pour vous demander pardon d abuser de votre bonté, et surtout parce que je vous fais perdre votre temps. Mais vous pourriez penser : A quoi bon tout cela, puisque vous demandez pardon ? je préfère vous en dire la cause. Voulant envoyer une petite somme à Antoine, et n'ayant pu, pour différentes raisons, faire ce qu'il me demandait, j'ai eu l'heureuse idée de m'adresser de préférence à celui qui nous a, toujours et partout, donné tant de preuves de son amitié. Maintenant que vous savez la cause, veuillez donc faire le reste et remettre à mon nigaud la somme ci-incluse. Ne lui refusez pas, mon cher Fritz, vos conseils amicaux, encouragez-le à se mettre à l'ouvrage, parce que l'oisiveté est la cause de beaucoup de malheurs. Dieu vous récompensera au centuple. Vous ne croiriez pas combien de larmes j'ai versées à cause de cela et par suite de mes craintes pour lui. Vous si bon fils, vous saurez me comprendre. S'il lui arrivait un jour d'être dans le besoin, sauvez-le et avertissez-moi aussi vite que possible. Je vous le recommande ; je sais que votre temps est cher, mais je connais aussi votre bon cœur et je suis sûre que quand il le faudra vous saurez me sacrifier un moment.

J ai eu ici des nouvelles de vos parents et de vos sœurs. M. Léopold, frère de Mme Pruszak, est venu, il m'a raconté que tous sont en bonne santé. Marie et Joséphine vous envoient leurs compliments ; la première, ayant appris qu'elle allait recevoir de vous un morceau de musique, ne se sent pas de joie. Thérèse Wozinska [*sic* !] parle souvent de vous, même en polonais ; elle dit, en vous unissant en pensée à son frère : « j'ai bien du chagrin par mon frère Antoine — et Chopena aussi ». Et elle pleure en vérité. Quand pourrons-nous donc vous voir ? Si au moins vous m'écriviez deux mots, pour nous dire si c'est vrai que vous devez venir ici cet été ! Clara Wieck, (et surtout) le Chevalier Kunzel l'ont dit et affirmé. Kunzel a même dit que vous aviez pleuré en entendant Mlle Wieck à Leipzig ; pour moi, j'ai honte de n'avoir pas aussi pleuré à son concert, quoique son jeu m'ait plu énormément, puis sa personne est si aimable, si intéressante ! En ce moment se trouve ici le jeune Wolff de Genève, se rendant à Pétersbourg avec Mme Nesselrode ; il doit y rester trois ans. Adieu, mon bon Fritz ; nous parlons toujours, toujours de vous, car tous nous vous aimons sincèrement.

Je vous embrasse, mon cher Fritz, ainsi qu'Antoine, et vous bénis tous les deux.

Dresde, le 5 février 1836.

T. Wodzinska.



LETTRE IV

[Lettre de la mère de Marie]

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris, n° 5, Chaussée-d'Antin.

(Estampilles : « Dresden, 15 sept. 36 », et [Paris] « 22 septembre 1836. »)

Le 14 septembre 1836.

CHER FRÉDÉRIC !

Suivant notre convention, je vous envoie une lettre que vous aurez la bonté de remettre à Mme Nakwaska ; je l'aurais déjà expédiée il y a deux jours, si ce n'eût été une dent que j'ai fait extraire après votre départ et dont j'ai beaucoup souffert. Je ne peux assez regretter que vous soyez parti samedi ; ce jour-là j'étais souffrante et je n'ai pu assez m'occuper du *crépuscule*, nous en avons trop peu parlé.

Le lendemain j'aurais pu en causer plus longuement. M. de Girardin dit : « *En toute chose le lendemain est un grand jour. — Nous l'avons devant nous.* » Ne croyez pas que je rétracte ce que j'ai dit, non ; mais il fallait délibérer sur la voie à suivre. Je vous prie seulement de garder le secret ; portez-vous bien, car tout dépend de cela (1). Casimir est arrivé dimanche ; je l'ai trouvé tout autre qu'à son départ. Si en Bohême l'air est saturé d'opium, là assurément il est plein de *jusquiame.* Quelle perspective pour Marie ! Qui sait comment elle sera dans un an ! Je laisse ici Joséphine avec Mlle Mallet ; au printemps je reviendrai, et de nouveau j'irai aux eaux. Tel est mon projet, que Dieu fasse qu'il réussisse ! Si, grâce à Dieu, Antoine revient en bonne santé, encouragez-le au travail ; qu'il apprenne ce qu'il peut, car ses frères ne savent pas grand'chose, et ce serait honteux que les sœurs fussent supérieures à leurs frères. Maintenant je ne peux rien lui envoyer, car, comme dit Casimir, *le père le plus riche de toute la province* doit vivre en conséquence ; c'est bien, mais selon moi c'est mal de laisser pour ce motif son enfant mourir de faim.

Dès mon arrivée à Varsovie, j'enverrai, par votre entremise, à Antoine, ce que je pourrai ; pour le moment je vous prie, si vous avez de lui quelque nouvelle, de me la communiquer. Je resterai encore ici quinze jours ; pour le 15 octobre je serai à Varsovie, car c'est ce jour-là que doit avoir lieu le mariage. Je verrai vos parents et vos sœurs, je leur dirai que vous vous portez bien et que vous êtes d'excellente humeur; cependant je ne parlerai pas du *crépuscule.* Soyez pourtant assuré de ma sympathie ; pour compléter mon souhait et mettre à l'épreuve ces sentiments, cette précaution est nécessaire. Adieu ! Couchez-vous à 11 heures,

(1) Il résulte avec clarté de ce qui précède que, quelques jours avant de quitter Dresde, Chopin au « crépuscule » fit sa déclaration à Marie et fut accepté d'elle, avec l'autorisation de sa mère. On voit que Mme Wodzinska prévoyait une résistance de la part de son époux, mais elle comptait sur ses forces pour la vaincre ; c'est pourquoi elle demande le secret. La réalisation de ce projet de mariage, selon elle, dépendra uniquement de la santé de Frédéric.

et jusqu'au 7 janvier employez *l'eau de gomme* (1) comme boisson. M. Matuszynski s'entendra avec moi, et vous vous montrerez comme Skorzewski à Marienbad ou à Franzensbad. Portez-vous bien, cher Fritz ; je vous bénis de toute mon âme comme une mère aimante.

P.-S. — Marie vous envoie des pantoufles par M. Germany [?]. Elles sont un peu grandes, mais elle dit que vous devez porter des bas de laine ; c'est ainsi que Paris a jugé, et je suppose que vous serez obéissant, ne l'avez-vous pas promis ? Enfin remarquez que c'est un temps d'épreuve.

LETTRE V

[Lettre de Casimir Wodzinski, frère de Marie]

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris.

Dresde, le 15 septembre 1836.

CHER FRITZ,

Tu peux aisément t'imaginer combien il m'a été pénible d'apprendre par ma mère que tu as quitté Dresde vingt-quatre heures avant mon arrivée. Que de beaux moments perdus pour moi ! *Et de combien je regrette encore le séjour de Marienbad ;* mais tous ces regrets sont vains maintenant ; il sera plus intéressant pour toi d'apprendre que j ai vu tes parents et tes sœurs avant mon départ de Varsovie. Ton père, que je n'ai pas trouvé changé du tout, a aussi bonne mine qu'au temps où il nous grondait, nous mettait à genoux et parfois nous donnait la verge. Ta mère, à part ses yeux dont elle souffre de temps à autre, est tout à fait bien. Mme Iedrzeïeiwcz est toujours jolie, toute charmante, toute bonne, *car c'est ainsi qu'il faut le dire.* Je me suis rappelé les bons temps *où je venais réciter ma leçon et où je faisais tant le gamin.* Les enfants sont beaux et bien portants ; le garçonnet monte un cheval de bois et se prépare à partir : *chez mon oncle M. Frédéric Chopin, à Paris.* Mme Barcinska se porte bien également ; quant à lui, il a énormément changé en ce qui touche le caractère : silencieux, sombre, peu expansif, il n'est plus du tout le meme qu'autrefois. Enfin, comme j'étais là un jeudi où tous sont réunis, j'ai cru me trouver encore en pension : j'ai raconté mon voyage à Mme Iedrzeïewicz comme si j'avais une leçon à réciter ; j'ai tremblé en parlant à Barcinski et j'ai eu bien peur quand ton père m'a appelé. Voilà toutes les nouvelles de chez toi ; en revanche, tu devrais aussi m'apprendre ce que tu sais d Antoine et de toi-même, et je pense parfois que, *loin de vous, il y a quelqu'un qui pense à vous et qui vous aime.*

C. WODZINSKI.

(1) Dans la première moitié de ce siècle on croyait à l'efficacité de l'emploi interne de la gomme arabique contre le rhume.

P.-S. — En relisant ma lettre, j'ai pensé que tu prendrais mon galimatias pour une *fanfaronnade*, c'est plutôt une *distraction*, ou mieux encore de *l'ignorance*, car en écrivant vite on ne peut arranger sa pensée dans une langue, et *on arrange la phrase comme elle vient à l'esprit.*

N. B. — Zywny est en bonne santé, il n'est pas du tout devenu chauve ; il prétend toujours que la science dépend surtout des premières leçons qu'on reçoit. Quand tu m'écriras, car je doute que ta lettre puisse me trouver ici, adresse : *à Thorn, en Prusse, aux soins de M. J. G. Adolphe.*

[*Post-scriptum* de Marie]. — Nous ne pouvons nous consoler de votre départ ; les trois jours qui viennent de passer nous ont paru des siècles ; faites-vous de même ? Regrettez-vous un peu vos amis ? Oui, je réponds pour vous, et je pense que je ne me trompe pas ; du moins j'ai besoin de le croire. Je me dis que ce *oui* vient de vous (car, n'est-ce pas, vous l auriez dit ?).

Les pantoufles sont achevées, je vous les envoie. Ce qui me chagrine, c'est qu'elles sont trop grandes, quoique j'aie donné votre bottine pour mesure, carissimo maestro, mais c'est un vulgaire Allemand. Le docteur Paris me console, en disant que c'est bien pour vous, car vous devez porter en hiver des bas de laine bien chauds.

Maman s'est fait arracher une dent, ce qui l'a fort affaiblie. Elle a dû garder le lit jusqu'à présent. Dans quinze jours nous partirons pour la Pologne. Je verrai vos parents : quel bonheur pour moi ! et cette bonne Louise me reconnaîtra-t-elle ? Adieu, mio carissimo maestro, n'oubliez pas maintenant Dresde et dans peu la Pologne. Adieu, *au revoir*. Ah ! si cela pouvait être au plus tôt !

MARIE.

Casimir me dit que le piano de Sluzewo est tellement délabré qu'il n'y a plus moyen de jouer dessus. Ainsi pensez à Pleyel. Dans des temps heureux, non comme ceux d'aujourd'hui (en ce qui nous concerne), j'espère vous entendre sur le même piano ; au revoir, au revoir, au revoir ! Cela fait espérer.

LETTRE VI

[Lettre de la mère de Marie]

(Estampilles : « Dresden, 3 oct. 36 », et [Paris] « 10 oct. 36 ».)

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris,

n° 38, rue de la Chaussée-d'Antin.

MON CHER FRITZ,

Je vous suis bien reconnaissante de m'avoir donné quelque nouvelle d'Antoine. Hier j'ai reçu votre lettre et je vous avoue que je l'attendais avec impa-



tience. Après-demain je pars, et dans douze jours je serai à Varsovie, où j'embrasserai pour vous vos parents et vos sœurs. Ecrivez-nous aussi souvent que votre temps vous le permettra ; adressez à M. J. G. Adolphe, à Thorn, par Berlin. C'est ainsi que je reçois toutes mes lettres. Je suis priée de vous écrire pour vous recommander l'artiste peintre Byczkowski, auquel on a signifié de quitter le pays. Je le connais peu, mais il me semble plus ou moins un excellent homme, et ce qui parle le plus en sa faveur, c'est qu'il est malheureux.

J'ai remarqué, d'après votre lettre, qu'en me jurant d'exécuter mes conseils vous *mentiez*, parce que vous ne dites pas si vous portez des bas de laine avec les pantoufles, ni si vous vous couchez avant 11 heures ; vous avez menti comme Kunzel à Mme Nakwaska. A propos ! Kunzel est déjà de retour, il se fâche que vous n'ayez pas été chez les Kaskel. Beaucoup de personnes s'irritent contre moi à cause de vous, et j'y perdrai mon crédit ; ainsi va le monde ! Marie vous fait bien prier de porter tous les jours les pantoufles, et si vous trouvez une occasion quelconque, elle demande de nouveaux romans, qui sans doute vont pleuvoir à la nouvelle année. Joséphine est assez calme, elle est très heureuse en pensant à notre prochain retour et nous fait beaucoup de promesses. Mon Dieu, pourrai-je arriver comme je le souhaite et là où je veux ! Je ne sais si l'affaire est terminée, parce que, ainsi que je viens de vous le dire, on est fâché contre moi à cause de vous, et Kaskel ne m'a dit que ces mots : *J'ai donné l'ordre*. Je vous écrirai de Varsovie ; maintenant je vous répète : soignez-vous et tout ira bien. Faites nos compliments à Mlle Osso ; son frère n'a été ici que pour un jour ; il se porte bien. Mlle Mallet vous salue gracieusement ; elle demande ce que fait Grzymala ; voilà une passion malheureuse ! On a trouvé votre portrait si ressemblant que Marie dit qu'il établira sa réputation d'artiste. Depuis ce temps, elle a fait le portrait de la Mathieu et celui de Ciccarelli [?], parce qu'il l'en a priée. Ce portrait a été fait en deux séances et est fort ressemblant. J'en reviens à Byczkowski ; quand vous le verrez, n'oubliez pas de lui dire que je vous ai écrit et que par cela même vous le connaissez déjà. Isalka Plater m'a priée de vous écrire en vous recommandant Byczkowski, et vous savez que je l'aime au point de ne faire presque aucune différence entre elle et Marie.

Thérèse parle souvent de vous ; elle vous fait bien des compliments. Mlle Mallet, Joséphine, Marie, tous vous font dire mille choses, tous. Casimir, Paris et moi, nous vous embrassons tendrement.

2 octobre. — *Crépuscule.*

[*P.-S.* de Marie.] — Je vous remercie sincèrement pour les autographes et je vous prie d'en envoyer encore (c'est ce que maman me fait vous écrire). Maintenant nous partons au plus vite pour Varsovie. Combien je me réjouis de revoir toute votre famille et l'année prochaine *vous !* Casimir nous a beaucoup parlé de Lucie, et malgré tout ce que vous pourriez dire, puisque vous étiez d'avis contraire, il trouve qu'elle me ressemble. Cela me flatte beaucoup, car on la dit être très bien.

Adieu, jusqu'à *mai* ou *juin* au plus tard. Je recommande à votre souvenir

Votre très fidèle secrétaire,

MARIE.





ALBERT ZYWNY
(d'après un portrait à l'huile peint par Miroszewski).

LETTRE VII

[Lettre de la mère de Marie]

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris,

38, Chaussée-d'Antin.

(Estampilles : « Thorn, 25 I. », et « Paris, 3 févr. 1837 ».)

[Sluzewo (1), le 25 janvier 1837].

MON EXCELLENT FRITZ,

Il y a longtemps, bien longtemps que nous avons reçu votre lettre et bientôt après le paquet avec les morceaux de musique pour lesquels je ne remercie pas, mais je gronde. Comment avez-vous pu envoyer ce Keepsake (2) ? De même en parlant du piano vous n'avez pas écrit combien il fallait vous envoyer, et ici c'est une chose qu'il faut savoir d'avance pour pouvoir rassembler.

Je vous prierai aussi de nous apprendre à quelle adresse il a été expédié à Dantzig (3), parce que nous avons calculé que si Adolphe était informé de son arrivée, j'enverrais aussitôt, d'ici, un chariot à Dantzig. Il n'y a d'ici là que 25 lieues, de sorte qu'il pourrait être chez nous avant le printemps. Il fait très triste ici ; depuis notre retour de Varsovie, nous n'avons pas mis un pied dehors, et personne n'est venu nous voir.

La jeunesse, c'est-à-dire mon mari, les Félix et Casimir, fréquentent le voisinage et s'amusent, car je vous prie de croire que même dans cette contrée il y a des bals, des concerts et des théâtres. Nous autres vieux, c'est-à-dire Marie, Thérèse et moi, nous menons une vie solitaire au château, et l'horloge sonne plus fort que jamais pour nous rappeler le moment des repas ou celui du repos, car nous ne pouvons avoir d'autres occupations, à défaut de piano, crayons, livres, etc. A propos de crayons, Thérèse vous envoie un dessin fait par elle, et me recommande de vous faire bien des compliments. Il me reste à vous prier de m'apprendre si M. Dzierozynski se trouve à Paris, ou bien s'il n'y a pas été, et enfin où il pourrait bien se trouver en ce moment. C'est un avocat de Varsovie, mais comme il avait 1.000 francs appartenant à une pauvre petite personne, c'est pourquoi je m'informe si soigneusement de lui. Les autographes sont admirables ; les post-scriptum de Heine et d'Arlincourt m'ont fait beaucoup de plaisir, ainsi que le billet de Custine.

(1) Quoique l'endroit d'où la lettre fut écrite n'ait pas été indiqué, il n'y a aucun doute que cette lettre ainsi que la 10e furent écrites de Sluzewo, terre patrimoniale des Wodzinski. La phrase suivante peut en servir de preuve : « Dépêche-toi, car il y a 3 milles à faire en poste. » et le timbre de la poste de Thorn. Le *Dictionnaire géographique* dit que la terre de Sluzewo (district de Nieszawa) est situé à quelques verstes de la frontière du royaume et de la Prusse, à une distance de 18 kilomètres de Thorn. Egalement cette phrase : « Nous passons des journées solitaires au château », s'accorde avec les informations du *Dictionnaire géographique*, qui dit que la maison d'habitation de Sluzewo n'est autre que l'ancien château restauré.

(2) Keepsake, almanach.

(3) Ce piano fut probablement expédié par mer.

Je ne sais comment était ma dernière lettre, mais comme je n'y faisais mention de personne, c'est peut-être pour cela que j ai été forcée de l'envoyer plus tôt que je ne le supposais ; c'est souvent ainsi ; quand arrive le forestier, on ne cesse de crier : dépêchez-vous, car il y a trois lieues jusqu'à la poste. Il en est de même aujourd'hui, je n'aurai pas le temps de relire pour m'assurer si je n'ai pas écrit quelque sottise. Mme Glinska est toujours à Dresde. Joséphine aussi m'attend là-bas, et je ne sais vraiment quand je pourrai me mettre en route.

Adieu, mon cher Fritz.

Votre T. W. qui vous aime sincèrement.

Il faudra désormais s'informer plus prudemment encore du bien-aimé.

[*P.-S.* de Marie.] — Maman a grondé et moi je remercie gentiment, très gentiment, et quand nous nous reverrons, je remercierai plus gentiment encore. On voit que je suis très paresseuse pour écrire, parce que remettre mes remerciements à notre prochaine entrevue me dispense aujourd hui de beaucoup de mots. Maman vous a décrit notre façon de vivre, il ne me reste donc rien à vous apprendre, sinon qu'il dégèle : grande nouvelle, n'est-ce pas ? Surtout très importante à savoir. Cette vie tranquille que nous menons ici est ce qu'il me faut, voilà pourquoi je l'aime pour à présent, s'entend, car je ne voudrais pas que ce fût toujours comme cela. On prend son parti le mieux qu'on peut, quand cela ne peut être autrement que cela n'est. Je m'occupe un peu pour tuer le temps. J'ai dans ce moment « l'Allemagne » de Heine, qui m'intéresse infiniment.

Mais il faut finir et vous recommander à Dieu. J'espère que je n'ai pas besoin de vous répéter l'assurance des sentiments de

Votre fidèle secrétaire,

MARIE.

LETTRE VIII

[Lettre de Marie]

Pour Frédéric Chopin.

[Cette lettre ne porte ni date, ni indication du lieu d'où elle fut envoyée.]

Je ne puis vous écrire que quelques mots, en vous remerciant pour le joli cahier que vous m'avez envoyé. Je ne tâcherai pas de vous dire combien j'ai éprouvé de joie en le recevant, ce serait en vain Recevez, je vous prie, l assurance de tous mes sentiments de reconnaissance que je vous dois. Croyez à l'attachement que vous a voué pour la vie toute notre famille, et particulièrement votre plus mauvaise élève et amie d enfance. Adieu. Maman vous embrasse bien tendrement. Thérèse à chaque instant parle de son Chopena.

Adieu, gardez notre souvenir.

MARIA



LETTRE IX (1)

[Les deux lettres suivantes sont de la mère de Marie.]

Pardonnez-moi, mon cher Frédéric, d'interrompre ainsi votre silence, mais je dois m'informer de votre santé. Cet hiver j'ai vu souvent vos parents et vos sœurs : tous se portent bien. Votre père tousse un peu. J'ai encore une prière à vous adresser : c'est que vous encouragiez à Paris la réimpression des chants de Niemcewicz qu'on ne peut plus recevoir ici à aucun prix. Faites pour cela une autre musique et de superbes gravures ; la vente en serait inouïe, car au duché de Posen chacun achète. Votre zèle sans doute fera beaucoup, et moi j'espère que vous me répondrez si mon projet a été admis ou non, et surtout si votre santé est en bon état et quelle circonférence votre personne a atteinte. Que Dieu vous bénisse.

T. W.

LETTRE X

(Estampilles : « Thorn, 26,11 » ; celle de Paris est illisible.)

Monsieur Frédéric Chopin,

Paris,
Chaussée d'Antin, n° 38.

[Sluzewo.]

MON BON FRÉDÉRIC,

Il y a longtemps que je ne me suis pas adressée à vous, mais en revanche, vous avez été constamment l'objet de ma sollicitude. Comment va votre santé ? J'ai reçu une lettre de Louise : elle est meilleure que nous sous ce rapport, car elle a eu de vos nouvelles. S'il en est ainsi, je suis fort contente mais je vous prie de nous apprendre franchement comment vous allez.

Comptant sur votre excellent cœur, j'envoie à votre adresse une lettre pour Ant. ; il ne nous a pas écrit où il pense demeurer ; veuillez donc la lui remettre, et acceptez vous-même l assurance des sentiments les plus sincères que je garderai jusqu'à la mort.

T. WODZINSKA.

Outre les lettres précédentes, se trouve, parmi les papiers qui m'ont été confiés, le portrait lithographié de Chopin, dessiné par Marie Wodzinska, et sur lequel on lit les mots suivants : « A ses parents — en reconnaissance de leur amitié pour nous. »

Marie WODZ.

La reproduction de ce portrait a été insérée dans l'*Echo muzyczne* (N° 437 (7), du 13 février 1892.)

(1) Cette lettre et la suivante ne portent pas de date, mais je les crois plutôt de 1837 que de 1836, et cela à cause de la différence frappante de ton d'avec les précédentes, ce qui semble avoir suivi la rupture des fiançailles.

CHAPITRE VI

LETTRES DES ÉLÈVES DE CHOPIN (1)

Henriette Barthélemy prie Chopin de ne pas prendre la peine de venir lui donner sa leçon, car elle doit sortir précisément à cette heure ; elle se prive à grand regret du plaisir de passer une heure avec lui. Si, jeudi soir, Chopin se trouve non loin de la rue Saint-Lazare, qu'il veuille entrer chez M. Deschamps, où il trouvera toute la société et elle aussi, dans le tourbillon de la danse (1).

La Princesse Ludmille de Beauvau, dans une lettre écrite de Saint-Assise (près Paris) se rappelle au souvenir de Chopin, comme ancienne élève, et le prie de venir la voir là-bas, quand il aura un moment libre. Elle le prie aussi d indiquer à sa sœur, Mme la Vicomtesse Talon, un maître de musique pour son petit garçon.

Madame [ou Mlle] Bocquet (2) s'informe de la santé de Chopin et lui envoie des bonbons.

Mlle de Caraman annonce que, par suite de son départ subit pour la campagne, elle ne pourra cette année profiter des remarques de Chopin, ce qu'elle regrette infiniment.

Mme Coignet écrit que son mari lui ayant annoncé son arrivée, sans en indiquer la date, elle ne peut s'éloigner de la maison et doit renoncer à sa leçon.

La Princesse Marcelline Czartoryska, dans une lettre écrite de Londres (en polonais), apprend à Chopin que son mari et elle se sont décidés à rester quelques mois dans cette ville ; elle espère donc y voir Chopin. Elle termine par ces mots : « Je me recommande au bon souvenir et à l'amitié de mon cher maître ; je le prie de *ne pas* répondre. »

Le 8 octobre (1847 ?)

(1) La plus grande partie de ces lettres ne portent ni date ni adresse qui puissent indiquer, ne fût-ce qu'approximativement, la date de l'envoi. Quand une date ou une adresse sont données, je les reproduis fidèlement.

Presque toutes les lettres sont écrites en français ; une remarque indique celles qui sont écrites dans une autre langue.

(2) Mlle Stirling, qui a mis en ordre tous les papiers restés après la mort de Chopin, et toutes les lettres qui lui furent écrites, les munit de bandes portant le nom des personnes qui les avaient écrites ; elle compte Mme Bocquet au nombre des élèves du maître.

(La Princesse) ELISABETH CZERNICHEFF envoie par une lettre des souhaits de Nouvel An, et prie Chopin d accepter en souvenir l'ouvrage qu'elle lui offre. Dans une seconde lettre elle lui dit que, l'ayant entendu tousser plusieurs fois lors de leur dernière rencontre, elle a résolu de lui envoyer une boîte de pastilles de gomme, ce qu'elle fait présentement.

Dans la première lettre Mme C. signait : Votre élève affectionnée : E. Czerni.

La MARQUISE DE DALMATIE prie Chopin de bien vouloir lui continuer ses leçons, momentanément interrompues, et lui demande de venir chez elle pour lui indiquer ses heures.

Mlle L. DUPERRÉ remercie Chopin au nom de sa mère et en son nom pour les billets envoyés pour le concert de Liszt. Comme l'heure de sa leçon tombe précisément pendant ce concert, elle prie Chopin de changer l'heure ou le jour.

La Baronne D'ESTE invite Chopin à un dîner auquel seront invités entre autres M. et Mlle Pixis.

Mme (ou Mlle) F. PLANAT DE LA FAY, dans une lettre portant la date : 1, I. 1835, demande pardon à Chopin de ne lui avoir pas demandé jusqu'à présent le prix de ses leçons Elle a appris combien payent les autres élèves; mais quant à elle, elle a pris ses leçons si irrégulièrement, qu'elle ne sait si ce prix peut être le sien. Elle le prie aussi de lui donner désormais, non plus une heure, mais deux heures par semaine. (Adr Rue du Mont-Blanc. nº 2)

Dans une seconde lettre, adressée rue de la Chaussée-d'Antin, n. 5, elle demande quand elle pourra avoir sa leçon, et invite Chopin à un dîner auquel il y aura probablement Mme Hiller et son fils, et certainement un excellent pâté. (4-XII.)

Dans une troisième (6-XII), elle lui demande pardon de ne s'être pas jusqu'à présent acquittée de sa dette. Elle avait un peu l espoir que Chopin voudrait compléter la douzaine des leçons qu'il lui avait données, parce qu'il ne sait pas, peut-être, qu'il ne lui en a donné que huit

Mlle la Comtesse A. DE FURSTENSTEIN, dans deux lettres adressées rue de la Chaussée-d'Antin, demande que ses leçons soient remises à un autre jour.

Mlle ELISE GAVARD écrit qu'après trois semaines de maladie elle va sortir pour la première fois, et elle prie Chopin de lui indiquer une heure de leçon pour le lendemain.

LOUISE DE BROGLIE, COMTESSE D'HAUSSONVILLE (1), prie Chopin de venir chez elle à l heure indiquée.

TATIANA LŒSCHERN [Loeschhorn] DE HERTZFELD, NÉE PRINCESSE KOMACHINNE, regrette d'avoir dû omettre sa dernière leçon, d'autant plus que le prochain samedi elle ne pourra l'avoir à cause des offices de la Semaine Sainte, qui l'appellent deux fois par jour à l'église. Ensuite elle recommande à Chopin l'artiste

(1) Mlle Stirling la comptait au nombre des élèves de Chopin.

Tropianski (1), qui se propose de donner un concert avec la participation de Döhler, et elle le prie d'appuyer chaudement ce concert. (29-III. 1847.)

Mme Marie Kalergi[s] écrit qu'elle espérait voir Chopin chez elle, mais que cette espérance a été vaine. Elle le prie, dans les termes les plus aimables, de venir chez elle attendre la venue du Nouvel An ; il trouvera beaucoup de cœurs sincèrement dévoués.

Mlle Véra de Kologrivoff écrit, dans une lettre adressée place d'Orléans, n° 9, qu'elle a parlé à M. Rubio pour la question du portrait de Chopin. Or, M. Rubio consent à se départir pour cette fois de ses principes et à se rendre chez Chopin avec sa palette et ses pinceaux, afin de lui épargner la montée des escaliers. Il pourra terminer en deux séances le portrait-miniature à l'huile. Elle supplie ensuite Chopin de consentir à ce projet, car elle désire qu'il existe de lui, au moins, un portrait ressemblant.

Une seconde lettre très longue, venant d'Odessa, à la date du 18-V 1847, fut écrite par cette dame après son mariage et signée « Véra Rubio ». Elle écrit, dans cette lettre, qu'après un long silence elle s'est décidée à prier Chopin de lui donner des nouvelles de sa santé, parce que leurs amis communs (Franchomme et Mlle Stirling), qui lui avaient juré de lui envoyer de fréquentes nouvelles de la santé de Chopin, ne lui ont plus écrit depuis six mois. Quand la princesse « Troubetzkoy » est partie pour Paris, Mme Rubio lui a donné un billet de recommandation pour Chopin, mais elle a appris qu'il n'y a pas répondu un seul mot. Elle essaye donc encore une fois en envoyant cette lettre aussi par la princesse T. Elle espère que cette dame, après avoir vu Chopin, lui parlera beaucoup de lui, ce qui évitera à ce dernier l'embarras d'écrire ; elle sait combien il déteste cela. Elle continue à parler d'elle, de sa vie a Odessa ; elle désirerait s'enfuir de là le plus tôt possible. Après leur départ d'Odessa, ils iront en France par Constantinople, Naples et Rome. A Odessa, Mme Rubio a fait la connaissance de la générale Danenberg, née Zablocka, qui a bien connu Chopin à Varsovie avant qu'il eût quitté le pays. La vue de quelques autographes de Chopin, propriété de cette dame, surtout une valse, une mazourka et deux chants polonais, a causé à Mme Rubio une véritable joie. Elle termine par des souhaits de santé et prie de ne pas l'oublier.

Signé : « Votre fidèle et dévouée amie et élève,

« Véra Rubio. »

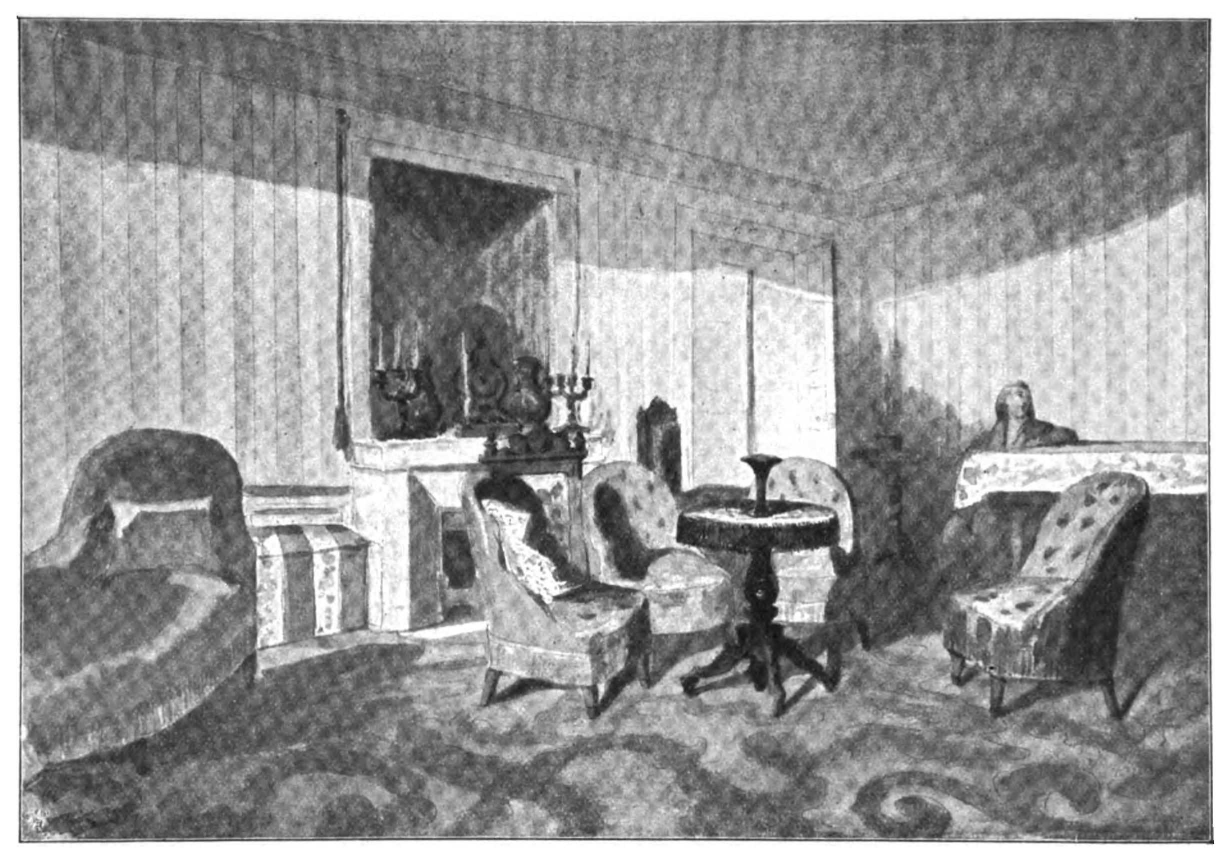
Mme ou Mlle la Comtesse Caroline de Lobau, dans une lettre écrite le 6-VIII, 1835, et adressée Chaussée-d'Antin, apprend que sa maladie d'yeux, qui l'a longtemps forcée à l'inaction, est passée, et elle prie Chopin de lui indiquer ses heures de leçons.

Dans une seconde lettre elle lui apprend qu'elle doit sortir à l'heure fixée pour la leçon, et le prie de la remettre à plus tard. (13-IX. 1837.)

Mlle K. Maberly demande pardon de ne pouvoir venir à sa leçon. (Samedi, 13 mai ; comme l'adresse de Mlle M. est celle de Londres, par conséquent elle fut écrite en 1848.)

(1) Constantin Tropianski, clarinettiste, violoniste et compositeur, né à Vilna en 1820 ; il voyagea dans presque toute l'Europe et habita Varsovie à partir de 1860.





SALON DE CHOPIN DANS SON DERNIER APPARTEMENT DE LA PLACE VENDÔME, N° 12
(d'après une aquarelle de Kwiatkowski).

Mlle Frédérique Müller, dans une lettre écrite de Vienne le 14-IX. 1841, apprend que la Comtesse Banfy se rend à Paris avec le jeune pianiste Carlo Fieltsch (ou plutôt Filtsch), qui a déjà gagné une certaine renommée à Vienne et en Hongrie.

Sa protectrice Mme de Banfy désirerait qu'il devînt l'élève de Chopin.

Dans une seconde lettre (Vienne, le 21-XII 1841), Mlle Müller raconte le succès de son premier concert, donné dans la salle Streicher. Elle a joué avec l'orchestre, sous la direction de M. Jamb, le concert de Chopin en *fa* mineur, ainsi que l'Andante spianato et la polonaise De plus, elle a joué, parmi d'autres compositions moins importantes: le nocturne dédié à Hiller et deux études de Chopin. Elle prendra part, sans doute, au concert de M Jansa, ainsi qu'à la soirée organisée par Mozart (fils). Ensuite elle remercie sincèrement Chopin de lui avoir dédié sa composition.

Dans une troisième lettre écrite de Vienne, le 23-IV (selon toute probabilité en 1842), Mlle M lui apprend encore le succès de son concert auquel assistait la mère de l'Impératrice. Mlle M. a joué sur un piano fabriqué exprès pour elle par Streicher, et elle a exécuté, parmi les œuvres de Chopin, le prélude en *mi* mineur, ainsi que la polonaise en *la* majeur dédiée à Fontana. Elle ajoute que si elle répète les louanges qu'elle a reçues, c'est uniquement dans le but de les transformer aux yeux de Chopin en expressions de reconnaissance envers lui.

Mme E. de la Roche prie Chopin de lui changer ses heures.

Mme Ch. de Rothschild prie Chopin de venir chez elle, car elle désirerait de nouveau se compter parmi ses élèves. (Adr. Cité d'Orléans, 8.)

Dans une seconde lettre elle lui envoie ses honoraires pour douze leçons et lui demande si le dîner de la veille lui a fait du bien.

Dans une troisième, datée du 1er-V, 1842, elle exprime à Chopin sa profonde compassion pour l'état de sa santé et lui envoie en présent, de la part de son mari, un nécessaire de voyage, en le priant de s'en servir.

La Princesse Catherine Soutzo s'excuse d'avoir dû omettre une leçon. (Adr. rue Saint-Lazare, cité d'Orléans.)

Mlle Fanny Stal, dans une lettre écrite en allemand, demande à Chopin s'il ne pourrait pas lui donner encore une leçon avant son départ.

Dans une seconde lettre écrite en français, elle lui apprend que, par suite de la maladie de sa mère, elle n'a pu longtemps toucher du piano, mais que sa mère maintenant se sentant mieux, elle prie Chopin de recommencer ses leçons.

Mlle Jane W. Stirling, dans une lettre du 13-II, 1848, écrit que sa sœur, Mme Erskine, n'a jamais le bonheur de trouver Chopin à la maison ; elle prie donc Mme Rich d'appuyer sa requête concernant le concert de mercredi. Elle demande principalement : que Chopin se fasse envoyer chez lui le piano sur lequel il jouera ; que la chambre attenante à la salle de concert soit chauffée ; et enfin que l'on aère la salle dans les intervalles où Chopin ne serait pas sur l'estrade. Elle ajoute avoir appris par Neukomm que M Orlowski avec quelques amis assisteront au concert. A cette lettre Mlle S. joint un fragment, traduit de l'anglais, traitant en phrases larges et élevées de la poésie et de l'art et se terminant par ces mots : « Ne doute pas, ô Poète, mais persiste et tiens ferme.

Dis : cela est en moi, je le déclarerai ! Lève les yeux au-dessus des misères du monde, dispense les bienfaits que le Ciel t'a donnés. Courage ! »

Dans une lettre, sans date, elle apprend qu'elle ne pourra, à cause de sa mauvaise santé, entendre Franchomme, et ce qui est pire, aller chez Chopin le lendemain pour sa leçon.

Dans une autre lettre, elle propose de se réunir pour aller ensemble dans l'atelier de Scheffer, où lord Torphichen pose maintenant pour son portrait.

Mlle Stirling et Mlle Maberly écrivent quelques mots d'adieu comme preuve de leur présence chez Chopin, avant son départ pour la campagne. (Samedi, le 30 avril.)

Enfin, dans une lettre collective écrite chez Mme Rich (le samedi, 3 décembre), Mlle Stirling, Mme Erskine et Mme Rich envoient à Chopin leurs souhaits de Nouvel An et le prient d'exprimer leurs vœux à Grzymala.

Mlle Claire de Sudre écrit que, par suite de l'indisposition de sa mère, elle ne pourra aller prendre sa leçon.

CHAPITRE VII

LETTRES DE DIFFÉRENTES PERSONNES A CHOPIN

ÉCLAIRCISSEMENT

Ainsi que je l'ai déclaré dans la préface, je ne donne que le résumé de la plus grande partie des lettres écrites à Chopin, à cause de leur peu de valeur biographique.

Je n'ai inséré en entier que les lettres des personnages remarquables, ou celles dont l'esprit ne se rendait que difficilement en extraits.

J'indique fidèlement les dates, estampilles ou adresses que portent ces lettres. La plupart des lettres sont écrites en français; si l'une d'elles est écrite dans une autre langue, une mention l'indique.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS D'ADRESSES :

Boul Pois. = Boulevard Poissonnière, nº 27.
Cit. Berg = Cité Bergère, nº 4.
R. du Montb. = Rue du Montblanc, nº 5.
Ch.-d Ant. = Rue de la Chaussée-d'Antin, nº 5.
R. Tronch. = Rue Tronchet, nº 5.
R. Pig = Rue Pigalle, nº 16.
C. d'Orl. = Cité (cour ou square) d'Orléans, rue Saint-Lazare, nº 9.
R. Chail. = Rue de Chaillot, nº 74.
Pl. Vend = Place Vendôme, nº 12.

COMTESSE D'AGOULT

LETTRE I

Monsieur Chopin,

Vous seriez bien aimable, Monsieur, si vous êtes quelquefois libre à six heures *précises*, de venir nous demander à dîner. Ma mère, à qui j'ai beaucoup parlé de vous, désire extrêmement faire votre connaissance; quant à moi, vous savez quel plaisir j'ai toujours à vous voir et à vous entendre. Si vous pouvez venir demain, ce serait bien aimable; je viens d'etre malade et je suis encore

assez souffrante ; il me semble qu'un de vos nocturnes achèverait de me guérir. Vous ne me refuserez pas.

COMTESSE D'AGOULT.

Jeudi.

P.-S. Si vous ne pouvez pas demain, samedi sinon samedi — dimanche, etc.

LETTRE II

Monsieur Chopin,

Rue de la Chaussée-d'Antin, 5,

Paris.

J'apprends par Liszt que vous venez d'être fort malade, Monsieur, et je viens vous rappeler que Croissy serait une excellente maison de santé : si vous vouliez y venir passer quelque temps, vous y seriez en bon air. Je vous promets *du lait* délicieux et la musique des rossignols, ce qui vous fatiguera moins que le piano. Laissez-moi vous dire cependant combien j'admire vos études, elles sont prodigieuses, et depuis bien longtemps je n'avais rien entendu d'aussi beau. Adieu, Monsieur, à revoir, j'espère ; croyez à mon véritable intérêt.

COMTESSE D'AGOULT.

LETTRE III

Monsieur Chopin,

5, rue de la Chaussée-d'Antin.

Est-ce que vous m'avez tout à fait oubliée, Monsieur? Je ne veux pas le croire, et surtout je veux espérer que la certitude de me faire un très grand plaisir vous fera quelquefois trouver un quart d'heure dans vos soirées pour me le donner. Je ne sors jamais le soir et je vous saurais bien gré de la bonne pensée qui vous arrêtera au numéro 39 de la rue Godot, à l'une de ces heures où l'on n'examine pas rigoureusement l'emploi de son temps.

Adieu, Monsieur, à revoir, j'espère, et bientôt.

COMTESSE D'AGOULT.

23 janvier.

C.-V. ALKAN

(1836)

Je viens te faire de la peine, mon cher Chopin, car je viens te demander une chose qui te coûtera à m'accorder comme elle te coûtera à me refuser. Cependant je ne résiste pas à t'en parler : c'est à savoir si tu voudrais bien jouer avec moi l'adagio et le final de la symphonie en *la* de Beethoven, chez Erard, le samedi soir, 1er mars.

C'est cet arrangement à 8 m. que nous avons dit il y a 5 ou 6 ans chez papa [?], et je proposerais cette année les deux autres parties à Pixis et à Zimmerman, si tu y consentais. Si tu n'y consens pas, je ne veux pas même que tu me passes des excuses, la première fois que j'irai te voir, car c'est sur un morceau de papier que tu mettras *oui* ou *non* à mon adresse.

D'ici là, comme après, toujours le même.

C.-V. ALKAN.

Lundi.

Le COMTE JULES APPONY écrit qu'il ne vient pas lui-même chez Chopin dans la crainte de le déranger. M. Stockhausen a rappelé à Chopin que lui (App.) désirerait savoir qui Chopin lui recommande comme maître de musique; Chopin a indiqué Reber. Il le prie donc de lui donner son adresse, ainsi que le prix de ses leçons.

(Date : « Jeudi, le 27 octobre », donc 1836; adr. Ch.-d'Ant.)

Le COMTE RODOLPHE APPONY (1) écrit que la princesse Grassalkowich, née Esterhazy, désire faire la connaissance de Mme Dudevant (G. Sand); il prie donc Chopin de leur faciliter une rencontre. (Adr. rue de Provence, n° 57 ?)

THÉRÈSE APPONY-NOGAROLA recommande à Chopin une jeune pianiste de Vienne, très douée, Mlle Müller, qui est venue à Paris dans l'unique but d'entendre Chopin et de devenir son élève. Elle prie Chopin de lui indiquer l'heure où Mlle Müller pourrait se présenter. (Adr. Ch.-d'Ant.)

EMM[ANUEL] ARAGO envoie à Chopin un autographe de son père.

ARTOT

Monsieur, Monsieur Chopin,

5, rue Tronchet, près la Madeleine,
Paris.

MON CHER CHOPIN,

Savez-vous que vous me donnez de la jalousie en diable? Partout où on arrive, tout ce qui porte nom de femme vous parle de Chopin: Connaissez-vous Cho-

(1) Le comte Appony était ambassadeur d'Autriche à Paris.



pin ? Dieu ! que je voudrais faire la connaissance de Chopin ! C'est encore l'attrait de votre nom *pyramidal* qui me fait vous écrire ces quelques lignes.

Mlle Kologrivoff va à Paris pour entendre de la bonne musique et faire quelques études ; bonne musicienne elle-même et ayant un fort joli talent, elle sera à même de pouvoir vous apprécier et profiter de vos excellents conseils. Veuillez donc être assez bon pour l'aider un peu de votre influence, et l'accueillir comme vous savez le faire. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est à charge de revanche ; mais en attendant que vous m'en donniez l'occasion, je vous prie d'en recevoir mes sincères remercîments, ainsi que l'assurance de tous mes sentiments les plus dévoués et bien affectueux.

J Artot.

Moscou 10 mai, 1841.

Mme Barthélemy, née Nourrit, prie Chopin de lui accorder un don pour les pauvres de la paroisse de Saint-Séverin.

Le Général J Bem (dans une lettre du 14 III 1835, écrite en polonais) apprend à Chopin qu'un grand nombre de Polonais veulent créer une Société polytechnique, dont le but sera de faciliter aux travailleurs l'entrée des établissements spéciaux, d'aider à l'écoulement des objets travaillés, de trouver des commandes pour l'ouvrage, de chercher des places à ceux qui peuvent donner des leçons, enfin de placer les artisans dans les fabriques. Il prie Chopin d'assister à l'assemblée, et dans ce cas de faire partie de la Société.

Une seconde lettre, écrite sur formulaire imprimé : « Société polytechnique polonaise » (Paris, 5 XII 1835), et commençant par ces mots : « Cher Chopinet », contient la prière d'envoyer le dû des 14 billets envoyés, ainsi que des 6 nouveaux (?), car la Société a besoin d'argent.

Dans une troisième lettre (dat. 6 VII 1836), commençant aussi par les mots : « Cher Chopinet », le général Bem écrit que, comme Chopin n'a pas voulu appartenir à « la grande association », il lui demande d entrer dans la « petite » (?), et le prie de s'inscrire sur la liste qu il joint à sa lettre, ajoutant que Chopin, « étant un des plus riches Polonais », doit y contribuer pour une somme plus grande que celle de tous les autres. La lettre se termine par ces mots : « Il ne vous convient pas de donner moins de 200 francs, mais vous pouvez en donner davantage. La somme avancée en ce moment vous sera rendue doublée Nous aurons ensuite de quoi nous payer un bon petit dîner. Je vous embrasse sincèrement ».

HECTOR BERLIOZ

LETTRE I

Monsieur, Monsieur Chopin,

à Marseille.

[1839]

Mon cher Chopin,

Les uns me disent que vous allez bien, les autres que vous souffrez davantage, d'autres enfin qu'ils n'ont point de vos nouvelles ; pour en finir, soyez assez bon pour m'écrire quatre lignes et me dire comment vous vous trouvez et quand vous nous revenez.

Mille amitiés.

H. Berlioz.

P. S. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mme Sand et mettez à ses pieds mes plus violentes admirations. Nous venons d'éprouver un rude opéra.... ..... d'Auber.

LETTRE II

Mon cher Chopin,

Excusez-moi auprès de Liszt et de ces Messieurs ; je ne pourrai pas me trouver ce soir à votre dîner ; j'ai trop à travailler.

Je vous verrai, je pense, après demain, ainsi que Liszt, dans la matinée.

Tout à vous.

H. Berlioz.

LETTRE III

Je viens de voir Vidal ; j'aurais voulu vous parler. Severini est prévenu, allez le plus tôt possible vous arranger avec lui.

H. Berlioz.

[Le billet suivant était joint à cette lettre :]

Dimanche, 26 juillet, à onze heures et demie,
Salle des concerts de la rue Neuve-Vivienne,
Répétition générale de la symphonie militaire *,
Composée par M. H. Berlioz,
Pour la fête funèbre du 28 juillet.

« H. Berlioz ».

Bon pour deux personnes.

* Marche funèbre, Hymne d'adieu, Apothéose.

LETTRE IV

Mon cher Chopinetto, nous projetons de faire une excursion hors la ville, à Montmartre, rue Saint-Denis, n° 10 ; j'ai l'espoir que Hiller, Liszt et Devigny seront accompagnés de Chopin.

Enorme bêtise.

Tant pis.

H. B.

J.-L. BLAHETKA apprend que le concert de sa fille est remis, et n'aura pas lieu le 18 avril.

Il demande que Chopin vienne les voir.

(Dat. 11 IV 1832.)

Mme BOBIÉ, NÉE JACQUEMINOT, prie d'indiquer des heures de leçons pour sa fille.

(Adr. : Ch.-d'Ant.)

Mme BRZOZOWSKA invite Chopin à dîner.

(Adr. : Ch -d'Ant.)

HENRY LYTTON BULWER invite à dîner.

Le COMTE G. DE CARAMAN remercie Chopin pour les précieuses indications données à sa fille et le prie de lui continuer ses leçons. Il porte lui-même ce billet à Chopin, au cas où il ne le trouverait pas Il demande de lui indiquer les heures de leçons.

D. PRINCESSE DE CHARTELLEUX remercie pour les leçons données à sa fille (Adr. : r. d. Montb.)

CÉCILE T. CHÉRUBINI (veuve du célèbre compositeur) se rappelle au souvenir de Chopin et lui parle d'une certaine pianiste qui doit jouer, au concours du Conservatoire, une composition de Chopin ; elle désire ses conseils pour la jeune fille. (28 VI 1847.)

Mme R. CHEVALLIER demande quand elle pourra trouver Chopin chez lui, afin d'apprendre s'il consent à accepter sa fille comme élève.

EDMOND CHOJECKI écrit en vers (Adr. rue Saint-Lazare, cité d'Orléans, n° 9) pour une invitation à dîner.

Mme CAMILLE DE COURBONNE prie Chopin, en l'appelant « charmant sylphe », de lui apprendre ce qui concerne sa santé, car elle a entendu dire qu'il est souffrant. (Adr. C. d'Orl.)

Dans une seconde lettre, elle parle d'un jeune Allemand de Stuttgart qui, ébloui par le jeu de Chopin, rêve de devenir son élève.

Dans une troisième (dat. 7 II 1846), elle remercie Chopin d'avoir pensé à elle et lui exprime toute son admiration.

La PRINCESSE DE CRAON envoie un billet pour un concert de musique religieuse.

AD. CRÉMIEUX

(avocat aux Conseils du Roi et à la Cour de cassation).

LETTRE I

Monsieur Chopin,

Square d'Orléans, 40, rue Saint-Lazare.

MONSIEUR,

Une erreur de jour s'est glissée sous la plume de ma femme ; elle vous a prié de vouloir bien venir dîner avec nous *mardi ;* c'est *jeudi* qu'elle voulait dire, ou plutôt elle n'a pas songé que jeudi ma parole est engagée par une réunion politique à 7 heures du soir. Pardon, mon cher Monsieur, soyez assez bon pour lire *jeudi* au lieu de mardi dans le billet de ma femme ; je vous prie en grâce de ne pas être pris ailleurs pour ce nouveau jour. Nous comptons sur vous et nous faisons une grande joie de vous recevoir.

Vous connaissez toute mon estime et tout mon dévouement ; recevez-en la bien sincère expression.

AD. CRÉMIEUX.

Samedi matin.

LETTRE II

A Monsieur Chopin,

Paris, le 13 février 1834.

Voudrez-vous bien, Monsieur, accepter pour jeudi prochain 20 février un petit dîner de famille, qui nous permette enfin de vous voir de plus près et de passer quelques heures avec vous ? Mon bon ami Liszt se charge de vous remettre ce billet ; il me promet en votre nom que vous viendrez avec lui. J'espère bien que ma femme et moi nous ne serons pas privés d'un plaisir qui nous est une fête.

Votre dévoué serviteur,

AD. CRÉMIEUX.

LETTRE III

CHER AMI,

J'ai une jeune nièce de 13 ans qui nous semble destinée à prendre une bonne place parmi les artistes, et nous lui ouvrons avec plaisir les portes de la carrière. Depuis longtemps déjà, toute son ambition est d'être votre élève, mais vous la

présenter avant qu'elle fût en état de vous comprendre, c'est ce que je n'aurais jamais voulu. Aujourd'hui je crois qu'elle ne serait pas indigne d'être accueillie par vous ; mais pourrez-vous l'accueillir? Je ne vous demande pas si vous le voudrez, j'ai dans votre amitié toute confiance, le pourrez-vous? Là est la question. Je vous demande en grâce, mon cher Chopin, de recevoir comme votre élève ma nièce, qui est aussi la nièce de Mme Eugénie Beer ; vous nous direz bientôt avec toute franchise si elle peut nous donner des espérances, et alors, s'il en est ainsi, vous nous comblerez de joie en l'inspirant de vos conseils, en la formant de vos leçons.

Sa mère, ma belle-sœur, vous porte cette lettre et vous conduit sa fille. Puisse-t-elle m'apporter réponse favorable !

A vous d'estime et d'affection,

AD. CRÉMIEUX.

13 novembre 43.

A. DE CUSTINE

LETTRE I

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue de la Chaussée-d'Antin, n° 18.

Je crois la nature polonaise si volatile, que je ne puis m'empêcher, Monsieur, de craindre que vous n'ayez oublié notre dîner d'aujourd'hui, et je m'empresse de vous rappeler votre promesse en vous renouvelant mes remerciements pour le plaisir que vous avez fait l'autre jour à tout ce qui était chez moi, et surtout à moi, qui sens et apprécie votre talent comme peu de gens le font.

Mille compliments. A 6 heures j'espère vous voir.

A. DE CUSTINE.

Ce jeudi.

LETTRE II

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue du Mont-Blanc, n° 5.

[Timbre de poste : 30 juin 1836.]

Vous êtes la seule personne à qui je donne l'autorisation de venir à Saint-Gratien quand elle veut et sans m'en prévenir. Voilà tout ce que je voulais vous dire avec mille amitiés.

A. DE CUSTINE.

LETTRE III

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue du Mont-Blanc, n° 5.

Vous avez été à Enghien et on m'assure que vous y reviendrez : j'espère que vous ne me ferez pas l'injure de prendre une chambre ailleurs que chez moi. Vous pouvez prendre les eaux de Saint-Gratien aussi bien que d'Enghien, et je vous ferais conduire aux bains tous les matins; ils sont à un quart d'heure de chez moi. J'ai d'ailleurs mille choses à vous dire de Londres, qui, je crois, vous seront agréables. Nous sommes presque seuls et vous auriez pleine liberté. Vous savez d'ailleurs le plaisir que j'ai toujours à vous voir ; Ignace se joint à moi pour vous déterminer, et je vous renouvelle l'assurance d'une discrétion à toute épreuve, car je veux avant tout que vous vous trouviez bien chez moi.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes bien sincères sentiments.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce 18 juin.

On m'écrit à Paris, rue de La Rochefoucauld, n° 6, mais j'espère bien que vous m'arriverez ici sans écrire.

LETTRE IV

Ignace me dit, cher Chopinet, que vous ne pouvez venir aujourd'hui dimanche, mais que vous viendrez mercredi. Vous savez que vous êtes *le seul* qui puissiez venir au hasard ici, étant sûr d'y faire toujours plaisir ; une fois pour toutes, ne demandez donc jamais si vous pouvez venir et arrivez quand bon vous semble. Si vous venez mercredi, vous devriez rester quelques jours, sinon quelques heures, enfin, ce que vous voudrez ; mais venez. Vous m'avez fait faire une scène [?] de mon livre, venez pour me tirer d'une ornière où je suis tombé et d'où je ne puis sortir sans vos inspirations. Jouez-nous ce que vous avez fait de nouveau et improvisez-nous ce que vous ferez. Mais surtout ne vous croyez obligé à rien, qu'à m'aimer, mais c'est justement là le difficile!!!.. Il m'est si facile d'aimer, moi, que le bon Dieu aurait dû joindre à cette faculté malheureuse celle de me faire aimer ; mais c'est précisément le contraire qui arrive ; ce qui fait dire à Mme Gay, que l'amour est une lèpre et que malheureusement celle-là ne se gagne pas.

Nous avons vu Mme de Girardin, qui est d'une tristesse à fendre le cœur. Elle part pour le Berry : et vous? Mystérieux génie que vous êtes, pourquoi me traitez-vous comme le monde à qui vous ne dites rien?

J'ai reçu hier une lettre charmante de Jules Janin. Il est au moins bon enfant, celui-là. C'est que son génie est une immense dose d'esprit, et que l'esprit natu-

rel est toujours bon homme. Voilà pourquoi vous l'êtes quand on vous tient. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est vous êtes très bon homme quelque part ; pourquoi n'est-ce pas ici ? A mercredi, j'espère ; je ne crois pas que Mme Pleyel soit libre ce jour-là ; vous devriez lui donner rendez-vous ici pour dimanche et venir passer les fêtes de juillet ici ; Paris ne sera pas tenable pendant ce temps-là.

Amitié.

A. de C.

Saint-Gratien, ce dimanche.

Savez-vous qu'il y a pour Saint-Gratien même deux voitures par jour ? L'une part à 10 heures du matin, l'autre à quatre heures du soir, rue du B.-G. Saint-Denis, n° 25. Je vous indique ce moyen parce qu'une fois ici, je vous ferais manquer l'heure et vous seriez obligé de coucher.

LETTRE V

Quoi. le sylphe du piano doit se faire entendre, et j'en suis averti par le public ? C'est mal ; connaissez-moi et jugez-vous ! Voulez-vous m'envoyer deux billets ? J'aurais bien désiré vous en demander davantage, mais je suis hors du monde et de tout.

Mille vieilles amitiés et cent mille nouvelles rancunes.

A. de Custine.

Que veut dire ce départ qu'on nous annonce ? où allez-vous donc ?

LETTRE VI

Cher Chopin,

Quoique vous soyez habitué à mes éloges, qui sont le cri de la vérité, je ne puis me lever après une nuit d'insomnie sans vous dire le souvenir passionné que me laissera la soirée d'hier. Je vous ai retrouvé tout entier, et encore perfectionné, agrandi ; le temps, aidé de l'influence du génie, a fait de vous tout ce que vous pouvez être ; cette maturité dans la jeunesse est sublime : c'est l'art dans sa perfection : peut-être l'effet surprenant que vous avez produit sur moi tient-il à votre longue absence... je ne vous avais pas oublié ; pourtant je vous retrouve avec une sorte d'étonnement que je me reproche : j'aurais donc été ingrat dans mon souvenir... Cependant je me croyais une qualité, et c'est vous surtout qui l'avez développée en moi : c'est la reconnaissance que m'inspirent les jouissances de l'art. Quand, une fois dans sa vie, un homme de génie m'a fait tout le plaisir que produit une œuvre parfaite dans quelque genre que ce soit, devînt-il man-

chot, bègue, imbécile, j'éprouverais le même plaisir chaque fois que je penserais à lui Jugez, d'après cela, quelle est ma gratitude envers vous!

Je n'ai pas un mot à joindre *au secret* que je vous confie ; j'avais le cœur plein, il fallait parler, malgré le dégoût que vous m'inspirez pour la parole qui... hélas !... est mon instrument à moi. N'avez-vous pas été quelquefois tenté de briser vos pianos ? C'est ce que j'éprouve quand vous me donnez l'envie de me couper la langue et de jeter ma plume au feu.

Mille amitiés! A jeudi.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce dimanche matin.

LETTRE VII

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue du Mont-Blanc, n° 5.

Vous aimez les gravures, et je vous envoie, Monsieur, les plus gracieuses que j'aie pu trouver. Au premier moment de liberté, j'irai vous voir et vous proposer un projet que j'ai formé pour le temps que vous viendrez, j'espère, passer à Saint-Gratien. Nous voulons employer quelques-uns des jours que vous nous donnerez à parcourir les environs de Paris, pour voir Ermenonville, Mortefontaine, Chantilly, et nous pensons que cette course vous sera salutaire, autant qu'elle nous serait agréable à faire avec vous. Je désire que le projet vous plaise autant qu'à moi, et en attendant le beau temps, agréez de nouveaux remerciements pour le plaisir que vous m'avez fait, ainsi que l'assurance de ma considération la plus distinguée.

A. DE CUSTINE.

Ce 18 mars. Rue de La Rochefoucault, n° 6.

LETTRE VIII

Vous avez gagné en souffrance, en poésie : la mélancolie de vos compositions pénètre plus avant dans les cœurs : on est seul avec vous-même au milieu de la foule ; ce n'est pas un piano, c'est une âme, et quelle âme ! Conservez-vous pour vos amis : c'est une consolation que de pouvoir vous entendre quelquefois ; dans les rudes jours qui nous menacent, l'art comme vous le sentez pourra seul réunir les hommes divisés par le positif de la vie ; on s'aime, on s'entend dans Chopin. Vous avez fait du public un cercle d'amis : enfin vous êtes égal à vous-même ; c'est tout dire. Pensez à moi : je ne puis penser qu'à vous.

Toujours le même.

A. DE CUSTINE.



LETTRE IX

CHER CHOPIN,

J'ai fait une horreur, j'ai mal compris la lettre de Mme de Castellane; sa fille est allée chez vous sans elle, et elle a trouvé relâche, sans comparaison, comme hier à *Don Juan*. Ce désappointement ne la décourage pas, elle vous demande instamment de ne pas l'abandonner à son vague instinct musical; d'autant, et c'est moi qui ajoute ceci, qu'elle a déjà un joli talent : vous serez content d'une telle écolière; quant à moi, je me trouverais bien heureux d'avoir quelque chose à lui enseigner. L'heureux homme que vous êtes !...

Merci de votre bonne et aimable et rare visite d'hier; j'ai besoin que mes amis pensent à moi, car en voici un bien ancien à l'agonie.

A. DE CUSTINE.

Liszt veut donner des leçons à Mme de Contades, et elle veut en prendre de vous : ceci ressemble tout à fait aux amours croisés du *Pastor Fido*.

LETTRE X

MON CHER CHOPIN,

Vous m'avez rendu le souvenir de mes plus beaux jours de Saint-Gratien et de Paris; je vous ai retrouvé et avec vous le piano sans ses inconvénients, sans notes pour des notes, avec des pensées que vous exprimez malgré l'instrument, car ce n'est pas du piano que vous jouez, c'est de l'âme. Vous m'avez ravi comme dans notre meilleur temps. Je voudrais être mourant; vous me ressusciteriez; car alors vous viendriez, j'ai encore cette confiance!...

Parlez-moi des amis comme vous ! on n'a pas de peine à les servir et leur succès va tout seul : on envoie un article pour eux à un journal qui vous fait dire : c'est vous; mais nous avons mieux; on dit à toutes ses connaissances : allez au concert de Chopin ; et chacun vous répond : nous avons des billets depuis huit jours et nous en demandons en vain pour des amis; on n'en donne plus !...

La Pologne n'est malheureuse qu'en masse, chacun de ses enfants a une étoile particulière qui le dédommage des malheurs publics.

Je pars pour bien longtemps, et pour aller bien loin, et je ne me consolerais pas de cette nouvelle absence, si j'avais souvent l'espoir de vous entendre comme ce soir. Vous avez attiré par le charme de votre élégance tout ce qu'il y avait d'amateurs vrais et d'élégants à Paris : la composition de l'auditoire était merveilleuse; mais moi, quand je vous écoute, je me crois toujours seul avec vous, et peut-être avec mieux que vous encore! ou du moins avec ce qu'il y a de mieux en vous.

Pardon de tout ce bavardage ; mais ce sont des choses que je voulais vous dire, et en face je n'oserais pas.

Vous savez que vous faites de moi tout ce que vous voulez, mais vous ne vouliez pas croire que vous aviez le même pouvoir sur beaucoup de monde ; je suis fâché pour moi et bien aise pour vous de voir à quel point vous étiez injuste pour le public.

A. DE CUSTINE.

Ce mardi matin.

LETTRE XI

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue Tronchet, n° 5 ou 7.

Vous pensez, j'espère, cher Chopinet, que votre nom m'a donné bien des regrets hier chez moi ! C'est un guignon, mais au premier jour de liberté réciproque, je vous demanderai de vous souvenir de votre promesse qui fait le bonheur de mon avenir, au milieu de ce gouffre de soucis qu'on appelle ici des plaisirs.

Je vous réunirai, j'espère, à quelques amis, cinq ou six personnes, dont la présence vous empêchera de regretter votre bonne volonté pour moi. Vous voyez comme je deviens modeste : c'est un peu votre faute. A bientôt, j'espère, et l'amitié reste ce qu'elle était, malgré vos absences volontaires et autres.

A. DE CUSTINE.

LETTRE XII

MONSIEUR,

Monsieur Chopin,

Rue Tronchet, n° 5 ou 7.

CHER CHOPINET,

J'arrive du bout du monde, et vous de plus loin encore, car on voyage plus par le cœur et par l'imagination que par la poste. Pour l'honneur de la Pologne, j'espère vous retrouver le même ; vous êtes incapable de confirmer les calomnies de ces ennemis qui disent qu'avec les hommes de ce pays-là les absents ont toujours tort. Je viens vous mettre à l'épreuve en vous envoyant par Ignace un billet d'Opéra italien ; quoique je reste à la campagne pour me reposer de mes courses en Sibérie, j'irai demain dans ma loge avec l'espoir de vous y voir, et de vous

accabler de la constance bien connue des sentiments français. Ignace vous dira que vous êtes obligé de m'adorer, et de me protéger : il vous dira pourquoi vous avez cette charge. Cependant je renoncerai même à ce que je désire le plus, c'est-à-dire à vous faire plaisir, si vous prenez cela pour une peine. Enfin, jamais amitié ne fut plus fidèle et moins confiante que la mienne Vous *sauverez* toutes ces *dissonnances* avec votre talent ordinaire, si vous voulez vous souvenir de moi, sans me confondre avec le flot d'importuns qui vous obsèdent sans doute, puisque vous êtes déjà depuis longtemps à Paris sans même vous être informé de vos meilleurs amis.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce vendredi, 15 nov.

LETTRE XIII

N'est-il pas vrai, cher Chopin, que voici le véritable encrier et la vraie plume d'un homme qui n'écrit pas ? Aussitôt que je les ai aperçus, j'ai pensé à vous. Je vous les envoie avec les vœux d'un cœur vraiment ami Comme je pressens l'âge du rabâchage, je m'attache plus que jamais aux vieilles coutumes, et en commençant l'année, je me rapproche de ce que j'aime.

Je ne voudrais pas mêler un reproche au témoignage de mon attachement : je sais la brièveté des jours à Paris, même quand ils prennent sur les nuits, mais je sais aussi la brièveté de la vie, et il est dur de reconnaître tous les jours davantage le vide et le faux des paroles, quand on sait où est la source de la poésie, c'est-à-dire du vrai, quand on se dit qu'elle est là tout près et plus abondante que jamais, et qu'on n'y peut puiser ! Quelque absorbé qu'on soit par un sentiment dominant, quelque émietté que soit le temps des gens à la mode, on trouve toujours une heure, une matinée, une soirée, une inspiration pour un vieil ami, d'autant moins exigeant que peu de souvenirs suffisent à nourrir son imagination pour une année.

Je confie ces réflexions à votre cœur, si tant est qu'un poète ait du cœur hors de l'amour passionné, et de l'inspiration.

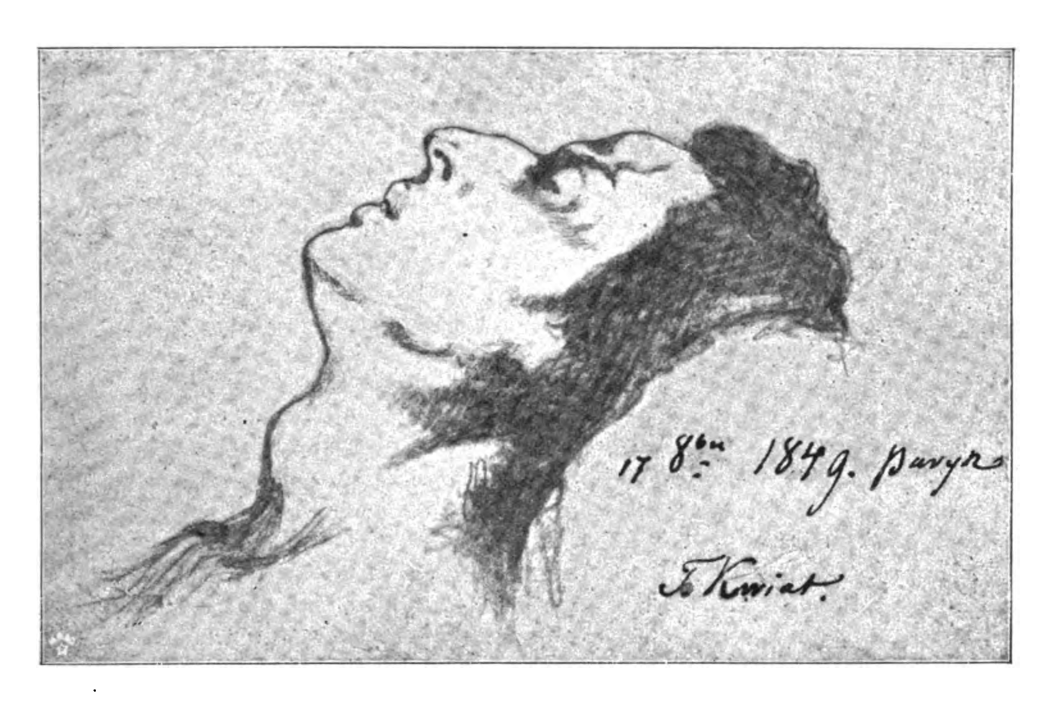
Moi qui me suis cru un peu poète quelquefois, je commence à douter de tout, depuis que je reconnais l'inutilité des attachements désintéressés. Voilà ce que je voulais éviter : voilà des reproches : c'est que je suis insatiable de ce qui me plaît et me touche, et que vous me mettez à une diète par trop sévère : quand on est ce que vous êtes, on se doit un peu à qui vous apprécie et vous comprend.

Adieu, mauvaise année 1839 ! et vous, sylphe inconstant, promettez m'en une meilleure ! Voilà tout ce que je me souhaite à moi même : quant à ce que je puis souhaiter pour vous, il ne dépend pas de moi de vous le donner ; mais à force de vertus, je me réjouis du fond du cœur en pensant que vous l'avez trouvé, et je m'en réjouirais moins tristement si, malgré tout votre bonheur, vous me comptiez encore pour quelque chose.

Adieu, *Polonniaiseur*.

A. DE CUSTINE.





CHOPIN SUR SON LIT DE MORT

esquisse au crayon de Kwiatkowski

LETTRE XIV

CHER CHOPIN,

Croyez moi, malgré les apparences, quand je vous dis que je vous aime pour vous plus que pour moi ; je viens vous le prouver, car je ne crains pas de vous importuner encore ; à la vérité, c'est la dernière fois que j'insisterai pour vous faire suivre mes conseils.

Vous êtes malade ; vous pourriez surtout le devenir bien plus sérieusement. Vous êtes sur la limite des chagrins de l'âme et des maux du corps : quand les peines du cœur se transforment en maladies, nous sommes perdus ; c'est ce que je veux éviter pour vous. Je n'essaie pas de vous consoler, je respecte vos sentiments, que d'ailleurs je ne fais qu'entrevoir ; mais je veux qu'ils restent sentiments et qu'ils ne deviennent pas des douleurs physiques. C'est un devoir que de vivre, quand on a une source de vie et de poésie, comme vous l'avez ; ne perdez pas ce trésor et ne traitez pas légèrement le bon Dieu en *faisant fi* de ses dons les plus précieux. Voilà le crime irrémissible, car Dieu lui-même ne vous rendra pas le passé perdu volontairement par vous.

Pour le conserver ce passé si plein d'avenir, vous n'avez qu'un parti à prendre : vous laisser traiter comme un enfant et comme un malade ! Vous persuader que vous n'avez qu'une affaire : votre santé : le reste reviendra de soi-même. J'ai assez d'amitié pour vous pour que vous me permettiez d'aller au fond des choses. Est-ce l'argent qui vous retient à Paris ? Si c'est cela, je puis vous en prêter, vous me le rendrez plus tard, mais vous vous reposerez trois mois !!! Si l amour vous manque, laissez au moins faire l'amitié ; vivez pour vous, pour nous ; il sera temps alors de vous enrichir. Trois mois de repos et de traitement raisonné, suivi, suffiront pour arrêter le mal ; mais il faut cela ! L'inquiétude de l esprit vous poursuivra dans la solitude : c'est vrai ; mais le repos du corps finira par gagner l'âme, et les ailes du talent vous emporteront dans un monde qui console de celui-ci. Ne restez pas dans la routine de vos journées de Paris : vous avez chez moi une occasion difficile à retrouver : un mois de campagne et de bon régime, puis le voyage jusqu'aux bords du Rhin. Ignace doit aller jusqu à Strasbourg avec mes chevaux ; si cette manière de voyager vous est trop lente, nous en trouverons une autre ; mais une fois sur le Rhin, vous êtes à Ems, et de là vous êtes partout, car Ems, bien pris et bien appliqué, c'est la santé ! ..

Je vous ai déjà dit tout cela : mais mon amitié m'a paru m'obliger à vous le répéter. Ne me répondez pas, si ce n'est en venant vous établir mardi ou mercredi de l'autre semaine à Saint-Gratien, où vous serez aussi libre que moi et plus, puisque vous n'aurez pas même à remplir les petits devoirs du maître de la maison. Voici la dernière fois que je vous importune, mais cette importunité n'a pas besoin d'excuse, n'est-ce pas ? M[me] Merlin est revenue pour vous entendre ; mais elle a compris et regretté la cause de votre départ.

A. DE CUSTINE.

LE PRINCE CZARTORYSKI invite à venir prendre le thé. (Ecrit en polonais. Adr. Cit. Berg.)



La Princesse A. Czartoryska (belle-mère de la princesse Marcelline) fait savoir à Chopin qu elle a appris par hasard qu'il ne veut pas tenir la parole donnée ; elle ne peut cependant supposer qu'il en soit ainsi, car elle sait qu'il ne s'intéresse pas moins qu'elle à cette entreprise. (Il est difficile de comprendre ici de quoi il est question.)

Ensuite voici un formulaire imprimé :

« Le Prince et la Princesse Czartoryski ont l'honneur d'inviter M. Frédéric Chopin à venir chez eux,

aux soirées,
les samedis,
à 9 heures.

Le 8 décembre 1846.

Paris, 2, rue Saint-Louis-en-l'Isle.

Hôtel Lambert. (Adr. C. d'Orl.) »

Dantan écrit dans une lettre du 3 II 1842, que, pour éviter la fatigue à Chopin, il envoie chercher par sa servante les 200 fr. que M. Quesnel a donnés pour la fonte en bronze des deux bustes de Chopin.

Dans une seconde lettre du 8 III 1848, il envoie le compte, s'élevant à 110 fr., d'un buste en bronze et de deux en plâtre.

E. DELACROIX

LETTRE I

Cher Chopin,

Je vous envoie deux petits livres que M. Clericetti m'a donnés pour vous et que vous accueillerez avec bonté en pensant au plaisir que vous faites à ce pauvre homme.

Je ne sais s'il y aura demain les quatuors et quintettes pour lesquels vous aviez la bonté de me garder une place : mais je serai assez malheureux pour ne pouvoir en profiter. Ma fièvre m'a quitté, mais j'ai été repris de malaises pour être sorti et mon médecin craint le moindre froid comme pouvant ramener les accès : sans cette prescription j'aurais été vous embrasser et vous demander des nouvelles des habitants de Nohant.

Adieu, cher, recevez mes bien sincères tendresses.

Eug. Delacroix.

Ce samedi.

LETTRE II

Monsieur F. Chopin.

CHER CHOPIN,

Mille remercîments de votre aimable attention. On m'avait parlé de cela, mais je ne l'avais point vu ; j'aperçois en courant que c'est bien beaucoup de choses. Embrassez pour moi tout le monde autour de vous. Soignez-vous bien. J'irai prier Mme Sand de remercier pour moi Charles Blanc qui n'a jamais cessé d'être aimable pour moi. A bientôt, vous qui méritez des autels et *un hôtel* que je nous souhaite à tous deux.

Mille tendresses, cher ami.

EUG. DELACROIX.

LETTRE III

CHER BON CHOPIN,

Pardonnez-moi, si vous n'avez pas eu les estampes hier soir : on m'a manqué de parole et j'en ai été bien ennuyé. Je comptais vous les envoyer chez vous rue Tronchet, mais ce matin je vous les envoie rue Pigalle.

Recevez mille vœux, non pas comme tout le monde les fait : ceux d'un cœur qui vous aime *bien, bien, bien.*

J'espère vous voir ce soir ; mais ce moment est capable de me faire devenir fou.

Adieu, bon ami.

EUG. DELACROIX.

Je ne suis pas content des gravures. Elles ne sont pas belles d'apparence, mais elles seront utiles. J'aurais voulu avoir le temps de courir chez plusieurs marchands.

Mes vœux à Mme Sand, en attendant que j'aille les lui dire moi-même.

LETTRE IV

CHER AMI,

J'ai oublié de vous demander comme une faveur hier de vouloir bien écrire *vous-même* un petit mot au sieur *Brown*, le bottier, pour le prier de venir me trouver un de ces matins vers 9 *heures* (rue Notre-Dame-de-Lorette, 54). Il

daignera peut-être, sur votre recommandation, me faire des bottes. Je lui ai écrit inutilement et j'ai résolu de vous demander ce service avant votre départ.

Quel malheur de passer la vie sans se voir! Je vous aime bien véritablement et vous respecte comme un de ceux qui honorent le plus notre triste espèce.

A vous du fond du cœur, mon cher ami.

EUG. DELACROIX.

Jeudi.

LETTRE V

BIEN CHER CHOPIN,

L'adresse du bottier est :

Rapp, rue Feydeau, 19.

Recommandez-lui la forme que vous voulez à vos bottes par le bout. Il a l'habitude de les faire rondes, comme celles des Anglais.

Conservez-vous bien, cher ami, et recevez les tendresses et les vœux d'un homme qui vous aime autant qu'il vous admire.

EUG. DELACROIX.

Ce lundi.

Demandez au bottier des chaussures d'hiver, comme celles qu'il fait à M. Arrowsmith. Semelle très épaisse et très légère.

LETTRE VI

CHER CHOPIN,

Je vous envoie à la minute des places que je crois bonnes pour ce soir pour *Agnès de Méranie*. Je fais des vœux pour que ce temps froid ne vous effraie pas trop. Peut-être Grzymala pourrait-il vous y accompagner, et vous saurez peut-être où le prendre. Je fais bien des vœux pour votre santé et pour que vous vous conserviez bien.

A vous de cœur.

EUG. DELACROIX.

Le 29 décembre, à 2 heures.

JOSEPH DESSAUER, dans un billet écrit en allemand, prie Chopin d'envoyer le groom, porteur de ce billet, chez les Perthuis qui lui ont promis un billet pour le concert symphonique.

Dans une lettre écrite en français, il lui apprend que Miss Kemble a été très

heureuse de son bouquet, elle-même lui écrira en le remerciant. Elle prie Chopin, en l'appelant « mon cher Chip-chip », de vouloir passer chez elle pour un moment. (Adr. r. Pig.)

Mme Diller écrit de Heidelberg que Chopin, en venant de Leipzig pour se rendre à Strasbourg, ne s'écartera pas beaucoup de son chemin s'il s'arrête à Heidelberg. Elle le prie de venir les consoler toutes deux et d'accorder quelques instants de bonheur à la pauvre Catherine.

Cette lettre renferme aussi quelques mots de Mme Catherine Pereire-Diller, qui répète à Chopin l'invitation de venir à Heidelberg ; elle ajoute que la pensée de le voir est sa seule consolation dans ces temps de tristesse et de regrets douloureux (son beau-père est mourant). Dat. 14 IX [1835].

Dans une seconde lettre, Mme Diller lui apprend qu'elles sont toutes deux à Heidelberg, et que, incertaine s'il a reçu les lettres qu elle lui a envoyées auparavant, elle le supplie de venir au moins pour deux jours, ou même pour un seul, par égard pour la pauvre Catherine.

Dans une troisième, elle salue sincèrement Chopin et l'invite à déjeuner, si toutefois il s'est déjà reposé de son voyage. Sinon, elle le prie de lui faire savoir quand elles pourront le voir. Signé :

Catherine Pereire et la vieille sœur Diller.

Joseph Elsner et Damse (1) à Chopin [en polonais dans l'original].

Mon cher Chopin,

Ceux qui te remettront cette lettre sont Constance et Roman Turczynowicz, danseurs de notre théâtre, enfants de M. Damse que tu as connu, cet artiste dramatique et compositeur très utile et fécond pour notre scène. Il me prie de lui donner pour ses enfants cette lettre de recommandation adressée à ton bon cœur, etc., et qui pourra leur servir pendant leur séjour à Paris ; ils l'attendent en ce moment près de moi, dans ma chambre. Je l'écris avec plaisir, parce qu'ils sont dignes de ton amitié, et aussi parce que je peux te répéter que je t'aime et que j'apprécie ta chère personne plus que n'importe qui. Fais-moi le plaisir d'accepter cette assurance avec laquelle je suis et serai toujours

Ton vrai serviteur et ami,

Joseph Elsner.

Varsovie, le 2 juin 1842.

Je t'envoie, comme preuve de ce que j'avance, mon *Ave Maria*.

Bien honorable Mr Frédéric,

Malgré la célébrité dont vous a couvert toute l'Europe, je suis certain que votre cœur a gardé le souvenir de vos anciennes connaissances, parmi lesquelles

(1) *Joseph Damse*, né en 1768, mort en 1852; artiste dramatique et compositeur polonais. Son opérette, *le Contrebandier*, lui valut son plus grand succès (1844).



j'ai aussi le bonheur de me compter. Notre digne recteur Elsner a bien voulu vous écrire, et je suis dans sa chambre, attendant sa lettre à laquelle j'ajoute quelques mots pour vous prier de bien vouloir être à Paris le tuteur et le mentor de mes enfants, les Turczynowicz; peut-être que, grâce à votre protection, Mr Frédéric, ils danseront là-bas et vous rappelleront les danses et les mélodies du pays qui vous a vu naître et qui s'enorgueillit de vous.

Votre véritable serviteur et ami,

J. DAMSE.

Ma fille cadette me réjouit souvent en me jouant vos nocturnes (1).

JENIKE (2) et ELSNER à Chopin.

Varsovie, le 12 mai 1847.

HONORABLE MAÎTRE,

Du fond de la terre natale, un disciple de l'art, qui commence sa carrière, s'adresse d'une voix timide, mais pleine d'admiration, à vous, qui avez été et serez toujours pour lui l'Idéal inaccessible.

Daignez, estimable Maître, agréer la dédicace d'un de mes premiers ouvrages, et veuillez jeter dessus un œil indulgent. Sans doute il n'est pas digne d'être orné de votre nom, que le monde entier répète avec admiration et enthousiasme, mais que ce nom soit pour lui l'égide dont il puisse hardiment se couvrir pour se lancer dans le monde ; qu'il l'entoure de la puissance de sa gloire et soit un encouragement pour votre élève, dont les forces sont faibles, mais dont l'enthousiasme est ardent.

Que les quelques phrases écrites ci-dessous par le vénéré Nestor des musiciens de Varsovie parlent pour moi et appuient une prière peut-être trop hardie; j'ose vous rappeler que je suis votre compatriote, que j'ai été l'élève de votre père et que, aujourd'hui, malgré l'éloignement, je suis aussi le vôtre : puissen ces qualités parler également pour moi, qui suis,

Avec admiration et un profond respect,

Votre serviteur,

EMILE JENIKE.

(1) La réponse de Chopin à cette lettre, datée du 8 XII 1842, a été publiée par F. Hoesick dans les *Préludes sur Chopin* (Echo muzyczne, n° 3 (851) du 20 janvier 1900, page 29).

(2) Emile Jenike, compositeur, né à Varsovie en 1815, mort dans cette ville en 1852 Il a composé entre autres une marche funèbre sur la mort de Chopin.



FÉTIS

LETTRE I

Paris, janvier 1834.

MON CHER MONSIEUR,

La *Revue musicale* touche à la huitième année de sa publication. Malgré le succès que constate cette longue existence, je crois avoir à faire beaucoup pour accroître encore sa publicité. Je viens vous prier de vouloir bien m'y aider, en me donnant une liste des personnes de votre société auxquelles vous pensez que la lecture de la *Revue* puisse convenir, afin que je leur fasse adresser quelques numéros d'essai.

Recevez l'expression de ma considération très distinguée.

C. FÉTIS.

LETTRE II

Bruxelles, 25 mars 1836.

MON CHER MONSIEUR CHOPIN,

Lorsque j'ai eu le plaisir de vous voir à mon dernier voyage à Paris, je vous ai parlé du désir que j'avais d'avoir de vous quelques renseignements pour l'article biographique que je vous consacre dans mon *Dictionnaire historique des Musiciens*. Ces renseignements me sont fort nécessaires, car on imprime en ce moment la feuille où votre nom doit être placé. Je viens donc vous prier de vouloir bien remplir immédiatement la feuille que je vous adresse ici, et qui contient les diverses questions auxquelles je désire que vous répondiez. Veuillez ensuite me renvoyer cette feuille par le retour du courrier, s'il est possible.

Votre tout dévoué,

C. FÉTIS,

Rue Bodenbrouk, nº 15, à Bruxelles.

Lettre de Mlle Émilie de Flahault.

La Rédaction de LA FRANCE MUSICALE prie Chopin de lui envoyer l'œuvre de Händel, que Mme Viardot-Garcia a chantée au concert de Chopin, ou tout au moins de lui indiquer dans quelle œuvre de Händel ce morceau se trouve.

(30. III. 1842.)

FRANCHOMME

LETTRE I

MONSIEUR,

Monsieur F. Chopin,

Château de Nohant, près *La Châtre.*

CHER AMI,

Je n'ai que le temps de mettre sous ce papier la lettre de Schles[inger] qui va, j'espère, te tranquilliser.

Présente mon respect à Mme Sand, que je remercie bien de son bon souvenir, et crois-moi bien toujours ton ami tout dévoué.

AUGUSTE FRANCHOMME.

2 août 44.

LETTRE II

Très, très, très pressé.

MONSIEUR,

Monsieur Frédéric Chopin,

Rue du Mont-Blanc, n° 5, Paris.

CHER AMI,

Il faut absolument que tu ailles aujourd'hui chez les dames Forest, que tu trouveras toute la journée, jusqu'à 6 h., hôtel de Boulogne, rue Poissonnière.

Mlle Adèle croit que tu ne veux pas lui donner de leçons et on parle de repartir sur-le-champ pour Tours ; puisque le but de leur voyage est tout en ton honneur, tu ne voudras pas les contrarier aussi vivement et tu ne priveras pas celui qui t'aime tant du bonheur de voir cette aimable famille le temps convenu.

Je compte sur ton amitié comme tu dois compter sur celle de ton

AUGUSTE FRANCHOMME.

Mardi, 7 heures du matin.

Lettres de Mme Freppa, Ctesse Furstenstein, Cte Gainsborough, M. Galloux, Mme Gangler, Mme Garat, Veuve Garcia, M. Gathy, M. Goubaux, Mme Grote, M. Gvzymala et M. Gudin.

HALÉVY

LETTRE I

MON CHER CHOPIN,

Je suis forcé de renoncer au plaisir de dîner avec vous : un mal de gorge assez violent qui ne me quitte pas depuis plus de quinze jours, et qui a beaucoup augmenté depuis hier, me force, par ordonnance du médecin, à manger fort peu, et à parler encore moins, deux choses fort tristes à table. Ces deux privations ne m'affligent que parce qu'elles m'empêchent de me joindre à Liszt, à vous, à vos amis, dont quelques-uns sont aussi, j'espère, un peu les miens. Veuillez leur exprimer donc mes regrets, et recevez aussi, mon cher et bon Chopin, l'assurance de tous mes sentiments d'amitié.

Tout à vous de cœur.

F. HALÉVY.

LETTRE II

Monsieur Chopin.

MON CHER PETIT CHOPIN,

Si vous sortez ce matin, faites-moi la grâce de venir me voir un moment, j'ai à causer avec vous. Si vous ne sortez pas, c'est moi qui irai vous trouver. Un mot de réponse.

F. HALÉVY.

Mercredi.

FANNY HENSEL (1) écrit au nom de Mme Kiéré que cette dame a ressenti trop vivement « le malheur général qui a frappé Paris », pour pouvoir fréquenter le monde, c'est pourquoi la soirée qui devait se donner chez elle n'aura pas lieu. (Adr. r. du Montb.)

E. HERBAULT prie Chopin de venir afin d'examiner quelques pianos et en choisir un pour Franchomme.

Dans un post-scriptum il déclare ne vouloir rien accepter pour le piano qui a été dans le Berry (à Nohant) et pour la location duquel Chopin voulait payer. (21. XII. 1844.)

FERDINAND HILLER, dans une longue lettre écrite de Berne, et dans laquelle il

(1) Propre sœur de Mendelssohn, connue comme pianiste et compositeur.



tutoie Chopin, décrit sa rencontre avec Liszt qu'il a vu, en montant au Saint-Bernard, en voiture avec Mme d'Ag[oult]. Dans le registre des voyageurs, Liszt s'était inscrit comme « nouvellement marié »! A Genève, Hiller s'est rencontré avec Franchomme et a pris part à son concert. Il prie Chopin de vaincre son horreur pour la correspondance et de lui écrire à Coire; en même temps il envoie des compliments à M. et Mme Eichthal, à Plater, à Matuszynski et à Ernst. (Du 9. VII. 1835; adr. r. du Montb.)

Dans une deuxième lettre de Francfort, également fort longue, Hiller commence par assurer à Chopin que, quoiqu'il n'ait encore reçu de lui, depuis qu'ils se connaissent, aucune réponse à ses lettres, cependant il ne peut résister à l'envie de s'entretenir avec lui par lettre. Il a eu de récentes nouvelles de lui par Wodzinski qu'il a rencontré par hasard. Il a appris par lui aussi que Wodzinski a vu Liszt chez Chopin. Si ce n'est pas une plaisanterie, que Chopin lui en écrive quelque chose. Quoique quatre semaines ne se soient pas écoulées depuis son départ de Paris, pourtant Hiller a déjà vu beaucoup de connaissances, entre autres il a vu Hummel à Weimar et Mendelssohn à Düsseldorf. Il a décrit longuement, dans une lettre à M. Leo, les solennités de Düsseldorf; si cela intéresse Chopin, qu'il s'adresse à lui. Mendelssohn doit venir à Francfort dans deux mois à peu près. Il demande ensuite si Chopin n'a pas changé de projet et s'il viendra en été à Francfort. Ries organise un concert où l'on ne jouera que les compositions de Beethoven; le profit sera pour le monument de Bonn, « pour le Napoléon de la musique ». Ries lui-même jouera le concert pour piano. Enfin Hiller recommande à Chopin de faire ses compliments à toute la rangée de leurs connaissances mutuelles et envoie pour lui-même les compliments de sa mère, qui porte constamment la bague de Chopin, comme si elle était sa fiancée. (Le 30. V. 1836.)

Dans une lettre sans date (adr. r. du Montb.), il invite Chopin à dîner.

Dans une autre sans date et sans adresse, il annonce que le dîner doit être remis, parce que Baillot ne peut venir. Il termine ainsi : « Adieu, ma perle, mon bijou, objet adoré de mon cœur

Ton FERDINAND HILLER. »

CLÉMENTINE HOFFMANN (1), née Tanska, écrit sur une petite feuille de papier que Mlle Rozenga[rt] demeure passage Sandrier, rue basse du Rempart, au pensionnat de Mme Bachellery, et Mme Hoffmann, qui écrit ces mots, envoie sa plus belle révérence à M. Chopin, et se réjouit de son arrivée.

R. HUBE écrit que l'année passée déjà il avait désiré, étant pour quelques jours à Paris, se rencontrer avec Chopin, mais que celui-ci alors était à la campagne. Il demande de lui ménager une entrevue, parce que, en retournant à Pétersbourg, il passera par Varsovie, où il désirerait raconter aux parents de Chopin qu'il a vu le fils qu'ils lui avaient confié à son premier voyage à Vienne, à ce qu'il croit, en 1828 [en réalité c'était en 1829]. Il ajoute qu'après s'être séparés à Vienne, en 1831, il a vu toutes leurs connaissances mutuelles de Vienne, et a même été dans leur appartement, rue Kohlmarkt. (Estampille : 16. VIII. 1843; adr. r. d'Orl.)

(1) Auteur polonais.



L'abbé A. JELOWICKI :

Le ministre permet le concert. Mais, pour en finir, il aura lieu demain. Pantaleoni chantera une cavattine de Capuletti, mais il demande qu'on lui fasse savoir l'heure de la répétition chez Pacini. Si vous voulez que Pantaleoni ne chante pas, voici un moyen : demain il chantera à un autre concert ; on pourrait donc lui indiquer pour le nôtre un moment qui ne lui conviendrait pas.

A. JELOWIC[KI] (1).

Une heure et demie.

Lettre de M. Jenison.

KALKBRENNER

LETTRE I

Monsieur Chopin,

Rue Saint-Lazare, place d'Orléans, Paris.

(Estampille : 30 novembre 1842.)

CHER CHOPIN,

Depuis mon retour de la campagne, j'ai été presque constamment malade ; c'est ce qui m'a empêché d'aller vous voir. Si vous vouliez aider à ma guérison, vous viendriez dimanche, 4 décembre, dîner avec nous ; c'est tout à fait en famille et il n'y aura que votre charmant et intéressant élève.

Nous vous disons mille amitiés *in chorus.*

FR. KALKBRENNER.

52, Fb. Poissonnière ; mardi.

LETTRE II

CHER CHOPIN,

On dit que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. J'espère que vous prêterez une oreille indulgente au bavardage de mes jeunes filles, et qu'elles vous prouveront que, quoique absent, ma pensée vous suit.

Addio, carino.

FR. KALKBRENNER.

Le 31 janvier 1845.

(1) En polonais dans l'original.

LETTRE III

CHER CHOPIN,

Je viens vous demander une grande faveur : mon fils Arthur a la prétention de jouer votre belle sonate, en *si mineur*, et il désire extrêmement que vous lui donniez quelques conseils, pour qu'il se rapproche autant que possible de vos intentions. Vous savez combien j'aime votre talent et n'ai pas besoin de vous dire toute la reconnaissance que je vous aurai pour les bontés que je vous demande pour mon petit drôle. Il est à vos ordres tous les jours de deux à quatre h. et le dimanche toute la matinée.

Mille pardons pour cette indiscrétion; mais vous m'avez habitué à votre amitié et j'y compte

Mille compliments de toute la famille.

FR. KALKBRENNER.

52, Faub. Poissonnière ; le 25. XII. 1845.

Lettres de la baronne de Koenneritz, de Mme Komar, de M. Kozmian et de M. Kunzel.

LAMENNAIS

LETTRE I

Miss Stirling,
12 bis, rue de la Fraternité.

CHÈRE MISS STIRLING,

Je serai à vos ordres et à ceux de M. Chopin, de midi à 5 heures, rue de Milan, 3.

LAMENNAIS.

Mardi 25 décembre.

LETTRE II

M. Joseph laissera monter le porteur de ce billet.

F. LAMENNAIS.

Mme AMÉLIE DE LASSABATHIE invite Chopin et Matuszynski à une soirée à laquelle assistera Mme Hiller (peut-être Diller ?).

Dans une seconde lettre, elle écrit qu'elle a invité Chopin, par l'entremise de

Mme Freppa, aux réunions du dimanche. A la dernière Chopin n'est pas venu ; elle s'adresse donc directement à lui, parce qu'il a peut-être considéré cette invitation par Mme Freppa comme insuffisante (Mercredi, 23 octobre [1833].)

Dans une troisième lettre très courte, Mme de Lassabathie prie de remettre un billet au porteur de cette lettre.

Dans une lettre dont la signature est tout à fait illisible, une bonne connaissance de Chopin écrit qu'elle est venue pour parler avec lui des leçons qu'il doit donner à Mme Lassabathie.

LEGOUVÉ

LETTRE I

Monsieur Chopin,

Cité d'Orléans, rue Saint-Lazare, Paris.

Mon cher Monsieur Chopin,

Je vous écris un mot de la campagne où j'ai été me reposer deux jours, pour vous dire que je suis remis au samedi 4. Je suis très heureux que madame Sand veuille bien venir entendre mon ouvrage, je vous enverrai la loge que vous désirez.

Bien à vous,

E. Legouvé.

LETTRE II

Mon cher Monsieur Chopin,

Pleyel, Goubaux, et une de vos anciennes élèves, Mme Olivier, qui vient de se remarier à M. Jean Regnaud de l'*Encyclopédie*, viennent dîner avec nous après-demain jeudi ; Mme Gangler nous donne sa soirée ; s'il vous était agréable de passer quelques heures avec des gens que vous aimez, chez des gens qui vous aiment, vous arriveriez ici à *six heures* et vous seriez le très bienvenu. Il est bien entendu que vous laisseriez vos doigts chez vous.

Comme vous n'aimez pas à écrire, dites oui ou non à mon domestique.

A vous,

E. Legouvé.



LETTRE III

Monsieur Chopin,

Rue du Mont-Blanc, près le boulevard.

Vous nous avez fait tant de plaisir hier, Monsieur, vous nous avez tant remués jusqu'au fond du cœur, que nous sommes encore aujourd'hui tous pleins de ces impressions, et que j'éprouve le besoin de vous écrire que la soirée d'hier a été pour nous une des plus ravissantes, non pas que nous ayons passées, mais que nous ayons rêvées.

Votre très reconnaissant,

E. Legouvé.

LETTRE IV

Mon cher Monsieur Chopin,

J'ai été plusieurs fois chez vous, sans avoir le plaisir de vous rencontrer, afin de vous remettre ce livre. Je vous défie de vous y plaire autant que moi à vos ouvrages. Que je serais heureux de faire une fois en poésie ce que vous faites toujours en musique !

Si vous êtes mieux portant, venez donc lundi, après-demain, prendre à neuf heures une tasse de thé avec nous; vous ne trouverez que gens qui vous aiment, et si la musique que vous entendrez n'est pas digne de vous, c'est qu'elle n'est pas de vous.

Bien à vous,

E. Legouvé.

LETTRE V

Mon cher Monsieur Chopin,

Quelques-uns de nos amis se réunissent chez moi le mercredi 20 janvier. C'est pour l'anniversaire de la fête de ma fillette. Voulez-vous vous joindre à eux ? Je ne vous réponds pas que Mme Gangler, Mlle Spitz et même mademoiselle ma fille ne vous entraînent pas au piano ; mais si vous n'êtes pas trop fatigué, la certitude de nous enchanter tous vous dédommagera peut-être de nous avoir cédé. En tout cas, avec ou sans mains, je veux de vous ; à défaut de vous entendre, qu'au moins nous vous voyions.

A vous de cœur,

E. Legouvé.



LETTRE VI

Que vous êtes un grand médecin ! Mlle Spitz était au lit, Mme Gangler ne pouvait pas remuer ; je leur ai montré votre lettre : rhume et rhumatismes ont disparu ! Quel dommage que vous ne vous aimiez pas assez pour vous guérir aussi !

Voulez-vous me donner l'adresse de M. Franchomme ?

A ce soir : voilà un mot bien agréable à écrire.

A vous,

E. LEGOUVÉ.

LETTRE VII

MON CHER MONSIEUR,

Voulez-vous venir avec nous au Conservatoire dimanche ? nous serions heureux, Mme Legouvé et moi, d'entendre cette belle musique avec vous. J'espère que ce mauvais temps ne vous est pas défavorable ; vous étiez en bonne voie la dernière fois que je vous ai vu. Vous y êtes-vous maintenu ?

Votre tout dévoué,

ERNEST LEGOUVÉ.

Outre les lettres ci-dessus, il se trouve encore, parmi les papiers qui m'ont été confiés, un compte rendu de Legouvé sur le concert de Chopin à Rouen, inséré dans la *Gazette musicale* du 25 mars 1838, et copié par une main inconnue. (Voir Niecks. II. 17.)

Lettres de Mme Leo et de Lindpaintner.

CH. LIPINSKI

Notre honorable compatriote, le comte Tarnowski, se rendant à Paris, désire ardemment faire la connaissance de Frédéric Chopin, célébrité européenne, dont le nom est devenu la gloire de sa nation. Je saisis avec joie l'occasion qui se présente, d'abord pour satisfaire au désir d'un véritable amateur de musique, que vous aurez le plaisir de connaître comme porteur de ce billet, ensuite pour me rappeler à votre bienveillance, qui, malgré l'éloignement et les obstacles momentanés, durera et doit toujours durer. En gardant dans mon cœur un sentiment plein d'admiration pour vous, cher Maître, je me déclare votre véritable adorateur.

CHARLES LIPINSKI (1).

Dresde, le 26 août 1844.

(1) En polonais dans l'original.

FR. LISZT

LETTRE I

Monsieur Chopin,

Paris.

Place d'Orléans, rue Saint-Lazare.

Par bonté de M. Rellstab.

Il n'y a nul besoin d'un intermédiaire entre Rellstab et toi, cher ancien ami. Rellstab est un homme trop distingué et pour ta part, tu es trop bien appris, pour que vous ne vous entendiez à merveille et tout d'abord (quelque peu que s'entendent ainsi d'habitude les artistes avec les critiques); mais puisque Rellstab me fait le plaisir d'accepter quelques lignes de moi, je me charge de me rappeler plus particulièrement à ton souvenir et veux profiter de cette occasion pour te répéter encore, au risque même de te paraître monotone, que mon affection et mon admiration resteront toujours les mêmes pour toi, et que tu peux disposer de moi en toute occasion, comme d'un ami.

F. Liszt.

Posen, 26 février 1843.

LETTRE II

All amico Chopino.

Caro Chopino,

Il m'est physiquement, moralement et absolument impossible de sortir de chez moi ce matin. Va-t'en trouver Nourrit, que j'ai déjà prévenu hier, et excuse-moi auprès de lui.

Addio, caro.

F. L.

Mme ANNA LISZT (mère)

LETTRE I

Monsieur, Monsieur Chopin,

à Paris.

Cher Monsieur Chopin,

J'ai reçu ce matin une lettre de mon fils dans laquelle il m'annonce son arrivée pour le 14, et me prie de vous en prévenir. Son séjour ici sera de quatre, ou tout

au plus de cinq jours, afin de revoir ses meilleurs amis, au nombre desquels vous êtes le premier.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

A. Liszt.

Le 12 mai 1836.

LETTRE II

Monsieur, Monsieur Schoppin [*sic* !].

Monsieur,

Je viens vous prier, si cela peut vous faire plaisir, d'aller voir *Clotilde* au Théâtre-Français avec mon fils. Il vous attendra chez lui à 6 h. moins un quart. Dans le cas où vous auriez autre chose en vue pour ce soir, je vous prie de le lui faire savoir au plus tard à 5 heures. Adieu.

Au plaisir de vous revoir.

Anna Liszt.

Le 20 octobre.

La maréchale comtesse de Lobau écrit qu'elle espérait que Chopin tomberait chez elle à son retour de la campagne ; mais les jours et les mois s'écoulent, et il ne donne pas signe de vie. Mme de L. se rappelle surtout à lui à cause de la dette contractée envers Chopin, tandis qu'ils étaient au carrousel. Elle prie aussi de lui renvoyer les billets des leçons de Caroline (sa fille). (Jeudi, 9 avril.)

Son Altesse Royale Madame la princesse Louise désire voir M. Chopin à 6 heures aujourd'hui (dimanche) dans son palais (Augustusstrasse).

Le comte de Löwenhick [ou Löwenhichen], ambassadeur de Suède et Norvège, s'excuse de ce que, ne connaissant pas personnellement Chopin, il ose lui recommander sa compatriote, Mlle d'Indebeton, qui doit avoir de grandes capacités pour le piano et qu'il prie Chopin d'accepter au nombre de ses élèves (le 21. III. 1846).

Lettres de la Psse Lubomirska, de la Vicomtesse de Sudre et de M. Malfatti.

MADEMOISELLE MARS

Je suis bien coupable de ne vous avoir pas dit, Monsieur, tout le plaisir que m'avait fait éprouver votre succès bien mérité ; mais s'il faut vous l'avouer, j'espérais de jour en jour votre visite et je vous remercie de remplir la promesse

que vous m'aviez faite. Je serai bien certainement chez moi dimanche soir de 5 à 6 h., ou toute la soirée, et serai charmée de vous recevoir, ainsi que la personne qui voudra bien me garder une place dans ses souvenirs.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MARS.

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY

(Avec un post-scriptum de Schumann. L'original est en français.)

M. Fréd. Chopin.

A Paris,
rue du Mont-Blanc, n° 5.

MON CHER AMI,

Ceci doit être une invitation pour vous, sans que j'aie composé la symphonie ou tricoté des bas. A vous dire la vérité, je n'ai fait ni l'un, ni l'autre ; seulement par égard pour vous et pour ne pas vous forcer de venir à Leipzig au milieu de l'hiver, car je suis sûr que vous l'auriez fait de suite, si j'avais tricoté ou composé, comme nous en étions convenus. Mais c'est pour vous demander si votre temps vous permet de venir assister à la fête musicale du bas-Rhin qu'on va célébrer à Dusseldorf les jours de Pentecôte, que je vous écris ces lignes. Quelques-uns de nos musiciens d'ici, qui vont y assister, me prient de vous écrire une invitation, parce qu'ils croient à la possibilité que vous l'acceptiez. Quoique j'avoue que j'en doute, et que je crains que la fête musicale que vous avez entendue ne vous fasse pas grande envie de lui sacrifier encore une fois votre temps et un si long voyage, la seule possibilité de vous y revoir et de passer quelques jours avec vous, m'est si agréable que je n'hésite pas de vous écrire dans cette intention, au risque que vous vous en moquiez. On donnera à la fête la neuvième symphonie de Beethoven avec les chœurs, un psaume de Händel, une ouverture de Beethoven (inconnue jusqu'ici, la troisième qu'il a composée pour *Fidelio*), mon oratorio, dont vous avez vu quelques morceaux chez moi, et quantité d'autres choses. Si vous pouvez, venez-y, ce serait la plus grande joie pour moi, et si vous ne pouvez pas, n'allez pas vous moquer de mon invitation, que je n'aurais pas hasardée sans le vif désir de tous ceux qui y seront et qui souhaitent vous voir et vous entendre davantage que pendant votre dernier séjour ici.

Excusez le français de cette lettre, que je trouve exécrable sans la moindre flatterie ; je ne l ai pas parlé depuis que vous m'avez vu.

Si vous voulez me répondre un mot, vous me feriez le plus grand plaisir ; et quoique je sache que vous ne répondez jamais, je vous prie de le faire cette fois ; vous pourriez me dire en même temps ce que vous composez, ce que fait Hiller ; si vous avez des nouvelles de Liszt, etc. Saluez-les tous et n'oubliez pas votre habitant du marais (comme vous devez considérer l'Allemagne).

Adieu, pardonnez le style de votre

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

Leipzig, le 28 mars 1836.

Il s'entend que si vous vouliez avoir une invitation solennelle, je vous enverrais une lettre du bourgmestre, signée par le comité et tant d'autres signatures que vous voudriez. Mais je ne crois pas que cela produirait beaucoup d'effet sur vous.

[*P. S.* de Schumann, en allemand dans l'original :]

Mille salutations et souhaits, ainsi que la pressante invitation de venir sur le Rhin, si toutefois c'est possible.

Je reste avec amour et adoration votre

ROBERT SCHUMANN.

Mendelssohn vous fait prier de lui envoyer, par écrit ou verbalement, un mot de réponse à Panofka, pour lui apprendre si vous viendrez. Nous en sommes fortement persuadés... [? mot illisible]

PAUL MENDELSSOHN-BARTHOLDY apprend à Chopin qu'il a fait des recherches dans l'affaire de « l'ouverture » de son frère Félix et qu'il lui en fera connaître le résultat demain, chez Franck. (Adr. cit. Berg., dat. 4. I. 1833.)

MEYERBEER

(Lettre écrite par son secrétaire et seulement signée par lui.)

CHER ET ILLUSTRE MAITRE,

Je suis aux plus vifs regrets de ne m'être point trouvé chez moi lorsque vous m'avez fait l'honneur de venir me voir. Aujourd'hui je viens m'adresser à vous avec une prière. Mlle Merli, jeune fille italienne de 8 ans et aveugle, m'a été présentée : elle est pianiste, et, selon moi, un véritable prodige de talent et de génie.

Seriez-vous assez aimable pour la recevoir chez vous ? bien entendu après votre concert seulement, car jusque-là vous devez être trop occupé pour que je veuille vous dérober un moment. — Je désirerais beaucoup procurer à la jeune et intéressante personne le plaisir de vous entendre ; et comme elle n'est pas riche, si vous pouviez me faire parvenir deux billets pour votre concert, pour elle et pour sa mère, ce serait une bonne œuvre pour laquelle vous m'obligeriez infiniment.

Veuillez agréer, cher et illustre Maître, l'expression des sentiments les plus distingués de

Votre très dévoué,
MEYERBEER.

Paris, 15 février. — 111, rue de Richelieu.

Lettres du Comte Micielski et du Comte Mielinen.

GUST. DE MONTEBELLO écrit que Mme Freppa ayant parlé à Mlle Grisi, cette dernière consent volontiers à chanter au concert de Chopin. Elle demande si

Chopin a envoyé des billets aux dames de Noailles, Potocki et autres. (Adr. cit. Berg.)

Le COMTE DE MORIOLLES écrit qu'il a cherché Chopin dans toutes les maisons de la rue de Richelieu et qu'à la fin il a pu découvrir son nouvel appartement. Il prie Chopin de venir chez lui à l'heure indiquée parce qu'il lui apporte de sincères compliments de sa fille. (Adr. Boul. Pois. ; timbre : 26 novembre 1831.)

ALEXANDRINE DE MORIOLLES exprime son chagrin de n'avoir pu profiter du billet pour le concert ; elle appelle Chopin « Monsieur le Diabelek » (1) et termine par les mots : « Nous aurons toujours la même amitié pour le génie devenu grand que pour le virtuose de 7 ans. »

J. MOSCHELES

Leipsig, le 3 mai 1848.

MON CHER CHOPIN,

Vous êtes à Londres et je ne puis vous en faire les honneurs ! C'eût été pour moi une fête que de vous y voir apprécié, fêté comme à Paris ; puisque c'est impossible, permettez du moins que je procure à mes enfants le plaisir de vous recevoir chez eux. Je ne sais si vous vous rappelez ma fille aînée ; elle était presque enfant, lorsque vous la vîtes à Paris ; néanmoins votre jeu et vos compositions firent sur elle une impression des plus vives.

Elle n'a cessé d'étudier vos œuvres, elle serait enchantée de vous revoir et d'étudier plus à fond cette musique qu'elle adore en vous l'entendant jouer. Vous ne lui refuserez pas un bonheur auquel elle aspire à double titre, comme fille de Moscheles et comme nièce de votre ami Leo.

De son côté elle serait enchantée de vous être utile, et son mari M. Roche, qui compte lui-même vous remettre ces mots, ne manquera pas de vous faire part de toutes ses bonnes intentions pour la réussite de vos plans à Londres. J'espère donc qu'il y aura de nombreux et d'agréables rapports entre vous, et je vous prie de croire que j'y prendrai une part toute vive et tout amicale.

J. MOSCHELES.

Madame EDMÉE DE MUSSET supplie Chopin en deux lettres d'accepter sa fille au nombre de ses élèves. (Adr. r. Tronch.)

Le DUC et la DUCHESSE DE NOAILLES invitent Chopin à dîner. (Adr. r. Tronch.)

Mme DE MORTEMART, DUCHESSE DE NOAILLES, prie Chopin, dans une lettre, d'indiquer les heures des leçons pour sa fille ; dans une seconde lettre, écrite, à ce qu'il semble, un an après, elle demande encore une fois d'indiquer les heures des leçons. (Adr. r. Tronch.)

(1) Diablotin.



NORBLIN (1)

(en polonais.)

LETTRE I

Cher Monsieur Chopin,

Demain matin je serai chez vous à 8 heures. Norblin, le 8 décembre 1831.

LETTRE II

Cher compatriote Chopin,

Cette D^lle^ Segny de Lyon est arrivée, elle n'a encore entendu personne et elle m'est recommandée : pauvre créature ! Jouez-lui une mazourka, ou ce que vous voudrez, et vous servirez celui qui vous salue,

Votre compatriote et ami,

Norblin.

9 septembre 1832.

G. Onslow écrit quelques mots dans l'appartement de Chopin ; il regrette de ne l'avoir pas trouvé, et il lui rapporte le billet du concert de Chopin dont il ne peut profiter.

Sophie Ossolinska (dans une lettre écrite en français) remercie Chopin pour ses compositions et le prie d'écrire dessus quelques mots. (Adr. Ch. d'Ant ; timbre 18. VII. 1835.)

Antonio Pacini écrit qu'il est forcé d'imprimer dans le prochain numéro du *Cent et un* les compositions de Cherubini et de Niedermeyer (?) et qu'à cause de cela les compositions de Chopin ne paraîtront que plus tard. (Dat. 22. IV. 1840.) Dans une seconde lettre il insiste pour que Chopin lui renvoie les feuilles corrigées. (Adr. r. Tronch., dat. 20. VI. 1840.)

Paer envoie une lettre pour recommander Chopin à Baillot, et il écrit qu'il n'a pas mentionné le concert de Chopin, vu que Baillot donne chez lui des concerts publics (?). Cette mention, dit-il, aurait pu lui faire tort. Il lui conseille de ne pas perdre courage et de faire la connaissance de Baillot (dat. 28. XI. 1831).

Le chanteur Panseron prie Chopin d'assister à son concert.

Le comte de Perthuis invite Chopin à venir chez lui, dans son propre intérêt. (Adr. r. Pig. dat. 16. XI. 1841.)

P. Pixis prie de lui envoyer les Variations pour deux pianos, parce qu'il en a besoin pour un de ses élèves. Il maudit sa santé qui l'empêche d'aller au concert de Chopin ; et il a entendu tant de louanges de son jeu ! (Adr. cit. Berg.)

Lettres de M. Plater, de Mme Plater et de C. Pleyel.

La Comtesse Delphine Potocka (dans une lettre en français) prie Chopin de prendre une loge pour le concert de Berlioz.

(1) Louis Norblin était professeur au Conservatoire et violoncelle solo au grand Opéra de Paris.

Voici en entier une seconde lettre écrite en polonais :

Le 16.

CHER MONSIEUR CHOPIN,

Je ne veux pas vous ennuyer avec une longue lettre, mais je ne puis auss rester si longtemps sans nouvelles de votre santé et de vos projets à venir. Nei m'écrivez pas vous-même, mais priez Mme Étienne, ou cette excellente grand'-maman qui rêve de côtelettes, qu'elle m'apprenne où en sont vos forces, votre poitrine, vos étouffements, etc., etc. Il faut penser sérieusement à Nice pour l'hiver. Mme Auguste Potocka m'a répondu qu'elle fera tous ses efforts pour obtenir une permission pour Mme Andrzejewicz [Iedrzeïewicz], mais que les difficultés sont très grandes dans ce malheureux pays. Je souffre de vous sentir tellement abandonné dans la maladie et le chagrin ; je vous prie de m'envoyer quelques mots à *Aix-la-Chapelle, poste restante.*

Je voudrais aussi apprendre quelque chose de ce Juif, s'il s'est présenté et vous a rendu service ?

Ici, il fait triste et ennuyeux, mais pour moi la vie s'écoule partout de la même manière; pourvu qu'elle passe sans plus d'amères douleurs et d'épreuves, c'en est assez de ce qu'on a déjà dû supporter. A moi non plus le bonheur n'a pas souri sur cette terre. Tous ceux à qui j'ai voulu du bien m'ont toujours récompensée par l'ingratitude ou par différentes autres *tribulations*. Au total, cette existence n'est qu'une énorme dissonance.

Que Dieu vous garde, cher Monsieur Chopin ! Au revoir, au plus tard vers le commencement d'octobre.

D. POTOCKA.

Lettres de la Comtesse T. Potocka et de M. Cipriani Potter.

ANTOINE PRINCE RADZIWILL

Antonin, le 4 novembre 1829.

J'accepte avec bien de la reconnaissance, Monsieur, la dédicace du Trio de votre composition, que vous voulez bien m'offrir. Veuillez même en accélérer l'impression, afin que j'aie le plaisir de l'exécuter avec vous à votre passage par Posen, quand vous vous rendrez à Berlin.

Recevez, mon cher Chopin, l'assurance réitérée de tout l'intérêt que m'inspire votre talent, ainsi que de la considération distinguée que je vous ai vouée.

ANTOINE, prince RADZIWILL.

Lettres de M. Recourt, Mme Rich, C^tsse^ de la Ridoste et de Mme Rzewuska.

SAINTE-BEUVE remercie Chopin d'avoir bien voulu s'intéresser à Mlle Mazel et lui demande pardon de le faire si tard et non personnellement, mais il ajoute : « Il s'est élevé de votre montagne (1) une espèce d'orage littéraire, et plus que littéraire, dans lequel j'ai craint de me trouver quelque peu compromis. »

(1) Chopin habitait alors rue du Mont-Blanc.

SCHUMANN (en allemand).

Recommandée.

M. Frédéric Chopin (de Paris).

Par M. le Maître de musique C. Krägen.

Dresde.

Si l'adresse est introuvable, l'administration des postes est priée de renvoyer cette lettre à l'adresse de « Robert Schumann à Leipzig. »

[On a ajouté au crayon :] N. Berlin.

Leipzig, le 8 septembre 1836.

MON CHER ET HONORABLE MONSIEUR,

Ecrivez ce seul mot « oui » ou faites-le écrire, si vous êtes réellement à Dresde, comme je l'entends dire. Comme je dois précisément passer par Dresde pour me rendre dans mes contrées natales, je ne me pardonnerais jamais d'avoir été dans le voisinage d'une célébrité sans lui exprimer mon admiration et mon amour.

Je vous prie donc instamment encore une fois d'envoyer ce « oui » ainsi que votre adresse.

Votre dévoué,
Robert SCHUMANN.

Mendelssohn reviendra ici dans huit jours.

La DUCHESSE DE SUTHERLAND annonce à Chopin, dans une première lettre, qu'elle pourra le recevoir le lendemain dans l'après-midi.

Dans une seconde, elle demande si sa santé lui permettra d'assister à une soirée à Stafford-House, le 15 mai ; la reine sera présente. (Dat. le 11 mai [1847 ?].) Ces deux lettres sont écrites en français et adressées : 48, Dover-Street.

ANT. TEICHMANN écrit (en polonais) de Vienne, où il passe, se rendant de Paris à Varsovie, pour exprimer son admiration pour Chopin comme musicien et comme artiste ; il envoie également des compliments de toutes les connaissances viennoises de Chopin : de Malfatti, du comte Walewski, de la baronne Diller, ainsi que de M. Valentin. (Adr. Ch. d'Ant. ; dat. 1. III. 1836.)

Le COMTE FRÉDÉRIC DE THUN se rappelle au souvenir de Chopin et lui recommande le porteur de sa lettre, le jeune comte Waldstein, qui se rend à Paris et désire prendre des leçons de Chopin. (Dat. Prague, 8. V. 1845.)

Dans une deuxième lettre (de beaucoup antérieure à l'autre, si l'on en juge par le contenu et l'adresse), il rappelle à Chopin la promesse que celui-ci lui a faite de choisir des morceaux de musique pour sa famille. (Adr. Ch. d'Ant.)

La COMTESSE DE THUN (née Comtesse Brühl) écrit à Chopin pour lui rappeler les moments agréables de l'année précédente, quand Chopin était chez eux, à Tetschen, et elle le prie de faire tout son possible pour y venir encore cette

année. Elle le prie également de choisir pour elle un très bon piano et de s'occuper de l'envoi par le Havre, Hambourg, à Tetschen. (Adr. r. du Montb., dat. 6. VI. 1836.)

LORD TORPHICHEN, dans une lettre écrite de Calder-House (en anglais), annonce que, vu le projet que fait Chopin de se rendre en Ecosse, il désirerait beaucoup, quoique ne le connaissant pas personnellement, le recevoir chez lui. Il ajoute qu'il espère l'arrivée de ses belles-sœurs : Mme Erskine et Mlle Stirling. (Dat. 14. VII. 1848.)

Dans une seconde lettre écrite également de Calder-House, il exprime ses regrets de n'être pas revenu à temps d'Edimbourg pour prendre congé de Chopin. Il espère que Chopin a effectué son voyage heureusement et sans fatigue. Il languit après lui, ainsi qu'après sa merveilleuse musique, et il se berce de l'espoir que, l'été prochain, Chopin reviendra à Calder-House. (Dat 25. VIII. 1848.)

La SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE POLONAISE invite Chopin à sa séance du 3 mai 1840; signé L. Plater. (Adr. r. Tronch.)

Mme VIARDOT

Voici quatre billets pour le concert de ce soir; vous donnerez ceux que vous ne pourrez pas placer.

Mille bonjours affectueux.

P. VIARDOT.

P. S. Je ne sais pas le prix ; placez les billets comme vous pourrez.

Lundi matin.

ÉTIENNE WITWICKI (1)

LETTRE I

A MONSIEUR,

Monsieur Frédéric Chopin.

6 juillet 1831, Varsovie.

CHER MONSIEUR FRÉDÉRIC,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir et de vous remercier pour vos admirables chansons.

Elles ont plu, non seulement à moi, mais à tous ceux qui les ont entendues;

(1) Auteur polonais (1800-1847).

et vous-même vous avoueriez qu'elles sont très belles, si vous les entendiez chanter par votre sœur. Vous devez absolument être le créateur de l'opéra polonais; je suis profondément convaincu que vous pourriez le devenir et, comme compositeur national polonais, frayer à votre talent une voie extrêmement riche qui vous mènerait à une renommée peu commune. Pourvu que vous ayez toujours en vue : la nationalité, la nationalité et encore une fois la nationalité ; c'est un mot à peu près vide de sens pour un écrivain ordinaire, mais non pour un talent comme le vôtre. Il y a une mélodie natale, comme il y a un climat natal. Les montagnes, les forêts, les eaux et les prairies ont leur voix natale, intérieure, quoique chaque âme ne la saisisse pas. Je suis persuadé que l'opéra slave, appelé à la vie par un véritable talent, par un compositeur plein de sentiment et d'idées, brillera un jour dans le monde musical comme un nouveau soleil, peut-être même s'élèvera-t-il au-dessus de tous les autres, et aura-t-il autant de mélodie que l'opéra italien, plus de sentiment encore et incomparablement plus de pensée. Chaque fois que j'y pense, cher Monsieur Frédéric, je me berce de la douce espérance que vous serez le premier qui saurez puiser dans les vastes trésors de la mélodie slave ; si vous ne suiviez pas cette voie, vous renonceriez volontairement aux plus beaux lauriers.

Laissez l'imitation aux autres ; que les médiocres s'en occupent, vous, soyez original, national; peut-être que, dès le commencement, tous ne vous comprendront pas, mais la persévérance et la culture dans un champ élu par vous, vous assureront un nom dans la postérité.

Celui qui veut s'élever dans un art quelconque et devenir un grand maître doit poursuivre toujours un grand but. Pardon de vous écrire tout ceci, mais croyez que ces conseils et ces souhaits sont dictés par une sincère amitié, et par l'estime que m'inspire votre talent. Si vous allez en Italie, vous feriez bien de vous arrêter un certain temps en Dalmatie et en Illyrie pour connaître les chants de ce peuple frère, ainsi qu'en Moravie et en Bohême. Cherchez les mélodies populaires slaves, comme le minéralogiste cherche les pierres et les métaux dans les montagnes et dans les vallées. Même vous jugerez peut-être convenable de noter certains chants ; ce serait pour vous-même une collection très utile ; il ne faut pas regretter le temps qu'on emploie à cela. Pardon encore une fois pour mon griffonnage importun ; j'abandonne ce sujet.

Vos parents et vos sœurs jouissent d'une santé parfaite ; j'ai de temps à autre le plaisir de les voir.

Nous vivons tous ici dans une fièvre continuelle. J'ai été si malheureux avec ma santé que, jusqu'à présent, je n'ai pu me mettre en campagne. Tandis que les autres jouaient à la balle, moi je m'amusais avec des pilules ; pourtant je fais partie de l'artillerie de la garde nationale. On m'a dit que là-bas vous vous ennuyez, et que vous languissez. Je me mets dans votre situation : aucun Polonais maintenant ne peut être tranquille, quand il y va de la vie ou de la mort de sa patrie. Il faut souhaiter pourtant que vous vous souveniez toujours, cher ami, que vous êtes parti, non pour languir, mais pour vous perfectionner dans votre art et devenir la consolation et la gloire de votre famille et de votre pays.

Je me permets de vous envoyer ces conseils avec l'autorisation de votre respectable mère. En vérité, pour travailler avec fruit, il faut avoir l'esprit libre, sans inquiétude et sans soucis.



Au revoir, cher Monsieur Frédéric ! Je vous souhaite la santé et tout le bien possible.

Votre ami,

WITWICKI.

P.-S. — Si vous voulez encore faire la musique d'une chanson quelconque, en prenant deux strophes à la fois, comme dans le « Messager », ne faites pas attention si elles sont impaires, je peux en ajouter une de plus.

Adieu.

LETTRE II

MONSIEUR,

Monsieur Frédéric Chopin,

5, rue Tronchet, près la Madeleine.

(Estampille : « 25 mars 1840 ») 25 mars.

Dites-moi donc, mon cher ami, à quoi pensez-vous? Je croyais, pour ma part, qu'il vous serait aussi facile de m'écrire quelques mots ou quelques notes de musique, qu'à tant d'autres de mes amis, surtout que vous êtes un peu plus jeune que certains d'entre eux, à ne citer que Niemcewicz Si vous ne le voulez pas, eh bien, allez au diable, je m'en passerai ; mais pourquoi, au moins, ne me rendez-vous pas mon album, quoique je l'aie envoyé chercher plusieurs fois? Voilà une affaire. La seconde, c'est que Mme Mocbourg vous fait demander d'indiquer le jour et l'heure de la leçon pour votre ancienne élève, elle viendrait avec elle chez vous. Elle ne pourrait commencer que dans les premiers jours d'avril, parce que sa mère ne quitte pas encore la maison après sa maladie ; la fille aussi a été malade. Si vous pouvez le faire, ce sera très bien ; si vous ne le pouvez à aucun prix, tâchez absolument de le pouvoir, et écrivez-moi quelle heure vous indiquez.

J'aurais encore une troisième affaire, mais je préfère n'en pas parler, parce que je vois que vous êtes un vaurien fini et un Parisien, et que vous vous souciez de vos anciens amis, de ceux qui sont attachés à vos parents et à vous, autant que des neiges d'antan. Qu'il en soit ainsi, puisque cela vous plaît, et que vous vous en trouvez bien.

LETTRE III

Envoyez, s'il vous plaît, cette lettre à votre mère.

Je vous embrasse.

E. W.

(Adr. r. Tronch. ; estamp. : « 29 avril 1841 »)

LETTRE IV

Monsieur Frédéric Chopin,

Place d'Orléans, r. St-Lazare.

Non, mon cher Frédéric, je ne veux pas de ces danses : mes yeux, mes oreilles et mon cœur en souffriraient. Je ne prends pas en mauvaise part à deux pauvres diables qu'ils dansent par le monde pour gagner leur pain ; il serait difficile d'exiger de danseurs qu'ils soient autre chose ; que d'autres s'amusent de ce spectacle. Peut-être, enfin, est-ce une bizarrerie de ma part !

Remerciez gentiment Mme S. pour son souvenir; peut-être pour cela m'inviterez-vous un jour à *Sémiramis*, ou à un autre opéra de Mme Viardot.

Nous nous verrons un de ces jours. Vôtre,

ETIENNE.

17 octobre 1842, Paris.

LETTRE V

Monsieur Chopin,

Place d'Orléans, 9.

Mardi.

Si vous avez encore besoin d'un domestique, j'en ai deux : l'un, Paul, qui a servi autrefois chez les Plater et chez des princes. Plater, aujourd'hui encore, le loue, et en réalité je n'ai rien à lui reprocher; mais je préfère vous en recommander un autre. Il s'appelle Jean, a servi chez les Puslowski, et est maintenant au club avec André; comme il est peu payé, et qu'il doit user beaucoup d'habits (on voit qu'il les respecte), il cherche un autre service ; à ce que j'entends, c'est un garçon fort rangé, et connaissant le service. Si vous le voulez, dites à André, qui vous remettra cette lettre, qu'il vous l'envoie.

Vous voyez que je me souviens mieux du chat, que le chat de *Sémiramis*.

E. W.

Lettres de M. L. Dolowski et du prince P. Doroniecki.



BOHDAN ZALESKI [1]

LETTRE I

Fontainebleau, le 18 décembre 1844.

CHER ET HONORABLE M. FRÉDÉRIC !

Il y a un siècle que nous nous connaissons et voici, il me semble, la première fois que je vous écris. Ce qui m'encourage et me rassure, c'est que vous m'écouterez avec indulgence. En remplacement d'Etienne, notre commun ami absent, et dans la certitude de remplir une bonne action, j'ose vous recommander Mlle Rosengart. Mlle Sophie que vous avez, l'année dernière déjà, favorisée de vos leçons, me paraît digne sous tous les rapports de continuer à jouir de votre considération. C'est elle qui, emportée dans un élan artistique, s'est lancée dans le vaste monde uniquement pour vous entendre, Maître, et renaître à la vie ! Elle est jeune, intelligente et non sans une certaine technique, en même temps pleine de talent et d'enthousiasme pour l'art ; il serait à regretter qu'elle perdît son temps sur le pavé de Paris et par là trompât les espérances et les attentes de sa famille pauvre. Je ne doute pas, cher M. Frédéric, et nous tous, qui vous aimons et vous admirons depuis longtemps, nous ne doutons pas qu'avec votre bonté et votre cœur de compatriote-maître, vous n'entriez dans la situation de cette orpheline et ne consentiez à devenir son guide, son conseiller, le gardien du bon goût dans la pénible carrière qu'elle s'est choisie. Par-dessus tout, corrigez en votre élève la disposition qu'elle a de se décourager pour la moindre chose. Il est vrai que cette disposition est commune aux âmes poétiques, et qui sait si chacun de nous n'y a pas succombé à son tour, dans ce monde si réaliste et si froid ! Mais elle peut être funeste pour un jeune talent.

Pardonnez-moi mon importunité inattendue, et croyez que je vous admire et vous aime comme toujours.

BOHDAN ZALESKI.

J'ai reçu tout récemment une lettre de Witwicki. Il s'est décidé à passer l'hiver à Freiwaldau. Priessnitz lui promet la guérison, mais jusqu'à présent, à part une centaine d'abcès douloureux ajoutés à son ancienne maladie, il n'a éprouvé aucune amélioration dans sa santé. Il a eu pourtant une grande consolation par l'arrivée de son frère, de sa sœur et de Mme Lewocka, et maintenant il se réjouit des espérances que Priessnitz lui fait entrevoir. Je regrette Etienne, et je le regrette d'autant plus que, grâce à lui, j'avais de temps à autre accès, pour une petite heure, chez notre cher M. Frédéric.

Aujourd'hui encore, dans mes rêveries solitaires, un son détaché et tendre me revient à la mémoire parmi des millions d'autres dont vous nous avez autrefois régalés, vous, notre enchanteur ! Si je m'installe à Paris, je tomberai chez vous à la cosaque, un beau matin de dimanche, confiant en notre vieille amitié et camaraderie ! *Ed io sono pittore.*

(1) Célèbre poète polonais (1802-1886).

Je regrette infiniment de n'avoir pas vu votre sœur. Autrefois, l'année de la révolution, feu M. Michel Skarbek a déposé dans la maison de vos parents une *caisse renfermant des papiers*. Cette caisse et ces papiers *m'appartiennent en propre*, et je serais bien aise de savoir ce qu'ils sont devenus. Je tiens surtout à quelques autographes historiques et aux lettres des amis de ma jeunesse.

Je vous salue et vous embrasse.

B. Z.

LETTRE II

Je ne veux pas interrompre votre leçon, mais je vous offre, pour votre fête, mes plus ardents souhaits. Fasse le Ciel que je puisse à l'avenir vous les offrir dans notre Pologne libre et indépendante ! Les affaires de Cracovie vont parfaitement bien. Est-il heureux notre Witwicki d'être si près du foyer !

Je vous salue et vous embrasse très tendrement.

BOHDAN ZALESKI.

ZIMMERMAN (pianiste et compositeur, professeur au Conservatoire de Paris) écrit qu'un de ses élèves étudie le concerto de Chopin et prie ce dernier de venir au Conservatoire pour lui donner des indications. (Adr. M. Chopin, Ch. d'Ant.)

ALBERT ZYWNY

Varsovie, le 19 août 1826.

DIGNE ET ESTIMABLE Mlle LOUISE,

Comme je n'ai pas le plaisir de vous exprimer personnellement mon amitié pour le jour de votre fête, permettez-moi de vous souhaiter de tout cœur, en ces quelques lignes, une santé parfaite et tout ce que vous désirez du Tout-Puissant pour votre bonheur et votre prospérité. Je vous prie de présenter mes humbles salutations à votre chère et vénérée mère, et de lui baiser les mains comme je baise aussi les vôtres.

Je vous prie de me conserver un bon souvenir ; je reste avec un profond respect

Votre ami dévoué, ALBERT ZYWNY.

TRÈS CHER ET EXCELLENT M. FRÉDÉRIC !

Votre lettre du 11 courant écrite à votre cher père m'a causé le plus grand plaisir en ce qui concernait votre santé et votre bienfaisance pour de pauvres orphelins. Vous vous rappelez que je vous ai conseillé de donner un concert, ce qui a eu lieu, en effet, et cela dans un but si louable. Je désire de tout cœur vous embrasser bientôt en parfaite santé, et je reste avec amour et estime

Votre fidèle ami,

ALBERT ZYWNY.

CHARMANTE Mlle EMILIE,

Si l'amélioration dans l'état de votre santé dure encore, je m'en réjouis sincèrement. Je suis chaque jour dans votre appartement et je lutte avec votre cher papa, mais seulement au jeu de cartes; le sang n'y coule pas, car le tabac seul sert de charge.

J'ai l'honneur de m'appeler respectueusement

Votre ami dévoué,

ALBERT ZYWNY.

CHAPITRE VIII

LETTRES DE MLLE JANE W. STIRLING [1] ET DE SA SOEUR MME ERSKINE A MME IEDRZEIEWICZ

Les quatre premières lettres de Mlle Stirling furent écrites du vivant encore de Chopin, pendant le séjour de Mme Iedrzeïewicz à Paris, en 1849.

I. Mlle St. demande des nouvelles de la consultation et envoie l'adresse d'un appartement à louer, pour le cas où on n'en aurait pas encore trouvé de convenable.

Dans une IIe lettre elle écrit qu'elle a appris par Mlle de Rozières le prochain départ de Mme Iedrzeïewicz qu'elle voudrait cependant voir encore. Elle est heureuse, pour le pauvre malade, que le temps soit si beau. Elle continue en disant que lord Torphichen a emporté de Paris un agréable souvenir de Chopin, qui avait assez de force pour faire de courtes promenades, et qu'il espère le voir de nouveau à Calder-House. Enfin, il est fait mention dans cette lettre du portrait peint par Scheffer.

Dans une IIIe lettre Mlle St. envoie des souhaits de bonheur à propos de l'installation dans le nouvel appartement et demande si le déménagement n'a pas trop fatigué Chopin.

(1) Quoique les lecteurs aient déjà rencontré plusieurs fois le nom de Mlle Stirling, il me semble pourtant juste de donner ici quelques détails sur sa personne. Mlle Jane W. Stirling provenait d'une très ancienne et très riche famille écossaise, dont le foyer était Keir, situé dans les environs de Perth, et appartenant alors à Sir William Stirling-Maxwell, oncle de Mlle Jane. Mlle Stirling fut pendant quelques années l'élève de Chopin ; elle fut aussi une de ses plus ardentes admiratrices, ce dont elle donna de nombreuses preuves. C'est par son entremise que Chopin reçut, pendant l'été de 1848, une invitation de lord Torphichen (son beau-frère) pour Calder-House, de même que pour Keir ; d'un autre côté Mlle Stirling l'attendait avec sa sœur aînée Mme Catherine Erskine. Quand la vente des billets, pour le concert d'Edimbourg, alla mal, Mlle Stirling en acheta pour 50 liv. sterl. Quand en 1849 Chopin revint d'Angleterre à Paris, Mlle St. y revint après lui, et ayant appris qu'il se trouvait dans des embarras pécuniaires, elle lui envoya, sous le couvert de l'anonyme, 25.000 fr., dont il n'accepta que 10.000 fr. environ. Enfin après la mort de Chopin elle s'occupa de mettre en ordre tous ses papiers et aussi, parait-il, acheta la plus grande partie des meubles qu'il laissa, et dont elle envoya ensuite une partie à Varsovie à la famille Chopin. On voit aussi, d'après la lettre de Mme Erskine, que ces dames ont dû prêter à Mme Iedrzeïewicz une forte somme d'argent pour couvrir les frais de l'enterrement et du tombeau de Chopin ; cette somme fut rendue par la famille de Chopin, comme on le voit par ces lettres. Chopin a dédié à Mlle St. deux nocturnes (en *fa mineur* et en *mi bémol majeur*, op. 55).
Toutes les lettres dont il est question dans ce chapitre ont été écrites en français.

Une IVe lettre ne renferme rien concernant Chopin.

Les lettres suivantes furent écrites après la mort de Chopin.

Dans une Ve (écrite peu après le départ de Mme Iedrzeïewicz de Paris, et datée du 3. I. 1850) Mlle St. dit qu'elle revient de l'atelier de Clésinger où elle l'a vu travaillant avec ardeur ; elle suppose que le monument de Chopin sera une de ses meilleures œuvres.

Dans la VIe (du 19-I-50) nous trouvons la mention qu'elle a réussi à sous-louer l'appartement dans lequel Chopin est mort.

Dans la VIIe (du 31 janv. 1850) Mlle St. annonce la mort de la femme de Franchomme ; combien Chopin aurait ressenti cette mort, s'il eût encore vécu ! Elle ajoute que Clésinger a déjà terminé la figure de femme du monument et qu'elle fait une bonne impression. Clésinger a déclaré, dit-elle, que jamais il n'a travaillé avec autant de soin à aucun monument. Mlle St. a remarqué dans l'atelier de Cl. le négatif du masque posthume de Chopin (le second qui en fut tiré), auquel était restée attachée une assez grande quantité de cheveux. A son instante prière Cl. lui a cédé cette empreinte ; mais la première qui fut tirée reste encore aux mains de Cl. Il va sans dire que ce souvenir (1) reçu de Cl. sera envoyé par Mlle St. à Mme Iedrz.

Dans la VIIIe (du 9-II-50) Mlle St. écrit qu'elle a été quelques jours auparavant sur la tombe de Chopin où elle a déposé douze couronnes ; celles qui y furent mises par Mme Iedrz. sont encore vertes. La princesse Czernicheff a beaucoup prié Mlle St. de lui donner une petite table de Chopin, qu'elle voudrait acquérir ; Mlle St. lui a répondu que ces souvenirs ne sont pas à vendre, mais qu'elle lui offre cette petite table au nom de Mme Iedrz., elle ajoute que la princesse Cz. ainsi que sa fille (la princesse Soutzo) adoraient Chopin.

Enfin elle ajoute qu'Albrecht a envoyé 600 fr. pour le loyer de l'appartement ; il a fallu en donner 100 au portier.

Par la IXe (écrite en février 1850) nous apprenons que Clésinger promet de finir le monument pour le 5 mars (anniversaire de la fête de Chopin) et que le comité qui s'en occupe doit se consulter, quant au piédestal ; Mlle St. a rappelé à ces Messieurs que, suivant le désir de Mme Iedrz., le grillage doit avoir une porte, afin qu'on puisse déposer des fleurs sur la tombe.

Dans la Xe (du 20-III-50) nous trouvons la relation des différends qui se sont élevés entre les membres du comité s'occupant du monument funéraire et Clésinger, différends ayant eu pour résultat que le monument n'a pu être inauguré le jour anniversaire de la fête de Chopin : la statue, sculptée par Clésinger, au lieu d'être d'une seule pièce, se composait de trois parties, de la figure même de la femme, du bloc sur lequel cette figure repose, ainsi que du piédestal, tandis qu'il avait été convenu que le tout serait sculpté d'une seule masse. On en est arrivé à de vives disputes ; Clésinger, par la voix des journaux, a fait appel aux artistes et aux critiques, afin qu'ils considérassent son travail comme une œuvre d'art. Enfin le comité s'est décidé à accepter la figure telle qu'elle est. Ce qui a amené également du retard, c'est que le terrain était gelé, par suite de quoi l'architecte n'a pas voulu entreprendre les travaux de soubassement, craignant qu'ils ne fussent pas durables.

(1) La famille de Chopin conserve encore aujourd'hui le masque négatif avec les cheveux, ainsi que le masque positif.

Le 1er mars, Mlle St. a porté quelques fleurs sur la tombe de Chopin ; elle n'a rencontré personne, car cette date n'est pas connue à Paris. En revanche, le 5, beaucoup de personnes s'y sont rendues. Pour terminer, elle annonce la mort de son neveu, M. Ramsay, marié à la fille de lord Torphichen. Chopin aurait eu grande compassion d'elle, car il l'aimait beaucoup. Mlle St. parle aussi de Mlle O'Meara, dont le jeu doit être la plus fidèle copie qui soit restée du jeu de Chopin.

Dans la XIe (du 25 mai 1850) nous lisons que la caisse renfermant les livres, les rideaux et d'autres objets, même les fleurs enlevées des pots à fleurs, le tout ayant appartenu à Chopin, a été expédiée par mer. Le piano est encore chez M. Herbeault et sera envoyé dès que la plaque commémorative (1) sera prête ; Mlle St. attend une réponse de Mme Iedrz. pour savoir s'il doit être envoyé par terre ou par mer. Le masque posthume est aussi déjà envoyé. Les travaux du monument avancent, dans trois ou quatre semaines ils seront terminés. Est ce que Mme Iedrz. a un jour commémoratif au mois de juin qu'elle voudrait désigner comme celui où l'on dévoilera la statue ? La famille désire-t-elle qu'une sentence biblique soit gravée sur la tombe ?

Dans une XIIe (du 12-VI-50) Mlle St. apprend que, suivant le désir de Mme Iedrz., le piano sera envoyé par mer. Pleyel l'a réparé et mis en ordre ; on fait aussi une caisse de fer-blanc, afin que l'humidité n'endommage pas cette précieuse relique. Le tabouret sera expédié avec le piano.

Les travaux du monument ne sont pas encore terminés ; le monument ne pourra probablement être dévoilé que le 17 octobre (anniversaire de la mort de Chopin). Mlle St. demande qu'on lui envoie un peu de terre polonaise qu'elle veut déposer sous le monument. Elle envoie à Mme Iedrz., par l'entremise de M. Sk[arbek]. quatre paquets de lettres : les lettres des musiciens célèbres, les lettres des élèves, les lettres de Londres, enfin celles de différentes personnes, ainsi qu'une esquisse du salon (2) (copie de l'esquisse de K[wiatkowski]) et deux gravures de Sch[effer ?].

La lettre XIIIe (du 21-VI-50) renferme la répétition des détails donnés sur le piano et la caisse d'objets. A la fin de la lettre Mlle St. fait mention des chants de Chopin, dont une partie se trouve aux mains de Franchomme.

Dans la XIVe lettre (du 16 juillet 1850) Mlle St. annonce que bientôt elle ira pour un certain temps en Ecosse, mais qu'elle sera de retour pour le 17 octobre.

Elle demande encore ce que la famille pense du projet que l'on a de graver sur

(1) J'ai eu l'occasion de voir ce piano, grâce à l'amabilité de Mme Bichniewicz, petite-fille de Mme Iedrzeïewicz ; en 1888 il a figuré à l'exposition de musique à Varsovie. Sur la partie extérieure du couvercle se trouve la plaque de bronze, portant l'inscription suivante :

Ce piano
a été pendant deux ans en la possession de Frédéric Chopin
à Paris,
d'abord Cour d'Orléans, n° 9, rue Saint-Lazare,
ensuite rue de Chaillot, 74, et enfin
Place Vendôme, n° 12
Jusqu'au jour de sa mort
(17 octobre 1849)
C'est le dernier instrument qu'il a touché
et sur lequel il a composé.

(2) Cette aquarelle porte, écrite au dos par Mlle Stirling, cette inscription : *Salon de Chopin, 12, place Vendôme, Paris, 1849.*

la tombe de Chopin une citation de l'Écriture sainte, et elle ajoute que Chopin, dans beaucoup de circonstances, répéta : « Je ne sais ce qu'on dira de cela à la maison », « et la volonté de ses parents était pour lui sacrée ; il était de sa nature docile, soumis, respectueux devant l'autorité hiérarchique ». En parlant des chansons de Chopin, M[lle] St. dit qu'une partie se trouve aux mains d'un « ami de la campagne » (personnage dont le nom n'est cité dans aucune lettre, mais qui, sans aucun doute, n'est autre que Grzymala) ; quant à celles qui restent, elles sont chez Franchomme. L'accompagnement manque à la plupart ; il y en a à peine deux ou trois en état d'être publiées.

Elle ajoute qu'ayant été sur la tombe de Chopin, elle a vu le soubassement du monument. Elle a demandé qu'on creuse une ouverture dans la masse qui doit supporter la statue, afin de pouvoir y déposer deux médaillons, œuvres de Bovy, le modèle fondu de la main de Chopin, ainsi que quelques pièces de monnaie de l'année de sa naissance et de celle de sa mort.

Peut-être la mère de Chopin voudra-t-elle ajouter quelque chose encore ? L'empreinte du masque, soigneusement emballée, est encore à Paris ; elle sera envoyée avec les sculptures, quand les médaillons (?) seront terminés.

La XV[e] lettre (du 10-X-50) est écrite de Barnton-House, en Ecosse, immédiatement avant le départ de M[lle] St. pour Paris. Elle dit qu'elle voulait partir plus tôt, afin d'aider à organiser les solennités du premier anniversaire de la mort de Chopin, mais que la santé de sa nièce la retenait toujours. Herbeault, infatigable, s'occupait du monument funéraire, surveillant avec soin l'achèvement des détails. On projette de dire une messe à la Madeleine le 17 octobre, puis un discours. La forme du masque est probablement arrivée.

La XVI[e] lettre est écrite de Paris, le jour anniversaire de la mort de Chopin (17-X-50), et renferme la description de la cérémonie. M[lle] St. n'est arrivée d'Ecosse que le 14 et a trouvé les travaux du monument presque achevés. La vue du médaillon lui a causé une grande joie, parce que la partie supérieure du profil du visage est d'une ressemblance frappante.

L'envoi de M[me] Iedrzeïewicz n'est parvenu que deux jours avant l'anniversaire. Tout a été déposé par M[lle] St. elle-même dans la cavité du monument, et elle était présente quand on a assujetti le médaillon. Le 17, dès le matin, M[lle] St. était déjà avec sa sœur au cimetière ; elles avaient en chemin acheté un peu de fleurs chez le fleuriste de Chopin, Michon. M[lle] St. les déposa sur la tombe, ainsi qu'une couronne au nom de la famille Chopin. A midi la messe fut célébrée dans la chapelle du cimetière, après quoi tous les assistants, conduits par le prêtre, se rendirent sur la tombe où le monument fut dévoilé. Le député Wolowski parla.

Dans la XVII[e] lettre (du 22-X-50), M[lle] St. annonce qu'on projette d'ajouter au monument les mots suivants : « né le 1[er] mars 18.. en Pologne, à Zelazowa-Wola, palatinat de Masovie, de Nicolas Chopin, et... », tandis que jusqu'à présent il n'y a que : « † à Paris, le 17 oc[bre] 1849 ». Elle prie de lui indiquer l'année de la naissance, ainsi que le nom et le prénom de jeune fille de la mère. Ensuite elle écrit que le 30 octobre, anniversaire de l'enterrement, une messe sera célébrée à l'église de la Madeleine.

La XVIII[e] lettre (sans date, mais écrite certainement en octobre 1850) renferme la répétition des détails concernant la déposition par M[lle] St. de différents objets dans l'intérieur du monument, derrière le médaillon. Une caisse de fer, soudée,

renferme les objets envoyés de Varsovie, et, en outre, une feuille de papier avec le nom, la date de la naissance et celle de la mort de Chopin, ainsi que ces mots : « Nous attendons la résurrection des morts et la vie éternelle », puis une croix d'argent de Mlle St., un petit médaillon de Tell[efsen], enfin quelques monnaies de l'année de la naissance et de celle de la mort. Elle continue à parler du monument lui-même, de la statue de femme qui a moins bien réussi dans le marbre que dans le modèle en plâtre, parce que la tête y est encore plus de travers. Dans un certain éloignement, du côté gauche, le manque de naturel dans le mouvement de la tête ne se remarque pas ; en somme, le tout fait une impression agréable, il y a beaucoup d'expression. Dans la suite de sa lettre, Mlle St. dit ces mots : « Chopin avait de la femme, telle qu'il la comprenait, une opinion très élevée, il me le répétait souvent. » Plusieurs personnes qui avaient connu Chopin en Angleterre, disaient à Mlle St. qu'elles n'avaient jamais rencontré d'homme aux tendances aussi nobles ; « il semblait chercher au delà des limites du monde ». Enfin elle rappelle le court séjour que fit Chopin dans la terre de Guillaume Stirling, située non loin de la ville de Stirling, dans le voisinage de la propriété du père de Mlle St.

Dans la XIXe lettre (du 30-X-50) nous trouvons la description du service funèbre à la Madeleine. La messe, commencée à 11 h., fut célébrée par le prêtre Deguerry. Aux prières se joignirent les sons de « sa » musique ; entre autres M. Lefébure-Vély exécuta sur l'orgue seul le prélude en *mi* mineur ; puis avec violoncelle (Franchomme) le nocturne (dédié à Hiller), le prélude en *ut* mineur, le prélude en *si* ♭ mineur, l'adagio de la sonate, la partie en majeur de la marche funèbre, enfin le prélude en *la* majeur. Il y avait beaucoup de monde, quoique les journaux n'en eussent fait aucune mention, pour ne pas attirer trop de curieux.

La XXe lettre (du 4-XI-50) nous apprend la nouvelle qu'un des amis de Chopin, G[rzymala] s'est mis à écrire sa biographie. Il en a même déjà envoyé quelques extraits en Ecosse, à Mlle St. Il y a là des passages bien écrits, mais Mlle St. doute que l'ouvrage entier soit bon ; elle eût préféré qu'un Français eût entrepris la chose. Elle doit cependant soumettre ces extraits à la critique d'Augustin Thierry. Elle remercie de l'envoi du nom et des prénoms de la mère de Chopin ; Clésinger a promis de les ajouter au monument. Enfin nous trouvons une remarque sur l'esquisse représentant Chopin quelques jours avant sa mort, avec Mme Iedrz. assise sur le bord du lit.

Dans la XXIe lettre (du 10-XI-50), Mlle St. prie qu'on lui envoie le nom de baptême du père de Chopin, car elle n'est pas sûre si c'est Nicolas ou un autre nom.

Elle a appris, à son grand étonnement, que les masques posthumes n'ont pas encore été envoyés, mais que certainement ce sera bientôt fait.

La XXIIe (du 24-XI-50), écrite au moment de partir pour l'Ecosse, ne renferme rien d'intéressant.

Dans la XXIIIe (du 1er-III-51) Mlle St. se plaint de n'avoir pas reçu, depuis longtemps, de nouvelles de Mme Iedrz. ; mais ce jour (c'est l'anniversaire de la naissance de Chopin), dit-elle, ne peut pas s'écouler sans qu'elle écrive. Elle envoie des fleurs cueillies sur sa tombe et ajoute : « Je suis heureuse que le monde ignore cet anniversaire ; tous iront là pour sa fête. Il m'a dit une fois : « ma famille, une directrice de pensionnat et vous, savez seuls quel est ce jour, et

vous en souvenez » ; ce jour-là il éprouvait une nécessité enfantine d'entendre des paroles de tendresse »

La XXIV[e] ne porte pas de date précise, mais elle fut certainement écrite en mai ou en juin 1851. M[lle] St. voulait profiter du départ de M[me] d'Obr[eskow] et envoyer différentes choses, mais comme M[me] d'O. ne devait aller à Varsovie qu'en revenant de Russie, elle ne lui a donné que les lettres du père de Chopin et des extraits d'une étude sur Chopin par Liszt, étude que publie *la France musicale*. Elle ajoute que la lecture de ce travail fera *quelque plaisir* à M[me] Iedrz. et *beaucoup* de peine aussi. Parmi les admirateurs de Chopin on ne parlait, dans ces derniers temps, de rien autre que de la publication dans *la France musicale* de ses œuvres posthumes. Le numéro suivant de ce journal éclaircit l'affaire. Il était question de l'op. 4, c'est-à-dire de la première sonate pour piano, que Chopin autrefois avait vendue à Haslinger, et que celui-ci maintenant revendait à l'éditeur parisien Richault. Ensuite M[lle] St. recommande à M[me] Iedrz. de s'informer auprès de M[me] Mohanoff (1) de la caisse envoyée en hiver à l'adresse du comte Léon Rzyszczewski. Elle contient deux esquisses de Scheffer pour M[me] Iedrz Enfin M[lle] St. dit que sa sœur, M[me] Erskine, est partie pour l'Ecosse, chez sa sœur aînée, gravement malade.

Dans la XXV[e] (du 23-VII-51) nous apprenons que les médecins ont ordonné à la sœur de M[lle] St., M[me] Houstonn, un changement de climat; c'est pourquoi elle est arrivée avec elle et M[me] Erskine à Paris, où M[me] Houstonn est morte le 12 juillet. Chopin la connaissait et l'aimait; pendant son séjour en Ecosse, il a passé quelques semaines chez elle, à Johnstone Castle.

Dans la XXVI[e] (du 17-IX-51) M[lle] St., profitant de l'amabilité de M[me] Tykel, qui veut bien s'en charger, envoie tout un paquet de critiques et de billets de concerts laissés par Chopin, ainsi que le médaillon de Bovy. Franchomme est constamment occupé des chansons de Chopin, mais l'accompagnement manque à la plupart et il n'ose de lui-même l'ajouter. Il paraît, dit-elle, que M[me] Delphine Potocka a dans son album une certaine quantité de chansons ; peut-être M[me] Iedrz. voudra-t-elle s'adresser à elle pour cette affaire ? Grzym[ala] attend, pour finir sa brochure sur Chopin, l'apparition de l'étude de Liszt. D'après l'avis de M[lle] St., quoique dans l'ouvrage de Grzymala il y ait des passages bien écrits et beaucoup de faits authentiques, cependant les capacités lui manquent pour façonner le tout en un ferme ensemble. M[lle] St. le lui a dit ouvertement et est prête à agir toujours de même, par respect pour *Lui*.

Dans la XXVII[e] (du 30-IX-51) M[lle] St. écrit qu'elle a retrouvé le cachet que l'on posait toujours sur la tasse de bouillon, indiquant que personne n'en avait bu quand Chopin venait au n° 9 (?). Plus loin elle parle de la mort du père de S[olange] (M. Dudevant) et aussi de l'inquiétude de George Sand et de Solange en apprenant qu'Alex. D[umas] avait acheté, en passant par Breslau, un certain nombre de lettres de M[me] Sand [à Chopin], qui venaient de Cracovie. La mère de M[lle] St prétend qu'elles ont toutes été brûlées, mais qui sait ? Tout son entourage n'était pas également honnête, on avait pu les voler pour en tirer profit. Du reste, M[lle] St. ne voulait pas croire à ce bruit.

La lettre XXVIII[e] (écrite probablement en octobre 51) commence par la description de la messe célébrée le 17 octobre (deuxième anniversaire de la mort de

(1) M[me] Mouchanoff, autrefois M[me] Kalergis.

Chopin), dans la chapelle du Père-Lachaise; après la cérémonie, tous les assistants, avec le prêtre, se sont rendus sur la tombe et y ont déposé des fleurs. Quant à la vente des lettres de Mme Sand, personne n'a supposé un seul instant que la famille eût pu faire une chose semblable, mais on a cru qu'elles étaient tombées en des mains étrangères. Mlle St. considère cette nouvelle comme dénuée de fondement.

La XXIXe (du 22-XI-51) ne renferme rien d'intéressant.

Dans la XXXe (du 26-XI-51), Mlle St. écrit que « notre chère Comtesse » (probablement la Comtesse d'Obreskow) est revenue à Paris après avoir passé par Varsovie. Elle trouve que Isabelle [Barcinska] ressemble à Chopin d'une manière frappante, ce que Mlle St., du reste, avait entendu de la bouche même de Chopin. Son attachement pour sa famille n'avait pas de bornes, et de sa mère il parlait toujours avec orgueil. A la fin de sa lettre, Mlle St. parle à Mme Iedrzeïewicz de « son jeune musicien » qui est arrivé à Paris pour faire ses études et pour lequel elle s'efforcera de faire ce que Lui désirait, et ce que Mme Iedrzeïewicz peut désirer.

La XXXIe (du 18-XII-51) renferme la nouvelle que ce jeune musicien est entré au Conservatoire et que Mlle St. l'a introduit chez Mlle O'Meara ; il était très heureux de ce qu'il avait entendu là-bas.

Dans la XXXIIe (du 30-I-52) Mlle St. écrit qu'à Londres, paraît-il, une composition de Chopin a été publiée ; elle suppose que ce doit être la sonate op. 4. La nouvelle que les portraits peints par Scheffer, et qu'elle a envoyés, ne sont pas arrivés, la tourmente beaucoup ; heureusement que le portrait de Chopin n'était pas du nombre. Mlle St. ne suppose pas, cependant, qu'ils puissent être perdus sans retour, et elle fera tout ce qui sera en son pouvoir pour les retrouver. Elle a reçu la triste nouvelle de la mort de son beau-frère sir William M. Napier, mari de sa sœur Elise, plus jeune qu'elle et plus âgée que Mme Erskine.

Dans la XXXIIIe lettre (du 4-III-52) il est question de l'étude de Liszt. Mlle St. en parle avec un grand mécontentement, employant même des expressions énergiques, comme : « quelqu'un fort capable de juger m'a dit, pour se servir d'un proverbe très ordinaire : il a craché sur l'assiette pour en dégoûter les autres, il a écrit pour qu'un autre n'écrive pas. » Elle a proposé à Grzymala de lire ensemble les lettres de Chopin, afin qu'il pût redresser des erreurs notables commises par Liszt.

De la manière toute nouvelle de toucher le piano, qui en fit un tout autre instrument, Liszt ne parle pas ou n'en veut pas parler. Et cependant, avec le style élégant qu'il possède, il aurait pu écrire quelque chose de bon. On raconte qu'il a écrit cette étude dans le but de plaire à Mme Sand, mais il a manqué ce but, car Mme S. en est très mécontente. Quant à la seconde biographie (c'est-à-dire celle de Grzymala), Mlle St. n'espère pas qu'il en sorte quelque chose de fameux. Tout Paris raconte sur la fille de Mme Sand l'anecdote suivante : elle était allée à la campagne chez sa mère, et comme elle avait été bien reçue, elle avait voulu s'installer pour toujours à Nohant. Avec l'approbation de sa mère, Solange avait laissé sa fille à sa garde et était revenue à Paris pour mettre de l'ordre à ses affaires et emballer ses effets ; et voilà que Mme Sand, le jour même, renvoie à Paris, par la diligence, la petite fille avec sa bonne ! Plus loin, Mlle St. écrit qu'elle a été heureuse de pouvoir nier positivement l'achat supposé par Al. Dum[as] des lettres de Mme Sand. Cette dernière était

furieuse en apprenant ce bruit, quoiqu'elle eût en main le témoignage de Mme Iedrz. que toutes ses lettres avaient été brûlées. En terminant, Mlle St. rappelle à Mme Iedrz. de demander à Mme la comtesse Delph[ine] Potocka quels sont les manuscrits de Chopin qu'elle possède.

La lettre XXXIVe (écrite en mars 1852) parle des chansons de Chopin. Pour l'une d'elles Franchomme a fait l'accompagnement, mais il ne voulait pas d'abord le montrer. C'est avec difficulté que Mlle St. a pu en obtenir une copie pour Mme Iedrz. Elle prie Mme Iedrz. de demander à un musicien expert de faire une copie de ces quatre chansons qui se trouvent entre ses mains.

Dans la XXXVe (du 18-VI-52) Mlle St. écrit que Franchomme a réussi à déchiffrer et à mettre en ordre la dernière mazurka écrite par Chopin, rue Chaillot. Avec l'aide de Mme V[iardot ?] Mlle St. continue à s'occuper des chansons. Elle en envoie deux, déjà revues, à Mme Iedrzeïewicz Quant aux copies envoyées par Mme Iedrz., elles renferment quantité d'erreurs. Il faudra attendre le retour de Fontana qui est en Amérique. Grzymala s'est remis à l'ouvrage, mais certainement il n'aura pas fini avant l'hiver. Solange divorce avec son mari, qui boit et se conduit mal. Elle est maintenant chez sa mère. Clésinger noircissait sa femme pour lui reprendre sa fille, mais cela ne lui a pas réussi.

Tout le monde s'étonne que l'exécution du monument ait été confiée à Clésinger, qui haïssait Chopin.

Dans la XXXVIe (du 2-VII-52) Mlle St. dit avoir lu avec plaisir ce que Mme Iedrz. écrit de la brochure [de Liszt]. Personne ne croira qu'un homme comme Nicolas Chopin, occupant une si bonne position, ait pu avoir recours à l'aide des autres (1). Elle continue en disant qu'ayant appris par hasard l'arrivée de Fontana, elle s'est rendue chez lui et lui a parlé de la publication des chansons. Il s'est révélé que Fontana en avait neuf ; autant que Mlle St. en a pu conclure, Fontana tient énormément à ce que lui, et non un autre, soit autorisé à examiner ces chansons et à les publier. Il semblait craindre que Franchomme ne voulût s'associer à cette affaire, mais Mlle St. lui fit comprendre que l'admiration extrême de Franchomme pour Chopin lui faisait craindre la responsabilité de cette publication. Mlle St. envoie une lettre de Fontana (2) dans laquelle il demande l'autorisation de se charger de la publication des chansons. Mlle St. ajoute que Fontana lui semble, sous tous les rapports, digne de remplir cette tâche ; Chopin lui-même, de son vivant, lui confia bien souvent la publication de ses compositions. Comme elle part pour l'Ecosse, Mlle St. confie tous les manuscrits qu'elle possède à Mme Veyret ; cette dame attendra les dispositions ultérieures de Mme Iedrz. au sujet des publications à confier à Fontana ou à un autre.

Dans la XXXVIIe (du 17-X-52, écrite de Barnton-House) il est question de la biographie à laquelle travaille Grzymala. Mlle St. attend une lettre de lui et, suivant les nouvelles reçues sur les progrès de l'œuvre, elle retournera à Paris ou restera encore en Ecosse. Après ce que Liszt a écrit, Grzymala doit élever la voix. Mlle St. écrit cette lettre le jour du troisième anniversaire de la mort de Chopin.

(1) C'est une allusion à la nouvelle, absolument fausse, donnée par Liszt dans son étude, que l'éducation de Chopin s'était faite aux frais du prince Antoine Radziwill (F. Liszt, *Frédéric Chopin*; Varsovie, Gebethner et Wolff, 1873, p. 86-87.)

(2) Le résumé de cette lettre, portant la même date que la précédente (2 juillet 52) est inséré, avec les autres lettres de Fontana, dans le chapitre suivant.

La XXXVIIIe (du 2-XII-52, de Barnton-House) fut écrite, ainsi que quelques-unes des suivantes, d'une tout autre écriture, parce que Mlle St., sur le point de son départ pour Paris, s'est foulé la main droite, ce qui la force à prolonger son séjour là-bas et à écrire de la main gauche. Mlle St. se rendra uniquement à Paris pour s'entendre avec Grzymala au sujet de son œuvre Solange a déjà obtenu le divorce.

La XXXIXe (aussi de Barnton-House, du 1er-I-53) nous apprend seulement que « le pauvre ami de la campagne » (c'est-à-dire Grzymala) a sans doute déjà écrit ce qu'il était en état d'écrire, mais malgré cela il travaille encore.

Dans la XLe (de Paris, du 19-IX-53) Mlle St. annonce son prochain départ pour l'Ecosse. Quant à l'ouvrage de Grzymala, les lecteurs ont eu probablement égard aux bonnes intentions de l'écrivain, car de-ci, de-là il laisse beaucoup à désirer. Mlle O'Meara a épousé, en janvier, M. Dubois, agent de bourse. Elle occupe avec lui un petit appartement et ne donne plus de leçons. Grzymala a dit à Mlle St. qu'il a rencontré par hasard, dans un restaurant, Solange avec son mari, malgré leur séparation datant de plusieurs mois. Mlle de K(?) a dit à Mlle St. que Solange habitait, pendant ce temps, un pensionnat, heureuse de n'être plus constamment exposée aux injures et aux coups de son mari. De quelle manière ont-ils pu en venir à une entente, c'est ce que Mlle St. ne peut s'expliquer. Elle n'a pu, malheureusement, voir Fontana avant le départ de celui-ci pour la campagne.

La XLIe (de Barnton-House, 17-X-53), outre les remarques ordinaires sur le travail de Grzymala, et la répétition de la nouvelle sur l'accord survenu entre Solange et son mari, ne renferme rien de curieux.

Dans la XLIIe (de Barnton-House, 11-XII-53) Mlle St. parle de la grande impression qu'a causée à Paris l'annonce de la publication des œuvres posthumes de Chopin. Beaucoup de personnes sont mécontentes à cause des dernières volontés de Chopin (qui avait ordonné de brûler tous les manuscrits qu'il laissait); Mme M[arceline Czartoryska ?] surtout s'oppose à cette publication.

On a prié Mlle St. d'écrire sur cette question à Mme Iedrzeïewicz. De l'avis de Mlle St., toutes ces personnes ont tort, parce que toutes ces chansons ont été chantées publiquement du vivant même de Chopin ; elles sont donc devenues, en quelque sorte, la propriété publique.

Dans la XLIIIe lettre (de Barnton-House, du 12-XII-53), Mlle St. dit que, malgré sa lettre envoyée la veille, elle écrit encore après la lettre qu'elle vient de recevoir de Mme Veyret. Il s'agit de Fontana qui s'est présenté chez Mme V. afin d'obtenir d'elle qu'elle reprenne à Franchomme la mazourka que celui-ci a pu déchiffrer d'après l'esquisse de Chopin. Or, Mlle St. désirerait vivement que tout ce qui concerne la publication des œuvres posthumes de Chopin se fît au su de Mme Iedrz., et avec son approbation. La copie de cette mazourka a été envoyée à Varsovie, et si Mme Iedrz. le désire, on peut l'envoyer à Fontana. Mlle St. sait très bien que tout ce que décidera Mme Iedrz. sera conforme à *Sa* volonté. — A la fin de la lettre se trouve une remarque sur Titus [Woïciechowski], « comme l'ami qui n'a pas cessé, après des années de séparation, de Le comprendre ; dans un certain cas, ils ont tous deux rendu un jugement sur un individu, et l'ont fait dans les mêmes termes, quoique l'un se trouvât à Paris, tandis que l'autre était à Varsovie. »

Par la XLIVe lettre (Barnton-House, du 21-III-54) nous apprenons que

Mme Iedrz. a dû recevoir une lettre de Mme M[arceline Czartoryska ?], dans laquelle celle-ci reproche à la famille, en paroles très amères, d'avoir permis la publication des œuvres posthumes, ce qui était absolument opposé aux dernières volontés de Chopin. Mlle St. regrette qu'il en soit ainsi. Pourtant, dit-elle, on n'a publié que les compositions qui déjà avaient passé de mains en mains.

Chopin restait un temps infini sur un simple petit billet, et ne le lâchait pas de ses mains avant de l'avoir maintes fois relu ; qu'était-ce donc quand il s'agissait d'une pensée musicale !

L'infatigable Grzymala travaille toujours encore. Mais aussi il serait grand temps que le mensonge sur Radziwill fût détruit. Ce n'est pas Chopin qui devait la moindre chose à quelqu'un, mais c'est le monde entier qui est son débiteur. Aujourd'hui quelques personnes à peine l'apprécient comme il convient, dans l'avenir la postérité lui rendra justice ; elles sont bien vraies ses paroles quand il dit, en parlant de certaine injustice : « nul ne peut m'enlever ce qui m'appartient en propre ».

Dans la lettre XLVe (d'Ecosse, mai-juin 54) il est encore question des œuvres posthumes. Mlle St. demande s'il ne conviendrait pas d'ajouter aux compositions publiées, la liste de celles dont l'existence est connue, et qui resteront en manuscrit, afin que dans l'avenir on pût vérifier si cette composition est authentique ou non.

Fontana est allé en Allemagne chercher le repos. Avant son départ, il a joué deux polonaises en présence de Mme V[eyret ?] ; la dernière, envoyée par Mme Iedrz., doit être d'une grande beauté. Mme de St., qui s'est rencontrée à Vienne avec Mme M[arceline], disait que Mme M. est encore irritée pour l'affaire des œuvres posthumes. Grzymala souffre des yeux et à cause de cela il ne peut s'occuper de son travail (1).

La lettre suivante, ne portant pas de date, a dû être écrite dans la première moitié de 1850.

Franchomme a consenti à parcourir les chansons arrivées. La fugue a peu de valeur. Franch. est certain qu'elle n'est pas l'œuvre de Chopin, mais qu'elle a été copiée par lui des œuvres de Chérubini (2). Puis Mlle St. parle du concert de Weber, que Tellefsen a arrangé pour deux pianos, et qu'il a joué une fois avec Chopin. Elle parle de Solange Clésinger, et dit aussi que quand elle verra la comtesse Del[phine Potocka], elle la priera de lui donner les chansons que la comtesse D. a chantées.

Voici un résumé d'une lettre de Mme Erskine (de Paris, 19-IV-50) :

Mme Ers. remercie pour la lettre reçue, et prie Mme Iedrz. de remercier sa mère pour l'excellente idée qu'elle a eue de lui offrir le fauteuil de Chopin. Il lui sera doublement cher : comme meuble auquel Chopin accordait une grande importance, et comme présent de sa mère. Elle dit encore : « Je suis sûre que ce cri touchant que j'ai entendu cette dernière nuit solennelle ne s'effacera jamais de mon souvenir : « Ma Mère ! Ma Mère ! » Assurément c'est un lien qui ne peut se rompre. Elle continue à parler de l'envoi des effets et des souvenirs de Chopin, et apprend à Mme Iedrz. que M. Albrecht a sous-loué l'appartement de

(1) A ma connaissance, jamais l'œuvre de Grzymala n'a été imprimée.

(2) Cette fugue est jouée par Mlle Janotha comme découverte par elle parmi les œuvres inconnues de Chopin.



la place Vendôme à un M de Laroncière : Mme Ers. a touché pour le premier terme la somme de 700 fr. Ensuite Mme Ersk. remercie pour l'envoi de 4529 fr., et ajoute qu'elle a détruit la quittance laissée par Mme Iedrz. Elle parle des travaux du monument funèbre, et dit du médaillon « qu'il est dans le genre du buste, qui certainement n'est pas parfait ». Elles ont eu toutes les deux du chagrin à cause de la mort de M. Ramsay ; comme Chopin aurait plaint Mme R. ! Elle parle aussi de la mort de son mari, quoique 34 années la séparent déjà de ce moment. Enfin elle parle d'un concert de bienfaisance auquel a joué Mlle O'Meara, en remplacement de Mme Kalergis qui n'était pas encore arrivée à Paris.

Signé : K. Erskine.

CHAPITRE IX

MELANGES

QUESTIONNAIRE CONCERNANT LA VIE DE CHOPIN.

LISZT A Mme IEDRZEIEWICZ :

MADAME,

Ma longue amitié avec votre frère, la sincère et profonde admiration que je lui ai toujours portée comme à une des gloires les plus nobles de notre art, m'impose en quelque sorte le devoir de publier quelques pages en l'honneur de sa mémoire. Probablement elles seront assez nombreuses pour former une brochure de 3 à 4 feuilles. Afin de donner à ce travail toute l'exactitude désirable, permettez-moi de m'autoriser auprès de vous de mes rapports d'intimité avec l'illustre défunt, et de vous adresser plusieurs questions biographiques à son sujet, auxquelles je vous serais infiniment obligé de vouloir bien joindre les réponses en marge.

Mon secrétaire M. Bellini [?], qui aura l'honneur de vous porter ces lignes, est également chargé de me transmettre votre réponse, dans le plus bref délai.

Veuillez bien agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement distingués et dévoués.

F. LISZT.

Pilsen, 14 novembre 1849.

QUESTION 1 (1).

La date et le lieu de sa naissance.

QUESTION 2.

Quel a été le caractère de son enfance ? S'y rattache-t-il quelque anecdote, quelque circonstance qui caractérisent ses goûts et ses habitudes à cette époque ?

RÉPONSE 1 et 2.

A la 1re et la 2e question on ne peut répondre que dirigé par les souvenirs de la mère vivante encore ; ceux des contemporains de Chopin ne suffisent pas pour satisfaire amplement à ces deux demandes.

(1) Voici ce questionnaire; quant aux réponses, on voit d'après le texte qu'elles ne proviennent d'aucun membre de la famille de Chopin. Je suppose qu'elles furent écrites par Mlle Stirling à la prière de Liszt, puisqu'elle en a envoyé une copie à la famille Chopin. (Les questions aussi bien que les réponses sont écrites de la main de Mlle Stirling sur des feuilles séparées.)

QUESTION 3.

Quand ont commencé à se révéler ses dispositions musicales, et quelles ont été ses premières études ? Ont-elles eu de la difficulté pour lui ? L'improvisation lui a-t-elle été familière de bonne heure ?

RÉPONSE 3.

Ses premières études de piano ont déjà révélé ses dispositions musicales extraordinaires. En s'initiant aux principes de l'harmonie, on aurait dit qu'il se rappelait une science oubliée bien plus qu'il ne l'apprenait pour la première fois. Peut-être sa faiblesse physique lui faisait trouver moins de fatigue à l'improvisation qu'à la composition écrite, qu'il n'élevait jamais à une assez haute pureté pour les exigences de son goût exquis.

QUESTION 4.

A quel collège, ou quelle école a-t-il été placé ? Ne se souvient-on pas du nom de quelques-uns de ses camarades d'étude qu'il affectionnait le plus ? Son talent musical n'était-il pas dejà très connu et très goûté alors ? N'était-il pas souvent invité par les parents de ses camarades qu'il charmait par son talent et son esprit ? N'a-t-il pas fréquenté, entre autres, la maison de la princesse Czetwertynska, dont les fils étaient ses camarades d'école, vers 1824 ? A-t-il été chez la princesse Lowicz, et dans quelques autres des grands salons de Varsovie ?

RÉPONSE 4.

Son père, homme très instruit, faisait partie de l'Université de Varsovie, qui comptait pendant l'éducation de Chopin des professeurs d'une haute distinction. L'éducation domestique avait déjà développé ses aptitudes d'une manière remarquable. Il a été très aimé de tous ses camarades d'école. Il leur a gardé un souvenir constant pendant toute sa vie, et tous ceux qui ont pu le revoir à Paris peuvent certifier de l'empressement qu'il mettait à renouer l'ancienne intimité et à se rappeler les souvenirs de son jeune âge. — Son talent précoce lui ouvrait les grands salons de Varsovie. Le grand-duc Constantin lui-même et sa femme prenaient un vif plaisir à suivre le développement surprenant de l'enfant merveilleux.

QUESTION 5.

A-t-il été compris en quoi que ce soit dans la Révolution de 1830 ? Où était-il en novembre 1830, et durant l'année suivante ? Par quel motif a-t-il quitté la Pologne alors ? Y a-t-il laissé son père et sa mère encore ? A-t-il conservé de fréquentes relations avec les siens depuis ? Où s'est-il rendu en quittant le pays alors et quels étaient ses projets ? — Combien de concerts a-t-il donnés à Vienne et à Munich, et dans quel but les a-t-il donnés ? Etait-ce la première fois qu'il se faisait entendre en public, ou la première fois qu'il donnait des concerts ?

RÉPONSE 5.

Il ne s'est jamais trouvé compris dans aucun événement politique de sa patrie. Il avait déjà quitté la Pologne en novembre 1830 et il n'y est jamais rentré depuis. Il était trop bon Polonais pour se séparer de ses frères proscrits. Mais sa piété filiale a beaucoup souffert de cette séparation d'avec les siens. La mort lui a ravi son père, il y a 4 ans ; il n'a cessé de le pleurer avec ces larmes dont le tendre souvenir du foyer domestique avait rendu la source intarissable dans son cœur. Alors comme aujourd hui, sa sœur Louise est accourue de quelque cent lieues pour lui prodiguer avec une affection sublime des soins qu'aucune fatigue n'a pu retenir. Avant de quitter Varsovie, Chopin a donné plusieurs concerts, ainsi que dans son trajet de Vienne à Paris. Mais les plus grands succès de ses concerts n'ont jamais pu dominer sa répu-

gnance pour ce mode d'exploitation de son talent. Son génie avait besoin de plus d'indépendance que n'en laisse ordinairement un public incolore, qui arrive avec des exigences vagues, avec des préférences arrêtées d'avance, auquel il est si difficile de comprendre rien hors la voie battue, et qui très souvent fait descendre à lui l'artiste ou le poète plutôt que de s'élever à leur hauteur. D'ailleurs le genre d'effet produit par le caractère intime, non seulement des productions de sa pensée, mais même par le jeu merveilleux de Ch., ne supportait pas le grand jour des salles de spectacles.

QUESTION 6.

Quelles sont les familles polonaises qu'il a le plus cultivées durant son séjour à Paris ? Quels sont ceux de ses amis qu'il affectionnait le plus dans les derniers temps ?

Mon intime liaison avec Chopin me donne peut-être aussi le droit de vous adresser quelques questions sur ses rapports avec Mme Sand ?

Il serait à désirer d'avoir quelques détails sur son voyage à l'île Majorque, et l'impression qu'il a en a gardée. Quel est le temps de sa vie qui lui a laissé le plus doux souvenir ? Et les personnes dont la pensée lui était restée la plus chère dans les derniers moments ?

RÉPONSE 6.

Il était chéri par toutes les familles polonaises qui habitent Paris. Depuis l'hôtel Lambert jusqu'à la demeure la plus modeste, partout il était le bienvenu. Et pendant les 3 jours d'une sainte agonie, toutes ces familles étaient agenouillées au pied de son lit, confondant ensemble leurs larmes et leurs regrets. — Rien ne peut mieux fixer l'opinion sur la valeur d'une vie qu'une telle mort.

QUESTION 7.

Quel caractère a pris vers la fin sa relation avec Mme Sand ? Peut-on croire que le roman de *Lucrezia Floriani* avec le prince, qu'on dit être l'histoire de leurs rapports intimes, soit vrai ?

RÉPONSE 7.

La vie intime de Ch. était pour lui un sanctuaire également intime ; Ch. était trop sobre de détails pour leur donner place dans sa biographie. — Il est tombé gravement malade pendant son voyage à l'île Majorque, et depuis ses forces n'ont jamais pu reprendre leur état normal. Nécessairement son humeur jadis si enjouée devait s'en ressentir de jour en jour davantage. — Il avait trop d'élévation et trop de goût pour vouloir se reconnaître dans les allusions du prince héros du roman *Lucrezia Floriani*, et il mettait tant de délicatesse et de probité dans toutes ses relations qu'il serait très difficile d'en suivre les pages intimes.

QUESTION 8.

Partageait-il les opinions ultra-démocratiques de Mme Sand ? S'intéressait-il à la cause qu'elle soutenait ? Quels étaient

RÉPONSE 8.

Ses opinions politiques n'ont jamais eu rien de commun avec les exagérations des personnages cités ; il ne faisait pas

ses rapports avec Louis Blanc, Ledru-Rollin, et les autres notabilités de la société de Mme Sand ?

Question 9.

Avait-il déjà rompu sa liaison avec elle en février 1848 ? Et peut-on assigner les causes de cette rupture ? A-t-elle été violente ou amicale ? En a-t-il souffert, ou lui a-t-elle été facile ? Séjournait-il souvent à Nohant, et ce séjour lui était-il agréable ?

Quand a-t-il vu Mme Sand pour la dernière fois ? A-t-il demandé à la revoir ? En a-t-il parlé et dans quels sentiments avant de mourir ?

Question 10.

Pourquoi est-il allé à Londres en 1848? Combien y est-il resté? Pourquoi en est-il revenu ? L'anecdote que m'a racontée M. Sch[l]esinger sur les leçons qu'il donnait à la Reine Victoria qui venait les prendre chez lui, Chopin étant trop souffrant pour sortir, est-elle authentique ?

Question 11.

De quelle année date sa maladie de poitrine ? Quelle était son humeur dans les derniers temps ? A-t-il regretté la vie ? Voyait-il approcher la mort avec terreur ? Quand a-t-il cessé de composer ? A-t-il exprimer le désir d'écrire encore, alors qu'il ne le pouvait plus ? Laisse-t-il quelques œuvres inachevées, et de quel genre ?

Question 12.

Quels ont été ses derniers moments ? Le fait raconté par les journaux de musique qu'il a demandé à se parer de ses habits de concert quand il sentait la mort approcher, est-il vrai ?

A-t-il reçu les derniers sacrements ? Les a-t-il demandés ou refusés ? Et quel prêtre est venu à son lit de mort ?

de propagande, on n'en faisait pas non plus auprès de lui, elle n'aurait pu l'atteindre. Il avait l'esprit trop clairvoyant pour ne pas prévoir les malheurs du temps, trop de cœur pour y rester indifférent, et trop de jugement pour se mêler de n'importe quelle agitation politique.

Réponse 9.

Il paraîtrait que le mariage de la fille de Mme Sand a fait juger cette époque assez sérieuse pour une mère, pour que le séjour à Nohant de Chopin ne pût continuer sans de graves inconvénients. La fille a assisté pieusement à sa mort. La mère n'était pas à Paris. Il n'en a pas parlé à ses dernières heures.

Réponse 10.

Attiré en Angleterre par quelques amis, il y fit un séjour de 8 mois ; mais le climat lui devint mortel. Il n'a jamais rien raconté d'extraordinaire de ses relations avec les hauts personnages de ce pays, sinon qu'ils avaient pour lui une bienveillance empressée.

Réponse 11.

L'autopsie n'a rien révélé sur le principe de sa mort. La poitrine a paru être moins compromise que le cœur. La mort a été celle d'une âme pure, résignée et croyante. Pas le moindre nuage d'outre-tombe n'est venu assombrir ses derniers moments. La confiance de la foi et de l'amour reposait tout entière dans ses traits. Il a laissé des dispositions précises qui condamnent au feu ses compositions inédites.

Réponse 12.

Il suffit d'avoir vu Chopin une seule fois dans sa vie pour le croire incapable de la petitesse d'esprit pour se préoccuper du choix d'un genre de parure pour recevoir la mort. Il l'a reçue en bon catholique, ayant fait toutes ses dévotions sous la direction et par les soins de son ancien ami l'abbé Jelowicki.

La lettre suivante, sans signature, était entourée d'une bande qui portait cette inscription (de l'écriture de M[lle] Stirling) : P[sse] *Czartoryska* :

Monsieur, Monsieur Chopin,

Rue Saint-Lazare, Cour d'Orléans.

Mon cher Chopin, Iza est dans son lit depuis vendredi soir ; je suis inquiète, car son rhume est si fort et si tenace que cela ressemble à une petite fluxion de poitrine.

Adieu, mon cher Chopin, nous ne pouvons vous voir aujourd'hui. J'espère que votre santé ne souffre pas de cet horrible temps. Comme c'est triste au monde !

Les lettres de recommandation suivantes ne furent pas du tout remises à leur adresse par Chopin et restèrent dans ses papiers.

Le Comte L. DE THUN, dans une lettre adressée :
Louis Kleinwächter, Docteur en droit,
Altstadt, lange Gasse, maison Ballabene
ou
Carl Helminger jun., Docteur en droit,
Altstadt, un hôte rare à « Goldener Baum »,
à Prague.

et écrite de Paris, 28-III-1835, recommande très chaudement Chopin, le louant comme musicien et comme homme.

M[me] *Sophie Bascaux* recommande Chopin au D[r] Curie [?] demeurant à Londres (14-IV-1848).

Ch. Gavard recommande Chopin à M. *Hall*, membre de la rédaction, ou même rédacteur du « The art-union Journal » à Londres. Dans cette lettre, écrite en français, se trouve le passage suivant : Chop. est très modeste, il craint que les gens n'essayent de tirer parti de son nom (du moins il me le semble) ; la réclame l'effraye. Surveillez-le sous ce rapport ; il ne pourra trouver de meilleurs conseils que chez vous, et s'il faut qu'un journal parle de lui, que ce soit un journal comme le vôtre.

La comtesse DE NESSELRODE KALERGIS recommande Chopin à lord Ossulston à Londres, et le prie de le recommander à lord Malmesbury [?] (15-VI-1848).

M[me] D. D'OBRESCOFF recommande Chopin dans les trois lettres suivantes à des personnes habitant Londres : à M. Henri Bering, à la baronne Brunow et à lord Pembroke. (Ces trois lettres sont datées du 11-IV-1848.)

Correspondance a propos des œuvres posthumes.

Fontana a Mme Iedrzeïewicz.

LETTRE I

(Paris, 2 juillet 1852.)

Fontana écrit que depuis trois ans il espérait, à propos des chansons de Frédéric, une allocution comme celle qu'il trouve précisément dans la lettre de Mme Iedrz., et il est de tous points d'accord qu'elles doivent être publiées. Mais il ne peut s'accorder sur une seule chose : c'est que cette publication soit confiée à Franchomme, car il faudrait que ce fût une personne connaissant la langue polonaise ; il s'offre donc lui-même à se charger de cette tâche, motivant son empressement sur la confiance de Chopin, qui l'avait prié de revoir d'abord les manuscrits, parce qu'il ne voulait presque jamais s'occuper de ces petits détails, ensuite les épreuves de l'imprimerie. — « Quand, en 1839 et 40, il était en Espagne, continue Fontana, il me confia la publication de toutes ses compositions du moment, m'envoyant des manuscrits que jusqu'à présent je possède en entier. Alors je publiai ses préludes, 2 polonaises qui m'étaient dédiées, une tarentelle, une pièce de concert, la seconde ballade, 3 valses op. 34, etc. J'ai de ces temps plus de 30 lettres de lui, ainsi que d'autres, plus tard, de Nohant, d'où aussi, de temps à autre, il m'envoyait des manuscrits. La publication n'en était pas si pénible que chaque artiste, digne de comprendre Frédéric, ne s'en fût chargé avec orgueil et délice. Pourquoi donc votre frère, Madame, ne s'est-il jamais adressé ni à M. Franchomme, ni à Gutmann, son élève favori d'alors ? Je le laisse à votre jugement. » — Maintenant il s'agit des chants polonais, il faut donc en outre tirer la vérité des manuscrits très indistincts et souvent incomplets, pour cela il faut un Polonais qui les ait lui-même entendus de Frédéric. Fontana possède six chants copiés à Varsovie des manuscrits de Chopin : *Le Désir*, *la Partie de plaisir*, *le Messager*, *Où l'on aime*, *le Guerrier*, d'après les paroles de Witwicki, et *Loin de mes yeux*, sur les paroles de *Mickiewicz*, ainsi que trois autres en manuscrits : *La triste Rivière*, *le Fiancé* et *la Bague* ; enfin Mlle Stirling possède *le Beau Garçon* et le *Guerrier* (sur les paroles de Zaleski). Si on pouvait recevoir n'importe d'où la *Mignonne* (de Mickiewicz), il y en aurait douze. Outre ceux qu'il vient de citer, Fontana se souvient de quelques autres chants, mais il ajoute : « Malgré mes fréquentes prières, jamais Frédéric ne les a écrits, remettant toujours au lendemain. Les chants de Janusz surtout ont subi ce sort, il n'en a mis en musique que 10 ou 12, plus beaux encore et plus tendres que les précédents. Ceux-là malheureusement sont probablement perdus à tout jamais. » Il dit ensuite qu'il part pour l'Allemagne ; il pourrait donc aller jusqu'à Leipzig et s'entendre avec Härtel ou avec un autre éditeur. Fontana enverrait à Varsovie le manuscrit soigneusement copié, afin qu'Elsner pût vérifier ses corrections, et son nom (Fontana) intercalé dans le titre serait une garantie d'authenticité.

LETTRE II

(Paris, 6 janvier 1853.)

Font. remercie Mme Iedrz. des paroles amicales renfermées dans la lettre qu'il a reçue par Gutmann. Il a vu Mme Marceline Czartoryska, Mme Delphine Potocka et Brandus (successeur de l'éditeur Schlesinger). La princesse Czart., à ce qu'il paraît, ne possède aucun des manuscrits de Chopin. Mme Potocka éclaircit tout ce qui concerne les chants sur paroles anonymes (de Sig. Krasinski), « De la montagne où ils portèrent »..., et elle s'offre à faire venir de Nice un album où ce chant fut écrit par Chopin lui-même. Les manuscrits, envoyés par la famille Chopin à Fontana, lui ont été remis par Mme Veyret, à laquelle il en a donné quittance. Il s'y trouvait 7 manuscrits et 5 copies de chants dont il possédait la plus grande partie en double. Il n'a donc gagné que « Beau Garçon », qui n'était pas tout à fait complet, la « Double fin », et « De la montagne où ils portèrent... » ; quant aux chants « Que Dieu existe », « Le système philosophique d'un Podstarosta » et « l'Enchantement », Fontana ne les trouve pas dignes du nom de Chopin. Il parle aussi de quelques chansons sans accompagnement et conseille de ne pas les publier, parce que tous se jetteront dessus et voudront y imposer leur accompagnement. Il dit que le « Beau Garçon » a été une des dernières compositions de Chopin. Ensuite il parle des pourparlers avec l'éditeur Brandus et dit que, selon son opinion à lui (Font.), il ne peut être question de détourner les fonds acquis pour une fondation au nom de Chopin, car, en prenant les choses au mieux, on pourrait tout au plus, après la vente de toutes les compositions posthumes aux éditeurs français, allemands, anglais, obtenir une dizaine de mille francs. L'intérêt de ce capital serait beaucoup trop petit pour entretenir au Conservatoire ne fût-ce qu'un élève. Il demande qu'on lui envoie le plein pouvoir signé par la mère et les deux sœurs de Chopin. Enfin il se réserve l'affaire de la traduction des textes des chansons et rappelle les compositions pour piano de Chopin, dont il veut commencer la publication dès que les chants seront imprimés.

LETTRE III

(Sans date.)

Font. demande pardon d'avoir fait attendre sa réponse. Il n'écrivait pas parce qu'il faisait des démarches pour vendre aussi avantageusement que possible les œuvres posthumes de Chopin, et dans ce but il veut prier une étoile quelconque de chanter quelques chansons devant Brandus. Il a choisi Mme Viardot, avec laquelle l'auteur de « Loin de mes yeux » et de « Mignonne » [Mickiewicz] avait promis de faciliter la connaissance. — A une soirée organisée chez lui (Font.) ou chez Mlle Viardot, Brandus entendrait les chansons et les compositions pour piano que lui-même (Font.) jouerait ; il exécuterait aussi un rondo pour deux



pianos avec Mme Viardot, car elle joue bien et a été l'élève de Chopin. Il prie Mme Iedrz. de lui indiquer l'année où fut composée chaque œuvre. Il a rassemblé 17 chants, mais il faut en abandonner un : (« Le Fiancé » ou « l'Enchantement »), « parce que vous savez, Madame, que Frédéric détestait le nombre 7 ». Les compositions suivantes pour piano se trouvent dans les mains de Font. : 2 polonaises, un rondo pour 2 pianos, la Marche funèbre, la Fantaisie pour Me d'Este, 7 mazourkas et 6 valses. Il demande si Mme Iedrz. a la mazourka dont Franchomme possède le manuscrit ; en parlant de Franchomme, il s'exprime comme suit : « Je vous avoue, Madame, que je l'ai toujours tenu pour un grand faiseur d'embarras, qui faisait l'empressé auprès de Frédéric, parce que, grâce à lui, il s'était fait une réputation et avait gagné une clientèle ; mais je n'ai jamais eu de sympathie pour lui. » Il continue à parler des négociations avec Breitkopf et Härtel, ainsi qu'avec Wessel de Londres. Ensuite il renonce à une partie des bénéfices que veut lui offrir la famille Chopin ; il demande seulement six exemplaires des compositions, quand elles seront publiées. Il demande de lui envoyer les compositions qui, à l'insu de la famille, ont été publiées à Cracovie et à Varsovie, et il termine en disant : « Quand notre collection paraîtra, il faudra menacer ces messieurs des tribunaux. »

LETTRE IV

([Paris], 14 mars 1854.)

Font. envoie une copie d'une lettre de Breitkopf ; quelques jours après l'arrivée de cette lettre, il a reçu la visite de M. Maho, qui lui a déclaré que Stephen Heller ne se chargeait pas d'exécuter les ordres de Breitkopf et Härtel, parce qu'il les jugeait comme trop délicats. On s'est donc adressé à M. Ferdinand Hiller ; celui-ci, après avoir entendu les compositions pour piano en présence de M. Maho, a conseillé de rejeter les deux polonaises ; le reste des œuvres jouées par Fontana à Hiller (comme : une fantaisie, 4 valses et 4 mazourkas) plurent beaucoup à ce dernier. Il rejeta aussi une marche comme beaucoup plus faible que deux autres (en *si* ♭ mineur et *fa* mineur). M. Maho devait donc écrire à Breitkopf que : 1° Fontana ne peut livrer les manuscrits de Chopin ; 2° qu'il promet la déclaration de la famille à Breitkopf dans la forme que celui-ci la désirera. Font. ne consentirait jamais à livrer les œuvres pour piano, comme le veut Breitkopf. Après quelques jours, M. Maho est revenu avec la réponse de Breitkopf. Ce dernier ne désire déjà plus les manuscrits, mais comme précédemment il ne veut traiter que pour les œuvres pour piano, et rejette d'entre ces œuvres le rondo pour 2 pianos, les deux polonaises et deux valses qui ont paru chez Wild. Il resterait donc 4 cahiers : le 1er, la fantaisie ; les 2e et 3e, les mazourkas ; le 4e, 2 valses ; il offre 500 francs par cahier, c'est-à-dire 2.000 francs pour le tout. De plus, il exige que Font. envoie les copies des manuscrits à Leipzig, où ils seraient examinés par Breitkopf, sans qu'il ait le devoir de les accepter. Il va sans dire que Font. a répondu à M. Maho qu'il ne peut être question d'accepter de semblables conditions. Par suite de la maladie de son enfant, Mme Viardot a pu maintenant seulement tenir sa parole, et pour la seconde fois chanter les

chansons en présence de Brandus. L'impression en a été plus forte encore. Elle en a chanté cinq ; Fontana a joué la fantaisie, la polonaise en *fa* mineur, 2 valses et 4 mazourkas. La mazourka en *la* mineur de l'an 27 a énormément plu. Brandus était ravi. En ce moment cependant il est occupé de la publication de l'opéra de Meyerbeer « l'Etoile du Nord », aussi n'est-ce que quelques jours plus tard que Fontana a pu s'entendre avec lui, et après de longs pourparlers dont Font. donne les détails, on a arrêté que, pour les droits de propriété dans *tous les pays*, Brandus pourrait donner 15.000 francs. Il demande donc à la famille ce qu'elle pense sur cette somme.

A ses lettres Font. ajoute deux copies des lettres de Breitkopf et Härtel, ainsi qu'une copie d'une lettre de la firme Wessel de Londres.



Breitkopf et Härtel à Fontana :

I. — (Leipzig, le 17-II-1854.) La firme apprend avec plaisir par la lettre de Font. qu'il possède jusqu'à 8 cahiers des œuvres posthumes de Chopin. Elle ne pourrait cependant se charger que de la publication des œuvres pour piano. Dans ce but, elle invite MM. Maho et Heller, leur donnant pleins pouvoirs pour traiter avec M. Fontana. Comme conditions absolues, la firme considère la remise de cette déclaration à la famille Chopin, qui accorderait à Breitkopf la propriété de ces œuvres pour tous les pays, ainsi que l'envoi des manuscrits complets de Chopin, lesquels serviraient à prouver l'authenticité de ses œuvres.

La II[e] lettre (reçue le 19-XII-1854) renferme la répétition du texte de la lettre précédente, ainsi que l'explication des motifs qui n'engagent pas la firme à s'occuper de la publication des chants. Chopin n'est connu en Allemagne que comme compositeur pour piano ; ses chansons pourraient se répandre dans les pays slaves, et personne ne peut garantir si les éditeurs de Varsovie, de Pétersbourg et de Lemberg ne voudraient pas réimprimer l'édition, ce qu'il serait impossible de leur défendre. Ensuite ils font remarquer qu'ils savent que les œuvres posthumes se composent principalement de créations que Chopin avait rejetées de son vivant, les jugeant plus faibles que les autres ; ils ne peuvent donc partager les espérances de Fontana, qui croit qu'elles seront vendues à un nombre incalculable d'exemplaires.

Cependant ils seraient satisfaits de connaître le prix qu'y assigne Fontana.

La maison Wessel de Londres à Fontana :

Suivant l'opinion de la firme, les chansons ne serviront à rien en Angleterre ; quant aux compositions pour piano, elle offre 1 £ par morceau (c'est-à-dire une livre sterling), parce que les droits d'auteur sont douteux. Si ces droits existent, la firme Wessel s'expose aux risques de la première publication.

Aux lettres précédentes est jointe une chanson de Chopin, « Le Fiancé » (Le vent a gémi parmi les arbrisseaux...), copiée par Fontana.

Plein pouvoir, donné à Fontana par la famille Chopin (en français), l'autorise à faire un choix parmi les compositions posthumes, de traiter avec les éditeurs et de recevoir les bénéfices ; en général, la famille considérera comme légal tout ce

que fera Fontana. Comme elle s'apprête à publier les œuvres posthumes, uniquement par l'entremise de Fontana, elle prie d'inscrire son nom sur chaque cahier publié ; en présence de cette déclaration, chaque création posthume, publiée par tout autre, sera considérée comme contrefaçon.

Signé :

JUSTINE CHOPIN,
LOUISE IEDRZEÏEWICZ, née CHOPIN,
ISABELLE BARCINSKA, née CHOPIN.

Varsovie, le 16 juillet 1853.

Pleyel à Mme Iedrzeïewicz.

MADAME,

Mes souvenirs sont parfaitement d'accord avec les motifs si bien déduits de la princesse Czartoryska pour vous détourner de donner votre consentement à aucune espèce de publication posthume de votre bien-aimé et à jamais regrettable frère. J'affirme qu'à diverses reprises, et notamment peu de jours avant qu'il nous ait été enlevé, il a insisté pour que j'empêchasse, autant qu'il serait en mon pouvoir, toute publication d'œuvres ou de fragments posthumes.

Ce serait agir contre la volonté sacrée d'un mourant, volonté si formellement exprimée, que de donner votre concours à une publication de ce genre, et je suis convaincu qu'après y avoir mûrement réfléchi, vous n'hésiterez pas à revenir sur la décision contraire qu'il paraît que vous auriez prise.

Agréez, Madame, avec l'assurance de mes sentiments respectueux, mes bien affectueuses salutations.

Camille PLEYEL.

Paris, 12 décembre 1853.

M. H. F. Chorlay, dans une lettre écrite de Londres à Mme Iedrzeïewicz (novembre 1849), exprime son profond regret de n'avoir pu arriver à Paris pour l'enterrement de Chopin, et il remercie Mme Iedrz. de le compter au nombre des amis de son frère.

Delacroix à Mme Louise Iedrzeïewicz.

2 novembre 1849.

MADAME,

Je me suis trouvé tout à fait indisposé hier à l'heure où vous m'aviez fait l'honneur de me dire que vous seriez chez vous. Je pars ce matin avec le regret de



n'avoir pu vous voir et en vous priant d'agréer mes excuses. Si je suis assez heureux pour que vous soyez encore à Paris quand je dois revenir, je pourrai peut-être réparer ce contre-temps et vous assurer de nouveau de mes sentiments de profond respect pour la sœur de l'ami angélique que nous pleurons.

Eug. DELACROIX.

La *comtesse Delphine Potocka*, dans une lettre adressée à M[me] Andrzeïkiewicz (!) et datée du 26 [X-1849], prie M[me] Iedrz. de lui donner un billet pour le service funèbre pour l'âme de Chopin, pour M[mes] Sobanska et Kaminska ; elle rappelle que M[me] Rothschild désirerait également obtenir une entrée.

Clémentine Hoffman, née Tanska, « à M[lles] Chopin ».

S'il était possible de recevoir encore une loge de parterre pour l'intéressant concert de votre frère, lundi, je vous serais infiniment reconnaissante de me la céder.

Clém. HOFFMAN, née TANSKA.

Parmi les papiers qui m'ont été confiés, il y a très peu d'autographes de musique.

Le plus curieux est une feuille, arrachée d'un album (de la grandeur de 23 ct. sur 18), contenant une chanson : *Le Souhait* (« Si j'étais... »), copiée de la propre main de Chopin. Comme il y a, aussi bien dans la ritournelle que dans la voix du *solo*, et surtout dans l'accompagnement, des différences entre les formes que prend cette chanson dans l'édition de Fontana, et la forme que nous trouvons ici, j'en donne le fac-simile. L'attention se porte surtout sur le manque des lourdes octaves dans l'accompagnement de la main gauche, que nous trouvons dans l'édition de Fontana et qui, à mon avis, ne pouvaient sortir de la plume de Chopin.

Une autre feuille, écrite également de la main de Chopin, porte en tête les mots suivants :

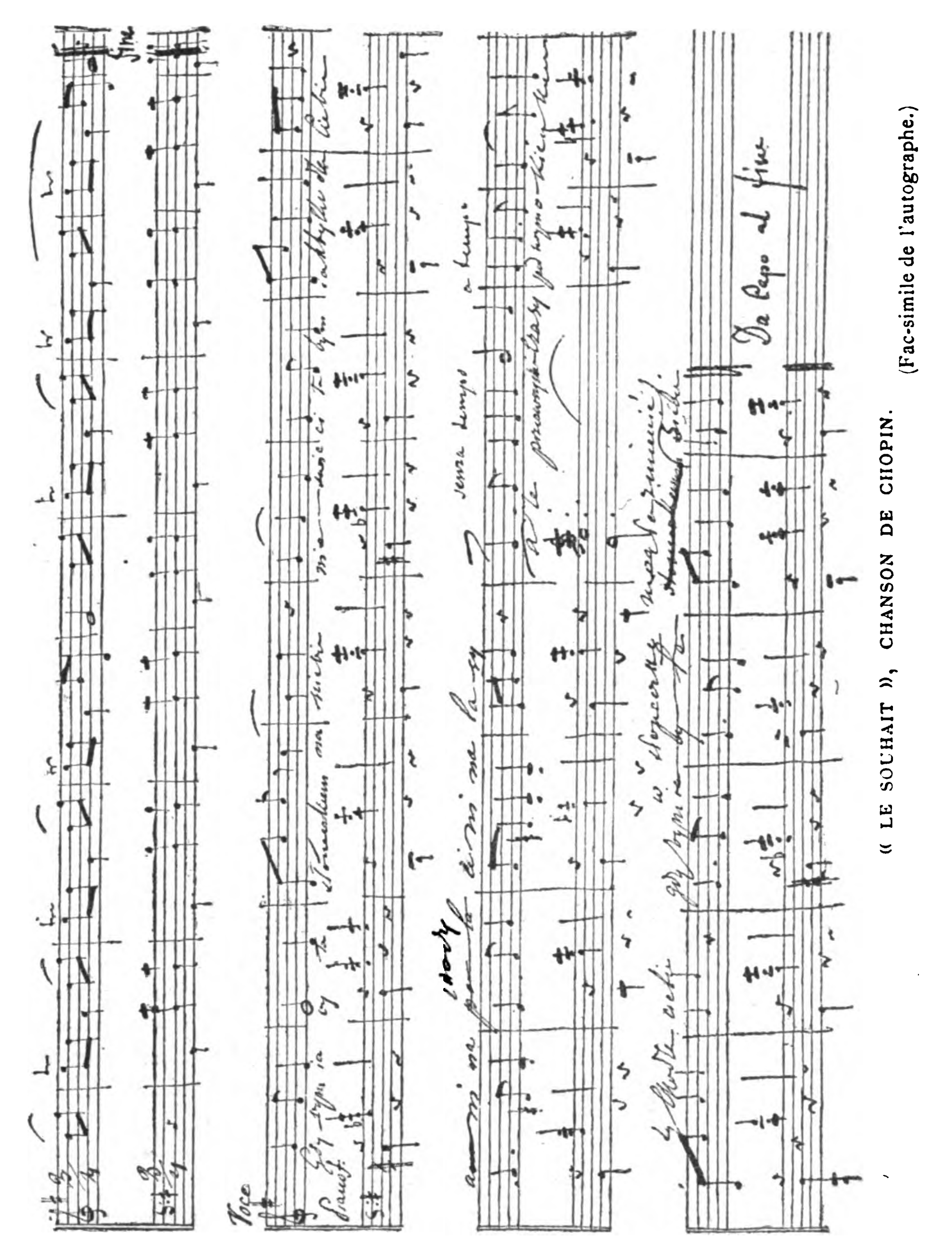
« Le coude au niveau des touches blanches ; la main ni vers la gauche, ni vers la droite »; puis au-dessous la gamme doigtée, en *si majeur*, ainsi que la gamme chromatique depuis *si* (1). Plus loin nous trouvons différents passages doigtés de l'accord brisé de septième raccourci. Près de chacun d'eux ces mots : « 4 fois ». Enfin quelques autres accords brisés, avec le doigté indiqué.

En général, ce doigté ne diffère pas de celui qu'on emploie aujourd'hui. Ces indications furent, paraît-il, envoyées pour Louise, la fille de M[me] Iedrzeïewicz. La feuille, portant l'inscription : *Compositions inédites*, et écrite par une des

(1) La famille a conservé comme tradition que Chopin conseillait de commencer les études non par la gamme en *do* majeur, mais bien par la gamme en *si* majeur.



sœurs de Chopin, renferme les premières mesures de différentes compositions, et les années où elles ont été écrites. En voici l'indication :



« LE SOUHAIT », CHANSON DE CHOPIN.
(Fac-simile de l'autographe.)

Polonaise en *ré* mineur 3/4, 1827, publiée comme op. 71, n° 1 ;
Polonaise en *si*♭ majeur 3/4, 1828, publiée comme op. 71, n° 2 ;
Polonaise en *fa* mineur 3/4, 1828, publiée comme op. 71, n° 3 ;
Polonaise en *sol*♭ maj. 3/4, 1829, inédite (que je sache) ;
Marche funèbre en *ut* mineur C, 1827, éditée op. 72, n° 2 ;
Andante dolente en *si*♭ mineur ₵, 1827, inédite (je crois) ;

Rondo à deux pianos en *ut* majeur C, 1828, édit. op. 73

« *Lento*, envoyé de Vienne en 1830, lento dans le genre du nocturne », en *ut*♯ mineur C, édité par les soins de Szulc à Posen, chez Leitgeber, comme « Adagio », en même temps que trois mazurkas (1875) ;

Rondo à la Mazur en *fa* majeur 3/4, 1828, édité op. 5 ;

Variations à 4 mains en *fa* maj. ¢ 1827, pour Titus Woï[ciechowski], inédites (je crois) ;

Variation[s] sur un air national de Moore à 4 mains, en *ré* majeur ou en *si* mineur 6/8, 1826, inédites (à ma connaissance) ;

Valses en *ut* majeur (1826), *la* ♭ majeur (1827), *si* min. (1829), *la* ♭ maj. (1830), *la* ♭ majeur (1829-30). « La partenza » en *ré* min. (1828) et en *mi* ♭ maj. (1829-30) inédite (que je sache) ; en *ré* ♭ maj. (1830), éditée comme op. 70, n° 3 ; en *mi* maj. (1830), inédite (que je sache) ; en *la* ♭ maj. « Adieu » (1836), éditée op. 69, n° 1 ; en *ut* maj. (date incertaine), inédite (que je sache) ; enfin en *fa* mineur (1840-41), éditée op. 70, n° 2 ;

Mazurkas en *fa* mineur (1848), éditée op. 68, n° 4 ; en *sol* min. (1848), éditée op. 67, n° 2 ; *ut* maj., pour Mme Hoffman (1835), éditée op. 67, n° 1 ; en *sol* maj. pour Mlle Mlokosiewicz (sans date), éditée op. 67, n° 1 ; en *ut* maj. (sans date), éditée op. 68, n° 1 ; en *fa* maj. (sans date), éditée op. 68, n° 3 ; enfin en *la* min., éditée op. 67, n° 4.

Ecossaises : en *sol* maj., en *ré* ♭ maj. et en *ré* maj., toutes de 1826, éditées op. 72, n° 3 ; en *si* ♭ maj. (1827), inédite (que je sache).

Deux cartes, écrites par Chopin lui-même, renferment des esquisses presque indéchiffrables : une valse en *sol* ♭ maj. et une composition à 6/8 en *mi* ♭ maj.

Une demi-feuille de papier à musique renferme une esquisse de composition éparse, en *do* mineur à C, abondante en nombreux et minutieux passages propres à Chopin.

Treize cartes, arrachées de deux albums ayant appartenu à Chopin, portent les inscriptions suivantes :

1. Des vers allemands au-dessous desquels on a ajouté : « Notre rencontre, *hélas* ! si courte, et l'amitié qui en est résultée, me donnent, quoiqu'elles aient été si fugitives, l'espérance flatteuse que, même de loin, mon bien cher Fritz, vous penserez parfois à moi avec plaisir. Croyez à la fidèle et constante amitié

d'Auguste.

2. Un chant : *Bonne Nuit*, en *la* ♭ majeur, 3/4.

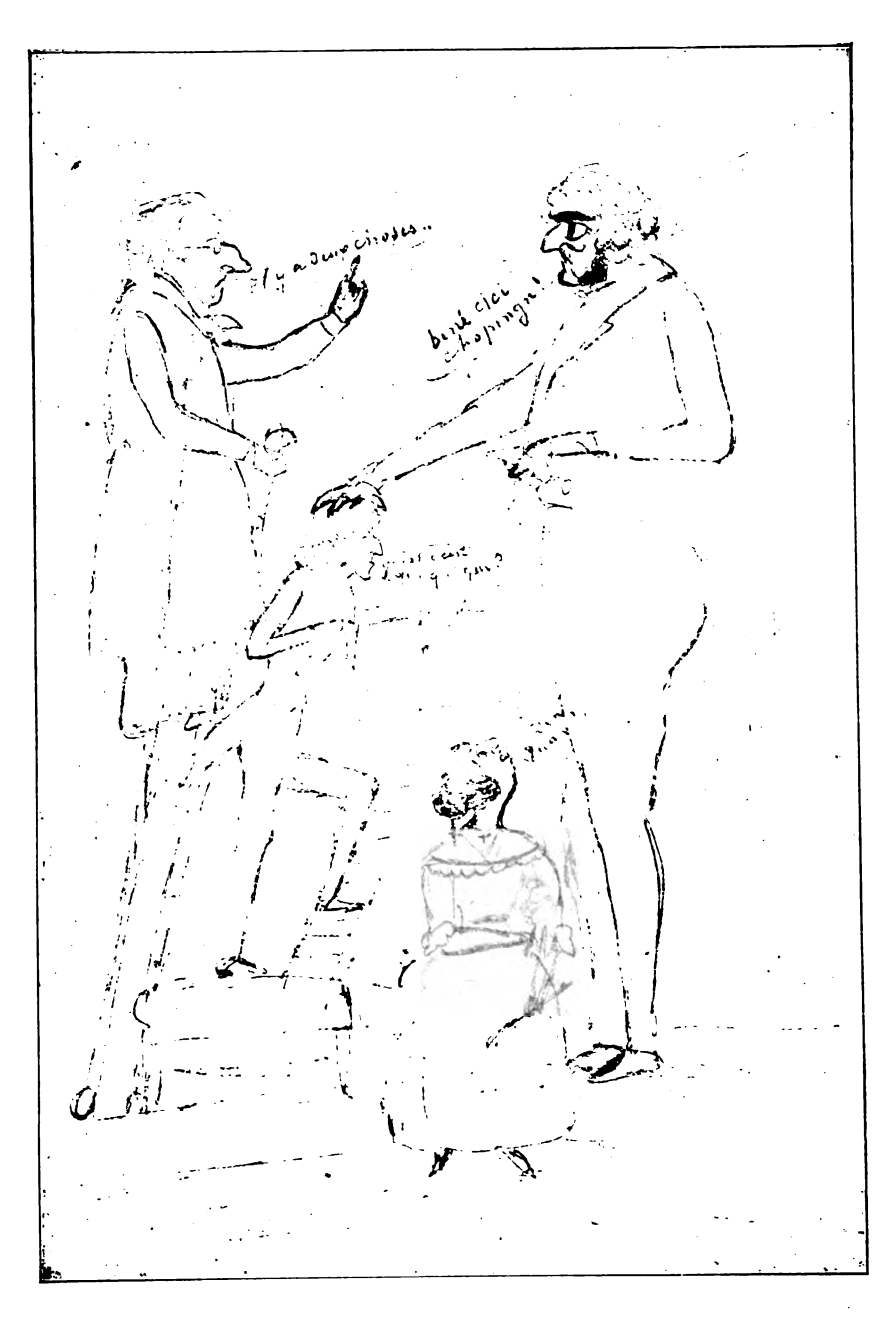
Puis : le 1/9 31, écrit une demi-heure avant notre séparation, pour mon cher ami Fritz.

Pour la vie, votre

Auguste.

3. « Une réminiscence » (en *si* ♭ mineur) pour piano notée par L. E. Czapek. Au bas : « Vienne, juin 1831 », et plus loin, « mêmes regrets, mêmes aspirations remplissent nos cœurs ; mon petit Fritz, mon chéri, ne m'oubliez pas. »





CARICATURE DESSINÉE PAR CHOPIN.

4. *Aloïs Fuchs* a noté : *Canon alla rovescia di Giov. Seb. Bach.* (Vienne, 1-V-1831.)

5. « Séverin Galezowski », au moment de son départ de Vienne, le 26 avril 1831.

6. « A chaque di ! diou ! pense à ton ami,

Ferdinand Hiller. »

7. A Frédéric Chopin, son véritable ami,
Norbert-Alphonse Kumelski inscrit, à Vienne, ce souvenir.

Ce 26 mars 1831.

8. Félix Mendelssohn-Bartholdy a noté un canon à trois voix, dont les deux premières mesures sont prises de la basse d'une des compositions de Chopin.

DERNIÈRES PAROLES DE CHOPIN.

La basse, pleine de mouvement, accompagne librement les trois voix ; cependant deux mesures, dont le commencement est libre, entrent dans la basse comme troisième imitation. Au-dessous nous lisons : « *Contrabasso libro*, *composto da Sciopino*. — La basse est de vous.

Paris, le 16 avril 32.

Félix Mendelssohn-Bartholdy. »

9. Slawik :
« Souvenez-vous de votre ami,

Slawik.

Le 2 mai 1831, Vienne. »

10. T. Tellefsen a noté une valse (en *sol* majeur), ajoutant à la fin : « Paris, le 18 décembre 1849 ».

11. Louis Werner a inscrit : « Un Menuet, Allegro, composé pour M. Chopin » (en *sol* majeur, 1832).

12. W. Würfel a noté quatre mesures comme commencement du *solo* du

4e concert (en *fa* majeur), et au-dessous : « Vienne, le 12 juillet 1831, ton vieil ami, WÜRFEL » ; sur la deuxième carte nous trouvons quelques mesures intitulées : « Del Opera Rothmantel », et au-dessous : « Souviens-toi de moi ; Vienne, le 12 juillet 1831.

W. WÜRFEL. »

Mlle Ciechomska possède 5 portraits à l'huile de la famille. Ils représentent Chopin dans son jeune âge, ses parents, sa sœur Barcinska et W. Zywny, son maître de musique. Tous ont été peints par un certain Miroszewski. Ils portent les inscriptions suivantes :

FRÉDÉRIC CHOPIN, né le 1er mars 1809 à Zelazowa-Wola, † à Paris le 17 octobre 1849 (1).

NICOLAS CHOPIN, de Nancy, † en 1844, en mai, dans la 75e année de sa vie.

JUSTINE CHOPIN, née Krzyzanowska, † en octobre 1861, à l'âge de 81 ans.

ISABELLE CHOPIN, épouse d'Antoine Barcinski, née à Varsovie le 9 juillet 1811.

ADALBERT ZYWNY, de Prague, maître de musique.

Le neveu de Chopin, M. Antoine Iedrzeïewicz, possède en outre, parmi de nombreux souvenirs du grand musicien, un portrait à l'huile de sa sœur Louise (mère dudit M. Iedrzeïewicz), peint par Ziemecki, ainsi qu'une miniature représentant Emilie Chopin.

Le portrait porte cette inscription :

Louise Iedrzeïewicz, née Chopin, femme de Joseph Calasante, née le 6 avril 1807, † le 29 octobre 1855, avec son fils enfant, Henri.

Sur la miniature il n'y a pas d'inscription.

Outre les portraits, la famille conserve précieusement le masque posthume et son moule, dans lequel sont restés des cheveux, collés au plâtre ; puis un petit médaillon de plâtre, de 2 1/2 cm. de diamètre, représentant Chopin ; sur l'envers nous lisons cette inscription, à peine visible : « Bovy pour... » Ce médaillon diffère un peu dans les détails du médaillon généralement connu de Bovy.

Dans les papiers, parmi les dessins, on trouve une aquarelle représentant le salon de Chopin à la place Vendôme, n° 12, dont il a déjà été question au chap. VIII, le portrait au crayon de ses parents ; une caricature dessinée par Chopin lui-même, mais dont je ne puis expliquer l'idée, de même que j'ignore qui, outre sa personne, Chopin a voulu représenter ; enfin une esquisse au crayon de Kwiatkowski représentant Chopin sur son lit de mort ; cette esquisse diffère, dans l'exécution des détails, du dessin connu de Kwiatkowski. Je donne la reproduction de tous les portraits cités ici, ainsi que des dessins, et je la complète par un fac-simile de la chanson : « Le Souhait », par l'autotype du commencement de la lettre du 11 février 1848, et enfin par le fac-simile des dernières paroles que Chopin écrivit, quand déjà la difficulté de respirer l'empêchait de

(1) La reproduction médiocrement fidèle de ce portrait fut donnée par « Echo muzyczne », du 15 octobre 1899, n° 41 (837).



EMILIE CHOPIN
Sœur cadette de Frédéric.

parler : « Comme cette toux m'étouffera, je vous conjure de faire ouvrir mon corps, pour [que] je [ne] sois pas enterré vif. »

Siódek 11 février 1848

Najukochańsi.

Dawno do was nie pisałem bo to tak
im więcej się spóźni tem więcej się nazbiera
do pisania naraz — i tyle i tyle że zawsze
na niczem się kończy. Tak też dziś piszę
wam tylko parę słów żebyście widzieli
żem zdrów żem wasz list dostał. Miałem
grippę jak cały świat tutejszy — i jeszcze
wam wszystko. Dziś piszę to dla tego żem
myślą zajęty moim Koncertem który
ma być 16 tego miesiąca: Przyjaciele moi
przyszli jednego rana i powiedzieli mi
że muszę dać koncert, że o nic dbać nie
mam kłopotać tylko usiąść i zagrać — Od
(a bilety wszystkie się porozbierały)
tygodnia już biletów niema. Publiczność
zapisuje się na drugi — o którym nie myślę

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE FRÉDÉRIC CHOPIN.

De plus, on trouve encore dans les papiers, outre les reproductions données, les pièces suivantes :

Un dessin fait imparfaitement au crayon (dim. 28 × 23 1/2 cm.) ; un pont

occupe le centre, au delà apparaît un dôme, à gauche deux petites maisons et des arbres ; à droite un mur élevé, au sommet duquel il y a une petite fenêtre. Au-dessous, de l'eau. Un homme marche portant du bois coupé. Deux jeunes garçons se balancent sur une perche posée en travers d'un tronc d'arbre abattu. Au-dessous, d'une écriture enfantine, se lit cette signature :

« Paysage fait par Frédéric Chopin. »

Un dessin au crayon (dim. 21 1/2 × 18 cm.). A gauche un mur, au delà duquel apparaît une tour crénelée, comme celle d'un couvent, et des arbres. A droite, dans le lointain, une petite église avec une tour et une rangée de peupliers. Signé d'une écriture très menue : « F. Chopin — dans la seconde semaine d'ennui. »

Une aquarelle représentant un vase plat avec des fleurs. Dans un coin : « G. S. 1841 ». (George Sand) ; enfin deux petits dessins faits aussi, semble-t-il, par Mme Sand.

Le prix que reçut Chopin dans sa 15e année porte l'inscription suivante :

Moribus et diligentiae
Frederici Chopin
in Examine publico
Lycei Varsaviensis
Die 24 julii 1824
Consilium Supremum
Rerum Sacrarum
et
Institutionis Publicae

Le livre relié en rouge : « Cours de statique, à l'usage des écoles de l'arrondissement et du palatinat », Monge, traduction de Lewocki ; Varsovie, 1820.

Voici des vers pour souhaiter la fête à Nicolas Chopin :

CHER PÈRE,

Oh ! quelle joie ! il est venu ce jour agréable ;
Puissions-nous le revoir chaque année !
C'est lui qui nous fournit l'occasion
De t'exprimer nos vœux réels et sincères.
Mais pourquoi notre joie si tôt cesse-t elle ?
Pourquoi disparaissent les espoirs de bonheur ?
Toi, papa, tu en comprends certainement les causes.
Ce qui prive tes enfants de leur unique joie.

Pense à leurs intentions, leurs si bonnes intentions,
Et presse sur ton cœur tes enfants bien-aimés.
Que leurs embrassements te peignent fidèlement
Tout ce qu'ils désirent et ressentent pour toi.

Le 17 avril 1826 :

Emilie CHOPIN.
Isabelle CHOPIN.
Frédéric CHOPIN.
Louise CHOPIN.

Voici le programme du concert que Chopin devait donner le 15 janvier 1832, et qui n'eut lieu que le 26 février ; Niecks ne donne pas ce programme ; il avoue qu' n'était pas parvenu à le retrouver.

(Niecks, I, 248.)

GRAND CONCERT
vocal et instrumental
donné
Par M. *Frédéric Chopin*, de Varsovie,
Dimanche, 15 janvier 1832, à huit heures précises du soir,
Dans les salons de MM. Pleyel et Cie,
Rue Cadet, n° 9.

PROGRAMME.

Première partie.

1° *Quintetto* composé par Beethoven, exécuté par MM. BAILLOT, VIDAL, URHAN, TILMANT et NORBLIN.
2° *Duo* chanté par Mlles TOMÉONI et ISAMBERT.
3° *Concerto* pour le piano, composé et exécuté par M. F. CHOPIN.
4° *Air* chanté par Mlle TOMÉONI.

Deuxième partie.

1° *Grande Polonaise*, précédée d'une Introduction et d'une *Marche*, composée pour six pianos, par M. Kalkbrenner, et exécutée par MM. KALKBRENNER, MENDELSSOHN-BARTHOLDY, HILLER, OSBORNE, SOWINSKI et CHOPIN.
2° *Air* chanté par Mlle ISAMBERT.
3° *Solo de hautbois*, par M. BROD.
4° GRANDES VARIATIONS brillantes sur un thème de Mozart, composées et exécutées par M. F. CHOPIN.

On trouve des billets aux Magasins de musique de MM. Schlesinger, rue de Richelieu, n° 97 ; Ig. Pleyel et Cie, boulevard Montmartre ; Pacini, boulevard des Italiens ; Lemoine, rue de l'Echelle.

Prix du billet : 10 frs.

Voici maintenant le billet d'entrée au service funèbre, en même temps lettre de faire part pour l'enterrement de Chopin, qu'envoyait Mme Iedrzeïewicz :

Madame Iedrzeïewicz

N° 1

Tribune (côté droit).

(On entrera par la porte du Marché aux fleurs.)

M.

Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de M. Frédéric Chopin, décédé le 17 de ce mois, qui auront lieu dans l'église de la Madeleine, le mardi 30 octobre courant, à onze heures du matin.

On se rendra directement à l'église.

De la part de Mme Iedrzeïewicz (née Chopin), sa sœur.

On sera admis sur la présentation de cette lettre.

Le morceau découpé du *Lady's Companion* (9 novembre 1850), donné ci-dessous, fut envoyé à la famille Chopin par Mlle Stirling :

Voici un mois d'anniversaires douloureux pour la musique :

La mort de Mendelssohn qui trancha des jours pleins de vie, de gloire et de génie créateur ; le trépas de Chopin, après des années de dépérissement et de consomption progressive, se répètent successivement en ce mois.

On a célébré un de ces jours, pour l'âme de ce dernier, de ce musicien merveilleux et délicat, de cet homme parfait et aimable (aimable jusqu'au dernier moment, malgré une vie de souffrances qui aurait pu briser la sérénité d'âme d'Hermès, ou la douceur d'un ange), un service funèbre en l'église de la Madeleine à Paris. — Qu'elle est belle cette coutume de l'étranger qui veut que, pendant ce mois, les vivants aillent visiter les tombeaux des amis morts ! A cette occasion, que les rimes suivantes trouvent ici leur place, elles seront un hommage à celui que nous honorons aussi bien comme artiste que comme un homme comblé de tant de qualités sympathiques.

A LA MÉMOIRE DE CHOPIN.

Elle était tantôt comme le murmure d'une eau tranquille,
Tantôt comme la danse des feuilles jaunies tombant de l'arbre,
Lentement et fantastiquement ; elle ressemblait aux voix
De l'esprit aux esprits dans les songes lointains,
Ta Musique. Ou parfois, quand elle touchait à la gaieté,
Elle résonnait comme les sons du clairon dans le castel puissant,
Ou comme la danse des masques d'un carnaval du Sud ;
Tantôt défaillante, tantôt bruyante comme le tumulte d'un festin ;
Les années et les années s'écoulaient, et la lumière tombait pâlissante
Toujours plus bas, plus doux s'exhalait le chant expirant ;

Ainsi disparaît le jour sur les champs entourés de montagnes grises,
Si imperceptiblement que nous ne sentons pas l'approche de la nuit. —
Et qui osera déplorer la perte de notre bien-aimé ?
Ses souffrances furent si vives, et son agonie si longue !

Outre les souvenirs donnés dans cet ouvrage, se trouvent encore, parmi les papiers qui me furent confiés, tous les comptes des dépenses de l'enterrement de Chopin ; si je ne les reproduis pas ici, c'est que, à mon avis, ils ne présentent aucun intérêt ni pour le lecteur, ni pour celui qui voudrait reconstituer une biographie d'après ces matériaux.

SUPPLÉMENT

Documents copiés des registres de l'église de Brochow, avec l'aimable autorisation de M. Bielawski, curé de cette paroisse.

Extrait de mariage des parents de Chopin.

2 juin 1806.

Ego Ignatius Maryanski Vicarius Ecclesiae praemissis tribus Bannis diebus Dominicis populo ad Divina congregato nulloque detecto Canonico Impedimento Matrimonium inter Dominum Nicolaum Chopin Guvernerem in Zelazowa-Wola Juvenem et Virginem Justinam Krzyzanowska legitime Contractum in facie Ecclesiae Benedixi ac Confirmavi presentibus Domino Francisco Grebecki et Domino Carolo Henke (1).

Chopin 37 ans, Justine 24 ans.

Extrait de baptême de Frédéric Chopin.

23 aprilis 1810.

Ego qui supra supplevi ceremonias super infantem baptizatum ex aqua bini nominis Fridericum Franciscum natum d. 22 Februarii Ma[gni]ficorum Nicolai Choppen Galli et Justinae de Krzyzanowska Legi[timorum] conjug[um]. Patrini Ma[gni]ficus Franciscus Grembecki de villa Ciuliny [? illisible] cum Ma[gni]fica Domina Anna Skarbkowna Contessa de Zelazowa Wola (2).

(1) Moi, Ignace Maryanski, vicaire de l'Eglise, après avoir publié trois bans les dimanches, en présence du peuple rassemblé pour le service divin, et vu qu'aucun empêchement canonique ne s'est trouvé, j'ai béni et approuvé à la face de l'Eglise l'union légitime contractée entre Monsieur Nicolas Chopin, gouverneur de Zelazowa Wola ; célibataire, et Mademoiselle Justine Krzyzanowska, par devant les témoins : M. François Grebecki et M. Charles Henke.

(2) 23 avril 1810.
Moi, ci-dessus mentionné, j'ai accompli la cérémonie sur un enfant baptisé de l'eau, auquel on a donné les noms de Frédéric François, né le 22 février, de M. Nicolas Choppen, Français, et de Justine Krzyzanowska, époux légitimes. Les parrain et marraine sont : M. François Grebecki du village de Ciuliny [illisible] et comtesse Anna Skarbek de Zelazowa Wola.



Extrait de naissance de Frédéric Chopin (traduit du polonais).

En l'an mil huit cent dix, le vingt-trois du mois d'avril, à trois heures de l'après-midi. Devant nous, curé de Brochow, remplissant l'office d'employé de l'Etat civil de la paroisse de Brochow, district de Sochaczew, département de Varsovie, s'est présenté Nicolas Chopyn [*sic* !] père, âgé de quarante ans, domicilié au village de Zelazowa Wola, qui nous a présenté un enfant du sexe masculin, né dans sa maison le vingt-deux de février, à six heures du soir, cette année, déclarant qu'il est né de lui et de Justine Krzyzanowska, son épouse, âgée de vingt-huit ans, et que son désir est de lui donner deux prénoms : Frédéric-François.

Après avoir fait cette déclaration, il nous montra l'enfant en présence de Joseph Wyrzykowski, économe, âgé de trente-huit ans, et de Frédéric Geszt qui a fini sa quarantième année, tous les deux domiciliés au village de Zelazowa Wola. Le père et les deux témoins, ayant lu l'acte de naissance qui leur fut présenté, déclarèrent savoir écrire. Nous avons signé le présent acte — abbé Jean Duchnowski, curé de Brochow, remplissant les fonctions d'employé de l'Etat civil.

[Au dessous] : « Nicolas Chopin, père ».

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

